LE GRAND PALAIS

DE CONSTANTINOPLE

ET

LE LIVRE DES CÉRÉMONIES

PUBLICATIONS ET EXTRAITS DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

Les Actes de Saint Jacques et les Actes d'Aquilas publiés d'après deux manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale, in-8, 1902, II-79 p., avec un plan.

Essai sur Bérenger de Tours et la Controverse sacramentaire au onzième siècle, in-8, 1903, 86 p.

Miniatures byzantines de Berlin, in-8, 1905, 16 p., avec 5 illustrations.

Fresques byzantines de Néréditsi, in-4, 1906, 23 p., avec 6 illustrations et 2 planches hors texte.

Étude sur la Topographie et les Monuments de Constantinople, in-8, 1909, 41 p., avec 30 illustrations et 5 planches hors texte.

Sainte-Sophie de Constantinople. Étude de Topographie d'après les Cérémonies, in-8, 1910, IV-40 p., avec un plan.

LE GRAND PALAIS DE CONSTANTINOPLE

ET

LE LIVRE DES CÉRÉMONIES

PAR

JEAN EBERSOLT

DOCTEUR ÈS LETTRES, CHARGÉ DE MISSION

avec un Avant-Propos de

M. CHARLES DIEHL

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

et un Plan de

M. ADOLPHE THIERS

ARCHITECTE, CHARGÉ DE MISSION

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1910



A MES PARENTS

AVANT-PROPOS

Depuis qu'en 1861, Labarte, le premier, entreprit, dans un livre qui fit longtemps autorité, d'étudier le palais des empereurs byzantins, plus d'une fois le sujet a tenté la curiosité des érudits. Et aussi bien cela se conçoit sans peine. Pendant des siècles, le grand palais de Constantinople fut le centre de la vie impériale, l'endroit où se déploya ce luxe pompeux et solennel, dont le livre Des *Cérémonies* nous a conservé la prestigieuse image ; pendant des siècles, dans ce décor magnifique, embelli de toutes les merveilles de l'art, se déroulèrent les splendeurs de ce cérémonial fastueux et compliqué, dont l'ordonnance savante rendait, selon le mot de Constantin Porphyrogénète, « la majesté impériale plus belle et plus admirable aux yeux de l'univers ». Et par là, pour reprendre encore à peu près les paroles de l'impérial écrivain, cette étude, « qui à quelques-uns pourrait sembler inutile et vaine, est, au contraire, d'importance essentielle ». Dans l'histoire de la civilisation et de l'art byzantins, la vie de cour tient une place capitale. Sous les gestes, les actes, les formules du protocole, se révèle l'idée que se faisaient les Byzantins de la personne et de la puissance du basileus ; dans les processions solennelles, les réceptions et les festins

d'apparat, défile toute la hiérarchie savamment ordonnée de l'administration impériale ; dans ce palais paré de mosaïques, tendu d'étoffes précieuses, étincelant d'émaux et d'orfèvreries, de pierreries et d'or, s'évoque une des plus admirables créations de l'art chrétien d'Orient : et ainsi la connaissance exacte des dispositions de la demeure impériale est la condition nécessaire non seulement pour lire avec profit et avec intérêt le livre Des *Cérémonies*, mais surtout pour faire revivre dans son luxe, dans ses mœurs, dans la splendeur de ses costumes de parade, dans son milieu caractéristique, toute une société disparue.

On ne s'étonnera donc point que M. Ebersolt à son tour ait été séduit par ce grand et difficile sujet. Mais ce qui importe davantage — et il convient de le dire sans retard — c'est qu'il a su y apporter des clartés et des précisions nouvelles. L'heureuse fortune des découvertes récentes lui a permis de faire état de documents que n'avaient point connus ses prédécesseurs. Mais surtout, en entreprenant de restituer la demeure des empereurs de Constantinople, il a mis à la base de son travail un principe : le principe chronologique. Grâce à cette méthode ingénieuse et nouvelle, il a étudié et classé, selon l'ordre historique où ils se succédèrent, les divers groupes d'édifices dont s'accrut au cours des siècles le Palais-Sacré, et dans la confusion et l'obscurité des textes il a pu, grâce à « ce fil d'Ariane », se reconnaître et suivre une voie nette et fermement tracée. Assurément, il demeurera toujours — en attendant des fouilles qui se feront un jour... ou jamais — quelque chose de conjectural dans la restitution d'un édifice dont il ne subsiste actuellement pas une trace. Que

l'on compare pourtant au plan de Labarte le plan qui accompagne ce livre et qui résume en quelque façon les conclusions auxquelles M. Ebersolt est parvenu par l'étude scientifique des textes : d'un coup d'œil on verra tout le progrès accompli. Cette restauration si claire, si lisible, si satisfaisante aux yeux, est aussi la plus vraisemblable ; et dans ses grandes lignes elle semble bien approcher, autant qu'il est possible, de la vérité.

C'est là un service essentiel rendu aux études byzantines, et tous ceux qui apprécient l'intérêt, qui connaissent aussi la difficulté de ces recherches, en doivent à M. Ebersolt une particulière reconnaissance. Quiconque a pratiqué, si peu que ce soit, le livre Des *Cérémonies*, sait combien il est malaisé et pénible de lire ce livre, fait de morceaux disparates, de toute date et de toute provenance, laborieusement rapprochés par le zèle de l'impérial compilateur.

Dans cette masse confuse, les travaux de M. Ebersolt introduisent certains principes de clarté qui ne seront point sans profit : je veux parler de toute la partie de son livre où, de la mention des édifices rencontrés aux divers chapitres de l'ouvrage, il s'efforce de tirer des indices chronologiques souvent précieux sur la date où ces chapitres furent rédigés. Mais ce n'est là que l'accessoire. En présentant, selon la méthode la plus heureuse, une restitution excellente du palais impérial, en montrant comment ce palais, en ses aspects divers, reflète toute l'histoire de cet art byzantin également pénétré par les influences de la Grèce et de l'Orient, M. Ebersolt a fait une œuvre remarquable à un double titre, et qui le met en bonne place parmi ceux

qui s'occupent des choses de Byzance. Son livre sera désormais le guide indispensable pour quiconque voudra lire de façon intelligente et profitable le livre *Des cérémonies* ; et à l'historien de l'art il fera comprendre, par un admirable exemple, ce mélange de deux esprits différents, de deux traditions rivales, qui a donné à l'art byzantin un de ses caractères les plus dignes d'attention.

Ch. Diehl.

PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS :

A. — *Textes.*

Anonymi *De Antiquitatibus Constantinopolitanis*, dans Banduri, *Imperium Orientale sive Antiquitates Constantinopolitanae*, t. I, pars III, Paris, 1711.

Annae Comnenae Porphyrogenitae *Alexias*, t. I, II, éd. A. Reifferscheid, Leipzig, Teubner, 1884.

Anthologia graeca epigrammatum palatina cum planudea, éd. H. Stadtmueller, t. I, Leipzig, Teubner, 1894.

Calendriers, Eucologes.

Dmitrievskij, *Opisanie liturgiceskich rukopisej*, t. I, II, Kiev, 1895, 1901.

Gedeon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899.

Goar, Εὐχολόγιον *sive Rituale Graecorum*, Paris, 1647.

N. Nilles, *Kalendarium manuale utriusque ecclesiae orientalis et occidentalis*, t. I, II, Œniponte, 1896, 1897.

Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae, éd. H. Delehaye dans *Propylaeum ad Acta Sanctorum*. Novembris, Bruxelles, 1902.

Codex Justinianus, éd. P. Krueger, Berlin, 1895.

Codex Theodosianus, *Theodosiani libri XVI*, éd. Th. Mommsen et P. M. Meyer, t. I, II, Berlin, 1905.

Eusebius Werke, t. I, éd. I. A. Heikel, Leipzig, 1902.

Euthymii-Vita, éd. C. de Boor, Berlin, 1888.

Georgii Monachi *Chronicon*, éd. C. de Boor, t. I, II, Leipzig, Teubner, 1904.

Itinéraires russes en Orient, traduits pour la Société de l'Orient latin par Mme B. de Khitrowo, Série géographique, t. V, Genève, 1889.

J. Lydi *De Magistratibus populi Romani libri tres*, éd. R. Wuensch, Leipzig, Teubner, 1903.

Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani *Opuscula historica*, éd. C. de Boor, Leipzig, Teubner, 1880.

Nikolaos Mesarites, *Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*, éd. A. Heisenberg. Programm des k. alten Gymnasiums zu Würzburg, 1907.

Procopii Caesariensis *Opera omnia. De Bellis, Anecdota*, éd. J. Haury, t. I-III, 1, Leipzig, Teubner, 1905, 1906.

Scriptores originum Constantinopolitanarum, éd. Th. Preger, t. I, II, Leipzig, Teubner, 1901, 1907.

Theodosii Meliteni *Chronographia*, éd. Tafel, Munich, 1859.

Theophanis *Chronographia*, éd. C. de Boor, t. I, II, Leipzig, 1883, 1885.

Theophylacti Simocattae *Historiae*, éd. C. de Boor, Leipzig, Teubner, 1887.

J. Zonarae *Epitome historiarum*, éd. L. Dindorf, t. I-VI, Leipzig, Teubner, 1868-1875.

Auteurs cités d'après le *Corpus scriptorum historiae byzantinae*, édit. Bonn :

— Agathias, J. Cantacuzène, G. Cedrenus, Chronicon Paschale, J. Cinname, G. Codinus, Constantin Manassès, Constantin Porphyrogénète (*De Cerimoniis aulae byzantinae*[1]; *De Administrando Imperio*), Corippus, J. Genesius, Léon diacre, Léon grammairien, J. Malalas, Michel Attaliates, Michel Glycas, Nicéphore Grégoras, Nicétas Choniates, G. Pachymère, Procope (*De Aedificiis*), Théophane Continué.

B. — *Études critiques, historiques et archéologiques.*

Beylié (L. de), *l'Habitation byzantine. Recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe*, Grenoble, Paris, Leroux, 1902.

D. F. Bjeljaev, *Byzantina* I, II dans *Zapiski imperatorskago russkago archeologičeskago obščestva*, t. V, VI, nouv. série, Pétersbourg, 1892, 1893.

— *Byzantina* III dans *Zapiski classičeskago otdjelenija imperatorskago russkago archeologičeskago obščestva*, t. IV, Pétersbourg, 1907.

J.-B. Bury, *The Ceremonial Book of Constantine Porphyrogennetos* dans *The English Historical Review*, avril 1907; juillet 1907.

Ch. Diehl, *Justinien et la Civilisation byzantine au sixième siècle*, Paris, 1901.

— *Sur la date de quelques passages du Livre des Cérémonies* dans *Revue des Études grecques*, t. XVI, 1903[2].

1. L'abréviation *Cer.* renvoie au *De Cerimoniis.*
2. Cet article est reproduit dans les *Études byzantines* de M. Diehl, Paris, 1905, p. 293 s.

Du Cange, *Constantinopolis Christiana seu Descriptio urbis Constantinopolitanae*, Paris, 1680.

P. Gyllii, *De Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor*, Lyon, 1561.

N. Kondakov, *Vizantijskija Tserkvi i Pamjatniki Konstantinopolja* dans *Trudy VI*ago *archeologičeskago sjezda v Odessje*, Odessa, 1887.

K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2e éd., Munich, 1897.

J. Labarte, *le Palais impérial de Constantinople et ses abords, Sainte-Sophie, le Forum Augustéon, tels qu'ils existaient au dixième siècle*, Paris, 1861.

W. R. Lethaby et H. Swainson, *The church of Sancta Sophia Constantinople. A study of byzantine building*, Londres, New-York, 1894.

Millingen (A. van), *Byzantine Constantinople. The Walls of the City and adjoining historical sites*, Londres, 1899.

Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892.

A. G. Paspatis, Τὰ βυζαντινὰ Ἀνάκτορα καὶ τὰ πέριξ αὐτῶν ἱδρύματα, Athènes, 1885.

A. Rambaud, *l'Empire grec au dixième siècle. Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870.

Reber (F. von), *Der karolingische Palastbau*, I. Die Vorbilder, dans *Abhandlungen der historischen Classe der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften*, t. XIX, Munich, 1891.

J.-P. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897.

F.-W. Unger, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1878.

PRÉFACE

La mission que me confia le Ministère de l'Instruction publique en 1907-1908 avait pour but de poursuivre des études sur la topographie et les monuments de Constantinople[1]. Par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, les relevés topographiques indispensables à une étude d'ensemble sur Constantinople chrétienne ne purent être exécutés. M. Ad. Thiers, l'architecte que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et le Ministère avaient chargé de relever les anciennes églises que j'avais étudiées, put cependant, dans l'été de 1908, mesurer les grandes dimensions de l'Hippodrome, relever les parties existantes de la muraille circulaire qui le termine du côté de la mer, en étudier les abords et la situation par rapport à l'église de Sainte-Sophie. On avait ainsi une base pour tenter à nouveau une restitution du grand palais.

Ce palais avait déjà fait l'objet de plusieurs travaux et mon intention première n'était pas de tenter à nouveau la restitution d'un ensemble d'édifices qui ont complètement disparu. Mais, au cours de recherches poursuivies sur le livre des *Cérémonies* et les cérémonies chrétiennes, la nécessité m'apparut de connaître la topographie et la structure des monuments palatins pour comprendre la signi-

1. Sur cette mission, v. *Revue archéologique*, 1909, t. XIV, II, p. 1 s., et les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1909, p. 200, 214 s.

fication des rites dont la plupart étaient célébrés dans l'enceinte même du grand palais. De plus, les restitutions qui ont été tentées par Labarte, Paspatis, Bjeljaev et M. von Reber nous invitaient à entreprendre à nouveau l'étude d'un monument qu'on ne connaîtra jamais assez.

Labarte, en utilisant les matériaux contenus dans le livre des *Cérémonies*, donna le premier une étude complète du palais impérial. Mais ce travail, très méritoire pour son époque, est gâté trop souvent par une interprétation fautive des textes. Trop préoccupé d'assigner aux monuments une situation rigoureuse les uns par rapport aux autres, il présente un palais dont les édifices sont groupés étroitement, sans aucune ordonnance logique. Il décrit le palais « tel qu'il existait au dixième siècle » sans se soucier de son développement historique ni de ses accroissements successifs.

L'étude de Paspatis ne marque pas un progrès sur celle de Labarte. Sans tenir compte des résultats acquis, il est arrivé, malgré une étude attentive du terrain, à un amalgame inextricable d'édifices. Son plan, plus embrouillé que celui de Labarte, est souvent en contradiction avec les textes mêmes sur lesquels il s'appuie.

Bjeljaev a relevé bien des erreurs d'interprétation dans ces deux travaux ; mais, préoccupé avant tout d'étudier le cérémonial, il a fait plutôt une critique des ouvrages de Labarte et de Paspatis qu'une restitution originale. Il suit pas à pas le plan de Labarte, y découvre les erreurs dont il est entaché, sans se soucier de reconstruire à son tour.

L'étude sommaire de M. von Reber forme une tentative intéressante de grouper les monuments suivant une ordonnance logique. Mais, en négligeant d'établir au préalable la chronologie des constructions palatines, il a ordonné suivant un principe trop rigoureux de symétrie certains édifices qu'il a juxtaposés, les croyant simultanés, tandis qu'ils sont plus d'une fois successifs. Certaines données topogra-

phiques qu'il a établies sur son plan sont aussi en contradiction formelle avec les textes.

Un nouvel essai était donc permis. Tous ceux qui jusqu'ici ont entrepris de restituer la demeure des empereurs de Constantinople ont négligé de mettre à la base de leur travail un principe : le principe chronologique. Le palais se composait, en effet, d'un ensemble complexe de monuments. Les empereurs, au gré de leur fantaisie et de leur magnificence, l'agrandirent peu à peu. En notant, au cours des siècles, les accroissements successifs du palais, on voyait de nouvelles constructions s'élever à côté des anciennes et les différentes parties se souder les unes aux autres. Ce principe chronologique a été le fil d'Ariane de ce labyrinthe. Si bien des obscurités subsistent, c'est que, dans l'état actuel, toute restitution du palais impérial reste incertaine. Les textes nous renseignent le plus souvent sur la situation respective des monuments, sur leur orientation et sur leur structure, mais ce qu'ils ne nous disent pas, ce sont les proportions de ces bâtiments, leur superficie, la distance qui les séparait les uns des autres. D'où la nécessité de maintenir dans ces chapitres une atmosphère non de certitude, mais d'hypothèse. Dans leur restauration de monuments disparus, les architectes ont à leur disposition des lignes différentes, pleines ou ponctuées, pour indiquer la certitude variable de leurs reconstructions. Ils n'emploieraient jamais ici de lignes pleines ; mais les lignes ponctuées traduiraient toujours aux yeux du spectateur l'incertitude de leurs calculs et de leurs restitutions.

Une autre difficulté provenait de la nature même des documents relatifs au palais. Dans leurs descriptions, les auteurs sont surtout préoccupés d'apprécier dans l'œuvre d'art non pas sa valeur artistique, mais sa valeur commerciale. Ils se plaisent à décrire les marbres et les métaux précieux, la richesse ornementale de l'édifice, mais ils oublieront trop

souvent l'essentiel, la structure du monument, sa caractéristique architecturale, son originalité. Il y avait en eux quelque chose de l'âme des foules qui admirent plus volontiers la richesse des matériaux que le talent même de l'artiste.

Les renseignements fournis par le livre des *Cérémonies*, la source la plus importante pour l'étude du palais, sont eux-mêmes incomplets. Les rédacteurs ne se sont jamais souciés de décrire le cadre où évoluent leurs personnages; leur tâche est autre. Ils doivent fixer les menus détails du rite, sans lesquels le cérémonial n'a plus de sens.

Leurs écrits seront un code, une loi, la loi de la politesse des cours, aussi sérieuse, aussi impersonnelle qu'un texte juridique. Ces pauvres textes sont assurément un reflet bien pâle, bien amoindri de tout ce faste oriental. Mais les renseignements qu'ils nous donnent sur la demeure princière sont d'autant plus précieux et d'autant plus dignes de foi.

Ils ont été rédigés par des gens qui fréquentaient journellement la cour, qui en connaissaient à fond toutes les parties. En composant les actes du protocole, ils décrivaient, pour ainsi dire inconsciemment, les édifices palatins, mais non pas d'une manière complète et systématique. Ce n'est trop souvent que par des déductions complexes qu'on parvient à connaître la structure de certains monuments. D'autres restent dans l'ombre, parce qu'ils ne jouaient aucun rôle dans le cérémonial.

Si ces textes ne nous donnent pas la vision de ces monuments disparus, ils nous révèlent du moins tout un côté de la vie byzantine. Grâce à eux on peut évoquer le cadre et le milieu où se développa cette civilisation éprise de luxe. Les pierres reçoivent l'empreinte d'une époque. Et, en essayant de *voir* ce palais, on éprouvera peut-être la même impression de beauté, de grandeur, de puissance et de majesté qu'après une visite au palais de Versailles ou au Kremlin de Moscou.

On voudra bien, en lisant cette étude, se reporter au plan du palais et à la notice explicative qui l'accompagne. Il a été dressé par M. Ad. Thiers, que je remercie de sa précieuse collaboration. Ce m'est un agréable devoir d'adresser ici l'expression de ma profonde et respectueuse gratitude aux maîtres qui ont bien voulu m'entourer de leurs conseils et me soutenir de leur sympathie, à MM. Ch. Diehl, A. Harnack, K. Krumbacher, Th. Ouspensky, Ch. Bayet, A. Croiset, Th. Homolle, G. Schlumberger, B. Haussoullier, E. Boutroux, G. Millet, P. Perdrizet. F. Picavet, D. Serruys, J. Psichari.

Paris, décembre 1909.

INTRODUCTION

Lorsqu'il transporta le siège de l'empire dans l'ancienne Byzance et choisit pour emplacement à sa nouvelle demeure les bords de la Marmara, Constantin y construisit un palais, conforme à la haute idée qu'il se faisait de sa mission et de son sacerdoce. L'empereur, en effet, est une personne sacrée. Entre la divinité et lui, il n'y a pas d'intermédiaire. Son intelligence est un reflet de l'intelligenee du Très-Haut[1].

Constantin s'efforça toute sa vie de marquer sa royauté d'une empreinte divine. Installé par Dieu évêque de toute l'Église, il convoquait des synodes où il siégeait au milieu des évêques[2]. Au palais, il prenait part aux discussions théologiques qui avaient lieu autour du trône impérial[3].

Chaque jour, à heures fixes, il s'enfermait dans un endroit retiré du palais pour s'entretenir seul à seul avec Dieu. Il observait scrupuleusement les fêtes religieuses. Il s'y adonnait, suivant une expression d'Eusèbe, de toutes les forces de son âme et de son corps. La veille de la fête, il passait la nuit en prière et, le matin venu, il distribuait des sommes d'argent au peuple[4]. Les « hommes de Dieu » entraient

1. Cf. Gasquet, *De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, Paris, 1879, p. 38 s.
2. Eusèbe, *Vita Constantini*, I, 44, p. 28 ; III, 1, p. 77 ; III, 61, p. 109 ; IV, 24, p. 126.
3. Eusèbe, *ibid.*, IV, 33, p. 130.
4. Eusèbe, *ibid.*, IV, 22, p. 125 ; IV, 23, p. 126.

librement dans sa demeure. Eusèbe pouvait dire de cette cour qu'elle était l'image de la royauté du Christ[1].

Déjà à cette époque, l'empereur s'entoure des marques extérieures de la puissance. Il se fait accompagner d'une nombreuse suite qui chante ses louanges et le proclame trois fois bienheureux[2]. Il apparaît revêtu de pourpre brodée d'or et de fleurs. Le diadème autour de sa tête forme une auréole[3]. Dans sa maison, l'empereur resplendit comme un soleil, répandant sa lumière sur tous ceux qui l'approchent[4].

La royauté terrestre étant l'image du royaume céleste[5], l'empereur habitera dans un palais resplendissant. Au ciel, le grand basileus a pour trône la voûte céleste et pour marchepied la terre. Les puissances supra-terrestres montent la garde à ses côtés ; le chœur des anges, des archanges forme autour de lui un cercle de lumière ; la divine théorie des Incorporels chante des hymnes en l'honneur du Roi des Rois. Au seuil du palais céleste, dans le ciel bleu, roulent le soleil, la lune et les étoiles ; par la lumière qu'ils répandent dans les régions obscures du ciel, ils annoncent la gloire et la splendeur de la demeure où habite le Maître de l'Univers[6].

Sur la terre, l'empereur apparaîtra assis sur un trône resplendissant d'or et de pierres précieuses, entouré d'une suite brillante et de satellites, ses gardes du corps, qui entonneront les acclamations et les hymnes[7]. Son palais resplendira de l'éclat des marbres et des mosaïques, des pierres précieuses et des étoffes brodées d'or. Le représentant de Dieu ne pouvait assez se séparer de l'humanité par des formes imposantes et solennelles, par un luxe éblouissant.

1. Eusèbe, *ibid.*, III, 15, p. 84.
2. Eusèbe, *ibid.*, I, 22, p. 18.
3. Eusèbe, *ibid.*, IV, 66, p. 145 ; *Panégyr.*, V, p. 205.
4. Eusèbe, *Vita Const.*, I, 43, p. 28.
5. Eusèbe, *Panégyr.*, Prol., p. 196 ; I, p. 199 ; III, p. 201.
6. Eusèbe, *Panégyr.*, I, p. 196-197.
7. Eusèbe, *Vita Const.*, I, 22, p. 18 ; IV, 18, p. 121 ; *Panégyr.*, IX, p. 220.

Le grand palais que Constantin construisit[1] fut agrandi par ses successeurs et finit par former une véritable ville.

Aucun auteur n'a laissé une description complète et systématique de cet ensemble de constructions. Les mentions souvent trop brèves de la plupart des historiens et des chroniqueurs, des pèlerins et des voyageurs ne permettent pas de saisir toute la complexité ni le caractère de ces monuments. Quelques auteurs, cependant, ont laissé des descriptions assez exactes de certains édifices palatins.

Au sixième siècle, Procope, dans son traité *de Aedificiis*, raconte comment Justinien reconstruisit l'entrée et les abords du palais consumés par le terrible incendie, allumé pendant la sédition de Nica (532)[2]. Vers la même époque, le poète Corippus donnait, dans son *Panégyrique de Justin II*, quelques indications très précieuses sur la cour où il vivait[3].

Plus tard, un chroniqueur anonyme dont l'ouvrage, composé sur l'ordre de Constantin Porphyrogénète, forme le livre III de *Théophane Continué*[4], a décrit les nombreuses constructions que l'empereur Théophile éleva au palais dans le deuxième quart du neuvième siècle. Constantin VII, dans la *Vie de Basile Ier*, se chargeait du soin d'énumérer en détail tous les édifices dus à la magnificence de son aïeul[5], et de décrire à nouveau les splendeurs de la Nouvelle-Église, célébrée par le patriarche Photius.

Luitprand, ambassadeur du roi Bérenger à la cour de Constantin VII, puis à celle de Nicéphore Phocas, vit le palais au moment de l'apogée de la dynastie macédonienne[6]. Ses descriptions, où se reflètent son admiration naïve ou

1. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 18; Malalas, *Chron.*, XIII, p. 320 ; Chron. Pasch., p. 528.
2. Cf K. Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt.*[2], p. 232.
3. Cf. Diehl, *Justinien*, p. 89.
4. Cf. K. Krumbacher, *ibid.*, p. 347.
5. Theophan. Continuat., lib., V ; cf. K. Krumbacher, *ibid.*, p. 253.
6. Cf. Rambaud, *l'Empire grec*, p. 312 s.

sa mauvaise humeur d'Occidental grossier, peu habitué aux raffinements, sont pour certaines salles du palais d'une précision qui étonne.

Au début du treizième siècle, un fonctionnaire ecclésiastique de la cour, Nicolas Mesaritis, a raconté les événements dont il fut témoin au moment où, en 1201, l'usurpateur Jean, de la famille des Comnènes, se révolta contre l'empereur Alexis III et tenta de s'emparer du palais, après avoir ceint la couronne à Sainte-Sophie[1]. Cet opuscule, écrit à la veille de la catastrophe de 1204, apporte des précisions nouvelles sur différents points de la topographie du palais; il révèle surtout l'existence de quelques monuments inconnus.

Toutes ces descriptions sont d'un intérêt capital pour la restitution du palais impérial; mais elles sont toutes partielles et incomplètes si on les compare au livre des *Cérémonies*, à cette vaste compilation entreprise au dixième siècle par l'empereur Constantin Porphyrogénète[2].

L'empereur, à cette époque comme au quatrième siècle, est le représentant de la divinité. Le Tout-Puissant le couvre de son bouclier. Son trône est comme un soleil et le regard de Dieu est fixé sur lui. Il a été placé comme une statue d'or sur une montagne pour être adoré par tous les peuples de la terre[3]. Le cérémonial qui, déjà à l'époque du grand Constantin, occupait une place importante dans la vie de la cour, s'est compliqué au cours des siècles. Le protocole entoure de plus en plus la personne de l'empereur; mais dans ce rituel pompeux on cherchera, avant tout, un moyen de rendre l'empire plus majestueux, plus terrible. Constantin VII, dans la préface du livre des *Cérémonies*, a très bien défini le but qu'il se proposait. Il a voulu faire revivre les traditions anciennes qui étaient la

1. Cf. Heisenberg, *Nicol. Mesar.*, p. 51 s.
2. *Cer.*, p. 3.
3. Constant. Porphyrog., *De Administr. Imp.* Proem., p. 66-67.

parure de l'empire. Il a réuni dans cette intention, avec un soin minutieux, tout ce qu'il a trouvé chez les écrivains plus anciens, tout ce qui lui a été rapporté par les témoins oculaires, tout ce qu'il a vu lui-même, afin que le pouvoir impérial reflétât l'ordre et l'harmonie répandus dans l'Univers par le Créateur et que le prestige de la cour fût maintenu aux yeux des sujets de l'empire et des peuples étrangers [1]. Ainsi, le cérémonial n'est pas seulement l'expression liturgique et rituelle de la politesse. La pompe des cérémonies, le faste de la cour, l'ordonnance majestueuse des processions, la raideur hiératique du basileus assis sur son trône sont, pour Constantin VII, un moyen d'assurer à l'empire la continuité et d'augmenter sa puissance. En fixant pour l'éternité les règles du protocole, il avait suscité une œuvre qui, dans sa pensée, devait, plus qu'aucune autre, lui créer un nouveau titre de gloire devant la postérité et perpétuer à jamais le renom et la majesté de l'empire byzantin.

Pour nous le livre des *Cérémonies* présente un autre intérêt. En faisant revivre cette vie de cour avec son continuel gala, il évoque un des côtés les plus caractéristiques de cette civilisation éprise de luxe et révèle une quantité de traits de mœurs et d'habitudes sociales. La cérémonie reflète un milieu ; elle est l'expression d'une société parvenue à un état de civilisation avancée. Un milieu artistique est nécessaire pour qu'elle naisse et se développe. Les gestes, les actes, les formules du protocole n'ont une réelle valeur que s'ils sont accompagnés d'un appareil extérieur, pompeux et solennel. Aussi le livre des *Cérémonies*, tout en décrivant minutieusement le rituel de la cour, donnera-t-il des renseignements précieux sur le costume, dont les transformations successives sont liées étroitement aux mœurs, aux événements, au caractère des hommes. En

1. *Cer.*, p. 3-5 ; cf. p. 516-517.

énumérant les fonctionnaires et les dignitaires sans lesquels aucune cérémonie ne peut avoir lieu, il fournira de riches matériaux à l'historien des institutions. Enfin, un cadre extérieur est nécessaire au déploiement de toutes ces pompes. Ce cadre ce sont les églises de Constantinople où l'empereur se rend en procession, les palais qu'il visite à certaines fêtes, mais surtout sa propre demeure. C'est là qu'il naît, qu'il est couronné, qu'il se marie. C'est là qu'il rentre en triomphe après ses victoires. La plus grande partie de son activité politique a pour théâtre les salles de son palais. Il y donne l'investiture aux dignitaires et aux fonctionnaires. Il s'y occupe journellement des affaires de l'État. Il y reçoit les ambassadeurs et les hôtes illustres de l'Empire. D'ici il part pour aller faire ses dévotions dans les sanctuaires de la Ville. Il y donne les festins d'apparat les jours de fêtes ; il se divertit ici ou bien à l'Hippodrome, proche de sa demeure. Enfin, il meurt et son corps est exposé dans une des plus brillantes salles du palais avant d'être déposé au sépulcre. Ainsi, le cérémonial nous fait pénétrer à l'intérieur même de l'habitation impériale et nous associe, en quelque mesure, à la vie intime de la cour.

Le livre des *Cérémonies* est parvenu dans un seul manuscrit, un parchemin du onzième ou douzième siècle, qui fit d'abord partie de la bibliothèque du roi de Hongrie, Mathias Corvin, dont il porte encore les armoiries[1]. Il devint ensuite la propriété de Zacharias Conrad Uffenbach jusqu'en 1732, époque à laquelle il passa à la bibliothèque de la ville de Leipzig, où il est conservé actuellement[2]. La première édition fut entreprise par J. Leich, qui mourut en laissant le travail inachevé. Reiske le reprit, compléta la

1. Cf. A Reumont, *la Biblioteca Corvina* dans *Archivio Storico Italiano*, 4e sér., t. IV, Florence, 1879, p. 71.

2. Cf. R. Naumann, *Catalogus librorum manuscriptorum qui in bibliotheca senatoria civitatis Lipsiensis asservantur*, Grimma, 1838, p. 10, n° XXVIII ; Fabricius-Harles, *Bibliotheca Graeca*, t. VIII, p. 30.

traduction latine, ajouta les commentaires historiques et critiques. Cette première édition, parue à Leipzig (1751-1754)[1], fut reproduite dans le *Corpus* de Bonn avec les préfaces et les commentaires de Reiske.

L'étude critique du livre a été entreprise depuis longtemps. Reiske, qui avait reconnu certaines sources que le livre indique lui-même, avait démontré le caractère impersonnel et objectif de l'œuvre entreprise par Constantin VII.

Le compilateur du dixième siècle s'est contenté souvent de reproduire des documents de date plus ancienne. En outre, le livre reçut des additions postérieures à l'époque de Constantin Porphyrogénète. Quelques morceaux, sans rapport direct avec l'objet du livre, ont été même introduits dans la compilation[2].

Certains traités ont été insérés dans le livre des *Cérémonies* avec le nom de leur auteur. Reiske avait identifié Pierre magister, dont le nom est placé en tête des chapitres 84 et 85 du livre I[er][3], avec le personnage du même nom qui remplissait à la cour de Justinien les fonctions de *magister officiorum*. Celui-ci avait composé un traité du cérémonial qu'on a identifié avec les chapitres 84 à 95 du livre[4]. Si, comme on l'a prétendu[5], tous ces chapitres ne peuvent être attribués avec une entière certitude au maître

1. Cf. Fabricius-Harles, *ibid.*, p. 32.

2. Parmi ces morceaux, il faut ranger les chapitres suivants : II, 42, liste des tombeaux des empereurs à l'église des Saints-Apôtres ; II, 44, 45, 49, 50, 53, 55, 56, textes relatifs à l'administration militaire et civile ; II, 54, liste des patriarches et des métropolites de l'archevêque Epiphane de Chypre. Les deux appendices au livre I traitent, pour la majeure partie, de questions militaires. Les chapitres II, 46, 47, 48, forment un recueil de formules diplomatiques ; cf. Bury, *Cerem. Book*, p. 214, 217 s., 223 s.

3. *Cer.*, I, 84, p. 386, 388 ; cf. Reiske, *Praefat.*, p. XVII, XVIII.

4. Cf. Suidas, *Lex.*, s. v. Πέτρος ; Rambaud, *l'Emp. grec*, p. 127 ; Diehl, *Justinien*, p. XX, 110 s. ; Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt.* [2], p. 237 ; Bury, *Cerem. Book*, p. 212-213 ; Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. XXXIII, n. 1 ; J. Haury, dans *Byz. Zeitsch.*, 1905, p. 529.

5. Cf. H. Wäschke, *Ueber das von Reiske vermuthete Fragment der Excerpte Konstantins περὶ ἀναγορεύσεως, Programm des herz. Gymnas. und der Franzschule zu Dessau*, 1878, p. 11-24.

des cérémonies de Justinien, ils ont été tous rédigés au sixième siècle, sous le règne même de Justinien[1]. Ils comprennent trois parties. La première (chap. 84-86) décrit le cérémonial observé à certaines promotions. Vient ensuite un traité sur la réception des ambassades (chap. 87-90). Enfin une partie historique (chap. 91-95) raconte l'élévation au trône des empereurs Léon Ier, Anastase Ier, Justin Ier, Léon II et Justinien Ier[2].

Un autre ouvrage a été inséré dans le livre des *Cérémonies*. C'est le Cletorologion ou traité des festins impériaux, composé, d'après la notice qui précède l'ouvrage, au mois de septembre de l'an 900, par le protospathaire impérial et atricline Philothée[3].

Mais la majeure partie du livre des *Cérémonies* se compose de textes anonymes rédigés à des époques diverses. Quelques-uns ont été insérés dans le recueil après le règne de Constantin VII. Ainsi le chapitre I, 96 raconte l'élévation au trône de l'empereur Nicéphore Phocas en 963[4]. Le chapitre suivant (I, 97) traite de la promotion du proèdre du sénat, dignité qui fut créée par Nicéphore Phocas[5].

Plusieurs chapitres relatant des événements historiques sont datés avec certitude.

L'appendice au livre Ier contient plusieurs textes où sont décrites les entrées triomphales des empereurs à Constantinople : le triomphe de Justinien, en 541[6] ; celui de Théo-

1. Cf. E. Patzig dans *Byz. Zeitsch.*, 1893, p. 437. Dans ces chapitres, Justinien est toujours appelé « notre pieux souverain », *Cer.*, I, 86, p. 391 ; I, 87, p. 396 ; I, 91, p. 410 ; I, 92, p. 417 ; I, 93, p. 426, 428 ; I, 95, p. 432-433.

2. Le chapitre 91 ne présente pas une homogénéité complète. La fin du chapitre (p. 412, l. 18-417) n'a pas trait à la proclamation de Léon Ier ; elle se rapporte non pas à un cas spécial, mais à une cérémonie générale. Cf. Reiske, *Comment.*, p. 416.

3. *Cer.*, II, 52, p. 702 s.; cf. Reiske, *Praefat.*, p. XVIII ; Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt.*², p. 255.

4. Cf. Reiske, *Praefat.*, p. XXII.

5. Cedrenus, t. II, p. 379 ; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 28, n. 1. ; Bury, *Cerem. Book.*, p. 211-212.

6. *Cer.*, App. ad lib., I, p. 497-498 ; cf. D. Serruys, dans *Revue des Etudes grecques*, t. XX, 1907, p. 240-244.

phile après ses deux campagnes de 831 et de 837 contre les Agarènes[1] ; celui de Basile Ier après ses expéditions contre Téphrike (871) et Germanikia (882[2]).

Au chapitre 15 du livre II sont décrites les grandes réceptions qui furent données au dixième siècle en l'honneur d'étrangers illustres. Le dimanche 31 mai 946, Constantin VII et son fils Romain recevaient au palais les ambassadeurs sarrasins, venus de Tarse pour négocier de la paix et de l'échange des prisonniers[3]. De grandes fêtes furent données en leur honneur le 6 et le 9 août de la même année[4]. Le dimanche 30 du même mois, une réception semblable était donnée en l'honneur de l'émir d'Emet[5]. Une ambassade espagnole fut reçue, suivant le même cérémonial, le 24 octobre 948[6]. Enfin, le mercredi 9 septembre 957, la princesse russe Olga était reçue avec sa suite par Constantin Porphyrogénète et Romain II, et le dimanche 18 octobre, un grand festin était encore donné en son honneur[7].

Quelques faits historiques sont encore relatés dans le livre II : l'élévation au patriarcat de Théophylacte, quatrième fils de Romain Lécapène (2 février 933)[8] ; la tonsure de Léon, fils de Basile Ier[9] ; le don d'objets précieux à Sainte-Sophie par Michel III[10] ; la réception par Michel III des Slaves révoltés qui viennent lui faire leur soumission[11],

1. *Cer.*, App. ad. lib. I, p. 503-508 ; cf. Vasiljev, *Vizantija i Araby*, Pétersbourg, 1900, p. 87 s., 113 s.
2. *Cer.*, App. ad lib. I, p. 498-503 ; cf. Vasiljev, *Vizantija i Araby*, Pétersbourg, 1902, p. 30 s., 78 s.
3. *Cer.*, II, 15, p. 570 ; cf. Vasiljev, *Vizantija i Araby*, 1902, p. 265.
4. *Cer.*, II, 15, p. 590, 592.
5. *Cer.*, II, 15, p. 593 ; cf. Rambaud, *l'Emp. grec*, p. 432.
6. *Cer.*, II, 15, p. 571, 580 ; cf. Vasiljev, *Vizantija i Araby*, 1902, p. 277-278.
7. *Cer.*, II, 15, p. 594, 598 ; cf. Golubinskij, *Istorija russk. tserkvi*, t. I, Moscou, 1901, p. 76 ; Bury, *Cerem. Book*, p. 222.
8. *Cer.*, II, 38, p. 635-636 ; cf. Leo Grammat., p. 322 ; Cedrenus, t. II, p. 315.
9. *Cer.*, II, 23, p. 622.
10. *Cer.*, II, 31, p. 631 ; cf. Cedrenus, t. II, p. 182.
11. *Cer.*, II, 37, p. 634-635 ; cf. Schafarik, *Slavjansk. Drevnosti*, t. II, 1, Moscou, 1847, p. 321.

l'élévation d'Heracléonas de la dignité de césar à celle d'empereur et la promotion de son frère David au rang de césar (638)[1]; les funérailles du patriarche Serge (13 décembre 638)[2]. Enfin le chapitre 26 relate une innovation apportée, sous le règne de Théodose Ier, à la célébration du culte à Sainte-Sophie.

Mais le livre des *Cérémonies* se compose, pour la majeure partie, de textes non datés. En mettant à part les textes énumérés plus haut, on distingue dans cet amalgame confus quelques groupes de cérémonies.

Un premier groupe est formé par les chapitres 1 à 37 du livre Ier, où sont exposées les cérémonies religieuses et les processions des empereurs au palais, à Sainte-Sophie et dans les églises de Constantinople aux fêtes ecclésiastiques[3].

Un second groupe (chap. 38-59) comprend les solennités civiles: couronnements et mariages d'empereurs et d'impératrices, élection du césar et du nobilissime, promotions aux dignités et aux fonctions.

Dans un troisième groupe (chap. 61 à 83) sont exposées les cérémonies profanes : courses à l'Hippodrome, jeux, danses, chants et réceptions des factions du Cirque.

Le livre II présente plus de désordre et d'incohérence. On y distingue cependant différents groupes de cérémonies :

1° Un groupe de chapitres où sont décrites les processions impériales au palais et dans les églises aux fêtes chrétiennes (chap. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13), et certaines cérémonies religieuses : élection du patriarche (chap. 14) ; nais-

1. *Cer.*, II, 27, p. 627 ; cf. Nicéphore, p. 26 ; Ch. Diehl, *Sur la date de quelques passages du Livre des Cérémonies*, p. 32-33.

2. *Cer.*, II, 30, p. 630 ; cf. Nicéphore, p. 26. Les chapitres 28 et 29 se rapportent aussi à une procession et à une réception sous le règne d'Héraclius. Le chapitre 39 a trait au préposite du patriarche sous le règne d'Héraclius ; cf. Bury, *Cerem. Book*, p. 214.

3. Ce groupe n'est pas complet. A partir de la page 61, l. 5, commence un texte tout différent, la cérémonie de Pâques dont le début est perdu. Reiske, *Comm.*, p. 152, 153, a constaté le premier cette lacune du manuscrit.

sance, baptême et tonsure du prince impérial (chap. 21-23); bain sacré des souverains (chap. 12).

2° Un groupe de cérémonies civiles : réception journalière de l'empereur (chap. 1, 2), promotions (chap. 3, 4, 5, 24, 25, 33, 34, 36).

3° Enfin un groupe de textes relatifs à des cérémonies profanes, fête des Broumalia (chap. 18) [1], triomphes (ch. 19, 20), danses et réceptions des factions (chap. 32, 35).

Quelques chapitres de contenu divers complètent ce livre [2].

Ces différents groupes forment un ensemble assez cohérent, mais tous ces textes n'ont pas été rédigés à la même époque. L'auteur souvent n'a fait encore ici que transcrire des sources plus anciennes qui entraient dans le cadre du livre. C'est ce qu'ont mis en lumière les savantes études de Rambaud, de Bjeljaev, de M. Diehl et de M. Bury. Des rapprochements historiques, certains indices chronologiques, donnés par le livre lui-même, ont permis de fixer avec certitude l'époque à laquelle ont été rédigés certains morceaux et de saisir la manière dont a été composée cette vaste compilation. Mon intention n'a pas été de reprendre ici une étude d'ensemble sur le livre des *Cérémonies*, mais, en mettant à profit les résultats acquis, de montrer ce que peut apporter de nouveau, pour l'étude critique des textes, une restitution du palais, basée sur le principe chronologique des accroissements successifs de la demeure impériale.

1. Le manuscrit présente encore ici une lacune ; la fin du chapitre 16, le chapitre 17 et le début du chapitre 18 sont perdus. Cf. *Cer.*, p. 599, l. 21.

2. Parmi ces chapitres, il faut ranger les chapitres 40 et 41 qui énumèrent les costumes et les objets précieux conservés au palais. Le chapitre 43 contient des acclamations en l'honneur des empereurs. Le chapitre 51 est une cérémonie isolée ayant trait à une procession en char de l'empereur qui se rend de l'Hippodrome au Stratégion ; cf. Bury, *Cerem. Book*, p. 214, 216.

I

LES ABORDS DU PALAIS

Constantin avait voulu que sa nouvelle capitale égalât en splendeur l'ancienne Rome. Il commença par embellir l'Hippodrome de Septime-Sévère et y construisit la loge impériale, le Cathisma (Κάθισμα)[1].

L'actuelle place de l'At-Meïdan a conservé la forme de cette immense arène, avec les deux obélisques et la colonne serpentine qui en indiquent l'orientation. Du côté de la Marmara, subsistent encore, comme au temps de Pierre Gylles[2], les hautes substructions de briques, d'où l'on domine la mer, l'ancienne église des Saints-Serge-et-Bacchus et les quartiers maritimes[3].

C'est près de l'Hippodrome que Constantin éleva son palais, qui communiquait avec le Cathisma[4], d'où l'empereur, assis sur son trône, assistait aux jeux du Cirque[5]. Près du trône étaient disposées plusieurs salles : un grand triclinos (μέγας τρίκλινος), où l'empereur déjeunait et donnait par-

1. Chron. Pasch., p. 528; Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 145, 189, 191.
2. P. Gyllii, *de Topogr. Const.*, p. 33
3. Sur l'Hippodrome, cf. Unger, *Quellen*, p. 296 s.; Du Cange, *Const. Christ.*, lib. II, p. 103; Diehl, *Justinien*, p. 440 s.; Beylié, *Habitat. byzant.*, p. 105 s.; Rambaud, *De byzantino Hippodromo et circensibus factionibus*, Paris, 1870.
4. Malalas, *Chron.*, XIII, p. 320; Chron. Pasch., p. 528.
5. *Cer.*, I, 68, p. 307, 309; I, 69, p. 316, 325; I, 70, p. 344, 346, 347.

fois des banquets[1], et une chambre (κοιτών), où il attendait le moment de la course, et où il revêtait ses habits d'apparat[2]. Une petite salle (στενὸς τρίκλινος ou στενόν) faisait communiquer cette chambre avec la grande salle[3].

Près de l'Hippodrome, sur l'un des côtés de Sainte-Sophie, s'étendait une place, l'Augustéon[4], sur laquelle Constantin éleva la statue de sa mère, l'Augusta Hélène[5]. Après l'incendie de 532, Justinien, après avoir reconstruit la Grande-Église, décora la place de plaques de marbre et y plaça sa statue équestre[6]. Pierre Gylles, qui vit encore le stylobate de cette statue, a le premier identifié l'Augustéon avec la place qui s'étend encore aujourd'hui au sud de Sainte-Sophie, l'Aya-Sofia-Meïdan[7] (pl. 1).

Cette place, entourée de colonnades, s'étendait aussi, d'après Procope, devant le palais impérial et devant le Sénat. Le Sénat en occupait le côté oriental[8]. Cette basilique, construite par Constantin, était terminée par une abside et précédée d'un portique décoré de statues[9]. Après l'incen-

1. *Cer.*, I, 68, p. 306, 307, 308, 309; I, 70, p. 342, 346, 347; II, 52, p. 778.

2. *Cer.*, I, 68, p. 304, 305, 307, 309; I, 70, p 342, 346, 347. Le mot τρίκλινος ou τρίκλινον, du latin *triclinium*, n'a plus chez les Byzantins le sens de salle à manger à trois lits. Il a pris le sens plus étendu de salle pouvant servir à différents usages par opposition aux appartements particuliers (κοιτών). Parfois même, on entendait par « triclinos » un corps de bâtiment avec ses dépendances.

3. *Cer.*, I, 68, p. 305, 308, 309; I, 70, p. 342, 346, 347.

4. Chron. Pasch , p. 593.

5. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 17; Chron. Pasch., p. 528-529.

6. Preger, *Script. Orig Const.*, t. II, p. 159; Malalas, XVIII, p. 482; Cedrenus, t. I, p. 656-657; G. Pachymère, *Descriptio August.*, dans Banduri, *Imp. Orient.*, t. I, pars III, p. 114. Cf. Unger, dans *Repertorium für Kunstwissenschaft*, t. II, p. 131; Richter, *Quellen*, p. 16 s.; Th. Reinach, dans *Revue des Etudes grecques*, 1906, p. 82; Diehl, *Justinien*, p. 77 s.

7. P. Gyllii, *De topogr. Const.*, p. 102, 103; cf. Mordtmann, *Esq. top.*, p. 64; Lethaby et Swainson, *The church of S. Sophia*, p. 12, 13, 179, 180. Labarte, *Palais*, p. 31, 32, pl. II, n° 2 et, après lui, M. Reber, *Karol. Palast.*, p. 732-735 ont assigné à l'Augustéon le même emplacement, mais y ont placé plusieurs monuments qui s'élevaient ailleurs; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 141. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 64-65, a seul placé, contre toute évidence, l'Augustéon sur le côté oriental de l'Hippodrome (cf. son plan). Toute sa restitution du palais est dès lors entachée d'erreur.

8. Procope, *de Aed.*, I, 2, p. 181; I, 10, p. 202.

9. Chron. Pasch., p. 528-529.

die de 532[1], Justinien la refit avec une coupole sur un portique de six colonnes de marbre blanc, dont les parties supérieures étaient ornées de marbre de même couleur et de statues[2] (pl. 5).

Du côté occidental, on pénétrait dans la place par des portes[3]. C'est ici qu'aboutissait la rue centrale (Μέση), qui depuis la Porte Dorée traversait la Ville, reliant les places publiques à l'Augustéon, où elle se terminait près de Sainte-Sophie et du palais impérial[4]. Cette rue bordée de portiques, reliait l'entrée du palais au forum de Constantin, dont l'emplacement est encore indiqué aujourd'hui par la colonne de Constantin, la colonne brûlée (Djemberli-Tach)[5]. C'était la voie royale (Ρηγία)[6].

Près de l'Augustéon, se dressait un monument, le Milion (Μίλιον), décoré de statues impériales[7]. Sous la voûte, Philippikos Bardanes (711-713), l'empereur monothélète,

1. Chron. Pasch., p. 621

2. Procope, *ibid.*, p. 202-203; cf. Th. Reinach, dans *Revue des Etudes grecques*, 1896, p. 87.

3. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 21.

4. Ce trajet fut suivi par Nicéphore Phocas lors de son entrée triomphale à Constantinople. De la Porte Dorée, il suit la Mésè jusqu'au forum de Constantin, d'où il se rend à Sainte-Sophie (*Cer.*, I, 96, p. 438-439). Basile Ier à son triomphe suit aussi la Mésè, de la Porte Dorée jusqu'à l'entrée du palais, la Chalcé (*Cer.*, App. ad lib., I, p. 500). Justinien passe aussi par la Mésè pour gagner la Chalcé du palais (*Cer.*, App. ad lib., I, p. 497-498). V. sur la Porte Dorée, J. Strzygowski, dans *Jahrbuch des kais. deut. Arch. Instituts*, t. VIII, Berlin, 1894, p. 1 s.; Millingen, *Byzant. Const.*, p. 59 s.; Gurlitt, *Die Baukunst Konst.*, 2e livr., p. 1-4, fig. 1-8, Berlin, 1907; Bjeljaev, *Byzantina*, III, p. 17.

5. Procope, *de Aed.*, I, 10, p. 202.

6. Chron. Pasch., p. 528. Au milieu du quatorzième siècle, le pèlerin Etienne de Novgorod a vu encore la grande rue, le chemin impérial, qui de Sainte-Sophie conduisait à la colonne de Constantin (cf. *Itinér. russes en Orient*, t. V, p. 118-119). La Regia est aussi appelée Ρηγία τοῦ παλατίου (Chron. Pasch., p. 529-530). Du côté du palais, les portiques aboutissaient à une porte. Dans le livre des *Cérémonies*, la Regia apparaît comme une porte d'entrée et de sortie du palais (*Cer.*, I, 85, p. 388; I, 45, p. 230; I, 89, p. 404; I, 91, p. 415). Sur le forum de Constantin, v. P. Gyllii, *De topogr. Const.*, p. 140 s.; Mordtmann, *Esq. top.*, p. 4, 64; Millingen, *Byzant. Const.*, p. 10, 34; Th. Reinach, dans *Revue des Etudes grecq.*, 1896, p. 71; Unger, dans *Repertor. f. Kunstwissensch.*, t. II, p. 110; Bjeljaev, dans *Ljetopis istorik. philolog. obščestva pri imperat. novorossijsk. Universitet.*, IV, Viz. Otdjel, II, Odessa, 1894, p. 2 s.

7. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 166, 170, 206.

s'était fait représenter debout avec le patriarche Serge au milieu des cinq conciles œcuméniques, désavouant ainsi le sixième concile (680-681), qui avait condamné le monothélétisme. Mais, plus tard, le sixième concile prit place à côté des autres[1]. Constantin V, l'iconoclaste, fit, en effet, gratter cette mosaïque, qui enseignait la foi orthodoxe aux yeux des incultes et des étrangers[2].

Le Milion (pl. 2) ne se trouvait pas sur la place même de l'Augustéon, mais sur le côté occidental, au début de la rue centrale. Quand la procession impériale revenait au palais, elle traversait le Milion avant de parvenir à l'Augustéon et à l'entrée du palais, la Chalcé[3]. Lorsque le cortège impérial sortant par le narthex de Sainte-Sophie, allait au forum de Constantin, il passait par le Milion pour arriver à la rue centrale, la Mésè[4].

Entre le Milion et l'entrée du palais impérial, la Chalcé, se trouvait le Zeuxippe (Ζεύξιππος) où l'empereur s'arrêtait parfois quand il rentrait du forum de Constantin au palais[5]. Ce bain, construit par Septime-Sévère[6], embelli par Constantin[7] de colonnes, de marbres et de statues, incendié en 532[8], fut reconstruit par Justinien[9]. Il était situé près de l'Hippodrome[10] et avoisinait l'entrée du palais (pl. 3). L'incendie allumé pendant la sédition de Nica détruisit,

1. Agathonis Diaconi, *Peroratio* dans F. Combefis, *Histor. haeres. Monothelit.*, Paris, 1648, p. 205.
2. Stephani Diaconi, *Vita S. Stephani Junioris*, dans Migne, *P. G.* t. C, col. 1172.
3. *Cer.*, I, 30, p. 168.
4. *Cer.*, I, 10, p. 74; I, 30, p. 164; cf. I, 27, p. 156. Labarte, *Palais*, p. 33 s. qui confond l'Augustéon avec le forum de Constantin, a placé à tort le Milion (pl. II, n° 3) au milieu de la place; cf. Mordtmann, *Esq. top.*, p. 3 s.; Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 141.
5. *Cer.*, I, 10, p. 84.
6. Chron. Pasch., p. 494; Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 67; t. II, p. 168.
7. Chron. Pasch., p. 529; *Anthologia Graeca*, t. I, p. 36 s.
8. Procope, *de Bello Pers.*, I, 24, t. I, p. 124.
9. Procope, *de Aed.*, I, 10, p. 202.
10. Chron. Pasch., p. 529-530. Le bain ne touchait pas l'Hippodrome, mais en était séparé par une maison; cf. P. Gyllii, *de Topogr. Const.*, p. 79; Du Cange, *Const. Christ.*, lib. I, p, 91.

en effet, le vestibule du palais en même temps que les thermes de Zeuxippe[1].

Entre le Milion et la Chalcé, on rencontrait encore l'Achilleus (Ἀχιλλεύς) près duquel se trouvait une grande porte. L'Achilleus était peut-être un bain situé près des thermes de Zeuxippe. La grande porte, signalée à côté, était sans doute une des portes qui s'ouvraient à l'ouest, sur la place de l'Augustéon[2]. L'Achilleus avait donné son nom à des passages (διαβατικά) que l'on suivait pour se rendre de l'entrée du palais à l'Hippodrome. Ainsi Théophile, à sa rentrée triomphale au palais, alla de la Chalcé à l'Hippodrome, en suivant les passages de l'Achilleus et en longeant les thermes de Zeuxippe[3]. Ces passages étaient sans doute une des colonnades qui entouraient la place de l'Augustéon.

Ainsi, l'Augustéon était bordé au nord par Sainte-Sophie et à l'est par le Sénat. A l'ouest, s'ouvraient les portes par où l'on pénétrait dans la place.

1. Procope, *de Bello Pers.*, I, 24, t. I, p. 124-125.

2. A la fête de l'Ascension, l'empereur, après avoir passé par le Milion, était reçu ἀντικρὺ τοῦ Ἀχιλλέως πρὸς τὴν πύλην τῆς Μελέτης ; de là il rentrait au palais par la Chalcé (*Cér.*, I, 8, p. 56-57). Ce trajet était aussi suivi par l'empereur le lundi de Pâques (*Cer.*, I, 10, p. 84). Dans les deux cas. l'empereur, venant du forum de Constantin, passe par le Milion. Mais, à la fête de l'Ascension, l'Achilleus est nommé entre le Milion et la Chalcé, tandis que, le lundi de Pâques, le Zeuxippe est mentionné. Il s'agit probablement du même endroit. L'empereur passait aussi par l'Achilleus, près de la grande porte, quand, à la fête de la Nativité du Christ, il se rendait de la Chalcé à l'Horologion de Sainte-Sophie (*Cer.*, I, 2, p. 37-38). On a identifié l'Achilleus avec un bain. Cf. Labarte, *Palais*, p. 42; Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 247. Un bain de l'Achilleus est signalé au Stratégion et non pas près du Zeuxippe (cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 7; cf. Unger, *Quellen*; p. 161, Mordtmann, *Esq. top.*, p. 5, 48). Procope, *de bello Vand.*, I, 13, t. I, p. 371 signale aussi un bain de l'Achilleus, mais n'indique pas sa situation. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 132, n. 1 suppose qu'il s'agit d'une statue. Plusieurs statues antiques décoraient, en effet, le Zeuxippe; cf. *Anthologia Graeca*, t. I, p. 36 s. Cependant on trouve signalé près du Zeuxippe un petit bain, qui pourrait être l'Achilleus du livre des *Cérémonies* (Du Cange, *Const. Christ.*, lib. I, p. 91). La grande porte près de l'Achilleus était sans doute l'une des portes, signalées par Nicolas Mesaritis, sur le côté occidental de l'Augustéon (cf. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 21).

3. *Cer.*, App. ad lib., I, p. 507.

Ici aboutissait la grande rue qui reliait l'Augustéon au forum de Constantin. De ce côté, près des thermes de Zeuxippe, qui avoisinaient l'Hippodrome, se dressait le Milion, espèce d'arc de triomphe, sous les voûtes duquel on passait pour entrer dans la place. La résidence impériale, qui était située près de l'Hippodrome, et vers la mer [1], avait son entrée sur le côté méridional de l'Augustéon [2].

De ce côté, bordant l'Hippodrome, s'étend un terrain plan qui est aujourd'hui de niveau avec le Cirque. Cet espace est en partie occupé par la mosquée d'Ahmed, avec sa vaste enceinte et sa grande cour, bordée de portiques. Lors de la construction de cet édifice, en 1610, on a dû niveler le terrain, sur lequel s'étendait primitivement la partie la plus ancienne du palais. A l'est de la mosquée le terrain s'incline en pentes douces vers la mer [3]. C'est de ce côté que le palais s'agrandit et que s'élevèrent plus tard, au milieu de jardins, les nouvelles constructions. La situation de ce palais était admirable. La vue s'étendait d'un côté sur la mer, les montagnes de Bithynie et l'archipel des Princes, émergeant des flots bleus de la Marmara, de l'autre sur le port de la Corne d'or. Sur les terrasses, sans cesse rafraîchies par la brise maritime ou par les vents du Bosphore, les souverains aimaient à venir contempler la mer sillonnée de navires, apportant dans la capitale de l'empire les marchandises des deux mondes [4].

1. Malalas, XIII, p. 320; Chron. Pasch., p. 528; Guillaume de Tyr, *Hist.*, XX, 23, dans *Recueil des Historiens des Croisades*, Histor. Occident., t. I, 2e partie, Paris, 1844, p. 983; Nicéphore Callist. Xanthop., *Eccles. Hist.*, *VII*, 48, dans *Migne*, *P. G.*, t. CXLV, col. 1324; Pèlerinage d'Etienne de Novgorod, dans *Itin. russes en Orient*, t. V, p. 120.

2. Cf. Diehl, *Justinien*, p. 77 s.; Reber, *Karol. Palast.*, p. 735 et pl.; Labarte, *Palais*, p. 61, a placé aussi l'entrée du palais, la Chalcé (pl. II, n° 20) sur le côté sud de la place; mais les dimensions de l'Augustéon paraissent exagérées.

3. Cf. P. Gyllii, *de Topographia Const.*, p. 32-33.

4. Corippus, *de Laud. Just. min.*, I, v. 97 s., p. 168-169.

II

LA CHALCÉ. LES NOUMÉRA

Sur la place de l'Augustéon s'ouvrait un premier édifice, la Chalcé (ἡ Χαλκῆ), qui formait le grand vestibule de la demeure impériale. Sa structure primitive ne peut être déterminée. Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, mentionne, sans les décrire, les vestibules (πρόθυρα) du palais, où veillaient les doryphores et les hoplites, l'épée nue [1]. Devant les portes d'entrée, Constantin avait fait placer, en un endroit élevé, exposée aux regards de tous les passants, une peinture à l'encaustique, figurant la victoire de la croix sur les ennemis de l'Église, symbolisés par un serpent. Elle représentait Constantin, la tête surmontée du signe victorieux et entouré de ses enfants. A leurs pieds, le serpent, transpercé d'un trait, était précipité dans l'abîme [2].

1. Eusèbe, *Vita Const.*, III, 3, p. 78 ; III, 15, p. 84.
2. Eusèbe, *ibid.*, III, 3, p. 78. D'après une tradition, la Chalcé aurait été bâtie par Constantin (cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 218). Une autre tradition l'attribue à l'empereur Anastase Ier et à son architecte Aitherios (cf. Epigram. vet. poet., dans Banduri, *Imp. Orient.*, t. I, pars III, p. 146 ; Cedrenus, t. I, p. 563). Cette dernière attribution reproduite par Hammer, *Const. und der Bospor.*, Pesth, 1822, t. I, p. 221 et par Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 131, est née probablement d'une confusion. Lors d'une révolte sous l'empereur Anastase, la faction des Verts incendia la Chalcé de l'Hippodrome (Chron. Pasch., p. 608 ; cf. p. 701). Il faut donc distinguer la Chalcé de l'Hippodrome de la Chalcé du palais. Anastase dut reconstruire la Chalcé de l'Hippodrome après l'incendie et c'est vraisemblablement pour cette raison que les auteurs lui ont attribué la construction de la Chalcé du palais.

La première Chalcé avait un toit recouvert de bronze doré. Elle brûla lors de l'incendie allumé pendant la sédition de Nica [1]. Justinien la reconstruisit en employant les nouvelles formes architecturales propres à l'art byzantin [2].

D'après Procope, la nouvelle Chalcé était un édifice entouré de quatre murs élevés. Les murs, au nord et au sud, un peu moins longs que les autres, donnaient au monument une forme rectangulaire. A l'intérieur quatre piliers puissants, faisant corps avec les parois, soutenaient huit arcs. Sur quatre de ces arcs reposait la coupole centrale. Les autres, au nord et au sud, s'appuyaient sur les murs extérieurs et soutenaient des voûtes [3] (pl. 7). Les parties supérieures resplendissaient de mosaïques d'une finesse et d'un coloris incomparables. De chaque côté, on voyait les guerres et les combats, les villes conquises en Italie et en Libye, Justinien victorieux, Bélisaire revenant avec son armée et présentant au basileus le butin et les rois captifs. Au milieu se tenaient l'empereur et l'impératrice Théodora, fêtant les victoires remportées sur les Vandales et les Goths et entourés des membres du sénat. La joie apparaît sur tous les visages. Ils sourient, fiers de leur empereur qu'ils honorent comme un dieu. Les murs étaient tapissés de plaques de marbre jusqu'aux mosaïques. Parmi ces plaques, les unes étaient semblables à l'émeraude, les autres avaient la couleur du feu, mais la plupart étaient blanches et veinées de bleu. Le sol était

1. Chron. Pasch., p. 621 ; Théophane, t. I, p. 184 ; Cedrenus, t. I, p. 647.
2. Malalas, XVIII, p. 479 ; cf. Diehl, *Justinien*, p. 80.
3. Procope, *De Aedif.* I, 10, p. 203. Les arcs (ἀψῖδες) au nord et au sud s'appuyaient sur le mur voisin et soutenaient un plafond en forme de voûte (θόλος). Par ce mot Procope n'indique pas une coupole semblable à celle qui s'élevait au milieu de l'édifice et qui était semblable à une sphère (σφαιροειδής), mais les voûtes qui couvraient les espaces intermédiaires au nord et au sud de la coupole centrale. La terminologie architecturale a varié. Dans le livre des *Cérémonies*, la coupole de la Chalcé est appelée *tholos* (*Cer.*, I, 1, p. 13).

pavé de marbre[1]. On y voyait, enclavée, une plaque circulaire en porphyre (πορφυροῦν ὀμφάλιον)[2].

Ainsi la peinture d'histoire avec ses attitudes hiératiques, sa symétrie solennelle, déployait aux yeux du nouvel arrivant la gloire et la puissance de l'empire. Des œuvres d'art, accumulées par les empereurs au cours des siècles, faisaient de cet édifice un véritable musée. Constantin y avait fait placer une statue du Christ en bronze, qui resta debout jusqu'au règne de Léon l'Isaurien[3]. Cet art de la statuaire, qui fut en honneur jusqu'à la période des Iconoclastes, y était aussi représenté par des statues d'empereurs et de personnages illustres : Théodose le Grand, la pieuse Pulchérie, Zénon et Ariadne, Justin Ier, Justinien et Bélisaire, Tibère, Maurice et d'autres. Une croix, placée par Justinien, des têtes de Gorgone, deux chevaux enlevés au temple d'Artémis à Éphèse, complétaient cet ensemble[4]. Enfin, au-dessus d'une des portes, la porte de bronze, une icone représentait le Christ[5]. Détruite sur l'ordre de Léon l'Isaurien qui la remplaça par une croix[6], elle fut refaite en mosaïque par Irène l'Athénienne[7]. Elle disparut à nouveau lors de la seconde persécution iconoclaste ; car le moine Lazare, après la mort de Théophile, lorsque la lumière de l'orthodoxie brilla de nouveau, refit à la Chalcé l'image du Dieu-homme[8].

Au neuvième siècle, la Chalcé fut restaurée par Basile Ier,

1. Procope, *ibid.*, p. 204.
2. Théophane, t. I, p. 285; Theoph. Cont., VI, 44, p. 429 ; Cedrenus, t. II, p. 318. Cette plaque est aussi appelée κυκλικὸν καὶ περιπόρφυρον μάρμαρον ; cf. Genesius, I, p. 6.
3. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 219.
4. Preger, *ibid.*, t. I, p. 22, 38, 51, 70 ; t. II, p. 165-166.
5. Théophane, t. I, p. 285 ; Genesius, I, p. 6. Il est peu probable, comme Labarte, *Palais*, p. 110, l'affirme, que l'image ait été reproduite sur la porte elle-même. Elle devait décorer le dessus de la porte.
6. Stephani diac. *Vita S. Stephani Jun.*, dans Migne, *P. G.*, t. C. col. 1085 ; *Synax. eccles. Const.*, p. 828-829, 878-880; S. Theodori Stud. *Refutat. poem. Iconomach.*, dans Migne, *P. G.*, t. XCIX, col. 437.
7. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 219.
8. Theoph. Cont., III, 13, p. 103 ; Cedrenus, t. II, p. 113.

qui refit les parties ayant souffert [1]. Au dixième siècle, Romain Lécapène enrichit la Chalcé d'un petit oratoire consacré au Sauveur. Jean Tzimiscès l'agrandit et le décora magnifiquement. Il y déposa une quantité d'objets précieux ainsi que des reliques, l'icone de Béryte, représentant la Crucifixion, et les sandales du Christ. Il s'y fit construire un tombeau tout en or et enrichi d'émaux. Et c'est là, près des richesses dont il avait doté l'église et près de ces saintes reliques, qu'il fut enseveli [2]. Au début, véritable musée d'art, la Chalcé devait servir un jour de nécropole.

Où se trouvait cette fameuse porte de bronze qui donna son nom à tout l'édifice [3] ? Comment entrait-on dans cet atrium magnifique dont la coupole très élevée resplendissait de l'éclat du bronze [4] ? Le livre des *Cérémonies* précise et complète sur certains points les descriptions des historiens.

Lorsque l'empereur, les jours de fête, quittait ses appartements pour se rendre en procession dans les églises ou dans les palais de la Ville, il était presque toujours accompagné d'une brillante escorte. L'itinéraire suivi était rigoureusement fixé par l'étiquette. En route, la procession impériale s'arrêtait à des endroits déterminés, où l'empereur était reçu par les factions du Cirque et écoutait les acclamations chantées en son honneur. Le retour au palais s'effectuait suivant le même cérémonial.

En pénétrant de la place de l'Augustéon à l'intérieur

1. Cedrenus, t. II, p. 204.

2. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 282-283 ; Leo Diac., X, 4, p. 166 ; X, 11, p. 177-178. D'après Cedrenus, t. II, p. 413, l'oratoire de Tzimiscès était placé en haut de la voûte (ἁψίς) de la Chalcé, ce qui ne permet pas d'en fixer avec précision l'emplacement. Mais il devait se trouver à un endroit élevé ; d'après Léon Diacre, l'ancien oratoire était d'un accès difficile et l'on y montait par un escalier en colimaçon (cf. Leo. Diac., VIII, 1, p. 128-129). Jean Tzimiscès, en l'agrandissant, dut en faciliter l'accès, tout en lui conservant le même emplacement.

3. La Chalcé est appelée tantôt Χαλκῆ πύλη, tantôt Χαλκῆ ; cf. Théophane, t. II, p. 653 ; Nicét. Chon., *de Isaac. Angel.*, III, p. 582.

4. Corippus, *de Laud. Just. min.*, III, v. 191 s., p. 192.

du palais, on rencontrait une grande porte, appelée la grande porte de la Chalcé, devant laquelle l'empereur s'arrêtait [1]. Du côté extérieur, cette lourde porte s'ouvrait sur les portiques de la place. Du côté intérieur, on rencontrait, après avoir franchi cette porte, une barrière (κάγκελλον, *cancellus*) où l'empereur était aussi reçu par les factions [2]. Cette barrière franchie, on arrivait à la porte de bronze (χαλκῆ πύλη) qui donnait accès à l'espace situé sous la grande coupole (μέγας θόλος) [3]. Cette porte large et haute, avec ses lourds vantaux, défendait l'accès du palais et donnait, dès l'entrée, une impression de force et de puissance [4].

Du côté du palais, la Chalcé avait une autre issue. C'était une grande porte où l'empereur était reçu et qui s'ouvrait sur le quartier des scholaires, le premier détachement pré-

1. Aux grandes fêtes, lorsque l'empereur sort du palais pour aller à Sainte-Sophie, la cinquième réception a lieu « devant la grande porte qui conduit à l'Augustéon » (*Cer.*, I, 1, p. 14). C'est par cette grande porte de la Chalcé que l'empereur passait pour se rendre à Sainte-Sophie à Pâques (*Cer.*, I 9, p. 63), à Noël (*Cer.*, I, 23, p. 132), à la fête de l'Annonciation (*Cer.*, I, 30, p. 163). Quand l'empereur rentrait au palais, à Pâques et à l'Epiphanie, la première porte qu'il franchissait était la grande porte de la Chalcé (*Cer.*, I, 26, p. 146 ; I, 9, p. 69 ; dans ce dernier texte, il faut lire, d'après le passage parallèle, τῆς Χαλκῆς au lieu de τὴν Χαλκῆν ; il ne s'agit pas ici de la porte de bronze, mais de la grande porte de la Chalcé).

2. Les textes ne donnent aucun renseignement sur la forme de cette barrière. Etait-ce une clôture dans le genre de celles qui, dans les églises, séparaient l'autel du reste de l'église ou une grille élevée? On ne voit pas ici l'utilité de cette barrière entre la grande porte qui s'ouvrait sur l'Augustéon et la porte de bronze. On devait franchir cette barrière avant d'arriver à la grande porte qui donnait accès à la place. Ainsi, aux grandes fêtes, la quatrième réception avait lieu en dehors du cancel de la Chalcé. La cinquième avait lieu ensuite devant la grande porte qui conduit à l'Augustéon (*Cer.*, I, 1, p. 14). Au retour, l'empereur était parfois reçu à ce cancel (*Cer.*, I, 1, p. 32; I, 5, p. 51 ; I, 8, p. 57). C'est en dehors de cette barrière que les ambassadeurs sarrasins descendirent de cheval pour entrer à la Chalcé (*Cer.*, II, 15, p. 583).

3. Aux grandes fêtes, avant d'arriver au cancel où avait lieu la quatrième réception, les souverains passaient par cette porte de bronze, près de laquelle se tenaient des fonctionnaires qui poussaient des acclamations (*Cer.*, I, 1, p. 13). Il devait y avoir un certain espace entre la porte de bronze et le cancel. A la réception des Sarrasins, cet espace avait été richement décoré pour la circonstance (*Cer.*, II, 15, p. 573).

4. Ces portes restèrent à cette place jusqu'au moment où elles furent enlevées par Isaac II Ange ; cf. Nicétas Chon., *de Isaac Ange.*, III, p. 582; Labarte, *Palais*, p. 110.

posé à la garde du palais. On l'appelait, pour cette raison, la grande porte des Scholes qui conduit à la coupole de la Chalcé [1].

Lorsque les empereurs se rendaient à Sainte-Sophie ou lorsqu'ils en revenaient, ils ne passaient pas toujours par la grande porte qui s'ouvrait sur l'Augustéon. Après avoir franchi le cancel de la Chalcé, ils tournaient à droite pour se rendre au Puits sacré, qui était situé sur le côté méridional de la Grande-Église [2]. Pour se rendre au Puits sacré ou pour en revenir, ils passaient par une petite porte [3]. Dans la description du même itinéraire on trouve mentionnée une porte de fer [4]. Cette porte s'ouvrait sur une coupole (θόλος) qui devait couvrir le portique en avant de la Chalcé. Elle devait être assez semblable à la coupole sur portique que Justinien éleva devant le Sénat, sur le côté oriental de la place de l'Augustéon. La petite porte ou porte de fer, qui s'ouvrait sous cette coupole, donnait accès au portique longeant la façade du palais et par lequel l'empereur se rendait à Sainte-Sophie [5].

1. Aux grandes fêtes, quand l'empereur sortait du palais, la troisième réception avait lieu à l'intérieur de la Chalcé, c'est-à-dire à la porte des Scholes qui conduit à la coupole de la Chalcé. Les souverains passaient ensuite par la Chalcé et par la porte de bronze, et la quatrième réception avait lieu en dehors du cancel. (*Cer.*, I, 1, p. 13 ; cf. I, 1, p. 27 ; I, 2, p. 37.) Au retour, une réception avait lieu au même endroit (*Cer.*, I, 1, p. 19 ; cf. I, 2, p. 39).

2. *Cer.*, II, 19, p. 608 ; sur le Puits sacré v. mon étude sur *Sainte-Sophie de Constantinople*, p. 22 s.

3. *Cer.*, I, 22, p. 127 ; I, 27, p. 155; I, 35, p. 183. Cette petite porte est mentionnée aussi avec le chytos ou chyton (χύτος,-ν) de la Chalcé (*Cer.*, I, 28, p. 159 ; I, 35, p. 181). Ce dernier est parfois seul cité (*Cer.*, I, 45, p. 231 ; I, 47, p. 240 ; I, 48, p. 254 ; I, 50, p. 260; I, 53, p. 267-268; II, 10, p. 547).

4. *Cer.*, I, 1, p. 35.

5. A la fête de Noël, la première réception avait lieu au Puits sacré, la seconde en dehors de la coupole de la porte de fer, la troisième à l'intérieur de la Chalcé (*Cer.*, I, 2, p. 39). Aux grandes fêtes, pour aller à Sainte-Sophie, les souverains passaient par la grande porte qui s'ouvrait sur l'Augustéon (*Cer.*, I, 1, p. 14) mais, au retour, la première réception avait lieu au Puits sacré, la seconde à la porte de fer, la troisième à l'intérieur de la Chalcé, comme à Noël (*Cer.*, I, 1, p. 19). D'après ce texte, la deuxième réception avait lieu à la porte de fer, à la *camara* du phornicon qui se trouve en dehors du chytos de la Chalcé. Un troisième texte éclaire un peu ces mots obscurs. Il s'agit de la fête de la

De la Chalcé on pouvait aussi se rendre aux galeries supérieures de Sainte-Sophie. On ne suivait pas, dans ce cas, le portique qui était de plain-pied avec la place de l'Augustéon et avec le Puits sacré, mais on montait par la Chalcé à une galerie qui faisait communiquer le palais avec les tribunes de la Grande-Église [1].

Tel était l'édifice qui formait l'entrée de la demeure impériale. Ainsi, pour pénétrer à l'intérieur du palais, on entrait par la grande porte qui s'ouvrait sur la place de l'Augustéon et, après avoir franchi le portique couvert par une coupole, on traversait une barrière pour arriver à la porte de bronze.

Nativité de la Vierge. Les souverains, dans ce cas, ne passaient pas, pour se rendre à Sainte-Sophie, par la grande porte qui s'ouvrait sur l'Augustéon, mais par la porte de fer. Cette porte est appelée porte du stenakion qui conduit au portique du Puits sacré (*Cer.*, I, 1, p, 27). Ainsi, cette porte de fer donnait accès à un passage resserré (stenakion) qui conduisait au Puits sacré (cf. Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v. στενάκιον.) Ce passage resserré semble être le portique de la place de l'Augustéon, qui longeait le palais et aboutissait à Sainte-Sophie. Du côté de la Chalcé ce portique était fermé par une petite porte, la porte de fer. Le chytos signalé avec la porte de fer est sans doute identique au stenakion.

D'après le texte *Cer.*, I, 2, p. 39, la deuxième réception avait lieu, à Noël, en dehors de la coupole de la porte de fer. D'après le texte *Cer.*, I, 1, p. 19, cette deuxième réception avait lieu, aux grandes fêtes, à la porte de fer, à la *camara* du phornicon qui se trouve en dehors du chytos de la Chalcé. Le texte *Cer.*, I, 1, p. 27 signale enfin près de la porte de fer un eilema. Qu'entendait-on par ces termes ? Le mot εἴλημα désigne un arc ou une voûte (cf. *Corpus Glossar. latin.*, t. III, p. 312 ; Estienne, s. v.; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.; Preger, dans *Byz. Zeitsch.*, t. X, 1901, p. 462-463). Le mot καμάρα a, comme le mot ἀψίς, le sens d'arc et de voûte (cf. *Corpus Gloss. lat.*, t. III, p. 312; Suidas, *Lex.*, s. v. ἀψῖδες ; Estienne, s. v. ; Du Cange, *Gloss. gr.*; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.). La porte de fer devait donc être située sous un arc. Le mot φορνικόν ou φουρνικόν désigne aussi une voûte et est parfois employé dans le même sens que *camara*. Ainsi la voûte du Milion est appelée tantôt *camara*, tantôt phournicon (*Cer.*, I, 17, p. 106 ; I, 1, p. 32 ; I, 5, p. 51 ; I, 8, p. 56 ; II, 15, p. 579). Mais il peut désigner aussi une coupole. Ainsi la coupole de Sainte-Sophie est désignée par le qualificatif φουρνική ; cf. Cedrenus, t. I, p. 531. La *camara* du phournicon, signalée par le texte *Cer.*, I, 1, p. 19, devait être l'arc de la coupole située près de la porte de fer. Cette coupole est appelée θόλος par le texte *Cer.*, I, 2, p. 39. Elle devait s'appuyer sur trois autres arcs et couvrir le portique en avant de la Chalcé.

1. Cette galerie était peut-être placée au-dessus du portique. C'est par là que passa l'impératrice Irène, lorsque, en 776, Léon IV associa à l'empire son fils Constantin. Pour se rendre aux galeries (catechoumena) de Sainte-Sophie, l'impératrice monta διὰ τοῦ ἀναβασίου τῆς Χαλκῆς ; cf. Théophane, t. I, p. 450.

Ici on pénétrait dans l'intérieur de la Chalcé : au milieu s'élevait la grande coupole. Les murs tapissés de marbres et de mosaïques éveillaient déjà des idées de luxe et de splendeur. On sortait ensuite par une autre porte qui donnait accès au quartier du premier détachement de la garde, les Scholes[1]. Le palais était, en effet, gardé par plusieurs corps de troupes.

Près de la Chalcé, sont mentionnés les Nouméra (τὰ Νούμερα). A la réception des ambassadeurs sarrasins, une partie du cortège se tenait près de la porte de bronze; une autre partie avait pris place en dehors du cancel, les uns vers les Nouméra, les autres vers le Milion[2].

D'après une tradition, les Nouméra furent construits par Constantin et, comme ils restaient inutilisés, Héraclius et ses successeurs les transformèrent en prison[3]. Les Nouméra sont, en effet, mentionnés avec la Chalcé comme un endroit où étaient gardés les prisonniers, au neuvième siècle sous le règne de Michel III et au dixième siècle sous celui de Romain Lécapène[4]. C'est là que stationnait un détachement de troupe, les Nouméra, qui avaient à leur tête un domestique[5].

1. Labarte, *Palais*, p. 110 s., a confondu la porte de bronze avec la porte qui conduisait aux Scholes. La Chalcé, du côté du palais, aurait été terminée, d'après lui, par une abside. Cette ἁψίς existait, en effet, à la Chalcé (cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 165). Mais le mot est synonyme de *camara*, et désigne un arc, une voûte (cf. Suidas, *Lex.*, s. v.; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.; Preger, *ibid.*, t. I, p. 125). Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 133 s. a relevé certaines erreurs de Labarte, qui avait placé le chytos à la place occupée en réalité par la porte de bronze (pl. II, 20 B). Mais il adopte l'orientation générale de Labarte. L'orientation que M. Reber, *Karol. Palast.*, p. 736 s. donne à la Chalcé est plus logique. Les trois portes principales, grande porte sur l'Augustéon, porte de bronze, porte conduisant aux Scholes, se trouvaient sans doute sur l'axe de l'édifice. La structure de la Chalcé n'apparaît pas nettement sur le plan de M. Reber, qui n'a pas assez tiré parti du texte de Procope. Il place à tort la porte de bronze du côté du palais.

2. *Cer.*, II, 15, p. 579.

3. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144, 218.

4. Theoph. Cont., IV, 22, p. 175; VI, 44, p. 430.

5. Le domestique des Nouméra apparaît souvent dans les *Cérémonies* (*Cer.*, I, 1, p. 6; I, 9, p. 61; II, 52, p. 713-714, 731). Il avait plusieurs subordonnés (*Cer.*, II, 52, p. 719). Le détachement des Nouméra est distinct du tagma

Cet emplacement (pl. 4) se trouvait à gauche de la Chalcé quand on sortait du palais sur la place de l'Augustéon, du côté des thermes de Zeuxippe et du Milion. Le cortège se tenait au moment de la réception des Sarrasins sous les portiques de la place, en dehors du cancel de la Chalcé, jusqu'au Milion. Aucun personnage n'est signalé du côté opposé. C'est que, de ce côté, le portique était fermé par la porte de fer, qui ne devait s'ouvrir que pour livrer passage aux souverains, lorsqu'ils se rendaient à Sainte-Sophie. Cette partie du portique qu'on avait à sa droite, en sortant de la Chalcé, ne devait pas être accessible au public.

D'autres détachements stationnaient au seuil de la demeure du prince. Le premier que l'on rencontrait, en pénétrant de la Chalcé à l'intérieur du palais, était celui des scholaires.

de l'ἀριθμός (*Cer.*, II, 2, p. 525; II, 18, p. 604; II, 52, p. 737, 738). Labarte, *Palais,* pl. II, nº 22, a placé avec raison les Nouméra près de la Chalcé et des thermes de Zeuxippe ; Paspatis, Ἀνάκτορα pl. les a placés près du Zeuxippe, mais loin du Milion. D'après le livre des *Cérémonies*, les Nouméra se trouvaient près de la Chalcé et du Milion.

III

LES QUARTIERS DES SCHOLAIRES, DES EXCUBITEURS ET DES CANDIDATS

Déjà sous Constantin, des doryphores et des hoplites, l'épée nue, gardaient les vestibules impériaux[1].

Ainsi, dès l'origine, un corps de troupe avait été préposé à la garde du palais. Les scholaires se subdivisaient en sept sections ou Scholes (Σχολαί)[2]. En 532, au moment de la sédition de Nica, le portique des scholaires fut consumé[3]. Justinien dut le reconstruire en même temps que la Chalcé. L'existence de ces portiques (στοαί) est, en effet, attestée plus tard dans la biographie, rédigée au début du neuvième siècle, d'un martyr iconophile, Étienne le Jeune, qui mourut dans la seconde moitié du huitième siècle[4].

Chacune des sept Scholes devait avoir un emplacement déterminé. Le livre des *Cérémonies* mentionne la première et la cinquième Schole[5]. Un texte intéressant en signale deux autres. Après sa condamnation par le sixième concile œcuménique (680-681), le monothélétisme n'avait pas

1. Eusèbe, *Vita Const.*, III, 15, p. 84.
2. Procope, *Anecd.*, 24, p. 149; *de Bello Goth.*, IV, 27, t. II, p. 635; Agathias, *Hist.*, V, 15, p. 310; *Codex Just.*, I. 31, 5, p. 83; XII, 29, p. 466, 467; *Cer.*, I, 93, p. 426, 427, 428; I, 95, p. 433; I, 86, p. 391; App. ad lib., I, p. 497; cf. Diehl, *Justinien*, p. 96.
3. Chron. Pasch., p. 621; Théophane, t. I, p. 184.
4. Stephani diac. *Vita s. Stephani Jun.*, dans Migne, *P. G.*, t. C, col. 1169; cf. K. Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt*²., p. 193, 197.
5. *Cer.*, 1. 1, p. 8, Schol. l. 11; I, 23, p. 131; II, 15, p. 572, 579.

succombé tout entier. A peine Philippikos Bardanes était-il monté sur le trône (711), que la vieille hérésie eut comme un regain de jeunesse. Pour affirmer la défaite de l'orthodoxie, le nouvel empereur ne voulut pas faire son entrée solennelle au palais, avant qu'eût disparu une icone représentant le sixième concile. Cette icone se trouvait entre la quatrième et la sixième Schole[1].

Les Scholes étaient un lieu de passage très fréquenté quand on sortait par la Chalcé ou lorsqu'on rentrait au palais[2]. Aux processions impériales, les empereurs s'arrêtaient dans quelques-uns des monuments qui s'élevaient au quartier des Scholes. Ainsi, à la fête de la Nativité du Christ, le basileus, avant de franchir la grande porte de la Chalcé, s'arrêtait à la cinquième Schole pour allumer des cierges devant la croix (pl. 8, V). Au moment où il en sortait, il était reçu à la porte par une des factions[3]. Avant de pénétrer dans ce dernier monument, l'empereur qui se trouvait aux Scholes, avait pénétré dans un édifice circulaire (στρογγύλον), où il avait aussi allumé des cierges devant une croix, puis il avait promu certains fonctionnaires, en se tenant sous l'arc (*camara*) de la porte d'entrée[4]. Cette rotonde doit être identifiée avec la coupole à huit colonnes (ὀκτακίονος θόλος), où les empereurs, aux grandes fêtes, allaient prier devant une magnifique croix en argent (pl. 8, I). Cet édifice circulaire recouvert d'une coupole (τροῦλλος) était, en effet, la première Schole. Elle est attribuée par la tradition à Constantin[5].

1. Agathoni diac. *Perorat.*, dans Combefis, *Historia haeresis Monothelitorum*, Paris, 1648, p. 204.
2. *Cer.*, I, 1, p. 35; I, 9, p. 63, 69; I, 10, p. 73; I, 16, p. 98; I, 22, p. 127; I, 23, p. 135; I, 26, p. 144, 146; I, 27, p. 155; I, 28, p. 159; I, 30, p. 163; I, 35, p. 181; I, 47, p. 240, 242; I, 50, p. 260; I, 52, p. 264; I, 53, p. 265, 267; II, 10, p. 547.
3. *Cer.*, I, 23, p. 131-132.
4. *Cer.*, I, 23, p. 131.
5. *Cer.*, II, 15, p. 572; I, 1, p. 8, Schol, l. 11, p. 11. Cette première Schole était appelée aussi vieille monnaie (παλαιὰ χαραγή). Le trajet suivi par la procession aux grandes fêtes diffère du trajet indiqué à la fête de la

Dans les grandes occasions, les empereurs passaient aussi au triclinos des Scholes [1], qui devait être un bâtiment indépendant (pl. 8, IX), et s'arrêtaient à l'église des Saints-Apôtres, qui, d'après la tradition, aurait été construite par Constantin [2]. Ils se tenaient au propylée de l'église pour prier et être reçus par la faction qui les acclamait. Ils passaient ensuite par la porte des Scholes qui conduit à la coupole de la Chalcé [3]. Cette église des Saints-Apôtres était située près des grandes portes qui, de l'intérieur du palais, conduisaient aux Scholes [4] (pl. 8, X).

Nativité du Christ. A Noël, l'empereur passe par les Excubites, la grande porte des Excubites, et entre aux Scholes, au strongylon et à la cinquième Schole, puis sort par la grande porte de la Chalcé (*Cer.*, I, 23, p. 130-131). D'après la cérémonie des grandes fêtes, les souverains viennent du triclinos des Candidats et vont à la coupole à huit colonnes, c'est-à-dire à la première Schole. De là, ils passent par le triclinos des Excubites, les Lychni, le Tribunal, le triclinos des Scholes, l'église des Saints-Apôtres et la porte des Scholes qui conduit à la coupole de la Chalcé (*Cer.*, I, 1, p. 11). Il ne s'ensuit pas que la coupole à huit colonnes ait été située près du triclinos des Candidats, comme l'indique M. Reber sur son plan, et comme l'ont pensé Labarte, *Palais*, pl. II, 28 et Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 124, 125. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 234, l'a placée avec raison aux Scholes, puisqu'elle est identifiée par les textes avec la première Schole. D'après la cérémonie des grandes fêtes, les souverains, en sortant du triclinos des Candidats, vont directement à la coupole à huit colonnes, c'est-à-dire à la première schole; mais de là ils reviennent sur leurs pas (πάλιν... διέρχονται) et vont au triclinos des Excubites, aux Lychni et au Tribunal pour repasser ensuite par les Scholes (*Cer.*, I, 1, p. 11). La situation de cette coupole (θόλος) à l'intérieur des Scholes est confirmée par un texte qui l'attribue à Constantin. On y conservait un chandelier à sept branches. Cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144.

1. *Cer.*, I, 1, p. 13; cf. II, 15, p. 572, 579, 583.
2. Cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144.
3. *Cer.*, I, 1, p. 13. La seconde réception avait lieu au propylée des Saints-Apôtres, quand les souverains sortaient du palais pour aller à Sainte-Sophie. La troisième réception se passait ensuite à la grande porte des Scholes qui conduit à la coupole de la Chalcé. A la fête de Noël, la deuxième réception avait lieu aussi devant les portes des Saints-Apôtres, c'est-à-dire aux Scholes (*Cer.*, I, 2, p. 36). Au retour, les réceptions avaient lieu aux mêmes endroits, mais dans l'ordre inverse ; la troisième réception avait lieu à la porte de la Chalcé conduisant aux Scholes, le quatrième au propylée des Saints-Apôtres (*Cer.*, I, 1, p. 19; I, 2, p. 40). La structure de l'église n'apparaît pas. Labarte, *Palais*, p. 116, prétend qu'elle était terminée par un hémicycle surmonté d'une voûte en cul-de-four, où les empereurs pénétraient. Mais les textes ne disent pas que les empereurs entraient dans l'église ; ils se tenaient devant les portes. La *camara* signalée, comme étant le lieu habituel où ils se tiennent, doit être l'arc de la porte d'entrée (*Cer.*, I, 2, p. 36).
4. A la fête de la Nativité de la Vierge, les empereurs, se rendant à

Outre ces monuments, les textes signalent aussi, au quartier des Scholes, une écurie des mulets [1] (pl. 8, VIII).

Deux autres corps de troupes était préposés à la garde du palais, les excubiteurs et les candidats. Les excubiteurs [2] avaient aussi un quartier qui leur avait été assigné, les Excubites (Ἐξκούβιτα), qui auraient été construits par Constantin [3]. Les candidats, ainsi appelés des vêtements blancs qu'ils portaient, formaient une troupe d'élite, choisie dans le corps des scholaires [4].

Ce quartier fut aussi détruit en 532. L'incendie consuma le portique des candidats en même temps que celui des scholaires [5]. Ainsi, trois détachements de troupes stationnaient devant l'habitation de l'empereur et rendaient la demeure sacrée infranchissable. Des monuments, on l'a vu, se dressaient au quartier assigné aux scholaires. D'autres édifices décoraient aussi les lieux occupés par les excubiteurs et les candidats.

Les Excubites sont souvent cités comme un lieu que l'on traversait après les Scholes, quand on entrait au palais par la Chalcé, ou avant les Scholes, lorsque l'on sortait

Sainte-Sophie, passaient aussi par les Scholes. Mais les réceptions des factions n'avaient pas lieu comme aux grandes fêtes. Ils passaient par les grandes portes conduisant aux Scholes. Ces portes sont ici identifiées avec le propylée des Saints-Apôtres. Puis, ils passaient par la grande porte des Scholes qui conduit à la coupole de la Chalcé (*Cer.*, I, 1, p. 27).

1. *Cer.*, II, 15, p. 572.

2. Malalas, XVIII, p. 474; Lydus, *de Mag. pop. rom.*, I, 12, p. 17; Procope, *de Bello Vand.*, II. 12, t. I, p. 472; Chron. Pasch., p. 611; Theophyl. Simoc., III, 11, p. 132; VII, 15, p. 272; Corippus, *de Laud. Just. Min.*, I, v. 202, p. 171; *Cer.*, I, 93, p. 426, 427, 428; cf. Diehl, *Justinien*, p. 97.

3. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144.

4. Lydus, *de Mag. pop. rom.*, I, 28, p. 30; Procope, *de Bello Goth.*, III, 38, t. II, p. 468; *Cod. Justin.*, XII, 33, 5, p. 468; Chron. Pasch., p. 501, 502; Corippus, *de Laud. Just. Min.*, III, v. 161, p. 191; *Cer.*, I, 86, p. 391, 392; I, 87, p. 394; I, 89, p. 405, 406, 407; I, 93, p. 426, 428.

5. Chron. Pasch., p. 621. D'après ce texte, l'incendie consuma le portique des scholaires, des *protictores* et des candidats. Le corps des *protictores* existait au sixième siècle (cf. *Cer.*, I, 86, p. 390, 391; I. 88, p. 397; App. ad lib., I, p. 497). Mais les excubiteurs existaient aussi a cette époque. Leur quartier ne fut peut-être pas atteint par l'incendie. Le quartier des *protictores* n'apparaît pas dans le livre des *Cérémonies*. On peut supposer qu'il ne fut pas reconstruit ou que Justinien remplaça au palais les *protictores* par les excubiteurs.

du palais par la Chalcé[1]. Aux grandes fêtes, lorsque les empereurs regagnaient leur demeure, après avoir passé par la grande porte de la Chalcé, qui conduisait aux Scholes, ils s'arrêtaient au propylée des Saints-Apôtres, c'est-à-dire aux Scholes, où avait lieu une réception comme à l'aller. Puis, ils gagnaient le Tribunal (Τριβουνάλιον) où se passait la dernière réception. Ce Tribunal était situé devant les Lychni (Λυχνοί) que les souverains traversaient aussi. D'ici, les empereurs se rendaient au triclinos des Excubites et au triclinos des Candidats[2].

Ainsi, après avoir traversé le quartier des Scholes on rencontrait, quand on se dirigeait vers le palais, le Tribunal, les Lychni, le triclinos des Excubites et celui des Candidats. Comment étaient disposés ces monuments et quelle était leur structure ?

Le Tribunal faisait partie, d'après la tradition, des constructions élevées par Constantin[3]. Au moment des réceptions, beaucoup de personnes y prenaient place. Dans l'assistance se trouvaient des étrangers, de passage à Constantinople[4]. C'est probablement là que se tenait Luitprand, lorsqu'il assista à l'une de ces processions du palais à Sainte-Sophie. On l'avait placé, dit-il, dans un endroit élevé, à côté des chantres (*psaltæ*). Et l'ambassadeur s'in-

1. *Cer.*, I, 1, p. 35; I, 9, p. 63, 69; I, 10, p. 73; I, 22, p. 127; I, 23, p. 135; I, 26, p. 144, 146; I, 27, p. 155; I, 28, p. 159; I, 30, p. 163; I, 35, p. 181; I, 48, p. 250; I, 50, p. 260; I, 52, p. 264; II, 10, p. 547.

2. *Cer.*, I, 1, p. 19-20. A l'aller, lorsque les souverains, aux grandes fêtes, se rendaient à Sainte-Sophie, ils suivaient l'itinéraire inverse, mais le trajet était différent. Les princes, venant du triclinos des Candidats, allaient directement à la coupole à huit colonnes, aux Scholes. De là, ils revenaient en arrière pour passer au triclinos des Excubites, puis aux Lychni et au Tribunal où avait lieu la première réception. Puis, ils retournaient aux Scholes, passaient par le triclinos et se rendaient au propylée des Saints-Apôtres où avait lieu la deuxième réception (*Cer.*, I, 1, p. 11-13). Bien que le trajet soit différent, le texte indique aussi la proximité des Excubites, des Lychni et du Tribunal. A la fête de Noël, les réceptions avaient lieu, à l'aller, au Tribunal, puis devant les Saints-Apôtres, enfin à la Chalcé. Au retour, les mêmes réceptions sont mentionnées, mais dans l'ordre inverse (*Cer.*, I, 2, p. 35-37, 39-40).

3. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144.

4. *Cer.*, I, 1, p. 12-13; cf. II, 15, p. 579.

digna fort d'entendre ces adulateurs chanter les louanges de Nicéphore Phocas et s'écrier : « Longue vie à l'empereur Nicéphore! Nations, adorez-le, courbez la tête devant lui [1] ». Le Tribunal (pl. 10) devait être une terrasse assez vaste, qui s'étendait devant un monument, les Lychni. Cet édifice était ainsi appelé des lampes de verre alimentées avec de l'huile, que les empereurs allaient allumer quand ils entraient dans le monument, pour adorer une croix en argent[2]. Un chandelier à sept branches éclairait aussi l'édifice[3]. Leurs dévotions terminées, les empereurs allaient se placer à la porte d'entrée et écoutaient les acclamations de la faction qui se tenait au Tribunal [4]. La structure des Lychni n'apparaît pas nettement. C'était peut-être une rotonde surmontée d'une coupole, analogue à celle qui s'élevait au quartier des Scholes [5] (pl. 11).

Comme au quartier des Scholes, on trouve aux Excubites une salle d'apparat, le triclinos des Excubites[6] (pl. 12).

Quand les souverains y passaient aux grandes fêtes, les fonctionnaires qui s'y trouvaient réunis entonnaient les chants et les acclamations en leur honneur[7]. Les candidats avaient aussi leur salle d'apparat[8] où les empereurs, aux grandes fêtes, allaient baiser une croix, qui, pour la circonstance, était apportée par le clergé d'un des sanctuaires

1. Luitprand, *Legat*, § 9, 10, *Monum. German. Histor.*, Script., t. III, p. 349.

2. *Cer.*, I, 1, p. 12, Schol., l. 9; cf. Goar, *Euchol.*, p. 560, 699, 833.

3. *Cer.*, I, 1, p. 8, Schol., l. 11.

4. *Cer.*, I, 1. p. 12; I, 2, p. 35. Les souverains se tenaient aux Lychni, à la *camara*. C'était sans doute l'arc de la porte d'entrée du monument.

5. A la réception des Sarrasins, les envoyés entrèrent par la Chalcé, passèrent par le triclinos des Scholes et le Tribunal. Ici, ils tournèrent à droite et rencontrèrent le φουρνικόν, où ils attendirent le moment d'être reçus par l'empereur (*Cer.*, II, 15, p. 583). Ce sont peut-être les Lychni qui sont désignés ici. Cette coupole se trouvait, d'après le texte, près du Tribunal. Un autre texte signale aussi un phournicon qui conduisait au triclinos des Candidats (*Cer.*, II, 15, p. 571). Les Lychni avoisinaient aussi le triclinos des Candidats.

6. *Cer.*, II, 15, p. 572, 579.

7. *Cer.*, I, 1, p. 11-12, 20.

8. *Cer.*, II, 15, p. 571, 572.

du palais, l'église du Seigneur[1] (pl. 13). Parmi les portes qui donnaient accès à l'édifice, l'une était en bronze[2]. Le macrôn des Candidats, signalé par les textes, semble être le portique, qui, brûlé en 532, dut être reconstruit par Justinien[3].

On a vu que, de l'intérieur du palais, de grandes portes conduisaient aux Scholes[4]. A la fête de la Nativité de la Vierge, les souverains, après la réception aux Lychni, passaient par ces portes qui avoisinaient l'église des Saints-Apôtres et, après avoir traversé les Scholes, ils arrivaient à la grande porte des Scholes qui conduisait à la coupole de la Chalcé, d'où ils se rendaient à Sainte-Sophie[5]. A la fête de la Nativité du Christ, l'empereur, après avoir passé par les Excubites, franchissait la grande porte des Excubites pour pénétrer dans les Scholes[6]. Ainsi, quand on venait, soit des Lychni, soit des Excubites, on devait passer par une porte pour pénétrer dans les Scholes. Cette porte avait un seuil et des marches que l'empereur descendait pour entrer dans le quartier des Scholes[7].

A certaines fêtes, l'empereur ne traversait pas à pied tous les édifices du palais. Arrivé à la grande porte des Excubites, il montait à cheval pour sortir du palais[8]. Lorsque

1. *Cer.*, I, 1, p. 11.
2. *Cer.*, II, 15, p. 577, 578.
3. *Cer.*, I, 46, p. 234, 236; I, 47, p. 239; I, 48, p. 252; I, 53, p. 265. Cf. Du Cange, *Gl. gr.*, s. v. μακρών.
4. V. plus haut, p. 30.
5. *Cer.*, I, 1, p. 27.
6. *Cer.*, I, 23, p. 130-131.
7. *Cer.*, *ibid.* A la fête de la Nativité du Christ, le basileus s'arrêtait au milieu de la porte et procédait à la promotion des *scribones*, puis il descendait le grand *pulpitum* et entrait aux Scholes. Le mot πούλπιτον a deux sens. Il désigne une estrade, sur laquelle on plaçait le trône impérial (*Cer.*, II, 15, p. 595; App. ad lib. I, p. 130-131) et le seuil, généralement en marbre, de certaines portes (*Cer.*, I, 23, p. 130; I, 46, p. 232; I, 67, p. 302). Ainsi, les portes d'argent du Chrysotriclinos avaient un *pulpitum* (*Cer.*, I, 47, p. 243); ce mot est synonyme de οὐδός (*Cer.*, I, 14, p. 93). On ne doit pas toujours traduire *pulpitum* par estrade, comme l'a fait Labarte, *Palais*, p. 108, 126, 146.
8. *Cer.*, I, 17, p. 99. La grande porte des Excubites est aussi appelée ici la porte où les *scribones* sont promus.

la procession impériale revenait à cheval, les cavaliers qui formaient la suite de l'empereur, quittaient leur monture à la Chalcé. Et le basileus chevauchait seul jusqu'à la porte des Excubites où il descendait de cheval pour gagner à pied les Excubites[1].

Quand l'empereur faisait ce trajet à cheval, après avoir traversé la Chalcé, il passait aussi par les courtines jusqu'à la grande porte des Excubites où il descendait de cheval pour pénétrer à pied dans les Excubites[2]. Inversement, lorsqu'on sortait du palais, après avoir passé par le quartier des Candidats, on rencontrait les portes de bronze des courtines, par où l'on passait pour entrer aux Scholes et sortir par la Chalcé[3].

A ces portes était suspendue une portière (βῆλον)[4]. Les courtines (κορτίναι), qui sont indiquées comme un lieu de passage, étaient soit des portières, soit des rideaux (*vela*) tendus entre

1. *Cer.*, I, 10, p. 84 ; cf. I, 17, p. 107. La porte des Excubites est encore ici appelée la porte où a lieu la promotion des *scribones*. A la fête de la Nativité de la Vierge, les souverains, revenant à cheval au palais, passent par la Chalcé et descendent de cheval devant la grande porte du triclinos des Candidats (*Cer.*, I 1, p. 32). Il s'agit sans doute de la même porte qui, par suite de sa proximité du quartier des Excubites et du quartier des Candidats, était appelée tantôt porte des Excubites, tantôt porte des Candidats. Elle était désignée aussi sous le nom de grande porte conduisant aux Scholes. (*Cer.*, I, 1, p. 27).

2. *Cer.*, I, 10, p. 84 ; cf. I, 17, p. 107 ; I, 30, p. 168. Le trajet inverse est aussi décrit; de la grande porte des Excubites, où l'empereur monte à cheval, il va à la Chalcé en passant par les courtines (*Cer.*, I, 17, p. 99).

3. Ainsi les patrices, après leur promotion au palais, allaient aux portes de bronze des courtines. Des dignitaires et des fonctionnaires se tenaient au macrôn des Candidats, faisant la haie sur le passage des nouveaux promus qui se rendaient à la porte de bronze des courtines ; après avoir franchi cette porte, ils entraient aux Scholes et sortaient par la Chalcé (*Cer.*, I, 47, p. 239-240 ; I, 48, p. 252, 254). De même l'hyparchos, après avoir été promu, passait par le macrôn des Candidats et allait aux portes de bronze des courtines, d'où il entrait aux Scholes pour sortir par la Chalcé (*Cer.*, I, 53, p. 265, 268). Le démarque, après sa promotion, suivait le même trajet, mais la porte de bronze n'est pas mentionnée. Il est dit qu'il passait par les courtines et sortait par la Chalcé (*Cer.*, I, 55, p. 270 ; Reiske, *Comm.*, p. 290).

4. Lorsque les nouveaux promus passaient par ces portes, ils s'arrêtaient et un fonctionnaire, le noumerarios, soulevait la portière pour leur livrer passage (*Cer.*, I, 47, p. 239 ; I, 48, p. 252 ; I, 53, p. 265).

des colonnes[1]. Ces courtines, que l'empereur traversait, après avoir franchi la Chalcé et avant d'arriver à la porte des Excubites, peuvent être identifiées avec les portiques dont l'existence a été signalée aux Scholes. Entre les arcades pendaient des rideaux, comme ceux que l'on voit sur la célèbre mosaïque de Saint-Apollinaire-Neuf à Ravenne[2]. Cette allée aurait traversé le quartier des Scholes et, de la Chalcé, aurait abouti à la grande porte des Excubites (pl. 9). Celle-ci aurait pris aussi le nom de porte des courtines, soit à cause de la portière qui y était suspendue, soit plutôt parce qu'elle était située à l'une des extrémités de la double colonnade, décorée de rideaux. La Chalcé, les Scholes et les Excubites, formant le trajet habituel suivi pour entrer de la place de l'Augustéon au palais, devaient être réunis par une allée centrale, la grande voie que les empereurs suivaient pour se rendre en procession à Sainte-Sophie[3].

Ainsi, le quartier des Scholes, que l'on rencontrait après avoir traversé la Chalcé, devait occuper un espace assez vaste, où s'élevaient les bâtiments affectés au premier détachement de la garde, les scholaires. D'autres monuments, une rotonde, la coupole à huit colonnes, et un sanctuaire, l'église des Saints-Apôtres, se dressaient ici. Une allée centrale, bordée de portiques, conduisait à une grande porte, d'où, par un escalier, on montait à une terrasse, le Tribunal.

Ici s'élevaient d'autres édifices, les Lychni, les salles d'apparat des autres corps de troupes, les excubiteurs et les candidats[4]. Mais, avant d'arriver au seuil de la demeure

1. Les mots *velum* et *cortina* sont synonymes et sont employés indifféremment dans le livre des *Cérémonies*, cf. *Cer.*, I, 1, p. 18; cf. I, 9, p. 68 ; I, 10, p. 72 ; I, 41, p. 210, 214 ; I, 46, p. 232.

2. Cf. Beylié, *Habitat. byzant.*, p. 151.

3. Cf. *Cer.*, II, 10, p. 608. Dans ce texte, les Excubites, les Scholes et la Chalcé sont appelés des passages (διαβατικά). Par ce mot, le livre des *Cérémonies* désigne souvent des galeries qui mettaient en communication les monuments du palais (cf. Du Cange, *Gloss. gr.*, s. v.). On entendait aussi par là un trajet suivi à travers les édifices palatins.

4. C'est sans doute jusqu'à la porte des Excubites que pénétra Cons-

auguste, on rencontrait d'autres monuments, qui, par la richesse de leur décoration, feront pressentir davantage le luxe et la splendeur de l'habitation du prince.

tantin Ducas, lorsqu'il tenta, en 913, de s'emparer du palais et de se faire proclamer empereur. Acclamé à l'Hippodrome, il se porta vers la Chalcé, entra par la porte de fer et pénétra jusqu'aux Excubites (Theoph. Cont., VI,3 p. 383 ; Cedrenus, t. II, p, 280). La porte de fer de la Chalcé mentionnée ici ne doit pas être la petite porte de fer, qui de la première coupole, donnait accès au portique de l'Augustéon. Labarte, *Palais*, p. 111 et M. Reber, *Karol. Palast.*, p. 737 ont identifié à tort ces deux portes. La porte de fer par où passe Ducas est probablement la grande porte qui s'ouvrait sur la place de l'Augustéon. Elle aurait été en fer comme la petite porte. Labarte, *Palais*, p. 62, 115 s., représente les Scholes (pl. II, n° 23) sous la forme d'un rectangle, qu'il place sur le côté oriental de la Chalcé. Il dispose les Lychni et le Tribunal (n° 25), le triclinos des Excubites (n° 27) et celui des Candidats (n° 28) sur une même ligne, sans ordonnance logique. Le plan de Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 233 s., est encore plus confus. M. Reber. *Karol. Palast.*, p. 739 s., n'a pas adopté, avec raison, les dispositions de Labarte et de Paspatis, qui font des courtines une cour bordant les murailles du palais et située en dehors du quartier des Scholes. Bjeljaev; *Byzantina*, I, p. 128 s., avait déjà démontré que cette restitution repose sur une fausse interprétation du mot *cortina*, qui n'est pas pris ici dans le sens de front de murailles entre deux bastions, mais dans celui de *velum*. M. Reber a aussi remarqué fort justement qu'après avoir franchi la porte d'entrée du palais, on n'arrivait pas directement aux appartements impériaux, mais qu'on devait traverser une cour et des colonnades. Il a reconnu l'existence de la porte des Excubites ou des courtines qui, de l'intérieur du palais, donnait accès à la cour des Scholes.

IV

L'ÉGLISE DU SEIGNEUR, LE CONSISTOIRE ET L'ONOPODION

L'église du Seigneur, dont la construction est attribuée par la tradition à Constantin [1], possédait un clergé spécial et un gardien du trésor, un skevophylax, qui avait sous sa garde la croix du Seigneur et les objets précieux qui y étaient déposés [2].

A certaines fêtes, lorsque les souverains sortaient du palais, ils passaient par cette église pour ceindre leur couronne, et se rendaient à la grande porte des Excubites, où ils montaient à cheval [3]. Souvent aussi, ils rentraient au palais par l'église du Seigneur, après avoir passé par la Chalcé, les Scholes, la grande porte des Excubites et le quartier occupé par les excubiteurs [4]. Dans ces cas, ils pénétraient dans le narthex de l'église par une porte de bronze. Les portes étaient aussitôt fermées et les empe-

1. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144-145 ; Banduri, *Imp. Orient.*, t. I, pars III, p. 3. Cette église du Seigneur est parfois désignée dans le livre des *Cérémonies* par l'abréviation ὁ Κύριος.
2. *Cer.*, I, 1, p. 11 ; I, 23, p. 130 ; II, 40, p. 641.
3. *Cer.*, I, 17, p. 99 ; I, 37, p. 188. D'après un autre texte (*Cer.*, II, 15, p. 593-594), les empereurs mettaient leur couronne en dehors de l'église.
4. *Cer.*, I, 1. p. 35 ; 1, 10, p. 84 ; I, 17, p. 107 ; cf. I, 30, p. 168, 169 ; I, 16, p. 98. D'après la cérémonie de la Nativité de la Vierge, les souverains descendent de cheval devant la grande porte du triclinos des Candidats, pour se rendre ensuite à l'église du Seigneur (*Cer.*, I, 1, p. 32). Il s'agit ici très probablement, comme on l'a vu, de la grande porte des Excubites.

reurs, leur coiffure enlevée, pénétraient dans l'église et allaient prier, cierge en main, devant les saintes portes qui séparaient le sanctuaire du reste de l'église. Puis ils rentraient au palais[1]. Cette église très vénérée occupait une place importante dans les cérémonies palatines. En l'an 900, les hautes dignités de césar, de nobilissime et de curopalate y étaientconférées[2]. L'église (pl. 17) était voisine du quartier des Excubites[3] et du quartier des Candidats[4] et d'un des édifices, les plus importants du palais, le Consistoire.

Déjà au quatrième siècle, on entendait par *Consistorium* une haute assemblée composée des comtes du Consistoire (*comites consistoriani*) qui étaient les membres du Conseil de l'empereur[5]. La salle du palais où se réunissait ce conseil de la couronne, le Consistoire (Κονσιστώριον), est signalée au cinquième siècle[6] et il est très probable qu'elle fut

1. *Cer.*, I, 1, p, 32; I, 10, p. 84 ; I, 17, p. 107 ; I, 30, p. 168-169. Par saintes portes (ἅγιαι θύραι) on entendait la porte centrale de la clôture (κιγκλίδες, κάγκελλον) séparant le sanctuaire du reste de l'église (cf. Theoph. Cont., V, 84, p. 326 ; V, 87, p. 330 ; S. Germani *Rerum eccles. Contempl.* dans Migne, *P. G.*, t. XCVIII, col. 389, 392 ; Sophronius, *Comm. lit.*, dans Migne, *P. G.*, t. LXXXVII, 3, col. 3984, 3985. Après leur promotion, les patrices et le démarque allaient allumer des cierges à l'église du Seigneur, avant de passer par la porte des courtines pour sortir par les Scholes et la Chalcé (*Cer.*, I, 47, p. 239 ; I, 48, p. 251 ; I, 55, p. 270).

2. *Cer.*, II, 52, p. 711-712.

3. En rentrant au palais, les souverains, après avoir passé par la grande porte des Excubites, traversaient les Excubites avant d'arriver à l'église du Seigneur (*Cer.*, I, 10, p. 84 ; cf. I, 1, p. 35).

4. A la réception des Sarrasins, les rameurs des dromons impériaux se tenaient au triclinos des Candidats, du côté de l'église du Seigneur (*Cer.*, II, 15, p. 578). Après leur promotion, les patrices allaient allumer des cierges à l'église du Seigneur et passaient par la porte des courtines pour traverser les Scholes. Des dignitaires et des fonctionnaires se tenaient au macrôn des Candidats, sur le passage des patrices qui, de l'église du Seigneur, se rendaient à la porte des courtines (*Cer.*, I, 47, p. 239 ; I, 48, p. 251-252).

5. Cod. Theod., XI, 39, 5, t. I, p. 658; VI, 30, 1, t. I, p. 294; VI, 30, 4, t. I, p. 295 ; VI, 12, 1, t. I, p. 264 ; VII, 8, 3, t. I, p. 328 ; IX, 14, 3, t. I, p. 458; X, 5, 1, t. I, p. 535.

6. Sous l'empereur Léon, une ambassade romaine est reçue au Consistoire (*Cer.*, I, 87, p, 395). Après la mort de Zénon, Anastase le silentiaire, qui allait être proclamé empereur, est amené au palais et gardé au Consistoire, où eut lieu le lendemain une réception (*Cer.*, I, 92, p. 422).

construite par Constantin lui-même. Au sixième siècle, le conseil de l'empereur siégeait dans cette salle [1], mais elle servait aussi à d'autres usages. L'empereur y donnait l'investiture et y recevait, en grande pompe, les ambassades [2].

Deux salles sont mentionnées, le grand Consistoire ou Consistoire d'été (pl. 15) et le petit Consistoire ou Consistoire d'hiver [3] (pl. β). C'est au grand Consistoire qu'au sixième siècle l'empereur vint s'asseoir pour recevoir une ambassade perse. Aux trois portes de la salle étaient suspendues des tentures (*vela*) de soie. Lorsque les candidats armés avaient été introduits du petit Consistoire, la portière (*velum*) du grand Consistoire, derrière laquelle se tenait l'ambassadeur, était levée ; l'envoyé se jetait sur le sol, à l'endroit où était enclavée une plaque de porphyre, et adorait le basileus. Il se prosternait une seconde fois au milieu de la salle et allait baiser les pieds de l'empereur, lui remettait ses lettres et la conversation s'engageait. L'ambassadeur priait le basileus d'accepter les présents qui lui étaient envoyés par son souverain et sortait dans l'Anticonsistoire où se tenaient les hommes porteurs des

1. *Cod. Justin.*, I, 2, 22, p. 16 ; I, 14, 12, p. 68 ; II, 55, 4, p. 117 ; cf. Diehl, *Justinien*, p. 98.

2. D'après le traité de Pierre magister, certaines promotions avaient lieu au Consistoire (*Cer.*, I, 84, p. 386-387). Une ambassade d'Italie y fut ainsi reçue (*Cer.*, I, 88, 396-398). On rencontre assez souvent dans le livre des *Cérémonies* l'expression ἵστανται κονσιστώριον, indiquant une réunion de fonctionnaires et de dignitaires se tenant, dans l'ordre prescrit par le cérémonial, soit sur le passage de l'empereur et de l'impératrice, soit dans les salles ou dans les églises du palais (*Cer.*, I, 41, p. 209, 210, 211, 215 ; I, 43, p. 218 ; I, 44, p. 226, 228 ; I, 45, p, 230 ; I, 46, p. 232 ; I, 47, p. 237, 243 ; I, 50, p. 257 ; I, 51, p. 261 ; II, 2, p. 523 ; I, 32, p. 192 ; I, 16, p. 98). La même expression est employée aussi pour les femmes de dignitaires et de fonctionnaires (*Cer.*, I, 40, p, 204 ; I, 50, p. 260). Il ne s'agit pas d'une réunion des membres du Consistoire, comme certains textes pourraient le faire penser (*Cer.*, I, 38, p. 192 ; I, 46, p. 232 ; I, 45, p. 230 ; I, 16, p. 97-98 ; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 117 ; II, p. 31. n. 1). Cette expression indique simplement que les personnages se tiennent à leur rang (ἐν τῇ τάξει), à l'endroit qui leur est assigné par le protocole (εἰς τοὺς τόπους αὐτῶν). Cf. *Cer.*, I, 49, p. 255 ; I, 43 p. 221.

3. L'une des salles est appelée grand Consistoire d'été (*Cer.*, I, 89, p. 405), l'autre petit Consistoire (*Cer.*, I, 89, p. 406, 407 ; I, 88, p. 398) ou Consistoire d'hiver (*Cer.*, I, 46, p. 233,235 ; I, 53, p. 265).

dons. Il rentrait ensuite dans la salle avec sa suite qui se prosternait par trois fois. Les présents remis et l'audience terminée, l'ambassadeur prenait congé et adorait encore l'empereur en se retirant. Les candidats étaient ramenés au petit Consistoire et le basileus se levait de son trône [1].

La porte d'entrée par où les personnages étaient admis dans la salle, lorsque la portière était levée. se trouvait en face du trône (*sella*) de l'empereur. C'était une des trois portes par lesquelles on pénétrait du vestibule, de l'Anticonsistoire, dans le grand Consistoire, où était dressé le trône impérial [2].

Ce trône était placé sous un dôme tout étincelant d'or et soutenu par quatre colonnes. L'or et les gemmes rehaussaient la pourpre qui recouvrait le trône. Au-dessus, à gauche et à droite, une Victoire, les ailes déployées, tenait une couronne de laurier. C'est assis sur ce trône que Justin II reçut une ambassade d'Avares. Des rideaux pendaient aux portes, et les soldats gardaient l'entrée. Lorsque les envoyés étrangers furent introduits, ils admirèrent au passage les vestibules immenses et les gardes avec leur bouclier d'or, leur lance, leur hache terrible et leur casque doré, surmonté d'une aigrette rouge. Alors les rideaux, qui fermaient les portes, furent écartés et l'empereur, la tête ceinte du diadème, leur apparut. Aussitôt ils se prosternèrent à terre, le front touchant les tapis qui recouvraient la salle, jusqu'à ce que l'empereur les eût invités à se relever [3].

La haute dignité de magistros était conférée au Consistoire, qui, pour cette raison, est appelé parfois triclinos où les magistri sont promus [4]. Le candidat était introduit dans

1. *Cer.*, I, 89, 405-408.
2. *Cer.*, I, 89, p. 405, 407.
3. Corippus, *de Laud. Just. min.*, lib. III, v. 194 s., p. 192-194. Par *consistoria* l'auteur désigne sans doute le Consistoire d'été et le Consistoire d'hiver; cf. Diehl, *Justinien*, p. 91, 92.
4. *Cer.*, II, 15, p. 573, 578, 584, 595.

le grand Consistoire, se prosternait sur les marches du trône et baisait les pieds du souverain. Il se relevait ensuite, recevait de l'empereur les insignes de sa dignité, qu'il allait revêtir au Consistoire d'hiver; puis, il revenait dans la grande salle où il allait adorer de nouveau le basileus [1].

Aux fêtes religieuses, les empereurs, en sortant du palais, se rendaient souvent au Consistoire pour être adorés par les personnages réunis dans la salle. Ils allaient se placer en haut des marches (γραδήλια) de porphyre, par lesquelles on accédait au trône. Ce trône, on l'a vu, était placé sous un baldaquin en forme de dôme (κιβώριον, καμελαύκιον) ; devant, était enclavée une plaque de porphyre (πορφυροῦς λίθος) sur laquelle les empereurs se tenaient [2]. Derrière le trône s'ouvraient trois portes. Lorsque le cortège impérial entrait au Consistoire, les uns passaient par la porte de droite, les autres par la porte de gauche et descendaient par des marches (γραδήλια) dans la salle. L'empereur seul, avec une partie de sa suite, passait par la porte du milieu et descendait sur l'estrade (πούλπιτον) où était dressé le trône impérial [3]. Ainsi, les deux escaliers latéraux aboutissaient au sol même de la salle ; tandis que celui du milieu conduisait au trône.

A ces portes, situées du côté du trône placé au fond de la salle, correspondaient les trois portes par lesquelles on entrait du côté opposé. C'est par l'une de ces portes qu'était

1. *Cer.*, I, 46, p. 232-233, 235 ; I, 26, p. 144. Le lieu où le nouveau promu va revêtir ses insignes est appelé par ce dernier texte τὸ ἔνδον Κονσιστώριον. C'est probablement le Consistoire d'hiver qui est désigné ici, comme dans les deux autres textes. D'après Philothée, la dignité de magistros était conférée ἐπὶ τοῦ χρυσοστορίου (*Cer.*, II, 52, p. 710-711). On ne voit pas quel monument du palais Philothée a pu désigner par ce mot. Il s'agit probablement du Consistoire. Le copiste ou l'éditeur aura peut-être lu Chrysostorion pour Consistorion.

2. *Cer.*, I, 1, p. 10-11; I, 9, p. 63; I, 10, p. 73; I, 16, p. 98; I, 23, p. 130; I, 30, p. 163; I, 35, p. 181; cf. I, 38, p. 192; I, 49, p. 232-233. Un marchepied (ὑποπόδιον) était placé devant le trône (σένζον) (*Cer.*, I, 46, p. 234-235). Le Consistoire est appelé parfois triclinos où se trouve le camelaukion (*Cer.*, II, 15, p. 573, 578, 584, 595; cf. Labarte, *Palais*, p. 127; Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 296, n. 2).

3. *Cer.*, I, 9, p. 63; I, 10, p. 73.

entré l'ambassadeur perse quand il fut admis en audience auprès du basileus. Et c'est par ces mêmes portes que l'empereur passait, lorsqu'il quittait le Consistoire après avoir été adoré sur son trône par les personnages réunis dans la salle [1]. Du Consistoire, l'empereur se rendait ordinairement aux Excubites, lorsqu'il sortait du palais. Il passait ensuite par la grande porte des Excubites pour entrer aux Scholes [2]. Mais parfois, aux grandes fêtes, il se rendait du Consistoire au triclinos des Candidats [3]. Comme le quartier des Excubites, le quartier des Candidats était, en effet, situé non loin du Consistoire.

A la promotion du magistros qui avait lieu au Consistoire, les souverains venaient prendre place sur le trône, placé au fond de la salle. Les dignitaires, qui devaient assister à la cérémonie, se tenaient au portique (macrôn) des Candidats, en dehors des trois portes d'ivoire du Consistoire auxquelles étaient suspendues les portières (βῆλα). Ils entraient par la porte du milieu dans la salle. Le candidat allait se prosterner au pied du trône et recevoir ses insignes des mains des souverains. Après la cérémonie, les dignitaires sortaient du Consistoire pour se rendre au portique des Candidats [4].

1. A la fête de la Nativité du Christ, après l'adoration de l'empereur au Consistoire, la procession quittait la salle pour aller aux Excubites. Devant les trois portes du Consistoire, se tenait le clergé de l'église du Seigneur, portant la croix que l'empereur adorait avant de se rendre aux Excubites (*Cer.*, I, 23, p. 130).

2. *Cer.*, I, 23, p. 130; I, 26, p. 144; I, 9, p. 63; I, 10, p. 73; I, 30, p. 163; I, 35, p. 181; cf. I, 16, p. 98; I, 38, p. 192; II, 19, p. 608). De même l'hyparchos, après sa promotion, sortait du Consistoire, où il était allé revêtir ses insignes, pour traverser les Excubites et les Scholes (*Cer.*, I, 52, p. 264). Le patrice, après sa promotion, suivait le même trajet. Du Consistoire où il était allé allumer des cierges, il passait par les Excubites et les Scholes (*Cer.*, I, 48, p. 250).

3. *Cer.*, I, 1, p. 11. Au retour, les souverains passaient aussi par le triclinos des Candidats et le Consistoire (*Cer.*, I, 1, p. 20).

4. *Cer.*, I, 46, p. 234-236. Les envoyés sarrasins et la princesse Olga, quand ils entrèrent au palais, passèrent par le triclinos des Candidats et le Consistoire (*Cer.*, II, 15, p. 584, 595). Près du Consistoire et du macròn des Candidats, on trouve mentionné un local, οἱ Ἰνδοί, sur lequel les textes ne donnent aucun renseignement (*Cer.*, I, 46, p. 234, 236). La proxi-

Situé près du quartier des Candidats, le Consistoire avoisinait aussi l'église du Seigneur. Lorsque l'empereur, à certaines fêtes, rentrait au palais, après avoir passé par la grande porte des Excubites, il allait jusqu'aux trois portes du Consistoire. Une partie du cortège s'arrêtait ici, tandis que l'empereur entrait à l'église du Seigneur[1].

Mais, pour regagner leurs appartements les empereurs suivaient, aux grandes fêtes, un autre trajet. Après avoir traversé le quartier des Scholes, ils s'arrêtaient au Tribunal où avait lieu la dernière réception ; puis ils passaient par les Lychni, le triclinos des Excubites, le triclinos des Candidats d'où ils entraient au Consistoire[2]. A d'autres fêtes, ils suivaient un trajet analogue, mais traversaient simplement les Scholes, les Excubites et le Consistoire[3].

Ainsi, le Consistoire avoisinait le quartier des Candidats, celui des Excubites et l'église du Seigneur. Ce monument avec ses marbres, ses tentures de soie, ses portes d'ivoire, son trône qui resplendissait au fond de la salle, formait un cadre somptueux bien approprié à la pompe des cérémonies. C'est là que se tinrent les séances du conseil de la couronne, et que le basileus reçut des ambassadeurs. C'est là qu'il conférait une des plus hautes dignités de l'empire et qu'il recevait les marques d'adoration dues à la pourpre, sur ce trône tout étincelant d'or, près des reliques pré-

mité du Consistoire et du macròn des Candidats est encore attestée par un autre texte. Après sa promotion, l'hyparchos sortait du Consistoire d'hiver où il était allé revêtir ses insignes et allait au macròn des Candidats, d'où il passait par les portes de bronze des courtines, pour sortir par les Scholes (*Cer.*, I, 53, p. 265).

1. *Cer.*, I, 10, p. 81; I, 17, p. 107; I, 30, p. 168. La proximité du Consistoire et de l'église du Seigneur est attestée par d'autres textes. Après leur promotion au palais, les patrices allaient allumer des cierges au Consistoire, puis à l'église du Seigneur (*Cer.*, I, 47, p. 239; I, 48, p. 251) ; de même le démarque (*Cer.*, I, 55, p. 270; Reiske, *Comm.*, p. 290). A la réception des ambassadeurs sarrasins, les rameurs des dromons impériaux se tenaient au triclinos des Candidats du côté de l'église du Seigneur et au Consistoire (*Cer.*, II, 15, p. 578).

2. *Cer.*, I, 1, p. 20.

3. *Cer.*, I, 22, p. 127; I, 9, p. 69; I, 28, p. 159; I, 23, p. 135-136; I, 26, p. 146; cf. I, 35, p. 183.

cieuses, la croix de Constantin et la verge de Moïse[1].

Avant d'arriver au seuil de la demeure, on devait, après avoir traversé le Consistoire, franchir un autre espace. C'était l'Onopous ou Onopodion (Ὀνόπους, Ὀνοπόδιον) (pl. 18). Lorsque les souverains, aux fêtes religieuses, rentraient au palais par le Consistoire, ils traversaient l'Onopodion, où, comme au Consistoire, des fonctionnaires et des dignitaires se tenaient acclamant les princes sur leur passage[2]. De même, en sortant du palais, ils traversaient l'Onopodion où se tenaient les personnages, qui leur offraient leur tribut d'adoration, puis ils allaient au Consistoire ; certains textes disent qu'ils descendaient au Consistoire[3]. Le cortège entrait directement dans cette salle par les trois portes ; l'empereur, par la porte du milieu, descendait sur l'estrade du trône[4].

Ainsi, le sol de l'Onopodion était plus élevé que le sol du Consistoire. Il y avait à l'Onopodion une porte de bronze où l'empereur se tenait, quand il sortait, pour être adoré par les personnes présentes, avant de descendre au Consistoire[5].

Quand, après avoir traversé le Consistoire et l'Onopodion, on pénétrait plus avant, on rencontrait la Main d'or (χρυσῆ Χείρ). Peut-être ce lieu avait-il été ainsi appelé d'une main en or faisant le geste de la bénédiction sur tous ceux qui franchissaient le seuil de la demeure auguste, ou peut-être était-ce une de ces mains votives, symbole de la puissance et de la protection divine[6]. Cette main avait donné son

1. *Cer.*, I, 1, p. 10.
2. *Cer.*, I, 1, p. 20; I, 22, p. 127-128; I, 23, p. 136; I, 28, p. 159.
3. *Cer.*, I, 1, p. 10, 26; I, 10, p. 72-73; I, 23, p. 130; I, 9, p. 62-63; I, 16, p. 97; I, 30, p. 163; I, 32, p. 176; I, 35, p. 181; I, 38, p. 192; I, 46, p. 232; II, 19, p. 608.
4. *Cer.*, I, 9, p. 63; I, 10, p. 73. Ce sont probablement ces trois portes du Consistoire, s'ouvrant du côté de l'Onopodion, qui sont désignées sous le nom de τρίθυρον τοῦ Ὀνοποδίου (*Cer.*, I, 46, p. 234). Elles étaient fermées avant la promotion du magistros, de même que les trois portes d'ivoire qui s'ouvraient, du côté opposé, sur le macrôn des Candidats.
5. *Cer.*, I, 10, p. 72; I, 30, p. 163; I, 32, p. 176; I, 35, p. 181.
6. Cf. R. Dussaud, *Main votive au type de Jupiter Héliopolitain*, dans *Revue des Etudes grecq.*, 1905, p. 161 s., pl. III; A. de Ridder, *ibid.*, 1906, p. 172-173; Richter, *Quellen*, p. 279.

nom à un passage resserré, appelé tantôt stenon, tantôt stenon ou stenakion de la Main d'or (στενόν, στενάκιον τῆς χρυσῆς Χειρός). Cette Main d'or est identifiée avec le portique de l'Augusteus, la première salle où l'on pénétrait en entrant au palais [1]. Ainsi, après avoir franchi l'Onopodion, on entrait à la Main d'or où, comme à l'Onopodion, se tenaient les personnages acclamant les princes, qui pénétraient ensuite à l'Augusteus [2]. S'ils sortaient de l'Augusteus, en suivant le trajet inverse, ils passaient par la grande porte de l'Augusteus, qui s'ouvrait sur le portique. A cette porte était suspendue une portière sur laquelle étaient tissés des oiseaux et, quand les souverains apparaissaient, ils étaient adorés par les fonctionnaires et les dignitaires, qui se tenaient à la Main d'or [3].

A l'Onopodion se trouvait une porte, distincte de celle de l'Augusteus. C'était la porte de bronze, où les empereurs se tenaient pour être adorés par les hauts personnages réunis à l'Onopodion [4]. Cette porte avait un seuil (πούλπιτον) de marbre et était décorée d'une portière, par laquelle étaient introduits à la Main d'or les personnages

1. *Cer.*, I, 1, p. 9; II, 15, p. 578, 584, 595.
2. *Cer.*, I, 1, p. 20-21 ; I, 22, p. 128; I, 23, p. 136 ; I, 9, p. 69 ; I, 35, p. 183.
3. *Cer.*, I, 1, p. 9-10. Le lundi de Pâques, l'adoration à la Main d'or n'est pas indiquée. De l'Augusteus, l'empereur passe par la porte à laquelle est suspendu le *velum*. En dehors de cette porte se tenaient des protospathaires. Le basileus passait ensuite par le stenon de la Main d'or pour se rendre à l'Onopodion (*Cer.*, I, 10. p. 72). A la fête de la Nativité du Christ, les protospathaires se tenaient aussi en dehors de cette porte, près du *velum*, par où l'empereur sort de l'Augusteus (*Cer.*, I, 23, p. 129). A la promotion du magistros, l'empereur sortait aussi de l'Augusteus à la Main d'or et se tenait devant le *velum* de la porte (*Cer.*, I, 46, p. 231-232). Cette portière est appelée ici τὸ βῆλον τὸ ταγηνάριον (cf. *Cer.*, II, 2, p. 523). On entendait par tagenarion une espèce de perdrix ou de coq bruyère (cf. Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v. ; Reiske, *Comm.*, p. 605). Ces oiseaux étaient tissés sur la portière. Celle-ci est encore mentionnée au couronnement de l'Augusta. Après son couronnement à l'Augusteus, les femmes des sénateurs, qui étaient venues adorer les souverains et l'Augusta, sortaient à la Main d'or et se tenaient près de la portière (*cortina*), attendant la nouvelle impératrice, qui allait sortir par la Main d'or pour aller à l'Onopodion (*Cer.*, I, 41, p. 210).
4. *Cer.*, I, 10, p. 72; I, 30, p. 163; I, 32, p. 176; I, 35, p. 181.

qui venaient adorer l'empereur, quand il sortait de l'Augusteus [1].

Ainsi, du Consistoire, on traversait l'Onopodion et la Main d'or pour arriver au portique de l'Augusteus [2]. Si,

1. A la promotion du magistros, l'empereur, étant sorti de l'Augusteus, se tient à la Main d'or devant la portière de la grande porte de l'Augusteus. Un ostiaire tenait le *velum* du *pulpitum* de marbre qui conduit à l'Onopodion et, au signal donné, il le levait pour faire entrer au stenakion de la Main d'or les personnages qui adoraient les souverains. Après l'adoration, les souverains se rendaient à l'Onopodion où ils étaient de nouveau adorés; puis, ils allaient au Consistoire, où avait lieu la promotion du magistros (*Cer.*, I, 46, p. 231-232). Un cérémonial analogue avait lieu à la fête de la Nativité du Christ. L'empereur sort de l'Augusteus au stenon; les protospathaires se tiennent en dehors de la porte de l'Augusteus par laquelle l'empereur va sortir, près du *velum* ; quand l'empereur y est arrivé, le préposite fait signe à l'ostiaire qui se tient εἰς τὸ βῆλον κάτω. Celui-ci soulève la portière et les dignitaires entrent au stenon pour adorer le basileus. Après l'adoration, l'empereur franchit le *pulpitum* de la porte qui conduit à l'Onopodion où il est de nouveau adoré (*Cer.*, I, 23, p. 129-130). Le *velum* de la porte de l'Onopodion est appelé ici inférieur, parce qu'il était plus bas que le *velum* de la porte de l'Augusteus La porte de l'Onopodion est aussi appelée, à la fête de l'Epiphanie, « porte inférieure qui se trouve devant le Consistoire « (*Cer.*, I, 26, p. 143). L'empereur, dans ce cas. passe par l'Augusteus, le stenon et l'Onopodion et va au Consistoire pour promouvoir un magistros. L'auteur ne décrit pas ici les actes rituels pendant le trajet de l'Augusteus au Consistoire. Il renvoie à la cérémonie de la Nativité du Christ et dit simplement que l'adoration a lieu comme à l'ordinaire à la porte inférieure qui se trouve devant le Consistoire. Cette porte est appelée inférieure parce qu'elle était plus basse que la porte de l'Augusteus.

C'est à cette porte de l'Onopodion que venait l'hyparchos, après sa promotion. Le préposite le conduisait de l'Augusteus, en passant par le stenon, jusqu'à la porte qui conduit à l'Onopodion. Puis, la portière était soulevée et le préposite le présentait aux personnes réunies à l'Onopodion. Le préposite rentrait ensuite au palais, tandis que l'hyparchos allait au Consistoire (*Cer.*, I, 52, p. 264; cf. I, 53, p. 265). Un cérémonial analogue avait lieu à la promotion du démarque (*Cer.*, I, 55, p. 270; Reiske, *Comm.*, p. 289-290). Certains textes indiquent que de la Main d'or on montait à l'Onopodion (*Cer.*, I, 30, p. 163; I, 32, p. 176; I, 55, p. 270). Du Consistoire, on l'a vu, on montait à l'Onopodion; mais il n'est pas certain que de la Main d'or on soit monté à l'Onopodion. D'après un texte, le préposite venant de l'Augusteus monte (ἀνέρχεται) à l'Onopodion (*Cer.*, I, 55, p. 270). D'après un texte parallèle, il va (ἀπέρχεται) à l'Onopodion (Reiske, *Comm.*, p. 290). Il est possible qu'on soit ici en présence d'une faute paléographique. Peut-être aussi voulait-on indiquer par là qu'on montait sur le seuil de la porte de l'Onopodion.

2. Ce trajet fut suivi aussi par les ambassadeurs sarrasins et la princesse Olga pour entrer à l'Augusteus (*Cer.*, II, 15, p. 584, 595). A la réception des Sarrasins, le Consistoire, l'Onopodion et le portique de l'Augusteus, décorés pour la circonstance, étaient occupés par un personnel nombreux faisant la haie (*Cer.*, II, 15, p. 573, 578).

parvenu à ce portique, on se retournait, on avait devant soi le spectacle qui s'offrait au regard du basileus, lorsqu'il sortait de l'Augusteus, après avoir franchi la grande porte qui s'ouvrait sur le portique. Il voyait d'abord devant lui, prosternés, les dignitaires adorant sa personne auguste. Plus loin, se dressait une porte de bronze, par laquelle il allait passer pour entrer à l'Onopodion et être de nouveau adoré. Cet Onopodion était, sans doute, une terrasse à ciel ouvert d'où l'on descendait au Consistoire. Près du Consistoire s'élevait l'église du Seigneur, plus loin les bâtiments des excubiteurs et des candidats et les Lychni[1]. Ici s'étendait une seconde terrasse, le Tribunal, d'où par une grande porte, la porte des Excubites, on descendait aux Scholes, où s'élevaient d'autres monuments, les bâtiments occupés par les scholaires, l'église des Saints-Apôtres, la coupole à huit colonnes. Plus loin, la Chalcé dressait sa coupole dans les airs et masquait la place de l'Augustéon. Et c'est entouré d'un brillant cortège, accompagné des acclamations qui retentissaient sur son passage, que le basileus traversait ces salles et longeait ces portiques quand, aux jours solennels, il quittait sa demeure sacrée.

1. La situation respective de ces monuments sera examinée plus loin. On déterminera leur place par rapport à d'autres édifices. L'ordonnance de ces monuments apparaîtra plus nettement. Chez Labarte, ces édifices sont placés les uns à côté des autres, s'enchevêtrent et se touchent, sans aucune pensée directrice. Il a vu cependant que l'Onopodion était une cour ou une terrasse qui servait d'atrium au palais de Daphné (cf. *Palais*, p. 127, pl. II, n° 36), mais il n'indique pas la porte de l'Onopodion. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 107-108, a reconnu l'existence de cette porte. M. Reber, *Karol. Palast.*, p. 767-768, place sans raison la Main d'or (pl. t.) et l'Onopodion (pl. u.) derrière le palais. Il a commis ici une erreur fondamentale. D'après lui, en venant de la Chalcé, on entrait, après avoir longé l'allée centrale à portiques, au Chrysotriclinos, qui aurait été situé dans l'axe de la Chalcé. Si sa restitution était exacte, il aurait dû placer la salle de l'Augusteus, où l'on pénétrait, après avoir traversé l'Onopodion et la Main d'or, à la place qu'il assigne, sur son plan, au Chrysotriclinos. Toute sa restitution est dès lors entachée d'erreurs.

V

LE PALAIS DE DAPHNÉ

Au temps de Constantin, il existait au palais un édifice central, plus grand, plus élevé que les autres, qui devait constituer la demeure propre de l'empereur. Constantin y avait fait représenter, au milieu du plafond, une croix toute étincelante d'or et de pierres précieuses[1]. Et c'est dans ce monument, qui l'emportait sur tous les autres par sa hauteur et sa magnificence, au centre même du palais, que le corps du grand empereur, revêtu de la pourpre et la tête ceinte du diadème, fut exposé sur un haut catafalque. Entouré d'un cercle de lumières, le cercueil doré fut gardé jour et nuit. Spectacle admirable, dit Eusèbe, tel que personne n'en vit de semblable depuis que le monde existe[2].

Le grand palais, que Constantin éleva près de l'Hippodrome, communiquait avec le Cirque au moyen d'un escalier en colimaçon (κοχλίας) par lequel on montait au palais du Cathisma[3]. Le livre des *Cérémonies* mentionne à plusieurs reprises cet escalier, qui reliait la demeure des empereurs à l'Hippodrome. La partie du palais, qui commu-

1. Eusèbe, *Vita Const.*, III, 49, p. 98.
2. *Ibid.*, IV, 66, p. 145.
3. Malalas, *Chron.*, XIII, p. 320 ; Chron. Pasch., p. 528; v. plus haut, p. 13.

niquait avec le Cirque, portait le nom de Daphné [1], d'une statue de la nymphe rapportée de Rome [2]. Ce palais de Daphné se composait de salles de réception, d'églises, et d'appartements sur la structure desquels on est mal renseigné.

Après avoir traversé l'Onopodion, et le portique de la Main d'or, on entrait à l'Augusteus (Αὐγουστεύς, τρίκλινος τοῦ Αὐγουστέως) (pl. 19 *a*). Sa situation n'est pas douteuse. C'était la première salle que l'on rencontrait, en entrant au palais de Daphné, et la dernière que l'on traversait, lorsqu'on quittait ce même palais [3]. Cette salle d'apparat fut peut-être le magnifique édifice où le corps de Constantin fut exposé. Au cinquième et au sixième siècle, il est déjà nommé par le livre des *Cérémonies* comme faisant partie des monuments du palais [4]. Ce fut certainement une des salles les

1. *Cer.*, I, 70, p. 342. Dans certains textes, où le trajet du palais au Cirque par le cochlias est décrit, on trouve mentionnés l'Augusteus et l'église de Saint-Étienne qui faisaient partie du palais de Daphné. Cf. *Cer.*, I, 68, p. 304, 309 ; I, 72, p. 360 ; I, 73, p. 364.

2. Preger, *Script. Orig. Const.*, t, II, p. 256.

3. *Cer.*, I, 1, p. 9,21 ; I, 9, p 69 ; I, 10, p. 72 ; I, 16, p. 97 ; I, 22, p. 128 ; I, 23, p. 129, 136 ; I, 26, p. 143, 146 ; I, 28, p. 159 ; I, 30, p. 163 ; I, 32, p. 176 ; I, 35, p. 181 ; I, 38, p. 192 ; I, 39, p. 197 ; I, 41, p. 212 ; I, 46, p. 231, 234 ; I, 52, p. 263, 264 ; I, 53, p. 265 ; I, 55, p. 270 ; II, 15, p. 585, 595. Dans le texte, *Cer.*, I, 1, p. 33, au lieu de Αὐγουστίωνος on doit lire Αὐγουστέως. Il ne s'agit pas ici de la place de l'Augustéon, qui portait les noms de Αὐγουστεών, Αὐγουσταῖον, Αὐγουστίων. Par suite de la similitude des noms, la place a été confondue souvent avec la salle du palais, déjà chez les auteurs byzantins; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I. p. 100, n. 2. Inversement, la place de l'Augustéon est parfois désignée sous le nom d'Augusteus. Ainsi, à la fête de la Nativité de la Vierge, l'empereur est reçu au Milion, à l'Augusteus, puis à la Chalcé (*Cer.*, I, 30, p. 178). Il s'agit ici de la place de l'Augustéon.

4. A la proclamation de l'empereur Anastase, l'Augusta Ariadne, après sa harangue à l'Hippodrome, rentra à l'Augusteus (*Cer.*, I, 92, p 421). La forme employée ici est Αὐγουσταῖος ; de même dans d'autres textes (*Cer.*, I, 91, p. 416; I, 90, p. 408). Mais il s'agit bien ici de l'Augusteus et non de la place de l'Augustéon. L'Augusteus est désigné comme étant à l'intérieur du palais (ἔσω). C'est à l'Augusteus que l'Augusta venait à la rencontre de l'empereur, après la cérémonie du couronnement. L'ambassadeur était reçu par l'empereur à l'intérieur du palais, soit au portique, soit à l'Augusteus. C'est également à l'Augusteus qu'eut lieu une réception sous Héraclius ; et c'est là aussi qu'après le couronnement du fils d'Héraclius, Heracléonas et l'élévation de son frère David à la dignité de césar, les patrices reçurent les princes après la cérémo-

plus importantes du palais de Daphné. Des couronnements d'impératrices y eurent lieu [1].

Outre la grande porte signalée, qui s'ouvrait sur le portique, l'Augusteus avait d'autres issues, de grandes portes qui étaient fermées dès que l'empereur, aux grandes fêtes, rentrait dans cette salle, où il était acclamé par les personnages présents [2]. Mais les textes du livre des *Cérémonies* ne donnent aucun renseignement précis sur la forme de cette salle ni sur son aménagement intérieur. Depuis la construction d'autres monuments, le centre de la vie palatine fut, en effet, déplacé et le palais de Daphné en partie abandonné. Bien qu'il ne fût plus l'habitation préférée des empereurs, ceux-ci s'y rendront encore, pour accomplir certains actes prescrits par le cérémonial, mais ils n'y séjourneront plus.

Près de l'Augusteus se trouvaient d'autres monuments. Lorsque l'empereur se rendait au Cirque par l'escalier qui conduisait au palais du Cathisma (pl. 19 *c*), il entrait parfois, après avoir traversé l'Augusteus, dans une église, l'église de Saint-Étienne (pl. 19 *d*) [3]. Cette église, qui se trouvait près de l'Augusteus, doit être distinguée d'une autre église élevée également à la mémoire du premier martyr et située en dehors du palais, à l'Hippodrome [4].

nie qui avait eu lieu à l'église de Saint-Étienne-de-Daphné (*Cer.*, II, 29, p. 629 ; II, 28, p. 628).

1. *Cer.*, I, 40, p. 202-203 ; I, 41, p. 207-209. D'après une tradition, Constantin aurait construit au palais le Στέφιμον. Cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144. Cet édifice, qui n'est jamais mentionné dans le livre des *Cérémonies*, est peut-être l'Augusteus. Plusieurs couronnements d'impératrices eurent lieu, en effet, à l'Augusteus. Cf. Sickel dans *Byz. Zeits.*, 1898, p. 544.

2. *Cer.*, I, 1, p. 21 ; I, 9, p. 69 ; I, 22, p 136

3. *Cer.*, I, 68, p. 304.

4. Deux textes (*Cer.*, II, 55, p. 801, 806) distinguent nettement l'église de Saint-Etienne-de-Daphné, de l'église de Saint-Étienne-de-l'Hippodrome. Cette dernière est indiquée une fois comme étant en dehors du palais (ἔξω ; *Cer.*, I, 32, p. 175). Cf. *Cer.*, I, 97, p. 442 ; I, 48, p. 249, 251 ; I, 47, p. 239; I, 35, p. 183. Il y avait aussi à l'Hippodrome un oratoire de la Vierge, situé près de la première porte (ἐν τῷ πρωτοθύρῳ ; *Cer.*, I, 69, p. 334).

L'église de Saint-Étienne du palais fut construite, en 428, par la sœur de l'empereur Théodose II, Pulchérie, pour y déposer une relique précieuse, la main droite d'Étienne, qui lui avait été envoyée en présent par l'archevêque de Jérusalem [1]. Là aussi étaient conservés la grande croix de Constantin [2] et l'évangile de saint Matthieu, trouvé, d'après la légende, à Chypre, avec les restes de l'apôtre Barnabas. Cet évangile, l'empereur Zénon l'avait fait déposer au palais dans l'église de Saint-Étienne et il n'était lu qu'une fois par an, le Jeudi saint [3].

La forme de cette église est inconnue. Il semble qu'elle ne devait pas avoir de très grandes dimensions, car elle est appelée parfois oratoire (εὐκτήριον) de Saint-Étienne du palais [4]. Cette église de Daphné fut un des sanctuaires les plus vénérés de la cour. Des empereurs et des impératrices y furent couronnés et y reçurent aussi les couronnes nuptiales [5]. D'après un texte du livre des *Cérémonies*, des fiançailles impériales (μνῆστρον) y eurent lieu aussi avant la cérémonie du mariage [6]. La veille de la fête de l'Épiphanie, autour de la phiale (κολυμβήθρα), le patriarche, en présence de l'empereur, accomplissait le rite de la bénédiction des

1. Théophane, t. I, p. 86-87. D'après une tradition (Banduri, *Imp. Or.*, t. I, pars III, p. 3; Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144). Constantin aurait construit une église de Saint-Etienne, qui avait un κοιτών, une chambre d'hiver. L'existence d'un kiton près de Saint-Étienne-de-Daphné est attestée, on le verra, par le livre des *Cérémonies*. Mais l'église de l'Hippodrome pouvait aussi avoir une telle chambre. Peut-être a-t-on confondu les deux églises. Le témoignage de Théophane ne peut être suspecté. L'église du palais, construite par Pulchérie, doit être distinguée de l'église de l'Hippodrome, qui a dû être édifiée par Constantin. D'après Richter, *Quellen*, p. 283, Pulchérie aurait transformé le Stepsimon en un sanctuaire de Saint-Étienne. Mais rien n'autorise pareille supposition ; le Stepsimon est distinct du naos de Saint-Étienne. L'édifice cité par Luitprand sous le nom de *Stephana, id est Coronaria* est difficile à identifier (Luitprand, *Legatio*, 3, *Mon. Germ. Hist.*, Script., t. III, p. 347). C'était peut-être le Stepsimon.

2. *Cer.*, I, 1, p. 8-9 ; II, 40, p. 640.

3. Georg. Monach., t. II, p. 619.

4. Théophane, t. I, p. 299, 300 ; Leo Grammat., p. 147, 213 ; Cedrenus, t. I, p. 713.

5. *Cer.*, II, 27, p. 628 ; cf. Sickel dans *Byz. Zeit.*, 1898, p. 544.

6. *Cer.*, I, 41, p. 212.

eaux [1]. Aux grandes processions les empereurs allaient prier à Saint-Étienne et adorer la grande et précieuse croix de Constantin [2]. Cette église était située près de l'Augusteus [3]. Elle était aussi voisine de l'Octogone (Ὀκτάγωνον) qui est désigné sous le nom de *cubiculum* octogone (τὸ ὀκτάγωνον κουβουκλεῖον pl. 19 *b*). Cette chambre octogonale se trouvait devant l'église de Saint-Étienne-de-Daphné [4].

Les textes du sixième siècle mentionnent, à diverses reprises, un *cubiculum* qu'on ne peut identifier d'une manière certaine avec l'Octogone, mais dont l'existence au palais de Daphné paraît vraisemblable [5]. On peut penser qu'à cette époque cette chambre faisait partie des appartements occupés par l'empereur et que le palais de Daphné était encore habité par les princes.

Aux fêtes religieuses, les empereurs venaient à l'Octogone revêtir leurs habits d'apparat et ceindre leur couronne, puis ils sortaient par l'Augusteus [6]. Au retour de la procession, ils entraient de l'Augusteus à l'Octogone, où ils déposaient leur couronne et leurs vêtements de cérémonie [7]. Ainsi l'Octogone communiquait avec l'Augusteus ; mais il com-

1. *Cer.*, I, 25, p. 141 ; sur cette cérémonie v. G. Millet dans *B. C. H.*, t. XXIX, p. 117 s.
2. *Cer.*, I, 1, p. 8-9 ; cf. I, 9, p. 71 ; I, 23, p. 129 ; I, 32, p. 174. Le 1er août, à la Sortie de la Sainte-Croix, la croix était déposée au palais de Daphné, dans l'église du protomartyr Étienne (*Cer.*, II, 8, p. 539) ; de même le troisième dimanche du grand carême (*Cer.*, II, 10, p. 550).
3. De l'Augusteus, on gagnait directement Saint-Étienne (*Cer.*, I, 68, p. 304 ; I, 32, p. 174). Au couronnement d'une Augusta, le patriarche, étant entré à Daphné, pénètre à Saint-Étienne, attendant l'arrivée des souverains. Lorsque ceux-ci sont arrivés, il entre directement à l'Augusteus (*Cer.*, I, 40, p. 202 ; I, 41, p. 208). Après la cérémonie, le patriarche rentre à Saint-Étienne (*Cer.*, I, 41, p. 209).
4. *Cer.*, I, 1, p. 7, 8, 21 ; I, 41, p. 212.
5. Au temps de Pierre magister, l'empereur avait l'habitude de promouvoir certains fonctionnaires dans son *cubiculum* (*Cer.*, I, 84, p. 387). A la réception de l'ambassadeur perse, l'empereur sort de son *cubiculum* pour aller au grand Consistoire (*Cer.*, I, 89, p. 405). Après la cérémonie du couronnement, l'empereur rentre avec son cortège au palais. Une partie de sa suite prend congé de lui au Consistoire, tandis que l'autre l'accompagne jusqu'au *cubiculum* (*Cer.*, I, 91, p. 416).
6. *Cer.*, I, 1, p. 9, 26, 33 ; I, 26, p. 143 ; I, 32, p. 176.
7. *Cer.*, I, 1, p. 21 ; I, 9, p. 69 ; I, 23, p. 136 ; I, 26, p. 146.

muniquait aussi directement avec l'église de Saint-Étienne[1].

A l'intérieur de l'Octogone se trouvait une chambre (κοιτὼν τοῦ 'Οκταγώνου, ἔνδον τοῦ 'Οκταγώνου)[2]. Cette chambre est parfois désignée sous le nom de kiton de Daphné[3], et comme elle était située près de la salle de l'Augusteus, elle portait aussi le nom de kiton de l'Augusteus.

Le kiton de l'Augusteus servait de salon d'attente. C'est là qu'à certaines fêtes religieuses l'empereur attendait le moment de sortir du palais[4]. Quand il était informé que l'heure de la procession était arrivée, il revêtait ses habits d'apparat et sortait par l'Augusteus[5].

Le kiton de Daphné servait à des usages analogues. Les

1. Aux grandes processions, les souverains entraient de l'Augusteus au *cubiculum* octogone et de là à Saint-Étienne (*Cer.*, I, 1, p. 8). La veille de l'Épiphanie, le basileus assistait à l'Octogone au service liturgique, qui avait lieu à Saint-Étienne. Après la cérémonie, l'empereur et le patriarche se retrouvaient à l'Octogone, d'où ils passaient à l'Augusteus (*Cer.*, I, 25, p. 141-142). Après un mariage impérial célébré à l'église de Saint-Étienne, l'empereur et l'impératrice passent par l'Octogone et l'Augusteus (*Cer.*, I, 39, p. 196-197). Une impératrice, après avoir reçu la couronne impériale, rentre à l'Augusteus et de là à l'Octogone, puis, avec le basileus, elle pénètre à Saint-Étienne, où a lieu la cérémonie des fiançailles (*Cer.*, I, 41, p. 212).

2. Après le couronnement d'une Augusta, le patriarche sortait de l'Augusteus et passait par le kiton de l'Octogone. Ensuite les souverains et l'Augusta s'asseyaient sur le còté droit de l'Augusteus. L'Augusta était placée du côté de Saint-Étienne. Puis, les dignitaires et les fonctionnaires entraient dans la salle pour adorer la famille impériale (*Cer.*, I, 40, p. 203. Le mot εὐώνυμον, ligne 10, manque dans le manuscrit). D'après un autre texte, c'est dans ce kiton à l'intérieur de l'Octogone que se tenait l'Augusta avant son couronnement, qui avait lieu à l'Augusteus (*Cer.*, I, 41, p. 208). En revenant du Cirque, après avoir descendu l'escalier en colimaçon, l'empereur entrait au kiton de l'Octogone près de Saint-Étienne (*Cer.*, I, 72, p. 362).

3. Le kiton de Daphné était, en effet, situé près de l'Augusteus et de l'église de Saint-Étienne. Ainsi, à la cérémonie de la bénédiction des eaux, la veille de la fête de l'Épiphanie, l'empereur entre de l'Augusteus au kiton de Daphné, qui se trouve près de Saint-Étienne, et assiste au service liturgique célébré à Saint-Étienne, en se tenant à l'Octogone. Le patriarche entre ensuite à Saint-Étienne pour célébrer, en présence de l'empereur, le rite de la bénédiction des eaux. Après la cérémonie, le basileus se retire dans son kiton derrière le *velum*, attendant que le patriarche ait versé l'eau bénite aux patrices, cubiculaires, stratèges et domestiques. Le patriarche venait ensuite retrouver l'empereur à l'Octogone. Cf. *Cer.*, I, 25, p. 140-141.

4. *Cer.*, I, 9, p. 71 ; I, 10, p. 72 ; I, 30, p. 163 ; I, 35, p. 180-181 ; cf. I, 23, p. 129.

5. *Cer.*, I, 10, p. 72 ; I, 30, p. 163 ; I, 35, p. 180-181.

souverains y attendaient aussi l'heure de la procession et, le moment arrivé, ils allaient à l'Octogone revêtir leurs habits d'apparat [1]. Quand ils rentraient au palais, ils quittaient leurs vêtements de cérémonie à l'Octogone et entraient au kiton de Daphné pour en revêtir d'autres [2]. Souvent aussi, le kiton de Daphné est signalé comme étant le lieu où les empereurs revêtaient leur costume d'apparat [3]. Dans certains cas, ils sortaient du kiton de Daphné pour revêtir leurs vêtements de fête à l'Octogone [4].

Ainsi, d'après le livre des *Cérémonies*, l'Octogone et la chambre désignée, sous le nom de kiton de l'Octogone, de l'Augusteus ou de Daphné, servaient de salon d'attente et de vestiaire. Mais ils ne durent pas toujours servir à ces usages. Ils faisaient sans doute primitivement partie des appartements occupés par les empereurs, avant la construction d'autres édifices où ils allèrent habiter plus tard. Le palais de Daphné se composait, en effet, d'une salle d'apparat, l'Augusteus, qui était l'édifice central où l'on parvenait, après avoir traversé la terrasse de l'Onopodion et franchi le portique. Près de cette salle principale, on rencontrait, en se dirigeant du côté de l'Hippodrome, l'église de Saint-Étienne, et des appartements, l'Octogone et la chambre de l'Octogone [5].

D'autres monuments complétaient cet ensemble. Outre l'église de Saint-Étienne, le palais de Daphné contenait plusieurs autres sanctuaires dont la structure est inconnue. Ces églises, les empereurs les traversaient à certaines fêtes, avant d'entrer dans la salle de l'Augusteus. Ils se rendaient

1. *Cer.*, I, 1, p. 9.
2. *Cer.*, I, 1, p. 21.
3. *Cer.*, I, 1, p. 22 ; II, 19, p. 608 ; I, 37, p. 187, 189, 190, 191.
4. *Cer.*, I, 1, p. 26, 33.
5. Après avoir traversé l'Augusteus, l'empereur entrait à Saint-Étienne avant de monter l'escalier en colimaçon qui donnait accès au Cathisma. (*Cer.*, I, 68, p. 304). En revenant du Cirque, l'empereur, après avoir descendu l'escalier en colimaçon, entrait au kiton de l'Octogone près de Saint-Étienne (*Cer.*, I, 72, p. 362).

d'abord dans l'église de la Vierge où ils priaient[1], puis dans l'oratoire de la Trinité, situé à côté de l'église de la Vierge. Après leur prière, qu'ils faisaient sans doute en se tenant debout devant les portes du sanctuaire, ils passaient par le côté du sanctuaire (bêma) et entraient dans un passage resserré (στενάκιον) où étaient déposées des reliques, devant lesquelles ils priaient aussi. Enfin, ils entraient au Baptistère où se trouvaient trois grandes croix très belles et pénétraient de là à l'Augusteus[2]. Ainsi, toutes ces églises (pl. 19 *e*) se trouvaient sur le chemin suivi par l'empereur pour gagner la grande salle du palais de Daphné.

Généralement, tous ces sanctuaires ne sont pas énumérés dans l'itinéraire et les actes de dévotion, auxquels les empereurs se livraient dans ces églises, ne sont pas toujours décrits avec la même minutie. L'empereur, dans certains cas, ne se rendait pas dans toutes ces églises[3]. Souvent, elles sont désignées par le terme général d'oratoires et les textes indiquent simplement que l'empereur, passant par Daphné, allait, avant d'entrer à l'Augusteus ou dans sa chambre, allumer, suivant la coutume, des cierges et prier dans ces oratoires[4].

Le palais de Daphné fut souvent utilisé comme lieu de passage. Le mot de Daphné indique parfois un itinéraire suivi pour se rendre soit à l'Augusteus, soit à l'église de Saint-Étienne[5]. Des passages (διαβατικά) conduisaient à l'Augusteus et à Saint-Étienne[6]. Une galerie (pl. 19 *f*) faisait

1. *Cer.*, I, 1, p. 7. Ce naos de la Vierge est appelé πρωτόκτιστος ; ce qui indique sans doute qu'il fut construit avant les autres églises voisines.

2. *Cer.*, I, 1, p. 8. D'après le texte, *Cer.*, I. 23, p. 129, l'empereur ne semble pas entrer au Baptistère. Il allume des cierges en dehors, devant les croix. Ces croix étaient probablement à l'entrée de l'édifice. Un autre texte, *Cer.*, I, 32, p. 174, dit simplement que l'empereur allait prier devant les croix.

3. *Cer.*, I, 9, p. 71 ; I, 23, p. 129 ; I, 32, p. 174 ; II, 52, p. 763.

4. *Cer.*, I, 10, p. 72 ; I, 26, p. 143 ; I, 30, p. 162-163 ; I, 35, p. 180 ; I, 68, p. 304.

5. *Cer.*, I, 25, p. 140 ; I, 40, p. 202 ; I, 44, p. 225 ; I, 55, p. 270 ; I, 68, p. 304.

6. *Cer.*, II, 15, p. 573, 584. Ces passages faisaient communiquer l'Au-

ainsi communiquer les monuments du palais de Daphné [1]. Ces monuments se groupaient sans doute autour d'un édifice central, l'Augusteus, et devaient occuper une superficie assez vaste.

gusteus et l'Abside (sur l'Abside, v. plus bas). Ils devaient se prolonger au delà de l'Augusteus. Une impératrice, sortant du kiton de l'Octogone, suit le passage de Saint-Étienne, pour entrer à l'Augusteus où elle va être couronnée (*Cer.*, I, 41, p. 208).

1. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 10● s., a critiqué fort justement la disposition que Labarte a adoptée pour le palais de Daphné. Labarte, *Palais*, pl. II, place l'Augusteus, l'Octogone et le kiton (n°s 48, 50, 51) loin de l'église de Saint-Étienne (n° 54), qui est identifiée à tort avec l'église de l'Hippodrome. Pour relier cette église avec les monuments du palais de Daphné, Labarte invente une longue galerie (n° 52) qu'il appelle περίπατος. Pour prouver l'existence de cette galerie (*ibid.*, p. 139-140), il s'appuie sur un texte de Codinus, *de Signis*, p. 34, qui indique l'existence d'un peripatos du palais près de la Chalcé et non pas au palais de Daphné. Il est gêné par les textes qui indiquent la proximité de l'Octogone et de l'église de Saint-Étienne et les interprète arbitrairement. D'après lui, la préposition πρό dans le texte, *Cer.*, I, 1, p 7, « n'indique pas la contiguïté des deux localités mais bien qu'elles s'élevaient en face l'une de l'autre ». Il en conclut que Saint-Étienne n'était pas immédiatement attenant au palais de Daphné. Il cite à l'appui de sa thèse le texte de Théophane, t. I, p. 444 sur le couronnement et le mariage de l'impératrice Irène, en 768. Après le couronnement, qui eut lieu au triclinos de l'Augusteus, l'Augusta se rendit à l'église de Saint-Étienne-de-Daphné pour y être mariée à l'empereur Léon. D'après Labarte, le mot ἀπελθοῦσα, employé par Théophane pour indiquer le trajet suivi par l'impératrice de l'Augusteus à Saint-Étienne, est une preuve de l'éloignement des deux édifices. Les diabatica de Daphné (*ibid.*, p. 66, 132 s., pl. II, n° 44) seraient, d'après Labarte, une longue galerie, perpendiculaire au palais de Daphné et les oratoires auraient été situés à l'extrémité de cette galerie, assez loin par conséquent de l'Augusteus. D'après les textes, au contraire, ces oratoires s'élevaient non loin de l'Augusteus. Derrière Daphné, Labarte indique une grande cour (pl. II, n° 41) qu'aucun texte ne mentionne. Il place dans cette cour ce qu'il appelle la conciergerie du palais de Daphné (n° 40) qui est située près de la porte de fer (n° 39). Cette porte donne accès de la cour de Daphné à l'Hippodrome. L'existence d'une porte de fer à Daphné est attestée par Theodosios Melitenos, *Chron.*, p. 160. Elle avait été construite au neuvième siècle, sous Michel III, par Théoctiste, qui préposa un papias à sa garde (cf. *Cer.*, II, 52, p. 725). Mais sa situation n'est pas connue et Labarte (*ibid.*, p. 65) ne s'appuie sur rien pour justifier la position de cette porte et l'existence de la conciergerie et de la cour de Daphné. Paspatis Ἀνάκτορα, p. 215, a placé, comme Labarte, les oratoires de Daphné (pl. n°s 37, 38, 39) à l'extrémité d'une longue galerie, loin de l'Augusteus (n° 46). Mais il a distingué (*ibid.*, p. 211) Saint-Étienne-de-l'Hippodrome de Saint-Étienne-de-Daphné (pl. n° 42). M. Reber, *Karol. Palast*, p. 764 s., a confondu les deux églises. Le palais de Daphné, sur son plan, est relégué vers l'extrémité de l'Hippodrome. En plaçant le Chrysotriclinos à la place où s'élevait le palais de Daphné, M. Reber, on l'a vu, est parti d'une donnée fausse pour reconstruire le palais.

VI

LE TRICLINOS ET LE TRIBUNAL DES DIX-NEUF LITS. LE DELPHAX

Le premier de ces édifices (ὁ τρίκλινος τῶν δεκαεννέα Ἀκκουβίτων) (pl. 16), dont la construction est attribuée par la tradition à Constantin [1], était ainsi appelé de dix-neuf lits (*accubita*) sur lesquels on se couchait, à la manière antique, pour prendre part aux festins.

C'était, d'après Luitprand, un monument élevé, d'une beauté incomparable. A la fête de Noël, l'empereur et ses convives venaient y festoyer autour des dix-neuf tables (*mensæ*). Dans ces occasions, on utilisait seulement de la vaisselle d'or. L'évêque de Crémone, qui assista à l'un de ces festins, raconte qu'après le repas on apporta des fruits dans trois vases d'or, qui, à cause de leur poids, ne furent pas apportés à main d'hommes, mais sur des chariots recouverts de pourpre. Deux vases furent déposés sur la table de la façon suivante. Par les ouvertures du plafond trois cordes, recouvertes de cuir doré et munies d'anneaux d'or, furent descendues. Ces anneaux furent engagés dans les anses des vases, qui furent soulevés par une machine tournante, placée au-dessus du plafond, et hissés sur la table [2].

1. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144.
2. Luitprand, *Antapod.*, VI, 8, *Mon. Germ. Hist.* Script., t. III, p. 338-339.

Luitprand, qui avait été admis à l'un de ces festins en sa qualité d'ambassadeur du roi Bérenger à la cour de Constantin VII, vit très probablement cet édifice après une restauration faite à sa toiture qui tombait en ruine. Le toit doré, qui avait souffert des intempéries, fut remis à neuf par les soins de Constantin VII. Il y disposa des cavités octogonales et les décora d'ouvertures [1] et d'ornements ciselés, représentant des sarments de vigne, des feuilles et des arbres. Tout autour l'or était semé [2]. Et c'est dans cette salle somptueuse, que, suivant les habitudes de la cour, le cadavre du grand empereur fut exposé [3].

La salle des Dix-neuf lits était surtout réservée aux festins d'apparat. On y traitait magnifiquement les étrangers illustres qu'on voulait éblouir par le déploiement d'un luxe extraordinaire. Luitprand nous a laissé l'écho de sa naïve admiration. Les envoyés sarrasins ne furent sans doute pas moins émerveillés [4].

Pendant les douze jours de fête (δωδεκαήμερον), de Noël à la fête de l'Épiphanie, les empereurs avaient coutume de donner dans cette salle une série de banquets [5]. L'empereur invitait à sa table auguste douze amis (φίλοι), choisis parmi les dignitaires et les fonctionnaires et parmi les hôtes illustres de la Ville. Ces invités, étendus sur les lits autour de la table, symbolisaient les douze apôtres [6].

1. Le mot ὀπαί, qu'emploie Théophane Continué (VI, 20, p. 449), semble bien indiquer des trous pratiqués dans la toiture. Luitprand (*loc. cit.*) mentionne aussi les *foramina laquearis*.

2. Theoph. Cont., VI, 20, p. 449-450.

3. Theoph. Cont., VI, 52, p. 467; cf. *Cer.*, I, 60, p. 275.

4. *Cer.*, II, 15, p. 594.

5. *Cer.*, II, 52, p. 741-753. D'après Philothée, le festin du onzième jour n'était pas donné dans la salle des Dix-neuf lits, mais au triclinos de Justinien (*ibid.*, p. 753). A la fête de l'Épiphanie, il signale un festin à Sainte-Sophie (*ibid.*, p. 754). D'après un autre texte, un banquet était donné ce jour-là aux Dix-neuf lits (*Cer.*, I, 26, p. 146).

6. Le nombre des invités à la table impériale est toujours de 12 (*Cer.*, II, 15, p. 742, 744, 745, 746, 747, 750, 751, 752). Le nombre des personnes qui prennent place aux autres tables n'est pas toujours le même. Il est de 216 à Noël (p. 743), le troisième jour (p. 746), le cinquième jour

Sur les autres lits disposés dans la salle, prenaient place ordinairement, à raison de douze par table, deux cent seize personnes, qui occupaient par conséquent dix-huit tables. Comment ces dix-huit tables ou lits étaient-ils disposés autour de la table impériale [1] ?

La table de l'empereur était circulaire et les invités, qui avaient l'insigne honneur de figurer les douze apôtres entourant le maître, prenaient place autour de la table, aux côtés de l'empereur [2]. Les autres lits étaient disposés tout autour en deux séries de neuf lits chacune [3].

Le luxe déployé dans ces occasions était si grand que lorsque l'empereur voulait honorer particulièrement des hôtes de marque, il donnait dans cette salle un festin analogue à ceux qui y étaient célébrés pendant les douze jours de fête de Noël à l'Épiphanie [4]. Après la cérémonie nuptiale, des empereurs et des impératrices y vinrent aussi

(p. 747), le sixième jour (p. 748), le dixième jour (p. 753). Il est de 204 le quatrième et le septième jour (p. 746, 750). Le deuxième jour, le nombre des invités est de 252 (p. 745). Pour le huitième et le neuvième jour le nombre des invités à la table impériale est seul donné (p. 751-752). A chaque table ou lit, prenaient place 12 invités (p. 743, 748).

1. Les mots τράπεζα et ἀκούβιτον sont employés indifféremment pour désigner soit la table sur laquelle on dépose les mets, soit le lit disposé autour de la table. La place occupée par l'empereur est tantôt appelée *accubitum* (*Cer.*, I, 26, p. 146; II, 15, p. 733), tantôt la table impériale à laquelle on se couche (ἀκουμβίζειν, ἀνακλίνειν; *Cer.*, II, 15, p. 751 ; I, 72, p. 362; I, 75, p. 370; I, 39, p. 200). Il en est de même pour les autres lits ou tables (*Cer.*, II, 15, p. 743, 748).

2. *Cer.*, II, 52, p. 742, 744, 745, 746, 747, 750, 751, 752.

3. Les autres lits sont appelés τὰ πέριξ ou τὰ λοιπὰ ἀκούβιτα (*Cer.*, II, 52, p. 745, 746, 748, 750, 751, 752-753), ou τὰ ἑκατέρων τῶν μερῶν ἀκούβιτα ou τὰ ἑκάτερα τῶν μερῶν ἀκούβιτα (*Cer.*, II, 52, p. 742, 745, 749, 751) ou encore τα ἑκατέρωθεν ou ἐξ ἑκατέρων μερῶν ἀκούβιτα (*Cer.*, II, 52, p. 756, 757). Ces deux séries de lits formaient chacune une θέσις ou περίοδος. Ainsi on trouve mentionnées la thesis de droite et la thesis de gauche (*Cer.*, II, 52, p. 756), la neuvième table de la thesis de gauche, la sixième, septième et neuvième table de l'autre periodos (*Cer.*, II, 52, p. 743). L'une des séries était placée derrière le lit de l'empereur ; l'autre faisait face au basileus (*Cer.*, II, 52, p. 753).

4. *Cer.*, II, 15, p. 594. Au banquet donné aux envoyés sarrasins, on avait dressé dans la partie droite de la salle, vers l'ouest, une table circulaire (παρατραπέζιον στρογγύλον). Le neuvième jour du dodecaimeron on célébrait les jeux gothiques pendant le festin donné dans la salle (*Cer.*, I, 83, p. 381; II, 52, p. 751). Sur ces jeux, cf. Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt*[2]., p. 256.

prendre part au festin qui clôturait les fêtes de leur mariage[1].

Quelle était la structure de ce monument? Et quelle était sa disposition intérieure?

Le jour de Pâques, dans le grand triclinos des Dix-neuf lits, était célébrée la cérémonie du baiser de paix (ἀσπασμός)[2]. Quand les personnages, qui avaient le privilège de donner le saint baiser aux souverains, étaient sortis, les princes se levaient et montaient dans le grand *accubitum* et là, derrière des portières (βῆλα) suspendues à des colonnes d'argent, ils revêtaient le costume de cérémonie qu'ils portaient le jour de Pâques; puis ils descendaient les marches (βάθρα) du même *accubitum* et passaient par le milieu du triclinos pour sortir par le portique[3].

Il y avait ainsi deux salles. On montait de la première dans la seconde par des marches. Elles étaient séparées par des portières, qui cachaient les souverains lorsqu'ils revêtaient leurs habits d'apparat. La seconde salle, où l'on avait accès par des marches, était le grand *accubitum*, la grande salle de festins où étaient disposés les lits[4].

Plusieurs entrées donnaient accès dans la salle. Par les deux portes latérales, auxquelles étaient suspendues des portières, entraient les personnages qui devaient prendre part à la cérémonie[5]. Une grande porte centrale s'ouvrait

1. *Cer.*, I, 39, p. 200; I, 41, p. 213.

2. *Cer.*, I, 1, p. 22 s.; I, 37, p. 187; I, 9, p. 61 s. Dans ce dernier texte le début du chapitre est perdu. Le texte commence à la fin de la cérémonie du baiser de paix.

3. *Cer.*, I, 1, p. 25; I, 9, p. 62. Un autre texte, *Cer.*, I, 84, p. 382, indique aussi qu'on montait pour arriver à la table impériale.

4. Ce grand *accubitum* avait aussi une entrée spéciale par laquelle les souverains pénétraient dans le triclinos le jour de Pâques (*Cer.*, I, 1, p. 22; cf. I, 41, p. 214).

5. *Cer.*, I, 83, p. 381. A la cérémonie du baiser de paix, certaines personnes étaient introduites dans la salle par le côté droit. Au moment où elles entraient, le *velum* était tiré (*Cer.*, I, 1, p. 23). De même à la cérémonie de l'élection du césar, elles étaient introduites par le côté (ἀπὸ πλαγίου, *Cer.*, I, 43, p. 221). A cette porte qui conduisait au côté droit, correspondait une autre porte à gauche, qui, comme la précédente, devait être fermée par une portière. Aux jeux gothiques, la faction bleue sort

sur le portique qui précédait le monument[1]. C'est ici que se réunissaient ceux qui allaient assister aux cérémonies. Et quand, la cérémonie terminée, l'empereur quittait la salle, il recevait à ce portique l'hommage des assistants[2].

Cet édifice, précédé d'un portique, devait avoir une forme rectangulaire. Il se terminait peut-être par une abside, à laquelle on avait accès par quelques marches. Dans cette abside aurait été placée la table impériale d'où l'empereur, couché sur son lit, dominait la salle et présidait, entouré des douze personnages figurant les apôtres, ces banquets, qui, déjà au temps de Constantin, selon Eusèbe, étaient une vision réelle de la royauté du Christ[3].

Devant ce monument, se trouvait le Tribunal des Dix-neuf lits (τὸ Τριβουνάλιον τῶν δεκαεννέα Ἀκκουβίτων) (pl. 1●). La situation du Tribunal par rapport au triclinos est établie par les cérémonies de l'élection aux hautes dignités de césar et de nobilissime. L'assemblée, qui devait assister à ces investitures, se tenait au Tribunal et au portique des Dix-neuf lits. Les souverains qui se trouvaient au triclinos se rendaient par le portique au Tribunal où avait lieu la cérémonie. Quand celle-ci avait pris fin, ils rentraient au triclinos[4].

Le Tribunal était une place ou une cour s'étendant devant le palais des Dix-neuf lits[5]. Dans cette cour s'éle-

par le côté gauche et la faction verte par le côté droit (*Cer.*, I, 83, p. 384).

1. La porte centrale n'est pas indiquée par les textes. Mais c'est par cette porte, sans doute réservée aux empereurs, que les souverains devaient passer, quand ils avaient traversé le milieu du triclinos pour sortir par le portique (*Cer.*, I, 1, p. 25, 26; I, 9, p. 62).

2. *Cer.*, I, 1, p. 22; I, 43, p. 218, 219; I, 44, p. 226; I, 41, p. 209; cf. II, 21, p. 619 Dans deux textes (*Cer* , II, 15, p. 577, 589), on trouve signalés les serviteurs des camarai des Dix-neuf lits. Il s'agit sans doute des domestiques qui servaient pendant les festins. L'emplacement de ces voûtes ne peut être déterminé.

3. Eusèbe, *Vita Const.*, III, 15, p. 84. Le témoignage de l'historien de Constantin concorde avec les textes du livre des *Cérémonies*. Aux festins qui étaient donnés par Constantin à l'intérieur du palais, les uns étaient couchés à la même table que l'empereur; les autres prenaient place sur des lits (κλινάδας), disposés de chaque côté.

4. *Cer.*, I, 43, p. 218-219, 221, 222, 225; I, 44, p. 226, 228.

5. Le Tribunal des Dix-neuf lits est appelé aussi Tribunal de l'*area*

vait une terrasse (ἡλιακόν) sur laquelle les empereurs montaient avec le patriarche pour procéder à l'investiture des césars et du nobilissime [1]. De chaque côté, deux escaliers donnaient accès à la terrasse. Les dignitaires se plaçaient sur ces marches au moment où les empereurs allaient les gravir. Le reste de l'assistance se tenait au Tribunal [2].

C'est aussi à cet heliacon du Tribunal qu'après son couronnement à l'Augusteus, l'Augusta allait être acclamée par l'assistance, qui se tenait au Tribunal, tandis que certains dignitaires se tenaient sur les marches de la terrasse. La nouvelle impératrice s'avançait au milieu de la terrasse jusqu'à une barrière (κάγκελον) et, quand elle avait allumé des cierges devant la croix, elle était adorée et écoutait les acclamations du couronnement. Puis, elle rentrait à l'Augusteus [3].

De la salle de l'Augusteus, on se rendait au Tribunal en traversant la Main d'or et l'Onopodion. Quand l'impératrice, avec son cortège, avait traversé l'Onopodion, elle s'arrêtait pour être adorée au dikionion (δικιόνιον) où était suspendue une portière entre deux colonnes. C'était la grande porte par laquelle on entrait de l'Onopodion au Tribunal. Puis, l'Augusta gagnait la terrasse, d'où elle rentrait par le même

(Τριβουνάλιον τῆς ἀραίας, *Cer.*, I, 43, p. 218) et ἐξάερον des Dix-neuf lits (*Cer* , I, 1, p. 20; cf. Theoph. Cont , III, 43, p. 141; Du Cange, *Gl. gr.*, s. v.). Il est aussi désigné sous le nom de ὕπαιθρος τῶν βασιλείων αὐλή (cf. Theophyl. Simocat., I, 8, p. 38).

1. *Cer.*, I, 43, p. 219, 222; I, 44, p. 226-227. Les portes du milieu, signalées dans ce dernier texte, sont sans doute celles du triclinos des Dix-neuf lits, d'où les souverains sont sortis après avoir traversé le portique.

2. Ces escaliers sont appelés degrés (γραδήλια) de l'*area*, ou du Tribunal, de chaque côté de l'heliacon (*Cer.*, I, 43, p. 218, 219; I, 44, p. 226). Ces marches de l'*area* sont aussi mentionnées dans le texte *Cer.*, II, 27, p. 628. Après le couronnement d'Heracléonas et l'élévation de David à la dignité de césar, qui avaient eu lieu à Saint-Étienne-de-Daphné, lorsque tous les assistants sortirent de l'Augusteus, des dignitaires se tenaient sur les marches de l'*area*. Le texte mentionne ici les πύλαι τοῦ Ἄρματος. Ce monument, qui n'est signalé que dans ce texte, était probablement un dépôt d'armes, situé près du Tribunal (cf. du Cange, *Gl. gr.*, Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v., ἅρμα).

3. *Cer.*, I, 40, p. 204, 205; I, 41, p. 211, 214.

chemin à l'Augusteus [1]. Ainsi, de l'Onopodion on se rendait directement au Tribunal des Dix-neuf lits, qui s'étendait devant le palais des Dix-neuf lits. Ce Tribunal avoisinait, d'autre part, le quartier des Candidats. Une porte du triclinos des Candidats y donnait accès [2].

Le palais des Dix-neuf lits avoisinait aussi l'Onopodion. A la fête de Pâques, quand la cérémonie du baiser de paix avait pris fin, les souverains sortaient du triclinos des Dix-neuf lits par le portique et traversaient l'Onopodion, d'où ils descendaient au Consistoire pour se rendre, en suivant le trajet habituel, à Sainte-Sophie [3].

Ainsi, le triclinos et le Tribunal des Dix-neuf lits n'étaient pas éloignés du palais de Daphné. De la salle de l'Augusteus, on l'a vu, on pouvait s'y rendre par la Main d'or et l'Onopodion. Des appartements de Daphné et de l'église de Saint-Étienne, les empereurs allaient aussi au triclinos des Dix-neuf lits, soit pour prendre part à la cérémonie du baiser de

1. *Cer.*, I, 40, p. 204; I, 41, p. 210. Après avoir été adorée à l'Onopodion, l'Augusta se tient au dikionion. La portière (*cortina*), suspendue entre ces deux colonnes, était soulevée et les dignitaires se prosternaient devant l'impératrice. Puis le sénat entrait au Tribunal par la porte du milieu et allait se placer en haut des marches de la terrasse, tandis que les autres personnages descendaient au Tribunal. Cette porte est aussi appelée grande porte du Tribunal (*Cer.*, I, 40, p. 205). Quand l'impératrice avait quitté la terrasse et regagnait l'Augusteus, son cortège se tenait sur son passage au portique des Dix-neuf lits, au dikionon, à la porte du Tribunal, à l'Onopodion et à la Main d'or (*Cer.*, I, 41, p. 211-212; cf. I, 40, p. 205). Ce trajet est encore décrit dans d'autres circonstances. A la fête de Pâques, quand le basileus quittait le triclinos des Dix-neuf lits et avait traversé le portique, il s'arrêtait entre les deux colonnes et les patrices, avec les stratèges, le recevaient à l'Onopodion (*Cer.*, I, 9, p. 62; cf. I, 1, p. 26). D'après le texte cité plus haut, *Cer.*, I, 41, p. 211, lorsque l'impératrice revient à l'Augusteus, les femmes des sénateurs se tiennent aux portes d'ivoire du Καστρησίακον. Ce local était affecté au καστρήσιος. Il ne s'agit pas ici de l'officier ecclésiastique au service du patriarche (*Cer.*, I, 1, p. 28; II, 10, p. 548), mais d'un fonctionnaire de la cour. On le trouve mentionné avec les deux préposites, le magistros et le questeur (*Cer.*, I, 92, p. 418). Il y avait un castrisios de la table impériale (*Cer.*, II, 52, p. 742).

2. Aux grandes fêtes, lorsque les souverains rentraient au palais, après avoir passé par les Lychni et le triclinos des Excubites, ils traversaient le triclinos des Candidats. Quand ils y passaient, deux βουκάλιοι se tenaient à la porte de ce triclinos conduisant à l'exaéron des Dix-neuf lits (*Cer.*, I, 1, p. 20).

3. *Cer.*, I, 1, p. 26; I, 9, p. 62-63.

paix, soit pour assister aux festins d'apparat[1]. De même que les appartements de Daphné, le palais des Dix-neuf lits s'élevait du côté de l'Hippodrome. Luitprand, qui en a vanté la grandeur et la beauté, dit qu'il était situé près du Cirque, du côté du nord[2].

Quant au Tribunal, qui s'étendait devant le monument, il ne servit pas seulement aux promotions des césars et du nobilissime[3]. C'est là aussi que furent couronnés des empereurs et des impératrices[4]. Cette cour était désignée, sans doute, sous le nom de Tribunal du palais. Elle était décorée de statues d'empereurs et d'impératrices et servit, jusqu'au règne de Héraclius, d'emplacement pour les danses des deux factions du Cirque[5].

Ainsi, devant le palais des Dix-neuf lits, qui avoisinait le palais de Daphné et l'Hippodrome, s'étendait une cour communiquant avec la terrasse de l'Onopodion et le triclinos des Candidats. Le quartier des Candidats, d'autre part, était situé, on l'a vu, non loin des Lychni et du Tribunal, de la terrasse d'où l'on descendait, par la grande porte des Excubites, aux Scholes. Cette cour, plus élevée que le quartier des Scholes, prenait, sans doute, le nom de Tribunal dans la partie située devant les Lychni et celui de Tribunal des Dix-neuf lits dans la partie située devant le triclinos des Dix-neuf lits. Dans cette cour, s'élevaient encore d'autres

1. *Cer.*, I, 1, p. 22; I, 27, p. 146, 147. L'empereur, en revenant de l'Hippodrome, descendait l'escalier circulaire et entrait au kiton de l'Octogone, près de Saint-Étienne, d'où il allait prendre part au festin, qui avait lieu au triclinos des Dix-neuf lits (*Cer.*, I, 72, p. 362). A l'élection du césar, le patriarche attendait à Saint-Étienne le moment de la cérémonie, qui allait avoir lieu au Tribunal (*Cer.*, I, 43, p. 218).

2. Luitprand, *Antapod.*, VI, 8, *Mon. Germ. Hist.*, Script., t. III, p. 338.

3. Cf. Diehl, *Sur la date*, p. 33 s.

4. Cf. Sickel dans *Byz. Zeitschr.*, 1898, p. 544. D'après Théophylacte Simocatte (I, 1, p. 38-39), Maurice fut couronné, en 582, par Tibère au palais, dans la cour hypèthre qui est réunie à l'édifice aux multiples lits (τῇ πολυστιβάδι τῶν ἀνακτόρων οἰκίᾳ), c'est-à-dire au triclinos des Dix-neuf lits. Par προσκήνιον l'auteur désigne sans doute la terrasse qui se trouvait dans la cour (προαύλιον) du Tribunal.

5. Suidas, *Lex.*, s. v., στήλη; Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 39; t. II, p. 168.

monuments, le triclinos des Candidats et celui des Excubites, enfin le Consistoire d'où l'on montait à la terrasse de l'Onopodion, située devant l'entrée du palais de Daphné. De cette dernière terrasse, l'on devait dominer tous les monuments qui décoraient les abords du palais et formaient, avec la Chalcé et le quartier des Scholes, l'immense atrium de l'habitation de l'empereur [1].

Le Delphax (Δέλφαξ), comme le palais des Dix-neuf lits, avoisinait l'Hippodrome [2]. Ce monument, dont la structure ne peut être déterminée, existait déjà au cinquième siècle [3]. Au sixième siècle, l'empereur y donnait l'investiture à certains fonctionnaires [4]. Justinien, en 527, y reçut la couronne impériale de son oncle Justin Ier [5]. Cet édifice com-

1. Labarte, *Palais*, p. 64, 129, 130, pl. II, n° 38, a distingué avec raison dans le triclinos des Dix-neuf lits, le portique, la première salle et l'*accubitum*. Quant au Tribunal, Labarte (*ibid.*, p. 64, 65, 128), l'a confondu avec le triclinos. Il a été induit en erreur par Du Cange, *Const. Christ.*, lib. II, p. 139. Mais cette erreur était explicable chez Du Cange, qui ne connaissait pas le livre des *Cérémonies*. Labarte a reconnu cependant l'existence de l'espace libre qui précédait le monument; mais il l'appelle exaeron ou *area* (*ibid.*, p. 128, 130, pl. II, n° 37) et non pas Tribunal. Il a établi avec raison une communication directe entre l'exaeron et l'Onopodion (pl. II, n° 36), mais il affirme à tort que de l'Onopodion on montait à l'exaeron par des marches. Les passages du livre des *Cérémonies* sur lesquels il s'appuie (*ibid.*, p. 128) ne mentionnent pas ces marches. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 227, n. 2, 230, 266, a commis une erreur plus fâcheuse encore, en confondant le triclinos des Dix-neuf lits avec le triclinos des Excubites. Sur son plan, il n'indique que le triclinos des Dix-neuf lits (n° 53). Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 108 s., 113 s., a relevé avec raison ces erreurs. M. Reber, *Karol. Palast.*, p. 769, 770, pl. w., a placé le triclinos des Dix-neuf lits loin du palais de Daphné et de l'Hippodrome, ce qui est en contradiction avec les textes.

2. Au sixième siècle, la promotion des domestiques et des *protictores* avait lieu soit au Consistoire, soit à l'Hippodrome devant le Delphax (*Cer.*, I, 86, p. 391). A la proclamation d'Anastase, les archontes, après le discours de l'Augusta Ariadne, vinrent s'asseoir devant le Delphax, pour discuter sur le choix du nouvel empereur (*Cer.*, I, 92, p. 421). On pourrait croire, d'après ces textes, que le Delphax se trouvait en dehors du palais, dans l'Hippodrome. Cependant le texte qui décrit la promotion du magistros signale, en même temps que les portes du Consistoire, le trithyron de l'Onopodion et les portes du Delphax. Toutes ces portes étaient fermées la veille de la promotion (*Cer.*, I, 46, p. 234). Le Delphax communiquait donc par des portes avec le palais et devait avoir sa façade tournée du côté de l'Hippodrome.

3. *Cer.*, I, 92, p. 421.

4. *Cer.*, I, 86, p. 391.

5. *Cer.*, I, 95, p. 433. Justin Ier, étant malade, ne put se rendre ἐν τῷ

muniquait avec le palais et avec l'Hippodrome[1] et était, sans doute, un bâtiment isolé, comme la Magnaure.

ἱππικῷ ἄνω et réunit l'assemblée au Delphax. Par Hippodrome d'en haut, l'auteur désigne sans doute le Cathisma où avaient été proclamés Anastase Ier (*Cer.*, I, 92, p. 423; Théophane, t. I, p. 136) et Justin Ier lui-même (*Cer.*, I, 93, p. 428-429). On a vu que du palais il fallait monter un escalier en colimaçon pour se rendre à la tribune du Cirque. Le Delphix signalé par Procope (*de Bello Vand.*, I, 21, t. I, p. 400) n'a aucun rapport avec le Delphax (cf. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 157, n. 2). Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 120, et Labarte, *Palais*, p. 125, appellent à tort le Delphax une salle à manger. Ils l'ont confondu avec la salle à manger du Chrysotriclinos.

1. *Cer.*, I, 86, p. 391; I, 46, p. 234.

VII

LA MAGNAURE ET SES ABORDS

Près du palais se trouvait un autre édifice dont la grandeur et la magnificence étonnèrent fort Luitprand [1]. On en attribuait la construction à Constantin. C'était la Magnaure (Μαγναύρα) [2], le grand triclinos où se dressait le trône de Salomon [3] (pl. 6). Ce trône offrait certaines ressemblances avec le trône biblique, auquel on accédait par six degrés, sur lesquels étaient placés, de chaque côté, des lions [4].

Dans cet édifice, les empereurs recevaient, suivant le cérémonial accoutumé, les ambassadeurs et leurs hôtes illustres [5]. Près du trône impérial, se dressaient des arbres en bronze doré, dont les branches étaient garnies d'oiseaux. De grands lions dorés gardaient le trône. Pendant les réceptions, les lions, à certains moments, se dressaient, frappaient le sol de leur queue et, de leur gueule ouverte, s'échappait un rugissement, tandis que les oiseaux, dans les arbres, faisaient entendre des sons harmonieux.

1. Luitprand. *Antapod.*, VI, 5, *Mon. Germ. Hist.*, Script., t. III, p. 338.
2. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144, 271. La forme Μανναύρα ou Μαναύρα est aussi souvent employée.
3. *Cer.*, II, 15, p. 566, 567, 583, 593.
4. I, Rois X, 18-20.
5. Luitprand fut reçu à la Magnaure par Constantin VII (cf. *Antapod.*, VI, 5, *Mon. Germ. Hist.*, Script., t. III, p. 338); y furent aussi reçus les ambas sadeurs sarrasins et espagnols et la princesse Olga (*Cer.*, II., 15, p. 571 583-584, 593, 594-595).

Le trône de l'empereur se soulevait en l'air au moyen d'une machine. Quand Luitprand, après s'être prosterné devant l'empereur, releva la tête, il le vit assis sur son trône, près du plafond de la salle [1].

Pour ces réceptions la Magnaure était richement décorée. On suspendait des chaînes de bronze argenté (ἁλυσίδια ἀσπρόχαλκα), sept du côté droit et autant du côté gauche; aux quatre grandes colonnes pendaient quatre autres chaînes. Ces chaînes soutenaient de grands lustres (polycandila) en argent. Sur le côté droit, au milieu des grandes colonnes, et en dehors des tentures (*vela*) qui y étaient suspendues, étaient placés l'orgue d'or et plus haut, vers l'est, l'orgue d'argent de la faction bleue. Sur le côté gauche, se trouvait l'orgue d'argent de la faction verte [2]. Le sol était jonché de roses [3]. — Quelle était la disposition intérieure de ce monument?

Les sept lustres, indiqués à droite et à gauche, devaient être suspendus entre les colonnes qui, de chaque côté, séparaient la nef des bas côtés et soutenaient des galeries [4]. Quatre autres grandes colonnes étaient disposées à l'est [5]. Sur le côté droit, à l'est, s'ouvrait un conque [6]. Sur le côté

1. Luitprand, *loc. cit.*; *Cer.*, II, 15, p. 569.

2. *Cer.*, II, 15, p. 570-571. Ces chaînes provenaient du monastère des Saints-Serge-et-Bacchus-d'Hormisdas, les lustres de la Nouvelle-Église.

3. *Cer.*, II, 15, p. 574.

4. Cedrenus, t. II, p. 338, raconte que, quelques jours avant la mort de Constantin Porphyrogénète, des pierres vinrent tomber à l'intérieur des appartements de l'empereur. Constantin VII, croyant qu'elles étaient lancées des tribunes (ὑπερῷα) de la Magnaure, y plaça des gardes pendant plusieurs nuits. Mais ce fut en vain. Ces pierres, dit l'auteur, n'étaient pas lancées par la main des hommes, mais par une puissance supérieure.

5. *Cer.*, II, 15, p. 570-571. Les quatre grandes colonnes, auxquelles étaient suspendues des chaînes et des lustres, doivent être les mêmes colonnes auxquelles étaient suspendues des tentures. Entre ces colonnes était placé l'orgue d'or, sur le côté droit, et au-dessus, vers l'est, l'orgue d'argent des Bleus. Les deux orgues étaient donc placées sur le côté droit de la Magnaure, vers l'Orient, près des grandes colonnes. Sur le côté gauche, faisant pendant, était l'orgue d'argent des Verts.

6. *Cer.*, II, 15, p. 567. Des sièges dorés, sur lesquels étaient placées les chlamydes et les couronnes, étaient, au moment de la réception, disposés en bas de cette conque. C'est là que les empereurs allaient revêtir leurs

gauche, se trouvait une chambre (κοιτών) où les empereurs attendaient le moment de la cérémonie, et revêtaient leurs habits d'apparat[1].

Le trône impérial se dressait au fond de la salle. On y montait par des marches (γραδήλια). Le lundi de la première semaine du Carême, lorsque les empereurs allaient à la Magnaure exhorter le peuple à passer les jours de jeûne dans la pureté et la crainte de Dieu, des fonctionnaires se tenaient à droite et à gauche, sur ces degrés qu'un tapis recouvrait[2]. Les princes se plaçaient pour la circonstance en dehors de la barrière (κάγκελλον), qui séparait le trône du reste de l'édifice, et se tenaient en haut de l'escalier sur la première marche, à l'endroit où une plaque circulaire en marbre vert (πράσινος λίθος) était enclavée dans le sol[3].

Ainsi, après avoir gravi quelques marches, on franchissait la barrière, derrière laquelle se trouvait le trône de Salomon. Comment se terminait le monument de ce côté? Les textes ne l'indiquent pas. Mais, comme la Magnaure avait la forme d'une basilique à trois nefs, elle devait se terminer à l'est par une abside. Les quatre grandes colonnes

habits d'apparat, avant de monter sur leur trône. D'après un autre texte (*Cer.*, II, 10, p. 545), ces sièges étaient placés en bas de la *camara* latérale qui se trouve à droite, vers l'Orient. Cette *camara* était l'arc qui s'ouvrait sur la conque.

1. *Cer.*, II, 15, p. 567. L'emplacement du μητατώριον, où l'empereur se rend pour revêtir son costume d'apparat, avant de monter sur le trône de Salomon, est difficile à déterminer (*Cer.*, II, 15, p. 583). Ce pouvait être le kiton qui est indiqué à gauche. La conque de droite pouvait aussi servir de mitatorion. Cependant comme, dans un cas (*Cer.*, I, 24, p. 137), les empereurs revêtent leur costume de cérémonie au kiton de la Magnaure, avant de monter sur le trône, le mitatorion peut être identifié avec le kiton.

2. *Cer.*, II, 10, p. 546. Le mot ἐπεύχιον n'est pas employé ici dans le sens de tapis de prière, mais dans celui de tapis en général. Cf. Goar, *Euchologe.*, p. 832 ; Du Cange, *Gl. gr.* ; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.; Reiske, *Comm.*, p. 510 ; Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 253, n. 1.

3. *Cer.*, II, 15, p. 546 ; I, 27, p. 155. Un texte (*Cer.*, II, 15, p. 576) mentionne à la Magnaure une σωλαία. Cet espace qui, dans les églises, précédait le sanctuaire, dont il était séparé par le cancel, devait se trouver devant le cancel, au bas des marches par lesquelles on montait au trône.

décoraient peut-être le fond de la salle. Elles auraient ainsi soutenu trois arcs, le grand arc qui s'ouvrait sur l'abside centrale et les deux autres arcs, qui s'ouvraient de chaque côté, sur la conque de droite et sur la chambre de gauche.

L'entrée de la salle était à l'ouest. Deux portières qui se tiraient (τὰ δύο πρὸς δύσιν συρτὰ βῆλα) recouvraient les deux portes latérales par lesquelles les personnages étaient introduits dans la salle [1]. On accédait à ces portes par des marches (ἀνάβαθρα) [2]. Une porte centrale devait s'ouvrir sur la nef et donner accès au portique (ἔμβολος) qui, à l'ouest, précédait l'édifice [3].

Autour de la Magnaure, s'étendait une terrasse circulaire (ἡλιακὸν στρογγύλον) construite, en 596, par l'empereur Maurice, qui y fit placer sa statue [4]. Plus tard, l'empereur Phocas y ajouta la sienne [5]. Un espace planté d'arbres (ἀναδενδράδιον) [6] s'étendait aussi près de l'édifice. Au moment des réceptions,

1. Ces deux portes devaient s'ouvrir sur les deux bas côtés. Les personnages étaient introduits par les deux côtés, à droite et à gauche. (*Cer.*, II, 15, p. 567-568). Les fonctionnaires et les dignitaires se tenaient en dehors de la salle. Au moment de la réception, ils étaient successivement introduits par classe, suivant le rang de leur dignité et de leur fonction. Comme ils passaient toujours par une portière pour être introduits, chaque classe de dignitaires ou de fonctionnaires s'appelait un *velum* (*Cer.*, I, 24, p. 138 ; II, 15, p. 574).

2. Le cortège impérial se tenait en dehors des *vela* en haut, en bas et de chaque côté des marches (*Cer.*, II, 15, p. 575-577).

3. L'empereur, après son discours à la Magnaure, ne sortait pas du monument par la porte centrale, mais par le côté gauche (*Cer.*, I, 27, p. 155). Dans le texte, *Cer.*, II, 10, p. 547, ce trajet est plus détaillé. Les souverains qui se tenaient en dehors du cancel, sur la première marche, venaient s'asseoir sur les sièges dorés, placés en bas de la *camara* de droite, vers l'Orient. Les magistri, patrices et sénateurs, se tenaient au portique occidental, du côté gauche. Les souverains passaient par le côté gauche, descendaient les marches et sortaient par le portique où se trouvaient les dignitaires.

4. Théophane, t. I, p. 274 ; Cedrenus, t. I, p. 198. Maurice avait fait aussi construire dans la cour (μεσαύλιον) un dépôt d'armes (ἁρμαμέντον). D'après une autre tradition, ce dépôt d'armes aurait été construit par Phocas ; cf. Leo Grammat., p. 146 ; Cedrenus, t. I, p. 709.

5. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 68. La statue de Phocas se trouvait derrière la Magnaure, dans la partie orientale de l'héliacon.

6. Cf. Estienne, s. v.; Reiske, *Comm.*, p. 256-257.

on y étendait de précieux tapis de Perse [1]. Un arc soutenu par deux colonnes (τροπική) décorait aussi les abords de la Magnaure [2]. A l'anadendradion, se tenaient les factions pour acclamer l'empereur et l'impératrice et les accompagner quand, après leur mariage à l'église de Saint-Étienne-de-Daphné, ils se rendaient à la Magnaure, à la chambre nuptiale [3].

Cette chambre nuptiale avait une conque (κόγχη τοῦ παστοῦ), où les souverains allaient déposer leur couronne impériale (στέμματα) et les couronnes nuptiales (στέφανοι) que le prêtre venait de placer sur leur tête. Puis, ils allaient prendre part au repas de noces, qui était donné au triclinos des Dix-neuf lits [4]. La situation de cette chambre nuptiale ne peut être déterminée avec certitude.

Pour se rendre du palais de Daphné à la Magnaure, le couple nuptial passait par la Main d'or, l'Onopodion, le Consistoire, le triclinos des Candidats. Pendant le trajet, les réceptions habituelles, accompagnées de chants, avaient lieu, et les orgues jouaient sur leur passage. Près des marches par lesquelles on montait à la Magnaure, se tenaient les factions, qui précédaient l'empereur et l'impératrice, pour les recevoir, les acclamer, quand ils arrivaient

1. *Cer.*, II, 15, p. 574. On étendait aussi des tapis sur le *pulpitum* par lequel on accédait au grand triclinos. Ce *pulpitum* devait être le seuil de l'escalier par lequel on montait à la Magnaure.

2. *Cer.*, II, 15, p. 570-571, 580. Par tropiki on entendait un arc soutenu par deux colonnes comme celui qui, on le verra, décorait les marches du Sigma (Theoph. Cont., III, 43, p. 141). On y suspendait des chaînes et des lustres, des étoffes et des objets précieux. Cette ornementation était préparée par les παστοποιοί, fonctionnaires préposés à la chambre nuptiale.

3. *Cer.*, I, 39, p. 201, 198.

4. *Cer.*, I, 39, p. 199, 200 ; I, 41, p. 213. Dans la conque de la chambre nuptiale, se trouvait le lit (κράβαττος) impérial sur lequel les époux déposaient leur stemma Les cubiculaires suspendaient les couronnes nuptiales dans le πενταπύργιον, où était placé le lit nuptial. Ce pentapyrgion était une vaste armoire composée de cinq tours. Un autre pentapyrgion se trouvait au Chysotriclinos (v. plus bas). Après la mort de Michel le Bègue (829), Théophile, voulant punir les meurtriers de son père, les convoqua, d'après Cedrenus, t. II, p. 100, κατὰ τὴν Μαγναύραν ἤτοι τὸ πενταπύργιον. L'auteur donne à la Magnaure le nom du meuble somptueux qui la décorait.

à l'anadendradion de la Magnaure, et les accompagner jusqu'à la chambre nuptiale [1].

Ainsi, du triclinos des Candidats, on se rendait à la Magnaure après avoir gravi un escalier conduisant à l'anadendradion. Le mur de la cour où stationnaient les candidats et les excubiteurs devait donc être percé d'une porte qui donnait accès à la Magnaure [2].

La Magnaure communiquait, d'autre part, avec l'église de Sainte-Sophie par des passages (διαβατικά) [3]. Comme, d'après Luitprand, elle était contiguë au palais [4], elle devait s'élever vers le côté oriental de la place de l'Augustéon [5].

Du côté du palais, la Magnaure ne communiquait pas seulement avec le triclinos des Candidats, mais aussi avec l'église du Seigneur. De cette église, on pouvait gagner le passage resserré (στενωπός) par lequel on montait à l'helia-

1. *Cer.*, I, 39, p. 197, 201 ; I, 41, p. 212-213. Ces marches, que l'on gravissait pour arriver à la Magnaure, sont appelées γραδήλια τῆς Μανναύρας ou τῆς ἀναβάσεως τῆς Μανναύρας.

2. Après leur réception à la Magnaure, les Sarrasins et la princesse Olga passent par l'anadendradion, le triclinos des Candidats, le Consistoire, l'Onopodion et la Main d'or, puis pénètrent à l'Augusteus (*Cer.*, II, 15, p. 584, 595). Ils suivent le même trajet que le cortège nuptial, mais à l'inverse. A la cérémonie du lundi de la première semaine du carême, les souverains, venant du portique de la Magnaure, passent par la porte qui conduit au triclinos des Candidats, les Excubites, les Scholes et la Chalcé pour se rendre à Sainte-Sophie (*Cer.*, II, 10, p. 547). On doit supposer, en effet, l'existence d'une porte par laquelle on allait de la cour, qui précédait Daphné, à la Magnaure. Aucune communication n'est signalée entre la Magnaure et le quartier des Scholes. Les souverains, pour se rendre aux Scholes et à la Chalcé, sont obligés de passer par les quartiers des Candidats et des Excubites.

3. *Cer.*, I, 22, p. 125 ; I, 28, p. 157 ; II, 38, p. 635.

4. Luitprand, *Antapod.*, VI, 5, *Mon. Germ. Hist.*, Script., t. III, p. 338.

5. Cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 121 ; Mordtmann, *Esq. top.*, p. 64. Labarte, *Palais* , pl. II, n° 116, a placé la Magnaure à l'est de l'Augustéon. Sur le côté nord de l'abside occupée par le trône, il place le kiton, et sur le côté sud, un escalier conduisant à l'étage supérieur. Mais, à l'endroit occupé par l'escalier se trouvaient en réalité la *camara* et la conque de droite (*ibid.*, p. 187 s.). Labarte prétend que, par conque de droite, il faut entendre la conque du trône, parce que, d'après lui, le cérémonial a été décrit par un empereur, qui, parlant de lui-même, entre par une porte placée sur le flanc méridional de l'édifice. En entrant par cette porte, l'empereur aurait eu à sa droite la conque du trône. Ce raisonnement n'est pas probant. Le texte sur lequel s'appuie Labarte (*Cer.*, II, 10, p. 545 ; cf. II, 15, p. 567) indique expressément que la *camara* de droite était latérale (πλαγία).

con de la Magnaure, après avoir traversé auparavant la Sacellè et l'Oaton [1].

L'Oaton (τὸ Ὠάτον) aurait été construit, comme la Magnaure, par Constantin [2] (pl. 14). Son nom (*ovatum*) provient probablement de la coupole qui le recouvrait. Appelé ordinairement Oaton ou Oatos, il est souvent désigné sous le nom de triclinos de la coupole (τροῦλλος) [3] ou sous celui de coupole du grand palais. Il servit de salle de réunion au sixième concile œcuménique (680-681) [4]. Et c'est là aussi, en ce palais du grand Constantin, « dans la partie qui a nom Truilles (*trullus*), là où siégea jadis le concile » que fut célébré, en 1180, le mariage de Alexis II Comnène avec Agnès de France [5].

La Sacellè (Σακέλλη, Σάκελλα) (pl. κ), qui se trouvait entre l'Oaton et l'église du Seigneur, servait de trésor et de dépôt d'archives [6] (χαρτοθέσιον).

De ce côté se trouvaient aussi une écurie (στάβλον), un bain (λουτρόν) et l'église de Sainte-Christine [7].

1. *Cer.*, II, 10, p. 545; II, 15, p. 567. Après leur réception à la Magnaure, les Sarrasins vont s'asseoir à l'Oaton et l'empereur en dehors de l'église du Seigneur (*Cer.*, II, 15, p. 593). Le trajet inverse est indiqué ici.

2. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 145. Une autre tradition attribue à Anastase Ier la construction d'un Oaton, où il aurait été foudroyé (518). C'était une petite chambre (κοιτωνίσκος), qui ne doit pas être confondue avec l'Oaton de Constantin. Ce dernier devait avoir des proportions assez vastes (cf. Leo Grammat., p. 129 ; Zonaras, XIV, 4, t. III, p. 265 ; Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 272 ; Richter, *Quellen*, p. 304). Du Cange, *Const. Christ.*, lib. II, p. 122; lib. III, p. 30, a confondu l'Oaton de Constantin avec l'Oaton d'Anastase Ier. L'Oaton de Constantin était situé vers la Nouvelle-Église. (Sur la Nouvelle-Église, v. plus bas).

3. *Cer.*, II, 15, p. 593.

4. Mansi, *Sacror. Conc. nova et ampliss. Collectio*, t. XI, col. 601, 604 ; Constant. Porphyrog., *De Adm. Imp.*, 48, p. 215 ; Niceph. Gregor., IX, 3, t. I, p. 407. L'anniversaire du concile était célébré le 18 septembre ; cf. *Synaxar. Ecclesiæ Const.*, p. 55.

5. Guillaume de Tyr, *Histor.*, XXII, 4, p. 1067.

6. Hesychius, *Lex* ; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.; *Cer.*, II, 15, p. 593. D'après ce texte, le triclinos de la coupole aurait été faussement appelé Oatos. Cette dernière appellation désignerait la Sacellè. Mais l'auteur de cette remarque, qui doit être un scoliaste postérieur, a fait erreur. Les autres textes du livre des *Cérémonies* distinguent la Sacellè de l'Oaton, qui est identifié avec le triclinos de la coupole (cf. *Synaxar. Eccles. Const.*, *loc. cit.*).

7. La fête de sainte Christine, martyre, tombait le 24 juillet. On célé-

Lorsque l'impératrice, après son mariage, se rendait à ce bain, un brillant cortège l'accompagnait dès le seuil de la chambre nuptiale. Les uns se tenaient au portique de la Magnaure, les autres en face, près de l'écurie. Des orgues étaient placées à l'anadendradion, à l'entrée de l'écurie, et un peu plus loin, au-delà du seuil de l'escalier qui descendait au bain. Des dignitaires se tenaient au pont que l'on traversait, pour descendre au bain. Les uns l'accompagnaient jusqu'à l'escalier qui descendait au pont, du côté de l'Oaton, d'autres jusqu'à l'escalier, par lequel on desdait à l'église de Sainte-Christine. Au retour, le même cortège l'accompagnait jusqu'à la conque de la chambre nuptiale, tandis que les femmes de sa suite rentraient au palais en passant derrière l'Oaton [1].

Ainsi, à côté du palais, se dressaient plusieurs monuments. La Magnaure, le plus grand et le plus somptueux,

brait sa mémoire dans son martyrion, au Nouveau-Palais et dans d'autres églises (cf. *Synax. Eccles. Const.*, p. 839, 840 ; Gedeon, Βυζ. Ἑορτ., p. 135). L'écurie signalée ici doit être distinguée de l'écurie des mulets qui se trouvait aux Scholes (v. plus haut, p. 31). Il existait une autre écurie près des Skyla (v. plus bas). Une de ces écuries, mais on ignore laquelle, fut construite par Michel III. Elle était recouverte d'une coupole etornée de marbres (cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 225). Il existait aussi plusieurs bains au palais. Basile Ier en construisit un près de la terrasse du Phare (v. plus bas). La tradition en attribue deux à Constantin. L'un, le bain d'Iconomios avoisinait le Tzycanistérion ; il avait sept compartiments, douze portiques et une grande piscine. Il subsista jusqu'au règne de Nicéphore Phocas. Jean Tzymiscès (969-976) le détruisit et construisit avec les matériaux la Chalcé où il fut enterré (Preger, *loc. cit.*, p. 145). Il s'agit ici de l'oratoire du Christ à la Chalcé, que Tzimiscès agrandit. Sous Léon V l'Arménien, il existait un autre bain, appelé Πιθήκιον, dans la fournaise duquel Michel le Bègue faillit être jeté pour avoir conspiré contre l'empereur (cf. Genesius, p. 21.). L'emplacement de ce bain n'est pas non plus déterminé. Il en est de même du bain du grand palais où Romain III Argyre fut noyé (1034) (cf. Cedrenus, t. II, p. 505).

1. *Cer.*, I, 41, p. 214-216. Le texte présente quelques obscurités. La faction des Bleus se tenait εἰς τὸν δεξιὸν ἔμβολον τῆς Μανναύρας ὅς ἐστιν ἡ πύλη τοῦ Αὐγουστέως. Le manuscrit a ὡς au lieu de ὅς et Reiske a conjecturé ὡς ἐς τὴν πύλην. Il s'agit ici non pas de l'Augusteus, mais de la place de l'Augustéon. Le portique de la Magnaure aurait été situé non loin de la porte de l'Augustéon ; c'était sans doute une des portes du portique qui bordait la place. Le πίνσος serait un des piliers de cette porte. La πόδωσις du pont, où se tiennent les hypati, est peut-être l'extrémité du pont, tandis que la τράπεζα du pont, où se tiennent les patrices, en serait le milieu, l'endroit plat.

s'élevait au milieu de jardins et de terrasses, d'où l'on descendait, du côté de la mer, à un bain et à une église de Sainte-Christine. Plus près du palais, se trouvaient l'Oaton avec sa coupole et la Sacellè, qui communiquaient d'un côté avec la Magnaure, de l'autre avec l'église du Seigneur. Cette dernière église, qui avoisinait le Consistoire et les quartiers des Excubites et des Candidats[1], devait être située dans la cour qui précédait le palais de Daphné. De cette cour, on pouvait se rendre, soit à la Magnaure, soit à la Sacellè et à l'Oaton. Ainsi, de ce côté, des issues donnaient accès à ces monuments indépendants. Aucune communication n'est signalée entre la Magnaure et le quartier des Scholes. Ce quartier, où stationnaient les scholaires et où s'élevaient, on l'a vu, plusieurs monuments, n'avait que deux issues ; l'une, la Chalcé, donnait accès à la place de l'Augustéon, l'autre, la porte des Excubites, donnait accès à la cour qui précédait Daphné. Le quartier des Scholes devait donc être aussi une cour, où l'on pénétrait, après avoir franchi le vestibule de la Chalcé. Avant d'arriver aux appartements de l'empereur, il fallait encore traverser une deuxième cour où stationnaient les corps de troupes, les excubiteurs et les candidats, qui veillaient sur la personne sacrée du basileus.

1. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 35 ; I, 10, p. 84 ; II, 15, p. 578; v. plus haut, p. 39.

VIII

LE CHRYSOTRICLINOS ET SES DÉPENDANCES

Construit par Justin II (565-578) [1], le Chrysotriclinos ou triclinos d'or (ὁ Χρυσοτρίκλινος) [2] fut embelli et magnifiquement décoré par Tibère II (578-582)[3]. Il constituait, d'après Luitprand, la partie la plus imposante de la cour. Au dixième siècle, Romain Ier l'habitait, ayant assigné pour demeure à son gendre Constantin VII et à ses fils Étienne et Constantin d'autres parties du palais [4].

La construction de ce monument devait modifier considérablement la topographie de la demeure impériale. Le centre du palais, qui était jusqu'alors le palais de Daphné, fut déplacé. Autour du Chrysotriclinos (pl. 35) s'élèveront de nouvelles constructions. Ce monument, qui l'emportait sur tous les autres par sa grandeur et sa magnificence, devint la salle d'apparat somptueuse où se déroulèrent les plus imposantes cérémonies et occupa une place très importante dans la vie des « saints empereurs conduits par la main de Dieu [5] ».

1. Suidas, *Lex.*, s. v., Ἰουστῖνος; Leo Grammat., p. 132; Zonaras, XIV, 10, t. III, p. 285. Une autre tradition, reproduite par Codinus, *de Aed.*, p. 100, l'attribue faussement à Justinien II; cf. Richter, *Quellen*, p. 316, n. 2.

2. C'est la forme la plus généralement employée; on rencontre aussi la forme τὸ Χρυσοτρίκλινον.

3. Leo Grammat., p. 137; Cedrenus, t. I, p. 690; Zonaras, XIV, 11, t. III, p. 289.

4. Luitprand, *Antapod.*, VI, 21, *Mon. Germ. Hist.*, Script., t. III, p. 333.

5. *Cer.*, II, 3, p. 527; II, 5, p. 531.

Le Chrysotriclinos était un octogone recouvert d'une coupole (τροῦλλος), dont une miniature de Skylitzès reproduit grossièrement l'aspect. C'est un édifice rond, surmonté d'une coupole, avec une porte ouverte. Au fond, apparaît une autre porte fermée [1]. Cette coupole était percée de seize fenêtres [2]. Au milieu pendait un lustre (polycandilon) [3]. Une grande corniche (κοσμήτης) décorait la salle [4]. Huit arcs (καμάραι) soutenaient la coupole [5]. L'arc oriental s'ouvrait sur la conque (κόγχη) de l'abside [6].

1. Cf. Beylié, *Habitation byzantine*, p. 122; G. Schlumberger, *Epopée byzantine*, t. II, Paris, 1900, p. 576.

2. *Cer.*, II, 15, p. 582, 586. Ces fenêtres sont appelées καμάραι φωταγωγοί. On y avait suspendu, pour la réception des Sarrasins, de petits plateaux (σκουτέλλια) ciselés, à raison de sept par fenêtre.

3. *Cer.*, II, 24, p. 624; II, 52, p. 724; II, 15, p. 582. A ce lustre étaient suspendus des vêtements et des bijoux d'impératrices: deux στηθοκαράκαλα. Ce mot composé est obscur. On ne voit pas ce que l'auteur entend par caracalla de poitrine (cf. Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.; Reiske, *Comm*, p. 687). Étaient suspendus également deux vêtements (διακοπταί), (?) dont l'un faisait partie du costume de fiancée et dont l'autre était conservé au Phylax, enfin deux pendeloques (κατασειστά) qu'on suspendait à la couronne de l'impératrice. Le texte mentionne encore deux πνικτάρια, mot obscur par lequel on entendait peut-être un vêtement rigide, serrant le buste (cf. Reiske, *Comm.*, p. 690). Un lustre (πολυέλαιος) était suspendu au milieu de la table dorée (*Cer.*, I, 14, p. 93).

4. *Cer.*, II, 15, p. 582. De grands plateaux (μινσούρια) et de grands plats de table (μεσοσκούτελλα) en argent ciselé étaient suspendus ἐν τῷ μεγάλῳ κοσμήτῃ τοῦ αὐτοῦ Χρυσοτρικλίνου εἰς τοὺς ἐκεῖσε δαυγίτας. Le mot cosmitis ne semble pas désigner ici le linteau supporté par des colonnes et séparant le sanctuaire du reste de l'église (cf. Germain, *Rerum eccles. contempl.*, Migne, *P. G.*, t. XCVIII, col. 389; Sophronius, *Comm. liturg.*, Migne, *P. G.*, t. LXXXVII, col. 3984). Il s'agit peut-être d'une architrave supportée par des colonnes. Cependant aucun texte ne mentionne l'existence de galeries au Chrysotriclinos (cf. Estienne; Du Cange, *Gl. gr.*, s. v.; Constant Porphyr., *De Adm. Imp.*, c. 29, p. 86; Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 93, 127). C'était probablement une corniche à la base de la coupole, au-dessous des fenêtres. Le mot δαυγίτας est obscur. Labarte, *Palais*, p. 163-164, le corrige en διαυγίτας dont il trouve l'étymologie dans διὰ αὐγὴν, à travers la lumière. D'après lui, ce serait une galerie circulaire, placée au-dessous des fenêtres de la coupole. Elle aurait été ainsi appelée parce qu'elle était exposée au plus grand jour et pénétrée de part en part par les rayons du soleil. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 12, n. 4, propose la lecture φεγγίτης, et entend par là des fenêtres placées au dessus de l'entablement et différentes des seize fenêtres de la coupole.

5. *Cer.*, II, 15, p. 580. A ces huit arcs on avait suspendu des couronnes (στέμματα) de l'église de la Vierge-du-Phare et d'autres églises du palais, différents objets émaillés provenant du Phylax, ainsi que des chlamydes d'empereurs et d'impératrices.

6. *Cer.*, II, 15, p. 581. La *camara*, qui s'ouvrait sur l'abside, est appelée

Cette salle, par sa structure architecturale, offrait des analogies avec certains édifices religieux du sixième siècle, avec l'église de Saint-Vital à Ravenne et avec l'ancienne église des Saints-Serge-et-Bacchus (Kutchuk-Aya-Sofia) à Constantinople. Cependant la coupole du Chrysotriclinos différait des coupoles de ces deux monuments. Elle était percée de seize fenêtres et devait, par conséquent, se composer de seize pans. A Saint-Vital, les huit fenêtres de la coupole sont disposées au-dessus des grands arcs de l'octogone. Au-dessus des piliers, des trompes d'angle font la transition entre les arêtes de l'octogone et la coupole [1]. A Saint-Serge, la coupole a seize pans. Les huit pans, au-dessus des grands arcs de l'octogone, sont seuls percés de fenêtres Les huit autres sont des surfaces concaves, qui reposent sur les huit piliers de l'octogone [2].

Comme ces deux églises, le Chrysotriclinos était un édifice octogonal, dont l'arc oriental s'ouvrait sur une abside. Mais les sept autres arcs s'ouvraient-ils sur des niches demi-circulaires comme à Saint-Vital [3]? Ou bien l'architecte aurait-il pris comme modèle l'église des Saints-Serge-et-Bacchus où seuls les quatre côtés obliques de l'octogone se terminent par des niches [4]? Il est probable que les sept arcs

camara orientale. Dans cette *camara*, on n'avait pas suspendu d'objets en émail, mais on l'avait décorée de couronnes. Aux sept autres *camarae* pendaient de grands lustres en argent, retenus par des chaînes, et provenant de l'église de la Vierge-du-Phare. Dans la conque orientale, en face des trois lampes, étaient suspendues trois couronnes : en avant, la couronne verte de l'église des Saints-Apôtres; à droite, la couronne bleue de l'église de la Vierge-du-Phare; à gauche, la couronne bleue de l'église de Saint-Démétrius. Ces trois couronnes étaient ornées d'une croix et d'un vase sacré en forme de colombe (περιστερά). La *camara* qui se trouve à l'est du Chrysotriclinos (*Cer.*, I, 64, p. 290) est appelée une fois (*Cer.*, I, 33, p. 178) *camara* impériale, parce que l'empereur s'y asseyait et parce qu'elle s'ouvrait sur la conque où était placé le trône impérial.

1. Cf. C. Ricci, *Ravenna*, Bergamo, 1902, p. 45; Ch. Diehl, *Ravenne*, Paris, 1903, p. 72-73.

2. Cf. ma *Mission à Constantinople* dans *Revue archéologique*, 1909, t. XIV, II, p. 10.

3. Cf. J. Gailhabaud, *Monum. anciens et modernes*, Paris, 1850, t. II, pl. II, fig. 1; Ch. Bayet, *l'Art byzantin*, Paris, 3e éd., p. 57, fig. 13.

4. Cf. Pulgher, *les Anciennes Églises byzant. de Constantinople*, Vienne, 1880, pl. II, fig. 1.

mentionnés s'ouvraient sur des niches toutes semblables, qui rayonnaient autour de la salle, comme à Saint-Vital. Le huitième arc, l'arc oriental, s'ouvrait sur l'hémicycle de l'abside terminée par une conque [1].

Dans cet hémicycle qui, comme dans les églises, était le sanctuaire (βῆμα) du Chrysotriclinos, se dressait le trône impérial [2]. Quand l'empereur prenait place sur ce trône (θρόνος, σέντζος, σένζος) [3], son cortège se tenait en cercle derrière lui, dans le pourtour de l'hémicycle (ἡμικύκλιον) [4]. A droite et à gauche, était placé un autre siège (σελλίον) réservé au basileus [5], ainsi que d'autres sièges réservés aux empereurs associés au trône [6].

C'est sur un de ces sièges, recouvert de drap d'or, qu'était assis le roi Amaury de Jérusalem, quand il fut reçu, en 1171, par Manuel Comnène. Le roi avait pris place sur un siège moins élevé que le trône d'or de l'empereur. Puis, le grand rideau (courtine) de soie, tissé d'or et orné de pierres précieuses, qui était suspendu devant le trône impérial, fut tiré et les deux souverains apparurent aux barons de Syrie émerveillés [7].

1. Labarte, *Palais*, p. 161, 163, prétend que les huit côtés de l'octogone se terminaient par des absides en hémicycle et, sur son plan (pl. II, n° 95), il figure le Chrysotriclinos avec huit absides toutes identiques. Mais une seule conque et un seul hémicycle sont signalés à l'est. Les sept arcs devaient s'ouvrir non pas sur des absides, mais sur des niches, comme à Saint-Vital. A ces niches étaient suspendues des portières qui, on le verra, jouaient un rôle important dans le cérémonial. Ces niches devaient être toutes semblables et ressembler à celles de Saint-Vital.
2. *Cer.*, II, 52, p. 705.
3. *Cer.*, II, 1, p. 520, Schol., l. 1; II, 8, p. 540; II, 33, p. 632; II, 34, p. 633; II, 37, p. 634; I, 48, p. 244; I, 51, p. 261; I, 32, p. 171. Parmi les trônes qui décoraient la salle, se trouvaient le trône d'Arcadius et celui de Constantin (*Cer.*, II, 15, p. 587).
4. *Cer.*, I, 48, p 244; I, 49, p. 255.
5. *Cer.*, II, 1, p. 519-520, Schol., l. 1, p. 521; I, 14, p. 92.
6. *Cer.*, II, 33, p. 632; I, 19, p. 115; II, 1, p. 520, Schol., l. 1. D'après ce dernier texte, les sièges des empereurs associés étaient placés en bas de la conque. La même scolie mentionne aussi des sièges dans la conque, dans la partie droite de l'hémicycle. Ces sièges impériaux étaient tout dorés (ὁλόχρυσα) et recouverts d'étoffe pourpre (βλαττόστρωτα), cf. Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v. βλάττα; Koumanoudis, Συναγ. λέξεων ἀθησαυρ., s. v.
7. Guillaume de Tyr, *Histor.*, XX, 23, p. 983-984; cf. G. Schlumberger, *Campagnes du roi Amaury Ier*, Paris, 1906, p. 311 s.

Dans cette conque brillait aussi une image du Dieu-homme, devant laquelle les souverains allaient parfois prier, en sortant de leur appartement ou quand ils y rentraient. Cette icone, placée dans la conque de l'abside, représentait le Christ assis sur un trône [1]. Ainsi, aux yeux des assistants, apparaissaient en même temps, dans leur majesté souveraine, le roi céleste et son représentant sur la terre, le basileus.

Cette icone, placée au-dessus du trône impérial, avait été détruite par les empereurs iconoclastes. Elle fut refaite par Michel III. Le monument, qui tirait autrefois son nom de l'or qui y resplendissait, fut aussi appelé, par la suite, le Christotriclinos, la salle du trône du Christ. Michel III décora l'intérieur d'autres mosaïques. Au-dessus de la porte d'entrée, la Vierge gardait l'accès de la salle. Près d'elle figuraient l'empereur et le patriarche avec leurs collaborateurs. Autour, tels des gardiens de la demeure auguste,

1. *Cer.*, I, 1, p. 7, 22; II, 1, p. 519. Les deux premiers textes décrivent ainsi cette icone : ἡ τοῦ Κυρίου ἡμῶν καὶ Θεοῦ θεοείκελος (θεανδρείκελος) ἁγία εἰκὼν ἐπὶ θρόνου καθεζομένη. On attendrait plutôt καθεζομένου, c'est-à-dire, l'icone du Christ assis sur un trône. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 15-16, a émis l'hypothèse que l'icone était placée sur le trône de l'empereur. Sur ce trône, en effet, le 13 août, à la fête de la Sortie de la Croix, on plaçait la Sainte-Croix (*Cer.*, II, 8, p. 540), de même l'Évangile, à la fête des Rameaux (*Cer.*, I, 32, p. 175). L'image d'Edesse fut aussi placée sur le trône impérial quand, en 944, elle fut transportée, en grande pompe, au palais. Mais elle fut transférée aussitôt après dans l'église du Phare (cf. Combefis, *Orig. rerumque Constant. manip.*, Paris, 1664, p. 100). L'icone qui décorait la conque du Chrysotriclinos n'était pas une icone portative, placée sur le trône impérial. C'était une mosaïque représentant le Christ assis sur un trône. Elle ornait la conque de l'abside et était placée au-dessus du trône de l'empereur (cf. *Anthol. graeca*, t. I, p. 28), et au-dessus de la porte qui, de la conque, donnait accès à la terrasse qui s'étendait à l'est du Chrysotriclinos (sur cette porte, v. plus bas). Au cours d'une audience accordée par Léon le Sage au fils d'Andronic, Constantin, l'empereur s'étant placé devant l'icone du Christ, jura devant la sainte image que la couronne impériale ne reposerait jamais sur la tête de Constantin, mais sur celle de son propre fils, le futur Constantin Porphyrogénète. Sache, ajouta-t-il, que si tu essayais de t'emparer du pouvoir, ta tête, séparée du corps, entrerait par cette porte. » D'après Theoph. Cont., VI, 26, p. 373, l'icone du Christ se trouvait à l'est. Léon le Sage se tenait donc dans la conque du trône, en face de l'icone. Cedrenus, t. II, p. 269, qui relate le même fait, signale au-dessus de la porte du Chrysotriclinos l'icone du Sauveur et de la Mère-de-Dieu. L'image de la Vierge était probablement placée au-dessus de celle du Christ.

étaient représentés les apôtres, des martyrs, des évêques et l'archange Michel[1].

Constantin Porphyrogénète décora aussi le Chrysotriclinos de mosaïques très fines aux couleurs variées, qui le faisaient ressembler à un jardin rempli de fleurs. Des entrelacs entouraient ce travail inimitable, cerclé d'argent[2].

Une quantité d'objets et de meubles précieux décoraient la salle. C'était le pentapyrgion, construit par l'empereur Théophile[3], vaste armoire composée de cinq tours, dans les compartiments desquelles on exposait, au moment des réceptions, différents objets[4]. Les trônes impériaux, des lits de repos, une table dorée, des plats ciselés, des couronnes, des objets en émail, des lustres, des vases sacrés en forme de colombe, des croix, des vêtements impériaux, enfin un platane tout en or et tout brillant de perles, étaient empruntés dans les grandes occasions aux églises du palais ou tirés des garde-meubles[5] pour éblouir les étrangers

1. *Anthol. graeca*, t. I, p. 28-29. A côté de l'empereur (ἄναξ) figurait le πρόεδρος. Il ne s'agit pas ici de la dignité de proèdre créée plus tard par Nicéphore Phocas (cf. Cedrenus, t. II, p. 379); mais du chef de l'Église, le patriarche Méthode, qui, comme Michel III, est appelé πλανοτρόπος, qui chasse l'erreur des iconoclastes.

2. Theoph. Cont., VI, 33, p. 456.

3. Sym. Mag. post Theoph. Cont., 4, p. 627.

4. *Cer.*, I, 9, p. 70; II, 15, p. 580, 582, 586-587; II, 52, p. 767. Chacune des tours (πύργιον) avait des compartiments (μεσοκάρδιον) dans lesquels étaient suspendus des couronnes (στέμματα) et des vases sacrés en forme de colombe (περιστερά). Le texte (*Cer.*, p. 582) indique aussi différents ἐργομούκια provenant de l'église de Saint-Démétrius et du Phylax. Le mot est obscur (cf. *Cer.*, II, 15, p. 591); Labarte, *Hist. des Arts indust.*, t. II, Paris, 1864, p. 47, n. 1 et M. Kondakov, *Hist. et Monum. des Émaux byzantins*, Francfort-sur-Mein, 1892, p. 102, proposent la lecture ἐργομουζάκια. Le mot désignerait un ouvrage en mosaïque (cf. Du Cange, *Gl. gr.*, s. v., μουζάκιον).

5. *Cer.*, II, 15, p. 580-581. Les arbres artificiels étaient très à la mode au palais. L'un d'eux, on l'a vu, décorait la Magnaure. Théophile, qui avait construit le pentapyrgion, avait fait aussi fabriquer un arbre tout en or et rempli d'oiseaux qui émettaient des sons harmonieux au moyen d'une machine pneumatique. C'est probablement le platane d'or que Michel III fit fondre, avec deux lions et deux griffons tout en or; cf. Theoph. Cont., IV, 21, p. 173; cf. p. 627; cf. Beylié, *Habit. byz.*, p. 130-131.

par l'étalage de richesses accumulées depuis des siècles.

Des portes d'argent, dues à la magnificence de Constantin Porphyrogénète, décoraient le Chrysotriclinos [1]. A l'est, elles conduisaient à une terrasse (ἡλιακόν) qui s'étendait près de la salle du trône. Parmi les portes orientales [2], l'une s'ouvrait dans la conque orientale. Elle livrait passage à l'empereur quand, du Chrysotriclinos, il allait se placer à l'heliacon sur la plaque circulaire en porphyre (πορφυροῦς λίθος) pour être adoré par les personnages réunis sur la terrasse [3].

A l'ouest, des portes d'argent donnaient aussi accès à la salle [4]. Un seuil s'étendait devant cette porte à deux battants, à laquelle étaient suspendues deux portières [5]. Pour les grandes réceptions, notamment pour celle des Sarrasins, des rideaux tissés d'or décoraient la salle. A l'ouest, étaient dressés deux petits mâts argentés entre lesquels

1. Theoph. Cont., VI, 23, p. 450.

2. *Cer.*, I, 21, p. 124; II, 15, p. 586, 592.

3. *Cer.*, I, 64, p. 290, 292. C'est par cette porte que passait l'empereur, quand, de la *camara* orientale du Chrysotriclinos, il se rendait à l'héliacon. Les autres portes du Chrysotriclinos qui s'ouvraient sur l'heliacon étaient fermées. Celle par laquelle l'empereur va sortir est gardée par deux cubiculaires, qui l'ouvrent au moment où l'empereur sort. D'après le texte, les cubiculaires, l'un à droite, l'autre à gauche, occupaient chacun une porte (πύλη). Il s'agit très probablement d'une porte à deux battants et non pas de deux portes, car la porte par où sort et rentre l'empereur est appelée πύλη. A cette porte se tenait le cortège de l'empereur sur deux files. Dans le passage, *Cer.*, I, 19, p. 114, la plaque circulaire en porphyre est appelée πορφυροῦν μάρμαρον. Il faut lire ici τὰς ἀνατολικὰς [πύλας] Les sénateurs passaient par ces portes pour gagner du Chrysotriclinos l'église de la Vierge-du-Phare, qui se trouvait, on le verra, sur la terrasse. Ces portes étaient en argent. L'empereur et l'impératrice sortaient aussi par là pour se rendre à l'église du Phare, où ils allaient être mariés (*Cer.*, I, 39, p. 201-202).

4. *Cer.*, II, 15, p. 581; I, 21, p. 123.

5. Ce seuil (πούλπιτον) est appelé aussi οὐδός (*Cer.*, I, 47, p. 243; I, 14, p. 93, 95). Un *velum* est indiqué à l'ouest du Chrysotriclinos (*Cer.*, II, 24, p. 623; II, 25, p. 625; II, 52, p. 706). Il est appelé aussi *velum* des portes d'argent (*Cer.*, I, 97, p. 441). Mais certains textes indiquent l'existence de deux portières, l'une qui se tirait (συρτὸν βῆλον) (*Cer* , II, 1, p. 520, 521; II, 3, p. 526), l'autre qui se levait (αἰρόμενον βῆλον) (*Cer.*, I, 48, p. 244). Ce *velum* était non pas tiré comme le premier, mais levé (αἵρεται ὕπερθεν), c'est-à-dire roulé sur la partie supérieure de la porte (*Cer.*, I, 48, p. 245; I, 47, p. 243; I, 12, p. 90; I, 14, p. 93, 95).

était suspendue une portière. Tout le sol était jonché de myrte, de romarin et de roses [1].

Devant le Chrysotriclinos, se trouvait le Tripetôn (ὁ Τριπέτων), le vestibule de la salle du trône (pl. 35 I). C'est là, au Tripetôn, que les fonctionnaires et les dignitaires se tenaient avant d'être introduits par catégories (*vela*) auprès de l'empereur [2], devant lequel ils allaient se prosterner. Et le basileus y passait souvent, soit pour sortir du Chrysotriclinos, soit pour y rentrer [3]. Un portique précédait l'édifice. Ce portique du Chrysotriclinos portait aussi le nom de Horologion, sans doute d'un cadran solaire indiquant les heures au seuil de la demeure du prince [4].

Ainsi, après avoir franchi le portique et le vestibule, on pénétrait dans la salle octogonale recouverte par la coupole. Devant soi, on avait l'abside, occupée par le trône impérial. Pour entrer dans la salle, on traversait une première niche qui communiquait avec le Tripetôn [5]. A droite et à gauche, deux autres niches étaient fermées par un rideau (*velum*) [6].

1. *Cer.*, II, 15, p. 587, 588. Dans ce dernier texte, au lieu de τόπῳ, il faut lire βήλῳ. Par ἱστοπόδια, Labarte, *Palais*, p. 165, entend des tringles. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 23, n. 1, traduit par petits mâts. Ce sens est plus plausible. En paléogrec ἱστοπόδη ou ἱστοπέδη désigne le pied du mât (cf. Estienne, s. v.; Koumanoudis, Συναγ. λέξεων ἀθησαυρ., s. v). Le *velum* suspendu entre ces deux mâts était probablemenl placé devant la niche occidentale. Il doit être sans doute distingué des portières suspendues à la porte.

2. *Cer.*, I, 47, p. 237 ; I, 48, p. 245, 246, 247 ; I, 50, p. 258 ; I, 51, p. 262 ; I, 32, p. 172-173 ; I, 14, p. 93-94.

3. *Cer.*, I, 11, p. 86, 89 ; I, 32, p. 175 ; I, 64, p. 286, 289 ; I, 21, p. 122; cf., I, 64, p. 284.

4. *Cer.*, I, 14, p. 91-92. Le jeudi de la semaine de Pâques, le patriarche, avant d'être introduit au Chrysotriclinos, était conduit au Tripetòn et prenait place devant l'Horologion sur un siège (σκάμνον) recouvert d'un drap (σκαμνάλιον). Quand l'empereur était prêt à le recevoir, le patriarche pénétrait dans le Chrysotriclinos. Le portique du Chrysotriclinos est identifié avec l'Horologion (ὁ πόρτιξ τοῦ Χρυσοτρικλίνου ἤτοι τὸ Ὡρολόγιον; *Cer.*, II, 3, p. 526-527 ; II, 18, p. 605). Il est appelé une fois portique du Chrysotriclinos où se trouve l'Horologion (*Cer.*, II, 23, p. 622). Pour la réception des Sarrasins, on avait placé au portique du Chrysotriclinos, c'est-à-dire à l'Horologion, les deux orgues impériales en or et les deux orgues en argent des factions (*Cer.*, II, 15, p. 580).

5. Cette niche est appelée la *camara* du Chrysotriclinos qui conduit au Tripetòn (*Cer.*, I, 9, p. 70 ; I, 12, p. 90).

6. C'est dans cette *camara*, qui se trouvait à droite des portes d'argent

Plus loin, sur le côté droit, s'ouvrait une autre niche fermée par un rideau et conduisant à la chambre (κοιτών) de l'empereur et à une salle à manger (ἀριστητήριον) [1]. Entre cette dernière niche et l'abside, s'ouvrait encore, sur le côté droit, une autre niche [2].

Sur le côté gauche du Chrysotriclinos, à part la niche signalée à gauche de l'entrée, se trouvait, du côté de l'est et à gauche de l'abside, la *camara* de Saint-Théodore, ainsi appelée parce qu'elle donnait accès à un oratoire du saint situé au fond de la niche [3]. Devant cette niche, était aussi suspendu un rideau, derrière lequel les empereurs se rendaient parfois pour revêtir leurs habits d'apparat, avant la

du Chrysotriclinos, que le jeudi de Pâques, le patriarche allait enlever derrière le *velum*, son omophorion, avant de prendre part au festin donné par le basileus. Le repas terminé, il allait le remettre dans la même *camara* (*Cer.*, I, 14, p. 95-96). Un *velum* pendait aussi à la *camara* correspondante. Celle-ci est indiquée comme se trouvant à gauche, vers l'ouest. Le papias, après avoir ouvert les portes qui donnaient accès au Chrysotriclinos, allait déposer les clefs sur un siège (σκάμνον) placé dans cette *camara* (*Cer.*, II, 1, p. 519). Ce sont probablement aussi ces deux niches qui sont désignées dans la description du festin donné par l'empereur le jour de Pâques. Ce jour-là, on plaçait dans la *camara* du Chrysotriclinos, qui conduit au Tripetòn, deux petites tables (παρατράπεζα). Si l'empereur l'ordonnait, on en ajoutait deux autres, l'une dans la *camara* de gauche, l'autre dans la *camara* de droite (*Cer.*, I, 9, p. 70-71).

1. La situation de cette niche, sur le côté droit du Chrysotriclinos, est indiquée dans le texte (*Cer.*, I, 32, p. 175). A la fête des Rameaux, l'empereur, après avoir passé par le Tripetòn, rentrait au Chrysotriclinos et se tenait du côté droit du Chrysotriclinos, près de la *camara* qui conduit au kiton. A cette même *camara*, derrière le rideau, se tenaient les chantres de l'église des Saints-Apôtres, pendant un festin donné en l'honneur des Sarrasins (*Cer.*, II, 15, p. 585). Derrière ce *velum*, le recteur allait revêtir l'insigne de sa dignité. Ce *velum* est indiqué comme se trouvant du côté de l'aristeterion, près du kiton (*Cer.*, II, 4, p. 529). Cette *camara* est aussi appelée *camara* de l'aristeterion (*Cer.*, II, 15, p. 581).

2. Cette niche n'est pas mentionnée expressément par les textes. A la cérémonie de la promotion de la cubiculaire, les prépositess allaient chercher celle qui allait être promue dans la chambre de l'Augusta, pour la conduire dans l'oratoire de Saint-Théodore. Pour se rendre à la chambre de l'impératrice, ils passaient διὰ τοῦ πρὸς ἀνατολὴν δεξιοῦ βήλου τοῦ Χρυσοτρικλίνου. Ce *velum*, qui se trouvait sur le côté droit, vers l'Orient, désigne sans doute le rideau suspendu à la niche sud-est du Chrysotriclinos. Par cette niche, on avait accès à la chambre de l'impératrice. (*Cer.*, II, 24, p. 623).

3. Cet oratoire se trouvait dans la partie gauche du Chrysotriclinos, vers l'Orient. C'est là qu'eut lieu la cérémonie de la tonsure de Léon, fils de Basile Ier (*Cer.*, II, 23, p. 622).

cérémonie, et pour les quitter, la cérémonie terminée [1].

Cet oratoire de Saint-Théodore (pl. 35 V) où étaient déposées les reliques du saint et la verge de Moïse, servit de vestiaire où l'on conservait les habits d'apparat et une quantité d'objets précieux [2]. La structure de cet oratoire est inconnue. La barrière (κιγκλίδες), avec les saintes portes qui donnaient accès au sanctuaire, est seule signalée [3].

Enfin, sur le côté nord, se trouvait la dernière niche à laquelle pendait aussi un rideau. Elle donnait accès à un local appelé le Panthéon (Πάνθεον) [4], qui était peut-être un

1. *Cer.*, I, 48, p. 244, 249 ; I, 64, p. 285, 289 ; I, 19, p. 115 ; I, 21, p. 122 ; I, 20, p. 119, l. 7. Dans ce dernier texte, après le mot καμάρᾳ le manuscrit présente une lacune de plusieurs lignes (cf. Reiske, *Comm.*, p. 216); il faut suppléer par le passage parallèle, I, 21, p. 122, depuis la ligne 8 τοῦ Χρυσοτρικλίνου à la ligne 12 ἐν τῇ καμάρᾳ.

2. Antoine de Novgorod vit encore, en 1200, les reliques du saint dans le palais d'or impérial (cf. *Itin. russes en Orient*, t. V, p. 97-98); cf. *Cer.*, II, 40, p. 640 ; I, 1, p. 6-7. Aux grandes fêtes, on prenait dans l'oratoire de Saint-Théodore la verge de Moïse. Les habits impériaux et les couronnes étaient transportés de l'oratoire à l'Octogone du palais de Daphné, où les souverains allaient revêtir leur costume d'apparat. Le vêtement de l'empereur était conservé dans une espèce de coffre (ταβλίον), les couronnes dans des boîtes cylindriques (κορνίκλια) (cf. Reiske, *Comm.*, p. 44 ; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.; Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 44, n. 1). Le 13 août, la croix était déposée dans cet oratoire avant d'être transportée au Phare (*Cer.*, II, 8, p. 540). C'est là aussi que le proèdre du sénat, après avoir reçu ses insignes des mains de l'empereur, allait s'en revêtir (*Cer.*, I, 97, p. 440). Les textes n'indiquent pas auquel des nombreux saints qui portèrent le nom de Théodore l'oratoire était dédié. Le culte de saint Théodore Tyron était très répandu à Constantinople, où plusieurs églises lui étaient consacrées. Sa mémoire était fêtée le 17 février (cf. N. Nilles, *Kalend. Man.*, t. I, p. 105, t. II, p. 99, n. 2 ; Gedeon, Βυζ. Ἑορτ. p. 74 ; *Synax. eccl. Const.*, p. 469 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 50). C'est peut-être à ce martyr que cet oratoire du palais avait été dédié.

3. A ces saintes portes étaient suspendus les insignes du cubiculaire et de la cubiculaire avant leur promotion. Ces fonctionnaires étaient promus dans l'oratoire par le premier préposite ; ils allaient ensuite adorer l'empereur au Chrysotriclinos (*Cer.*, II, 24, p. 623-624 ; II, 25, p. 625-626).

4. Dans le local, sur lequel on est mal renseigné, stationnaient des fonctionnaires, les πανθεῶται, commandés par un archôn du Panthéon (cf. Cedrenus, t. II, p. 504 ; Du Cange, *Gl. gr.*, s. v.). Le local était sans doute fermé ; la patricienne à ceinture, après avoir reçu les insignes de sa dignité, allait s'en revêtir au Panthéon, d'où elle était ensuite introduite au Chrysotriclinos (*Cer.*, I, 50, p. 258-259). Au festin donné au Chrysotriclinos en l'honneur des Sarrasins, les chantres de l'église de Sainte-Sophie se tenaient derrière le *velum* dans la *camara* qui se trouve du côté du Panthéon (*Cer.*, II, 15, p. 585). Le rideau de cette niche est appelé aussi

vestibule semblable au Tripetôn (pl. 35 III). Comme ce dernier, il était une des entrées principales du Chrysotriclinos[1].

Ainsi, les sept niches, qui rayonnaient autour de la salle, étaient ornées de rideaux. A l'est, une courtine cachait l'abside où se dressait le trône impérial[2].

Assis sur ce trône, l'empereur recevait les fonctionnaires avec lesquels il s'entretenait des affaires de l'État et les étrangers à qui il donnait audience. Ces réceptions avaient lieu suivant un cérémonial rigoureusement fixé. La salle du trône n'était, en effet, ouverte qu'à certaines heures du jour, suivant des règles minutieusement obser-

velum du Panthéon (*Cer.*, I, 1, p. 6); de même le rideau de la niche où se trouvait l'oratoire de Saint-Théodore est désigné sous le nom de *velum* de Saint-Théodore (*Cer.*, II, 24, p. 624).

1. A la promotion du cubiculaire, le candidat était introduit au Chrysotriclinos soit par le Panthéon, soit par l'Horologion (*Cer.*, II, 25, p. 625). Le patriarche était parfois introduit par le Panthéon. Il allait s'asseoir dans la *camara* qui se trouve du côté du Panthéon. Et quand les souverains étaient informés de sa venue, il était introduit auprès d'eux au Chrysotriclinos (*Cer.*, I, 19, p. 116 ; I, 21, p. 122 ; I, 20, p. 119 ; sur la lacune de ce dernier texte, v. plus haut, p. 86, n. 1). On passait également par la *camara* du Panthéon pour se rendre du Chrysotriclinos à l'église de la Vierge-du-Phare (*Cer.*, I, 20, p. 119). De même, de la *camara* qui se trouvait devant le Panthéon, on gagnait, en suivant le même trajet, l'heliacon du Chrysotriclinos (*Cer.*, I, 64, p. 289). Sur ce trajet, v. plus bas.

2. D'après Labarte, *Palais*, p. 76, 168, l'abside était séparée de la salle par une porte à deux battants. Cette porte serait mentionnée dans le texte, *Cer.*, I, 64, p. 290, où il est question du passage de l'empereur, de la *camara* orientale du Chrysotriclinos à l'heliacon. La porte mentionnée ici est celle qui s'ouvrait de l'abside sur la terrasse qui s'étendait à l'est de la salle. Rien n'autorise à supposer, comme l'a fait Labarte (*ibid.*, p. 164), que par heliacon l'auteur a voulu désigner la salle octogonale, qui aurait reçu ce nom « en raison de la grande lumière que les seize fenêtres projetaient sur le sol ». Paspatis, 'Ανάκτορα, p. 166, suppose aussi devant le trône une barrière de bronze, en s'appuyant sur un texte (*Cer.*, I, 63, p. 283) où il n'est pas question du trône du Chrysotriclinos. Le passage de Michel Attaliates, p. 169, ne mentionne pas non plus cette barrière. Labarte (*ibid.*, p. 75, 166) et Richter, *Quellen*, p. 317, ont placé le Panthéon à l'entrée occidentale du Chrysotriclinos. Mais, dans tous les textes qui décrivent l'entrée ou la sortie par le côté ouest, jamais le Panthéon n'est cité. Labarte (*ibid.*, p. 76, pl. II, nº 95) a placé aussi à tort l'oratoire de Saint-Théodore au coin sud-est du Chrysotriclinos. Paspatis (*ibid.*, p. 167) l'a situé avec raison du côté gauche, vers l'Orient; de même que Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 30. Ce dernier (*ibid.*, p. 24) a reconnu aussi l'erreur de Labarte sur la position du Panthéon. M. Reber, *Karol. Palast.*, p. 748 s., pl. W, place le Chrysotriclinos à l'endroit où s'élevait le palais de Daphné, et a donné à la salle du trône une orientation qui n'est pas justifiée par les textes.

vées[1]. D'ici les empereurs partaient, à certaines fêtes religieuses, pour se rendre au lieu de leur pèlerinage[2]. Et la procession terminée, quand ils rentraient au Chrysotriclinos, ils y entendaient une dernière fois les acclamations poussées en leur honneur[3].

La plupart des dignitaires et des fonctionnaires y vinrent recevoir l'investiture de leur auguste maître comme un don octroyé par la grâce de Dieu[4]. Le candidat allait se prosterner sur le marchepied du trône, baisait les pieds et les genoux du souverain, qui lui remettait son insigne, ou prononçait les paroles d'investiture, puis il revenait adorer l'empereur en signe de reconnaissance[5].

Pendant les fêtes de Pâques, plusieurs cérémonies étaient célébrées et de grand festins étaient donnés dans ce monument. Le dimanche des Rameaux, le basileus distribuait des croix aux personnages admis dans la salle[6]. Et le jeudi après Pâques, l'empereur, ayant le patriarche à ses côtés, y recevait le baiser de paix (ἀσπασμός, ἀγάπη) des fonctionnaires et des dignitaires ecclésiastiques[7]. De Pâques au dimanche suivant, l'empereur y donnait chaque jour un banquet[8].

Plusieurs fêtes religieuses se terminaient par un festin au Chrysotriclinos[9]. Les souverains y traitèrent aussi magnifiquement les hôtes illustres de l'Empire[10]. L'empe-

1. *Cer.*, II, 1, p. 518-522.
2. *Cer.*, I, 1, p. 7.
3. *Cer.*, I, 1, p. 21-22, p. 33; I, 10, p. 85 ; I, 17, p. 108; I, 23, p. 136 ; I, 26, p. 147.
4. *Cer.*, II, 52, p. 705 s.; I, 66, p. 300-301 ; II, 33, p. 632 ; II, 34, p. 633.
5. *Cer.*, I, 47, p. 238-239, 243 ; I, 48, p. 248-249 ; I, 49, p. 256-257 ; I, 50, p. 259 ; I, 51, p. 262 ; I, 97, p. 440-441 ; II, 3, p. 525-527 ; II, 4, p. 528-529 ; II, 5, p. 530.
6. *Cer.*, I, 32, p. 173; II, 52, p. 763. A la fête du prophète Elie, l'empereur distribuait aussi des croix au Chrysotriclinos (*Cer.*, I, 19, p. 115; II, 52, p. 776-777).
7. *Cer.*, I, 14, p. 93-94; II, 52, p. 770. La veille, le mercredi, l'empereur donnait le baiser de paix à six nouveaux baptisés (*Cer.*, I, 12, p. 90; II, 52, p. 770).
8. *Cer.*, I, 9, p. 70; I, 11, p. 89; I, 12, p. 90; I, 14, p. 95; I, 15, p. 97; II, 52, p. 767, 769-773.
9. *Cer.*, I, 21, p. 124; I, 30, p. 169; I, 35, p. 184; II, 52, p. 776, 777.
10. *Cer.*, II, 15, p. 585, 597, 598.

reur prenait place avec quelques invités à une table dorée[1]. Les autres s'asseyaient, soit à une grande table également dorée, soit à des tables disposées dans les niches du Chrysotriclinos[2].

Parfois la table impériale était dressée dans la salle à manger (ἀριστήριον, ἀριστητήριον), attenante au Chrysotriclinos; mais elle était réservée à la famille du basileus et aux intimes[3]. A l'un des festins donnés au Chrysotriclinos en l'honneur de la princesse Olga, le dessert (δούλκιον) fut servi à l'aristeterion, sur la petite table dorée, dans des plats ornés d'émaux et de pierres précieuses[4]. Constantin Porphyrogénète avait fait faire spécialement pour cette salle à manger une table en argent, dont les incrustations, par la variété et la beauté des couleurs, causaient aux invités une jouissance plus exquise que les mets les plus savoureux[5].

Cette salle à manger (pl. 35 VIII), qui se trouvait sur le côté méridional de la salle du trône, était située près de l'appartement (κοιτών) de l'empereur[6], lequel était fermé par des portes d'argent[7]. L'habitation sacrée du basileus[8] se

1. *Cer.*, I, 11, p. 89; I, 12, p. 90; I, 15, p. 97; I, 30, p. 169; I, 35, p. 184; II, 52, p. 767, 770-772; cf. I, 14, p. 92-94; II, 15, p. 580. Cette table est appelée aussi ἀποκοπτή, parce qu'elle était séparée des autres (*Cer.*, I, 14, p. 95; II, 52, p. 769, 771, 773) ou petite table dorée (*Cer.*, I, 9, p. 70; II, 15, p. 597).

2. *Cer.*, I, 9, p. 70-71; II, 52, p. 767, 770.

3. *Cer.*, II, 18, p. 602-604.

4. *Cer.*, II, 15, p. 597.

5. Theoph. Cont., VI, 23, p. 450-451.

6. V. plus haut, p. 85 ; *Cer.*, II, 4, p. 579. Un passage d'Anne Comnène confirme aussi cette situation (*Alex.*, XIV, 6, t. II, p. 250). La salle à manger, d'après ce texte, se trouvait en dehors de la porte du kiton ; cf. Labarte, *Palais*, p. 178-179.

7. *Cer.*, II, 1, p. 519. Chaque matin, on allait prendre au vestiaire (βεστιάριον) le vêtement de l'empereur, qui était déposé sur un siège, en dehors des portes d'argent du kiton. Le primicier des diétaires frappait ensuite trois fois à la porte. L'empereur, s'étant habillé, allait prier devant l'icone du Christ, dans la conque du Chrysotriclinos. Le vestiaire dont il est question ici est probablement l'oratoire de Saint-Théodore, où l'on conservait les habits impériaux et différents objets (v. plus haut, p. 86; *Cer.*, I, 34, p. 179).

8. *Cer.*, I, 1, p. 7, 22; I, 14, p. 96.

composait sans doute de plusieurs pièces (pl. 35 VII). L'une de ces chambres fut construite par l'empereur Phocas (602-610)[1].

Plus tard, Constantin Porphyrogénète décora le vestibule de l'appartement d'icones en mosaïques d'un coloris et d'un dessin remarquables. Devant, il fit construire une phiale en porphyre, entourée de colonnes en marbre poli. Au-dessus du tuyau, d'où l'eau jaillissait, un aigle en argent, la tête tournée, contemplant sa proie avec fierté, étouffait dans ses serres un serpent[2].

Sur le côté méridional du Chrysotriclinos, se trouvait aussi l'appartement de l'impératrice (κοιτὼν τῆς αὐγούστης)[3] (pl. 35 VI). Huit jours après la naissance de son fils, la souveraine recevait. La chambre était décorée pour la circonstance de tentures tissées d'or du Chrysotriclinos et de lustres. L'enfant, dans son berceau, était recouvert, ainsi que sa mère, de tissus brodés d'or. Les femmes des dignitaires étaient d'abord introduites, portant chacune un présent qu'elles remettaient à l'impératrice en la félicitant. Les dignitaires venaient ensuite apporter à la souveraine leurs hommages et leurs vœux[4].

Une galerie (pl. 35 X), située près des appartements, faisait communiquer le Chrysotriclinos avec la terrasse (heliacon)

1. Heisenberg, *Nicol. Mesar.*, p. 35, 68. Cette chambre, on le verra, communiquait avec l'église de la Vierge-du-Phare, qui se dressait près de la salle du trône. Elle était habitée, au moment de la révolution de 1201, par l'empereur Alexis III.

2. Theoph. Cont., VI, 24, p. 451. On doit lire φιάλην et non pas φυλακήν, comme l'ont fait Rambaud, *l'Emp. grec*, p. 73, et Richter, *Quellen*, p. 325; cf. Du Cange, *Const. Christ.*, lib. II, p. 123; *Gloss. gr.*, s. v.; Reiske, *Comm.*, p. 23.

3. On y pénétrait par un rideau, qui se trouvait sur le côté droit du Chrysotriclinos vers l'Orient (*Cer.*, II, 24, p. 623). Ce rideau pendait sans doute à la niche située au coin sud-est du Chrysotriclinos (voir plus haut, p. 85, n. 2).

4. *Cer.*, II, 21, p. 618. Les dignitaires étaient introduits au kiton par l'Horologion et le Chrysotriclinos, probablement par la niche sud-est, tandis que les femmes des dignitaires passaient par le Kénourgion. Sur ce monument, v. plus bas. Au moment de la réception de la princesse Olga, l'impératrice Hélène passa aussi par le Kénourgion pour rentrer dans sa chambre (*Cer.*, II, 15, p. 596).

qui s'étendait à l'est du Chrysotriclinos (pl. 36). Du côté de cette terrasse, la galerie était fermée par des portes d'argent, qui livraient passage aux souverains[1].

Sur le côté nord du Chrysotriclinos, une porte, faisant probablement pendant aux portes d'argent de cette galerie méridionale, donnait aussi accès à la terrasse. Elle n'avait qu'un seul battant (μονόθυρον) et elle servait à ceux qui, de la niche située devant le Panthéon, se rendaient à la terrasse du Chrysotriclinos[2].

Près du Panthéon, se trouvait le Phylax (Φύλαξ) (pl. 35 IV), par où les empereurs passaient parfois pour sortir du Chrysotriclinos [3]. Des portes brillantes, lamées d'argent[4], fermaient ce lieu où l'on conservait les émaux, les objets précieux, dont on décorait le palais aux jours de grande réception[5], ainsi que le trésor impérial[6].

Enfin, près du Panthéon, se trouvait un emplacement où

1. Par cette galerie, appelée μακρῶν τοῦ κοιτῶνος, les empereurs se rendaient à l'église de la Vierge-du-Phare, qui se trouvait sur l'heliacon (*Cer.*, I, 19, p. 116; I, 20, p. 119; I, 24, p. 137). Pour revenir de l'église de Saint-Démétrius, qui, on le verra, s'élevait aussi sur la terrasse, les empereurs passaient par les portes d'argent du macrôn (*Cer.*, I, 21, p. 124). Labarte, *Palais*, p. 177-178, place le macrôn (pl. II, n° 101) entre la chambre de l'empereur (n° 104) et le Chrysotriclinos (n° 95). Il n'indique pas la chambre de l'impératrice qui était distincte de celle de l'empereur et place la salle à manger (n° 100) à l'angle sud-ouest de la salle du trône.

2. *Cer.*, I, 64, p. 289; I, 20, p. 119.

3. *Cer.*, I, 20, p. 119; I, 1, p. 7. Ce Phylax communiquait probablement avec l'oratoire de Saint-Théodore ; les empereurs, après avoir prié devant l'icone du Christ dans la conque de l'abside du Chrysotriclinos, sortent par le Phylax. Comme la niche du Panthéon n'est pas indiquée ici, on peut supposer qu'ils ont passé par l'oratoire de Saint-Théodore, pour sortir du Chrysotriclinos par le Phylax. La patricienne à ceinture, lors de sa promotion, était amenée du Phylax à l'église du Phare, où elle recevait des souverains ses insignes, dont elle allait se revêtir ensuite au Phylax (*Cer.*, I, 50, p. 257-258).

4. *Cer.*, I, 50, p. 257 : οἱ γανωτοὶ πυλῶνες οἱ ἀντίπεπτοι. Ce dernier mot n'est pas clair. Reiske, *Comm.*, p. 282, croit qu'il est question d'une porte à deux battants. Il faut peut-être lire avec Estienne ἀντίπεμπτος; ce qui désignerait un ouvrage recouvert de feuilles de métal; cf. Estienne, s. v., ἀνάπεμπτος.

5. *Cer.*, II, 15, p. 571, 580, 582.

6. Theoph. Cont., V, 27, p. 253. Le Phylax est peut-être identique avec le skevophylakion, où étaient déposées les trois saintes Croix (*Cer.*, II, 8, p. 538, 540; II, 11, p. 549, 550).

stationnait un corps de fonctionnaires faisant partie de la domesticité palatine, les diétaires. C'était le Diétarikion (τὸ Διαιταρίκιον)[1] (pl. 35 II).

Telles étaient les dépendances de la salle du trône. Ces locaux étaient disposés sur le côté sud et sur le côté nord du Chrysotriclinos et communiquaient avec la terrasse qui s'étendait à l'est de la grande salle. A l'ouest, se trouvait l'entrée principale avec le portique et le vestibule; à l'est l'édifice se terminait par une abside qui s'ouvrait sur la terrasse. Deux entrées latérales, du côté nord, le Panthéon, du côté sud, une galerie qui avoisinait la salle à manger et les appartements impériaux, donnaient aussi accès dans la salle octogonale. La coupole à seize pans dominait toutes ces dépendances qui bordaient l'édifice, dégagé à l'est par une terrasse, où, plus tard, les empereurs élèveront d'autres monuments non moins somptueux.

1. *Cer.*, I, 64, p. 289. D'après ce texte des dignitaires et des fonctionnaires, venant de la Thermastra, passent, après avoir gravi un escalier, par la porte du Diétarikion, par la *camara* devant le Panthéon, pour sortir par le monothyron sur l'heliacon. Ainsi le Diétarikion communiquait avec la *camara* du Panthéon. Le Diétarikion se trouvait sans doute au coin nord-ouest du Chrysotriclinos. Ces diétaires étaient de service au palais jour et nuit. Chaque matin, les diétaires de semaine et leur primicier allaient, avec d'autres fonctionnaires du palais, ouvrir les portes qui donnaient accès au Chrysotriclinos. Puis le papias allait déposer les clefs dans la *camara* nord-ouest du Chrysotriclinos. Cette niche communiquait probablement avec le Diétarikion (*Cer.*, II, 1, p. 518-519). Cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 155 s. La communication directe entre le Diétarikion, le Panthéon et le monothyron semble indiquer que l'emplacement assigné aux diétaires se trouvait sur le côté nord du Chrysotriclinos. Labarte, *Palais*, p. 166, qui a placé à tort le Panthéon sur le côté occidental du Chrysotriclinos, prétend que le monothyron s'ouvrait sur la niche occidentale du Chrysotriclinos; mais il donnait accès, en réalité, à la terrasse, que Labarte a confondue avec la salle du trône.

IX

LE LAUSIACOS, LE JUSTINIANOS ET LES SKYLA

Le Lausiacos (ὁ Λαυσιακός ou Λαυσιακὸς τρίκλινος) [1] fut construit par l'empereur Justinien II Rhinotmète [2] (pl. 33). Plus tard, dans la première moitié du neuvième siècle, il fut décoré de mosaïques à fond d'or par le basileus Théophile, qui l'orna en même temps d'une série de chapiteaux [3]. C'est là que l'empereur iconoclaste eut sa fameuse discussion sur les images avec les frères Théodore et Théophane, qu'il fit ensuite battre de verges dans le jardin du Lausiacos [4]. Un des prédécesseurs de Théophile, l'empereur Léon V l'Arménien, aimait à se rendre au Lausiacos pour s'y occuper des affaires de l'État [5].

Cette nouvelle construction avoisinait la salle du trône. Du Tripetôn, ou du portique du Chrysotriclinos, l'Horologion, une porte aux battants de bronze donnait accès au

1. La forme τὸ Λαυσιακόν est aussi employée, mais plus rarement.
2. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 257.
3. Theoph. Cont., III, 44, p. 147. Ces chapiteaux provenaient du palais de Basiliscus; cf. Richter, *Quellen*, p. 379.
4. Theoph. Cont., III, 14, p. 104-105; Cedrenus, t. II, p. 114-115. Une miniature de Skylitzès représente cette scène. Théophile est assis sous une coupole soutenue par des colonnes (cf. Millet, *Hautes Études*, C. 947), Plus loin le miniaturiste a reproduit la scène de la flagellation. Mais ici la forme du Lausiacos est toute différente. Ce n'est plus un édifice circulaire, mais un long bâtiment à faîte; cf. Beylié, *Habitation byzantine*, p. 122.
5. Genesius, I, p. 18; Theoph. Cont., I, 19, p. 30; Cedrenus, t. II, p. 60.

Lausiacos. Lorsque l'empereur sortait en grande pompe du Chrysotriclinos, il s'arrêtait sur le seuil de cette porte pour être adoré. Son cortège se tenait au Lausiacos sur deux files, depuis la porte qui conduisait du Tripetôn au Lausiacos jusqu'à la porte qui donnait accès à la salle voisine, le Justinianos [1]. Et quand l'empereur, à son retour, rentrait par le Tripetôn au Chrysotriclinos, il était aussi acclamé au Lausiacos par les personnages qui se tenaient sur son passage [2]. Comme le Lausiacos communiquait avec l'entrée principale de la salle du trône, il était souvent traversé par les personnages qui entraient au Chrysotriclinos ou par ceux qui en sortaient. Ici se réunissaient les différents corps de dignitaires et de fonctionnaires, soit pour être admis devant l'empereur, soit pour l'accompagner quand il sortait en procession [3].

Cette salle devait être assez vaste et occuper le front de la salle du trône [4]. Elle était décorée d'un arc soutenu par

1. *Cer.*, I, 64, p. 286; I, 11, p. 86; I, 21, p. 122-123. D'après ce dernier texte, quand les souverains sortaient du Chrysotriclinos, des fonctionnaires se tenaient devant les portes d'argent du Chrysotriclinos, d'autres vers l'Horologion. Certains fonctionnaires recevaient les souverains, quand ils franchissaient les portes de bronze qui s'ouvraient sur le Lausiacos. Comme les souverains, en sortant du Chrysotriclinos, ont passé par les portes occidentales et le Tripetòn pour gagner le Lausiacos, on doit entendre par portes de bronze les battants de la porte, qui faisait communiquer le Tripetôn et le Lausiacos. Chaque matin cette porte était ouverte (*Cer.*, II, 1, p. 518). Elle est aussi appelée porte du triclinos Lausiacos qui conduit au portique du Chrysotriclinos, c'est-à-dire à l'Horologion (*Cer.*, II, 18, p. 605).

2. *Cer.*, I, 32, p. 175; I, 11, p. 89; I, 64, p. 289.

3. *Cer.*, I, 14, p. 91; I, 19, p. 114; I, 50, p. 260; I, 64, p. 285; I, 66, p. 296; II, 3, p. 527; II, 4, p. 530; II, 15, p. 586, 588; II, 21, p. 618; II, 25, p. 626. Des sièges étaient disposés au Lausiacos pour chaque classe de dignitaires et de fonctionnaires (*Cer.*, I, 97, p. 442; II, 4, p. 530; II, 25, p. 626-627). Le siège (σκάμνον) du curopalate était placé à la porte qui conduit du Justinianos au Lausiacos (*Cer.*, I, 64, p. 288).

4. D'après Labarte, *Palais*, p. 74, p. 157, le Lausiacos aurait été une longue galerie, qui s'étendait au delà du Chrysotriclinos (pl. II, n° 92). Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 186 s., appelle aussi le Lausiacos une galerie, un passage, et lui donne sur son plan des dimensions encore plus vastes. Il suppose en outre que ce long corridor n'était couvert que dans la partie située devant le Tripetòn; le reste aurait été à ciel ouvert. Mais le Lausiacos était un triclinos, qui devait être recouvert comme les autres salles du palais. Cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 52, n. 1.

deux colonnes (τροπική)[1]. Un oratoire consacré à Basile le Grand s'y trouvait égalcment[2]. Enfin une porte de bronze donnait accès du Lausiacos à la cuisine (μαγειρεῖον)[3].

Justinien II construisit près du Lausiacos un autre triclinos, auquel il donna son nom[4]. Le Justinianos (ὁ 'Ιουστινιανοῦ ou 'Ιουστινιάνειος τρίκλινος ou ὁ 'Ιουστινιανός) fut construit en 694[5] (pl. 22). Plus tard, l'empereur Théophile le décora, en même temps que le Lausiacos, de mosaïques[6]. C'était un grand bâtiment, dont les murs resplendissaient de mosaïques à fond d'or et dont le sol était recouvert de marbres aux couleurs variées[7]. Au dire d'un poète, jamais pareille beauté ne s'était vue sur la terre[8].

1. *Cer.*, I, 50, p. 260. Après sa promotion, la patricienne à ceinture passait du Chrysotriclinos au Lausiacos et allait à cette tropiki.

2. *Cer.*, II, 8, p. 539. Cet oratoire se trouvait dans la partie gauche du Lausiacos. Le 1er août, la Croix était placée devant la porte de l'oratoire pour être adorée par le sénat; de même le troisième dimanche du Carême (*Cer.*, II, 11, p. 550). Au Carême, si les empereurs voulaient aller dans une église de la Ville, après le service liturgique célébré dans cet oratoire, les fonctionnaires se rendaient à l'endroit où les souverains allaient monter à cheval (*Cer.*, II, 13, p. 559). Le 1er janvier, à la fête de Saint-Basile, la procession impériale se rendait de l'église de la Vierge-du-Phare dans l'église du saint, d'où elle rentrait au Chrysotriclinos (*Cer.*, I, 24, p. 137). Cet oratoire était dédié à Basile le Grand, dont la mémoire était célébrée le 1er janvier. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 29; *Synax. Eccles. Const.*, p. 364, 366.

3. *Cer.*, II, I, p. 519. Après avoir ouvert les portes qui donnaient accès du Chrysotriclinos à l'Hippodrome, l'hétériarque revenait s'asseoir au Lausiacos, devant la porte de bronze qui conduit à la cuisine. Labarte, *Palais*, p. 71, 152, pl. II, n° 78, et Paspatis, 'Ανάκτορα, p. 187, pl., n° 31, placent la cuisine sur le côté ouest du Lausiacos. Il semble plus naturel, comme l'a fait observer Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 51, de placer la cuisine près des appartements impériaux et de la salle à manger du Chrysotriclinos, sur le côté est du Lausiacos. L'emplacement du ῥαφεῖον mentionné par une scolie (*Cer.*, II, 1, p. 518) ne peut être non plus déterminé avec exactitude. Une partie des fonctionnaires allaient s'y asseoir, après avoir ouvert les portes qui faisaient communiquer le Chrysotriclinos avec l'Hippodrome. C'est là que se tenaient les tailleurs (ῥάπται, ῥαφεῖς), chargés de la confection et de l'entretien des vêtements impériaux (cf. *Cer.*, II, 52, p. 725; Du Cange, *Gl. gr.*, s. v.).

4. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 527 ; Zonaras, XIV, 22, t. III, p. 322.

5. Théophane, t. I, p. 367; Cedrenus, t. I, p. 773. On trouve aussi les formes τὸ 'Ιουστινιανόν, τὸ τρίκλινον τοῦ 'Ιουστινιανοῦ.

6. Theoph. Cont., III, 44, p. 147.

7. Constantin Manassès, p. 166, v. 3868 s.

8. *Epigram. vet. poet.*, dans Banduri, *Imp. Orient.*, t. I, p. 148.

C'est dans ce monument que, en 1289, le patriarche Athanase fut investi dans sa nouvelle dignité par Andronic II Paléologue. Georges Pachymère raconte qu'à cette époque les murs et le sol brillaient encore de l'éclat des mosaïques et des marbres. Mais plus tard, comme il penchait d'un côté, il fut renversé par un vent violent soufflant du midi ; et ce magnifique monument disparut, sans laisser aucune trace de ses ruines [1]. Ainsi, au début du quatorzième siècle (Pachymère mourut vers 1310), le grand et somptueux triclinos de Justinien n'existait plus [2].

Comme dans les autres grandes salles du palais, des portières, sur lesquelles étaient tissés des oiseaux, décoraient les portes [3]. Des lustres pendaient au plafond [4]. De grandes plaques circulaires en marbre (ὀμφάλια) étaient enclavées dans le sol [5]. Lorsque l'empereur, aux grandes solennités, avait traversé le Lausiacos et pénétré au Justinianos, il allait se placer sur le premier omphalion et son cortège se prosternait à terre et l'acclamait [6].

Le Justinianos communiquait par une porte avec le Lausiacos [7]. Comme ce dernier, il servait de salon d'attente

1. G. Pachymère, *de Andron. Palaeol.*, II, 15, t. II, p. 145. D'après Labarte, *Palais*, p. 181, le Justinianos aurait été oblique par rapport au Lausiacos. Mais le mot λέχριος employé par Pachymère indique plutôt qu'à cette époque, le monument penchait d'un côté (τῷ χρόνῳ παρεγκλιθείς).

2. Dans le livre des *Cérémonies*, il est appelé μέγας (II, 2, p. 524), λαμπρότατος (II, 52, p. 757, 763), περιφανέστατος (II, 52, p. 762, 765), εὐπρεπέστατος (I, 65, p. 293), περίβλεπτος (II, 18, p. 603 ; II, 52, p. 753, 764, 775).

3. *Cer.*, II, 15, p. 595 ; II, 2, p. 523. A l'une des portes du Justinianos pendait un ταγηνάριον βῆλον (v. plus haut, p. 46 n. 3).

4. *Cer.*, II, 15, p. 580. Au Lausiacos et au Justinianos pendaient des polycandila et des ὁλόφωτα. Par ce mot on désignait sans doute de grands lustres, formés d'un vaste cercle de métal sur lesquels était disposées une quantité de lampes. Ces lustres devaient être assez semblables à ceux qui éclairent aujourd'hui les mosquées de Constantinople.

5. *Cer.*, II, 2, p. 524.

6. *Cer.*, I, 11, p. 87 ; I, 64, p. 286.

7. *Cer.*, I, 64, p. 285, 286, 288 ; I, 66, p.296 ; I, 11, p. 89 ; I, 19, p. 114 ; I, 21, p. 122 ; II, 15, p. 588. Chaque matin, après avoir ouvert la porte qui donnait accès de l'Horologion au Lausiacos, on ouvrait le triclinos de Jus-

où les fonctionnaires et les dignitaires venaient s'asseoir [1]. Comme les personnages se réunissaient souvent là pour prendre part aux cérémonies ou aux processions [2], le Justinianos est parfois désigné sous le nom de triclinos de la procession [3].

Comme le Chrysotriclinos, le triclinos de Justinien servit aux empereurs de salle de festin. Plusieurs fêtes religieuses et civiles se terminaient ici par un banquet ; et l'empereur venait s'asseoir à son auguste table avec ses invités [4]. Les Sarrasins et la princesse Olga y festoyèrent aussi. Pour ces festins somptueux, on utilisait un service en argent ciselé [5]. La princesse russe avait été auparavant reçue dans cette même salle par l'impératrice Hélène, femme de Constantin VII. On avait dressé pour la circonstance une estrade (πούλπιτον), recouverte d'étoffes et sur laquelle était dressé le grand trône de l'empereur Théophile. La souveraine y prit place et lorsque les femmes des dignitaires eurent été introduites, la princesse russe fit son entrée avec sa suite [6].

Le triclinos de Justinien, qui était attenant au Lausiacos, communiquait avec l'Hippodrome par les Skyla (τὰ Σκῦλα), qui furent probablement construits par Justinien II. Les

tinien (*Cer.*, II, 1, p. 518). C'était probablement la porte faisant communiquer le Lausiacos avec le Justinianos.

1. Chaque classe de fonctionnaires et de dignitaires avait ses sièges spéciaux (σκάμνα) ; (*Cer*, II, 2, p. 523-524 ; I, 66, p. 296).

2. *Cer.*, I, 12, p. 89-90 ; I, 14, p. 91 ; I, 15, p. 97 ; I, 16, p. 97 ; I, 32, p. 171; I, 47, p. 236 ; I, 61, p. 277.

3. *Cer.*, I, 64, p. 286 : ὁ Ἰουστινιανὸς τρίκλινος τῆς προελεύσεως ; I, 29, p. 161 : ὁ μέγας τρίκλινος τῆς προελεύσεως.

4. *Cer.*, I, 32, p. 175-176 ; I, 61, p. 277 ; I, 65, p. 293 ; I, 66, p. 301 ; App. ad lib. I, p. 502 ; II, 18, p. 603 ; II, 52, p. 753, 757, 762, 763, 764, 765, 773, 775, 777, 779, 780, 782. La table impériale est appelée τιμία ou ἀποκοπτή. C'était la table d'honneur, séparée des autres. L'empereur y prenait place avec les invités de marque. Le festin, auquel l'empereur prenait part assis à cette table, prenait le nom de κλητώριον ἀποκοπτόν (cf. *Cer.*, II, 15, p. 597). Dans deux cas, les empereurs assistaient au festin couchés sur des lits (ἀκουμβίζοντες) ; *Cer.*, I, 29, p. 161 ; I, 65, p. 293.

5. *Cer.*, II, 15, p. 592, 596. Ce service était conservé dans le vestiarion du Carianos.

6. *Cer.*, II, 15, p. 595-596.

Skyla touchaient l'une des extrémités du Justinianos[1] et communiquaient par une porte avec l'Hippodrome[2], d'où l'on entrait directement aux Skyla (pl. 21). C'était, avec la Chalcé, une des entrées principales du palais. Les empereurs y passaient parfois aux grandes solennités[3]. Souvent aussi, les fonctionnaires et les dignitaires entraient de l'Hippodrome aux Skyla et au Justinianos[4]. Ainsi, les Skyla étaient une sorte de vestibule faisant communiquer le triclinos de Justinien avec l'Hippodrome. Ce vestibule était demicirculaire (ἡμικύκλιον)[5]. Son nom provenait probablement des trophées et des dépouilles qui en ornaient les murs.

Ce vestibule était situé à l'ouest du triclinos de Justinien[6]. Après avoir franchi les Skyla, on entrait dans la

1. Lorsque le proèdre du sénat entrait au palais par les Skyla, certains fonctionnaires allaient au-devant de lui à l'entrée du triclinos de Justinien, qu'il traversait pour entrer au Lausiacos (*Cer.*, I, 97, p. 442). Les Skyla sont appelés une fois la partie extrême (ἄκρα) du Justinianos (*Cer.*, I, 21, p. 123). Au festin donné par l'empereur, le jour anniversaire de sa naissance, dans le triclinos de Justinien, les invités, sur l'ordre du basileus, enlevaient leur vêtement d'apparat, qui étaient remis aux serviteurs, se tenant aux Skyla (*Cer.*, I, 61, p. 277-278).

2. *Cer.*, II, 1, p. 518. Chaque matin, après avoir ouvert les portes qui fermaient le Justinianos et les Skyla, on ouvrait la porte qui conduisait à l'Hippodrome.

3. Le mardi après Pâques, quand l'empereur se rendait à Saint-Serge, il passait par le Justinianos, les Skyla et l'Hippodrome. Au retour, le même trajet était suivi (*Cer.*, I, 11, p. 87, 89). Léon V l'Arménien, après sa proclamation (813), fit son entrée au palais par les Skyla (cf. Genesius, 1, p. 7; Theoph. Cont., I, 9, p 19). Et c'est de là qu'après son assassinat (820), son corps fut traîné à l'Hippodrome (Theoph. Cont., II, 1, p. 40 ; Cedrenus, t. II, p. 67). L'empereur Théophile rentra aussi triomphalement au palais par les Skyla (*Cer.*, App. ad lib. I, p. 507).

4. *Cer.*, I, 19, p. 114; I, 47, p. 236 ; I, 97, p. 442; I, 32, p. 171. Les patrices, après leur promotion, sortaient par les Skyla, pour aller à l'église de Saint-Étienne-de-l'Hippodrome (*Cer.*, I, 48, p. 249 ; cf. I, 47, p. 239 ; I, 48, p. 251). Les Sarrasins entrèrent aussi au palais par l'Hippodrome, les Skyla et le Justinianos. Après la réception, ils suivirent le trajet inverse (*Cer.*, II, 15, p. 584, 588).

5. Les symponi et les logothètes étaient promus à l'hémicycle des Skyla ou à la Thermastra ; de même le questeur, le deuterevon et l'antigrapheus (*Cer.*, I, 57, p. 273 ; I, 55, p. 269 ; I, 56, p. 272 ; I, 58, p. 274).

6. A la procession du dimanche, lorsque le drongaire de la veille était entré au triclinos de Justinien, il allait se placer en haut, le visage tourné vers la partie occidentale, c'est-à-dire vers les Skyla (*Cer.*, II, 2, p. 524). Le drongaire avait traversé le Justinianos dans toute sa longueur et était allé se placer dans la partie orientale, en faisant face aux Skyla. Certains fonctionnaires étaient alors introduits et allaient prendre place sur leur

partie occidentale du Justinianos et, après avoir traversé cette salle dans toute sa longueur, on arrivait dans la partie orientale, au delà de laquelle s'étendait un jardin (μεσοκήπιον)[1].

Le triclinos de Justinien était donc limité à l'ouest par les Skyla et à l'est par un espace à ciel ouvert. Il communiquait, d'autre part, avec le Lausiacos, qui était situé à l'ouest du Chrysotriclinos. La salle du trône s'élevait donc à une certaine distance de l'Hippodrome. Pour se rendre du Cirque au Chrysotriclinos, il fallait, en effet, traverser les Skyla, le Justinianos et le Lausiacos[2]. Ainsi, du côté de l'Hippodrome, une entrée donnait accès à deux salles somptueuses, élevées par Justinien II, le Lausiacos et le Justinianos, qui reliaient la salle du trône au Cirque[3].

siège. Le τυμπάνεον du Justinianos, par où ces personnages entraient, se trouvait en bas, du côté des Skyla ; c'était vraisemblablement le tambour de la porte qui des Skyla conduisait au Justinianos. De même, les Sarrasins, après être entrés par l'Hippodrome et les Skyla, allèrent s'asseoir dans la partie occidentale du triclinos de Justinien (*Cer.*, II, 15, p. 584).

1. *Cer.*, II, 15, p. 585. Après le festin au Chrysotriclinos, les Sarrasins allèrent s'asseoir au triclinos de Justinien, dans la partie orientale, vers le jardin.

2. *Cer.*, I, 19, p. 114. Le sénat, venant de l'Hippodrome, passe par les Skyla, le Justinianos, le Lausiacos et entre au Chrysotriclinos ; cf. *Cer.*, I, 11, p. 89 ; II, 15, p. 588. Le trajet du Chrysotriclinos aux Skyla et à l'Hippodrome par le Lausiacos et le Justinianos est également décrit ; cf. *Cer.*, I, 11, p. 86-87 ; I, 21, p. 122 ; II, 15, p. 588.

3. Labarte, *Palais*, p. 81 s., 179 s., pl. II, n° 109, donne au Justinianos une orientation qui semble exacte, mais la longueur, presque égale à celle de l'Hippodrome paraît exagérée. Les Skyla ont, sur son plan, (n° 110), la forme de deux hémicycles ; de plus, il n'indique pas la sortie des Skyla à l'Hippodrome. D'après lui, les Skyla n'auraient pas communiqué avec le Cirque, mais avec un Hippodrome du palais ou Hippodrome couvert (n° 42), qu'il place à côté du Justinianos. On verra plus loin que cet Hippodrome n'existait pas et que les raisons données par Labarte pour justifier son existence ne sont pas probantes. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 145-149, 176-177, 253, donne au Justinianos la même orientation que Labarte et place l'Hippodrome du palais perpendiculairement au triclinos de Justinien. Il indique avec raison sur son plan la sortie des Skyla, à l'ouest du Justinianos. Mais cette sortie donne accès non pas à l'Hippodrome, mais à la place de l'Augustéon que Paspatis a placée à tort entre le palais et l'Hippodrome. Selon lui, le triclinos de Justinien aurait été la salle à manger par excellence ; mais le nom d'aristeterion n'est jamais donné au Justinianos. Paspatis a confondu ce dernier avec la salle à manger du Chrysotriclinos ; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 54 s., p. 60, n. 2.

X

LES PHIALES DES DEUX FACTIONS

Les accroissements du palais sous le règne du Rhinotmète ne se bornèrent pas au Lausiacos et au Justinianos. Justinien II construisit aussi, en 694, une phiale, qui devait servir aux réceptions de la faction bleue. Cette phiale fut édifiée sur l'emplacement d'une église, située près du palais, la Vierge-du-Métropolite, qui fut détruite sur l'ordre du basileus, malgré la résistance du patriarche Callinicos[1].

La phiale des Bleus subsista jusqu'au moment où Basile Ier, dans la seconde moitié du neuvième siècle, construisit sur son emplacement un bain luxueux[2]. Ainsi cette phiale était située près du palais. Le livre des *Cérémonies* permet d'en préciser la situation.

Une réception (δέξιμον) avait lieu, en effet, dans les phiales des deux factions, le lundi de l'Antipascha, premier dimanche après Pâques. Après la réception dans la phiale des Verts, l'empereur rentrait par le Justinianos, le Lausiacos, et le Tripetôn au Chrysotriclinos et allait déposer son costume de cérémonie dans la niche de Saint-Théodore, où il s'asseyait jusqu'à ce que les préparatifs de la réception dans la phiale des Bleus fussent terminés. Quand

1. Théophane, t. I, p. 368 ; Cedrenus, t. I, p. 774.
2. Theoph. Cont., V, 90, p. 336.

tout était prêt, le basileus prévenu revêtait son costume d'apparat et sortait par les portes orientales qui, de la conque du Chrysotriclinos, s'ouvraient sur l'heliacon. L'empereur allait se placer sur la plaque circulaire de porphyre, enclavée dans le sol de la terrasse, et recevait l'adoration des fonctionnaires et des dignitaires, qui se tenaient sur deux files, depuis la porte du Chrysotriclinos jusqu'au trône sur lequel l'empereur, après avoir fait trois fois le signe de la croix sur l'assemblée, prenait place. Ce trône (σέντζον) était placé sous un baldaquin (καμελαύκιον). Devant, se dressait une balustrade sur laquelle on s'appuyait pour regarder dans la phiale [1]. Après la cérémonie,

1. *Cer.*, I, 64, p. 288-291. La barrière (στήθεον, κάγκελλον) placée devant le trône, se composait de petites colonnes (κιόνια) s'élevant à hauteur de poitrine (cf. Germain, *Rerumeccles. contempl.*, dans Migne, *P. G.*, t. XCVIII, col. 389 ; Estienne, s. v. ; Du Cange, *Gloss, gr.*, s. v. στῆθος). Un trône semblable se trouvait à la phiale des Verts (*Cer.*, I, 64, p. 286-288). Dans les deux cas, au moment où l'empereur va prendre place sur le trône, le cubiculaire étend le parakypticon (ἐφαπλοῖ τὸ παρακυπτικόν) au-dessus de la barrière. D'autres passages mentionnent les παρακυπτικὰ κάγκελλα près desquels les fonctionnaires et les dignitaires se tenaient, ou sur lesquels ils s'appuyaient (*Cer.*, I, 67, p. 302 ; I, 64, p. 287). De même à l'Hippodrome, au Cathisma, il y avait un προκυπτικὸν κλουβίον, une balustrade d'où l'empereur regardait dans le Cirque (*Cer.*, II, 20, p. 613; I, 72, p. 360 ; cf. Sophocles, *Gr. Lex* , s. v., Du Cange, *Gloss. gr.*, s. v., κλοβός ; *Gloss. lat.*, s. v. *clubum*). Cette balustrade est aussi appelée parakyptica (*Cer.*, I, 70, p. 342). Dans les églises de Constantinople, à Saint-Mokios, à Sainte-Sophie, à Saint-Serge, il y avait dans les galeries (catechoumenia) un parakypticon d'où l'empereur assistait au service liturgique (*Cer.*, I, 17, p. 103; I, 22, p. 125 ; I, 11, p. 88). Le parakypticon était l'endroit d'où l'on regarde (παρακύπτειν, προκύπτειν ; *Cer*, I, 68, p. 304 ; I, 63, p. 283). Ce pouvait être une fenêtre (cf. Du Cange, *Gloss. gr.* s. v. ; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.; Estienne, s. v.), ou une balustrade. L'endroit, d'où l'empereur assistait à la cérémonie, s'appelait aussi πρόκυψις ou πρόκυμμα (Codin., *de Offic.*, VI, p. 48; Koumanoudis, Συναγ. λέξεων ἀθησαυρ., s. v.; *Cer.*, II, 18, p. 600). C'est ainsi qu'est appelé, dans ce dernier texte, l'endroit d'où, à la phiale du Triconque, les empereurs assistaient sur leur trône aux réceptions. Ici aussi il est question d'un parakypticon qui est suspendu. Il ne s'agit pas d'une fenêtre ou d'une balustrade. Ce parakypticon, on l'a vu, était étendu par le cubiculaire au-dessus de la barrière, devant le trône. C'était probablement un rideau suspendu entre les colonnes du baldaquin sous lequel était placé le trône. Il était levé au moment où l'empereur venait s'y asseoir; v. des trônes surmontés d'un baldaquin, entre les colonnes duquel pendent des rideaux dans Beylié, *Habitat. byz.*, p. 186 ; Molinier, *Histoire générale des Arts appliq. à l'Industrie*, Paris, 1896, t. I, pl. V, 3.

l'empereur se levait, traversait la terrasse et rentrait ensuite au Chrysotriclinos [1].

Ainsi, la phiale des Bleus avoisinait la terrasse du Chrysotriclinos. Le trône impérial était placé sur cette terrasse, d'où, par des escaliers (βάθρα), on descendait sur la place au milieu de laquelle se dressait une fontaine, la phiale [2].

La faction des Verts avait aussi sa phiale, qui se trouvait à l'est du palais. On ignore à quelle époque elle fut construite, mais on sait qu'elle subsista jusqu'au moment où Basile Ier construisit sur son emplacement une église [3]. Le livre des *Cérémonies* décrit une réception dans cette phiale. Le basileus s'y rendait le lundi de l'Antipascha, avant la cérémonie qui avait lieu, le même jour, dans la phiale des Bleus. L'empereur, sortant du Chrysotriclinos, passait par le Tripetôn, le Lausiacos et gagnait le triclinos de Justinien, où il allait se placer sur la première plaque circulaire pour être adoré par l'assistance. Puis, il passait par une porte qui, du Justinianos, s'ouvrait sur une terrasse (heliacon), et allait s'asseoir sur son trône. La cérémonie terminée, il se levait, rentrait au Justinianos et regagnait le Chrysotriclinos par le même chemin qu'à l'aller [4].

Comme la phiale des Bleus, la phiale des Verts était donc située près d'une terrasse, où l'on avait accès du Justianos. Le trône de l'empereur était aussi placé sur cette terrasse, qui dominait la place de la phiale où l'on descen-

1. *Cer.*, I, 64, p. 292. Dans le texte *Cer.*, I, 67, p. 301-303, où il est question de réceptions dans les grandes phiales, la phiale du Triconque est seule mentionnée (*ibid.*, p. 303); mais le début du chapitre (*ibid.*, p. 301-302) doit avoir trait à la phiale des Bleus ou à celle des Verts. Une porte de l'heliacon, avec un seuil de marbre, et une portière y sont indiquées. Près de la phiale des Verts, qui avoisinait le Justinianos, se trouvait aussi un heliacon (v. plus bas).

2. Théophane, t. I, p. 368; Cedrenus, t. I, p. 774.

3. Theoph. Cont., V, 90, p. 336. L'auteur ne donne pas le nom de cette église.

4. *Cer.*, I, 64, p. 285-289. La porte, par laquelle l'empereur sortait du Justinianos sur la terrasse (*ibid.*, p. 286, 288), était une porte latérale (ἀπὸ πλαγίας), distincte de la porte qui faisait communiquer le Lausiacos avec le Justinianos et de celle qui s'ouvrait sur les Skyla.

dait par des marches [1]. Cette phiale, sur l'emplacement de laquelle Basile Ier construisit une église, était située à l'est du palais [2]. Comme, d'après le livre des *Cérémonies*, elle se trouvait près du Justinianos, sa situation à l'extrémité orientale de ce triclinos paraît assez probable [3].

Ainsi, la phiale des Verts, près du triclinos de Justinien, faisait pendant à la phiale des Bleus construite par Justinien II près du Chrysotriclinos. Ici, comme là, une terrasse, de laquelle l'empereur, assis sur son trône, présidait la cérémonie, dominait la phiale. Autour de cette fontaine, dont l'eau tombant dans la vasque rafraîchissait la place, les factions du Cirque dansaient et évoluaient à leur aise, sous les yeux du basileus [4].

1. *Cer.*, I, 64, p. 285, 287. Tous ceux qui devaient prendre part à la cérémonie se tenaient en bas dans la phiale. Au cours de la réception, les domestiques des tagmata descendaient dans la phiale.

2 Theoph. Cont., V, 90, p. 336.

3. Labarte, *Palais*, p. 181-182, place l'heliacon (pl. II, n° 113) à l'extrémité occidentale du Justinianos, sur le côté sud du triclinos. D'après lui, du haut de cette terrasse, on dominait tout l'Hippodrome et l'empereur s'y plaçait pour bénir le peuple réuni dans le Cirque. La phiale des Verts, que Labarte appelle sans raison la phiale des Skyla (pl. II, n° 118), est placée aussi à l'extrémité occidentale du Justinianos, mais sur le côté nord, et elle est séparée de la terrasse par le Justinianos et les Skyla. Mais le texte (*Cer.*, I, 64, p. 285 s.) indique la proximité immédiate de l'heliacon et de la phiale. L'heliacon, sur lequel était placé le trône impérial, était relié à la phiale par des marches. Ainsi la place que Labarte assigne à l'heliacon par rapport à la phiale est inconcevable. On ne s'explique pas non plus pourquoi Labarte, en s'appuyant sur le texte, *Cer.*, I, 64, p. 287, prétend que le basileus bénissait du haut de l'heliacon le peuple réuni dans l'Hippodrome. Il n'est pas question de l'Hippodrome dans le texte et rien n'autorise à supposer que l'heliacon et la phiale étaient situés près de l'Hippodrome. En réalité l'empereur, se tenant à l'heliacon, bénissait le λαός réuni dans la phiale des Verts; de même qu'il bénissait de la terrasse du Chrysotriclinos le λαός réuni dans la phiale des Bleus (*Cer.*, I, 64, p. 291). Le même cérémonial avait lieu aussi à la phiale du Triconque (*Cer.*, I, 66, p. 299). Dans tous ces cas, il s'agit de personnages réunis dans la phiale. L'empereur faisait aussi le signe de la croix sur l'assemblée réunie à l'Hippodrome; mais il se tenait dans ce cas, non pas à l'heliacon près du Justinianos, mais au Cathisma (*Cer.*, I, 68, p. 307). Paspatis, 'Ανάκτορα, p. 260, a identifié l'hémicycle des Skyla avec l'heliacon qu'il place, comme Labarte, à l'extrémité occidentale du triclinos de Justinien (pl., n° 60). Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 35 s., 63 s., a relevé avec raison ces erreurs.

4. Sur ces phiales, v. J. Strzygowski, dans *Mitteilungen K. D. Archæologischen Instituts*, Rome, 1903, t. XVIII, p. 185 s.

XI

L'ÉGLISE DE LA VIERGE-DU-PHARE

Au milieu du huitième siècle, Constantin V Copronyme (741-775) ajouta aux constructions de Justinien II un nouvel édifice, une église qui s'élevait au Phare. Un siècle plus tard, après la victoire définitive de l'orthodoxie, Michel III, en 866, faisait déterrer le cadavre du fondateur de l'église, et, après l'avoir fait battre de verges et brûler, il ordonnait de scier le sarcophage en marbre vert où reposait l'empereur iconoclaste pour en faire un cancel (στήθεα) à l'église du Phare[1].

Le Phare (Φάρος), qui avait donné son nom à l'église, était une tour dont les feux guidaient les navigateurs pendant la nuit[2]. C'était aussi une station de signaux, qui faisait communiquer le palais avec les provinces asiatiques au moyen de feux allumés de distance en distance. Le premier phare secondaire de la ligne d'Asie, situé sur le mont Saint-Auxence, transmettait les signaux aux diétaires qui veillaient jour et nuit sur la terrasse (ἡλιακόν ou ἡλιακός) du Phare[3]

1. Leo Grammat., p. 248-249. L'église fut construite avant 768, car en cette année les fiançailles d'Irène avec Léon, fils du Copronyme, eurent lieu à l'église du Phare (cf. Théophane, t. I, p. 444). Labarte, *Palais*, p. 123, l'attribue faussement à Basile le Macédonien.
2. Theoph. Cont., I, 10, p. 19.
3. Theoph. Cont., IV, 35, p. 197; Cedrenus, t. II, p. 174 ; *Cer.*, App. ad. lib., I, p. 492.

(pl. 42). D'ici, la vue s'étendait au loin sur la mer et les montagnes de Bithynie.

Sur cette terrasse s'élevait l'église consacrée à la Mère-de-Dieu (Θεοτόκος, Θεομήτωρ), à la Dame du logis (Οἰκοκυρά) qui avait sous sa garde la demeure impériale[1] (pl. 38). On y avait accès du Chrysotriclinos[2], soit par les portes orientales de la salle du trône[3], soit par la galerie qui faisait communiquer les appartements impériaux, au sud du Chrysotriclinos, avec la terrasse[4], soit enfin par la porte à un battant qui se trouvait sur le côté nord de la salle[5].

Ainsi, cette église se trouvait en relation étroite avec la salle du trône et les appartements impériaux. Elle jouait un rôle très important dans les cérémonies de la cour. Des mariages impériaux y furent célébrés[6]. Aux fêtes religieuses, elle fut souvent le point de départ des processions impériales[7]. Les empereurs s'y rendaient aussi pour assister au service liturgique ou pour accomplir certains actes rituels prescrits par le cérémonial[8].

1. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 19, 33 ; Nicet. Paphl. *Vita S. Ignat.* dans Migne, *P. G.*, t. CV, col. 493. L'église est appelée le plus souvent église de la Theotocos du Phare, ou simplement église du Phare (Théophane, t. I, p. 444; Theoph Cont., I, 20, p. 32; Leo Gramm., p. 249; *Cer.*, II, 52, p.765; *Synax. eccles. Const.*, p. 725; Combefis, *Orig. rerumque Const. manip.*, Paris, 1664, p. 100).

2. *Cer.*, I, 14, p. 94-95; I, 32, p. 175; I, 19, p. 114; I, 30, p. 162.

3. *Cer.*, I, 19, p. 114; I, 39, p. 201-202; v. plus haut, p. 83.

4. *Cer.*, I, 19, p. 116; I, 20, p. 119; I, 24, p. 137; v. plus haut, p. 90.

5. *Cer.*, I, 20, p. 119; v. plus haut, p. 91.

6. *Cer.*, I, 39, p. 201.

7. Le 1er janvier, à la fête de Saint-Basile, la procession partait de l'église de la Vierge-du-Phare pour se rendre à l'église de Saint-Basile (*Cer.*, I, 24, p. 137). Aux Rameaux, après la distribution des croix au Chrysotriclinos, la procession allait de l'église du Phare dans les églises de Daphné (*Cer.*, I, 32, p. 174; II, 52, p. 763). Quand la fête de l'Annonciation tombait à Pâques, la procession se rendait de l'église du Phare à l'église de la Vierge à Daphné (*Cer.*, I, 9, p. 71). Le 1er mai, à la fête de la Nouvelle-Église, la procession partait aussi de la Vierge-du-Phare (*Cer.*, I, 20, p. 120; II, 52, p. 775).

8. Le Jeudi, le Samedi saints et le jeudi après Pâques, les empereurs y assistaient au service liturgique (*Cer.*, I, 33, p. 177; I, 35, p. 183; II, 52, p. 765; I, 14, p. 94). La veille de la fête du prophète Élie, on y célébrait l'office des Vêpres (ἑσπερινόν, λυχνικόν) et l'empereur distribuait aux assistants de petites croix en argent (*Cer.*, I, 19, p. 114-115; II, 52, p. 776). La

Cette église avait un narthex[1] où, le Jeudi saint, l'empereur, après la liturgie, distribuait aux dignitaires et aux fonctionnaires des fruits et de la cannelle[2]. A l'anniversaire de la consécration de la Nouvelle-Église, les souverains se rendaient au narthex de l'église du Phare, tandis que le patriarche, qui les accompagnait, pénétrait dans le sanctuaire (θυσιαστήριον) pour y dire la prière rituelle. Il en sortait ensuite portant l'Évangile, et, accompagné du sous-diacre tenant la croix processionnelle, il allait aux portes royales (βασιλικαὶ πύλαι) qui faisaient communiquer le narthex avec la nef. Ici les souverains baisaient l'Évangile et la croix, puis sortaient, avec le patriarche, par la porte qui s'ouvrait sur la terrasse (heliacon)[3]. A la promotion de la patricienne à ceinture, les souverains allaient aussi se placer près des portes de l'église, en faisant face à la porte du milieu et en tournant le dos à l'est. Puis, suivant le cérémonial accoutumé, ils remettaient à la patricienne les insignes de sa dignité[4].

Ainsi, l'église était précédée d'un narthex[5], par où l'on pénétrait dans la nef. A l'est, elle se terminait par une abside, occupée par le sanctuaire[6].

Les textes du livre des *Cérémonies* ne permettent pas de saisir la structure architecturale de la Vierge-du-Phare. Mesaritis, qui en était le skevophylax au début du trei-

veille des Rameaux, le lychnicon y avait lieu aussi et de grandes palmes étaient distribuées (*Cer.*, I, 31, p. 171). Le dimanche de la semaine du milieu du jeûne, on y adorait les saints bois (*Cer.*, I, 29, p. 161 ; I, 30, p. 162) et le Vendredi saint, la sainte lance (*Cer.*, I, 34, p. 179-180).

1. *Cer.*, I, 24, p. 137.

2. *Cer.*, I, 33, p. 178.

3. *Cer.*, I, 20, p. 119-120. A Sainte-Sophie, les portes royales étaient celles qui faisaient communiquer le narthex intérieur avec le milieu de la nef; cf. mon étude sur *Sainte-Sophie de Constantinople*, p. 3.

4. *Cer.*, I, 50, p. 257-258.

5. Le paranarthex, par où sort le préposite pour aller chercher la patricienne, qui se trouve au Phylax, doit être un narthex latéral (*Cer.*, I, 50, p. 257); cf. Koumanoudis, Συναγ. λέξεων ἀθησαυρ., s. v., παρανάρθηξ.

6. D'après le texte, *Cer.*, I, 50, p. 257, les souverains regardaient la porte du milieu et tournaient le dos à l'est. Ils avaient devant eux la porte d'entrée et, derrière eux, le sanctuaire

zième siècle [1], donne quelques renseignements intéressants sur la disposition et l'ornementation de l'église à cette époque.

Parmi les portes d'entrée (πρόθυρα), l'une, celle qui donnait accès de l'extérieur au narthex, était une grille à deux battants (πολυοπὸν δίθυρον, δικτυωτόν). Ces belles portes (ὡραῖαι πύλαι) étaient en argent. Des fenêtres (θυρίδες) éclairaient le vestibule[2]. L'église était précédée d'un atrium entouré de murs, d'où l'on voyait la tour du Phare (φανός) [3]. Le côté sud était éclairé par des fenêtres (φωτιστικά) formées d'un treillis en bois et de vitres [4]. Mesaritis signale aussi une abside latérale (διακονικόν), à droite de la grande abside [5]. Ainsi, l'église avait trois absides, car, du côté nord, l'absidiole de la prothèse faisait pendant au diaconicon.

Dans l'autel, au-dessus de la sainte table, resplendissait un *ciborium* en argent, soutenu par quatre colonnes argentées et dorées. Il avait la forme d'une pyramide [6]. Des croix revêtues d'or, enchassées de pierres précieuses

1. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 29. M. Heisenberg (*ibid.*, p. 65) entend par belles portes celles qui conduisaient du narthex dans l'église; mais ces dernières étaient les portes royales. Les belles portes étaient, comme à Sainte-Sophie, celles qui s'ouvraient sur l'atrium et donnaient accès de l'extérieur au narthex. Cf. mon étude sur *Sainte-Sophie de Constantinople*, p. 2 s.

3. *Ibid.*, p. 33. Par ὁ περὶ τὸν λουτρῶνα τοῖχος, l'auteur désigne l'atrium entouré de murs, au milieu duquel se dressait la fontaine, la phiale. Le mot λουτρών est synonyme de λουτήρ; cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 96, 103; *Byzant. Zeitschr.*, t. X, 1901, p. 466-467.

4. *Ibid.*, p. 33, 34, 35. Ce côté sud (μεσημβρινὸν κλίτος) était le côté qu'on avait à sa droite en entrant (δεξιὸν κλίτος τῷ πρὸς τὸν ναὸν εἰσιόντι). M. Heisenberg (*ibid.*, p. 67) entend par là le côté sud de l'église avec l'abside; il est simplement question ici du bas-côté sud. Et rien n'indique qu'il y ait eu de ce côté une entrée. Les fenêtres du côté sud recevaient le matin les rayons du soleil, ce qui confirme l'orientation de l'église, qui avait son abside à l'est.

5. *Ibid.*, p. 35-36. Les διάστυλα du diaconicon sont sans doute une barrière séparant l'abside latérale, du bas-côté sud. Mesaritis signale, dans ce réduit (γωνία) où l'on conservait les vêtements sacrés, un σάκκος. M. Heisenberg, *ibid.*, p. 68, entend à tort par diaconicon la place réservée aux diacres sur le bêma.

6. *Ibid.*, p. 35. La *ciborium* est appelé καταπέτασμα. M. Heisenberg (*ibid.*, p. 67-68) a très bien défini le sens dans lequel ce mot est employé ici.

et de perles, décoraient le sanctuaire. Au-dessus de la sainte table, des colombes en or pâle étaient suspendues. Avec leurs ailes aux plumes souples, ornées de pierres vertes et de perles, elles semblaient suspendre leur vol pour se poser. Dans leur bec, elles ne portaient pas le rameau d'olivier, mais des brindilles en perles formant une croix[1].

Ces richesses avaient été accumulées là depuis des siècles. Constantin Porphyrogénète y avait déposé une grande croix[2]. Les colombes, les couronnes et les lustres (polycandila) de l'église servaient à l'ornementation du Chrysotriclinos, aux jours de grande réception[3]. Un grand nombre de reliques y étaient conservées, parmi lesquelles la sainte lance[4], et l'image du Christ non-faite-de-main-d'homme, qui y fut déposée en 944[5].

Sur les murs de l'église, se développait le cycle de l'histoire évangélique. On y voyait la Nativité, le Baptême, les miracles du Christ, la Transfiguration, les scènes de la Passion : Lavement des pieds, Sainte-Cène, Jésus devant Pilate, Crucifixion, Mise au tombeau, et la Descente aux Limbes (Anastasis)[6]. Cette décoration n'était certainement pas contemporaine de la construction de l'église. Constantin V, ni les empereurs iconoclastes, ses successeurs,

1. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 35.
2. *Cer.*, II, 40, p. 640.
3. *Cer.*, II, 15, p. 580, 581, 586.
4. *Cer.*, I, 34, p. 179-180.
5. Combefis, *Orig. rerumque Const. manip.*, Paris, 1664, p. 100; *Synax. eccles. Const.*, p. 900. La liste des reliques que signale Mesaritis, *ibid.*, p. 29 s., complète l'énumération d'Antoine de Novgorod (cf. *Itin. russes en Orient*, t. V, p. 97-98).
6. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 31, 32, 66. Mesaritis ne suit pas, dans son énumération, l'ordre chronologique. La Transfiguration vient après le Lavement des pieds et la Sainte-Cène. Il mentionne, avec les sujets représentés, certaines reliques conservées dans l'église. Ainsi il indique avec la Crucifixion, le marchepied (ὑποπόδιον) sur lequel reposaient les pieds du Christ sur la croix; avec la Mise au tombeau, la pierre du Sépulcre; avec l'Anastasis, le suaire et les bandelettes. La Crucifixion est mentionnée deux fois. Bien que les sujets ne soient pas tous désignés avec précision, on peut supposer que le cycle de l'histoire évangélique était complet.

n'ont pu autoriser à l'intérieur du palais une ornementation où la figure humaine occupait une aussi large place. Cette décoration remonte, au plus tôt, au milieu du neuvième siècle.

Au début du treizième siècle, l'église de la Vierge-du-Phare était encore un des sanctuaires les plus riches et les plus vénérés du palais [1]. Ses dimensions ne semblent pas avoir été très grandes [2]. Orientée à l'est, elle s'élevait non loin du Chrysotriclinos, près du Phare, sur la terrasse qui dominait la mer [3]. Elle se trouvait ainsi à proximité des appartements impériaux. La Vierge, la Dame du logis, à qui ce sanctuaire avait été consacré et dont l'image devait briller dans l'abside, veillait ainsi sur la personne sacrée du basileus.

1. C'est probablement dans cette église que Baudouin fut élu empereur en 1204. D'après Villehardouin, *la Conquête de Constantinople*, éd. de Wailly, Paris, 1872, p. 152, l'élection eut lieu dans une « mult riche chapele, qui dedenz le palais ere »; le « grant palais » que signale en même temps Villehardouin doit être le Chrysotriclinos.

2. Antoine de Novgorod, *loc. cit.*, p. 98, l'appelle une petite église. Elle est désignée aussi sous le nom d'oratoire, εὐκτήριον; cf. Genesius, I, p. 7; *Synax. eccles. Const.*, p. 331.

3. Labarte, *Palais*, p. 172, a placé l'église de la Vierge-du-Phare (pl. II, n° 106) à l'extrémité méridionale de la terrasse, en l'orientant au sud. Paspatis, Ἀνάκτορα, l'a orientée avec raison à l'est (pl. n° 17), mais il l'a placée à tort en dehors de la terrasse. M. Reber, *Karol. Palast.*, place, sur son plan, l'église loin du Chrysotriclinos (W.) et sans communication avec lui; ce qui est en contradiction avec les textes.

XII

LE TRICONQUE ET SES DÉPENDANCES

Dans le deuxième quart du neuvième siècle, Théophile, le dernier empereur iconoclaste, éleva au palais un assez grand nombre d'édifices, dont le principal était le Triconque (Τρίκογχος ou Τρίκογχον)[1] (pl. 32). C'était une construction fort originale, recouverte d'un toit doré et flanquée de trois absides (κόγχαι) à l'est, au nord et au sud. L'abside orientale s'appuyait sur quatre colonnes[2]. A l'ouest, entre deux colonnes, étaient disposées trois portes ; la porte centrale était en argent, les deux autres en bronze poli. Par ces portes on entrait du Triconque dans une salle demi-circulaire, le Sigma (Σίγμα), dont les murs, comme ceux du Triconque, étaient recouverts de lambris de marbre aux couleurs variées et dont le toit resplendissant était soutenu par quinze colonnes[3] (pl. 32 A).

1. Theoph. Cont., III, 42, p. 140 s. D'après une tradition, le Triconque fut construit dans la onzième année du règne de Théophile, cf. Symeon Mag. post Theoph. Cont., 21, p. 640.

2. Ces colonnes étaient en pierre dite romaine (λίθος Ῥωμαῖος). C'était un porphyre rouge tacheté de points blancs et provenant d'Égypte ; cf. Theoph. Cont., III, 43, p. 146 ; V, 85, p. 327 ; Anne Comnène, *Alex.*, VII, 2, t. I, p. 230 ; Daremberg, Saglio et Pottier, *Dict. des Antiq. grecq. et rom.*, art. *lapides*.

3. Cette salle avait été ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec la lettre sigma, en croissant de lune. Les quinze colonnes étaient en pierre de Dokimia (λίθος Δοκιμηνός), ville de Phrygie, voisine de Synnada. Ce marbre était blanc, à veines violettes ; cf. Theoph. Cont., III, 43,

Ces deux salles avaient un sous-sol. A l'étage inférieur du Sigma, où l'on descendait par un escalier (στύραξ), on avait la même disposition qu'à l'étage supérieur, mais dix-neuf colonnes, au lieu de quinze, se dressaient ici et formaient une galerie circulaire (περίπατος) dont le sol était recouvert de marbre tacheté. A l'est, au-dessous du Triconque, l'architecte avait construit le Tetraseron (Τετράσερον), dont la structure rappelait celle du Triconque.

Comme ce dernier, il était flanqué de trois absides (κόγχαι), mais leur disposition n'était pas identique : l'une s'ouvrait à l'est, et les deux autres à l'ouest et au sud. Sur le côté nord, séparé par deux colonnes en marbre tacheté de pourpre, se trouvait le Mystère (Μυστήριον), ainsi appelé parce qu'il renvoyait les sons comme une caverne. Si quelqu'un se tenait près du mur de l'abside orientale ou occidentale et parlait à voix basse, la personne placée en face, en approchant son oreille du mur, entendait toutes les paroles.

Près du péristyle du Sigma[1] s'étendait un espace à ciel ouvert, au milieu duquel se dressait une fontaine, la phiale, dont le bord de la vasque était revêtu d'argent; l'eau y jaillissait d'un tuyau en forme de pomme de pin (pl. 32 B). C'était a phiale mystique du Triconque, ainsi appelée du Mystère et du Triconque voisins. Au moment des réceptions[2], la phiale était remplie de fruits et de la pomme de pin coulait du vin aromatisé. Sur le côté du Sigma, l'eau s'échappait des gueules de deux lions en bronze et emplissait de fraîcheur tout le Sigma[3].

p. 145 ; Estienne, s. v.; Ramsay, *The Histor. Geography of Asia Minor.*, Londres, 1890, p. 135, 139; Daremberg, Saglio et Pottier, *op. cit.*, art. *marmor*.

1. Par péristyle du Sigma, il faut entendre le Sigma lui-même, avec ses quinze colonnes, que l'auteur a mentionnées plus haut. Après avoir décrit le Tetraseron et le Mystère, l'auteur revient au Sigma, pour décrire la phiale qui lui était attenante (Theoph. Cont., III, 43, p. 141). Plus loin, l'auteur mentionne le péridrome du Sigma, sur lequel étaient gravés des vers du didascalos œcuménique Ignace (Theoph. Cont., III, 43, p. 143).

2. Theoph. Cont., III, 43, p. 142 ; il faut lire ici δεξίμων et non δοξίμων.

3. Ces lions étaient placés παρὰ τὴν πλευρὰν τοῦ πρὸς τὸ εὖρος Σίγμα (Theoph.

Du Sigma on descendait sur la place de la phiale par des degrés en marbre blanc de Proconnèse. Au milieu de ces degrés s'élevait un arc en marbre (τροπική) soutenu par deux colonnettes. Les personnages, qui assistaient à la réception, se tenaient sur cet escalier, tandis qu'en haut, assis sur un trône doré, garni de pierres précieuses, le basileus dominait l'assemblée [1].

Le livre des *Cérémonies* complète cette description. Quand l'empereur allait assister aux réceptions qui étaient données dans la phiale, il pénétrait d'abord dans le Triconque et se tenait dans l'abside orientale, à laquelle on accédait par une marche (βαθμίδιον). Ici il était acclamé par les personnages introduits dans la salle [2]. Puis il sortait par la porte d'argent qui, du Triconque, donnait accès au Sigma et allait s'asseoir sur son trône (σέντζον, θρόνος) disposé sur une estrade (πούλπιτον) [3]. Pendant la cérémonie, le cortège de l'empereur se tenait près du trône et des trois portes qui, du Sigma, donnaient accès au Triconque [4]. L'empereur dominait ainsi la

Cont., III, 43, p. 141). Labarte, *Palais*, p. 69, les place sur le côté sud-est du Sigma. L'expression indique bien le côté du Sigma, mais la partie large doit être recherchée plutôt du côté de la phiale, à l'ouest.

1. Theoph. Cont., III, 42, p. 140-142 ; Leo Grammat., p. 225.

2. *Cer* , I, 66, p. 298. Une partie du cortège de l'empereur, les spatharocubiculaires et les cubiculaires se tenaient dans la conque, sur la marche. Le *velum*, par lequel sont introduits les personnages qui viennent acclamer l'empereur, doit être la portière, suspendue à la porte d'argent par aquelle ils sortent ensuite avec le basileus. Cette porte, d'après Theoph. Cont. (*loc cit.*), était la porte centrale, placée à l'ouest du Triconque et conduisant au Sigma. Après la réception, les mêmes personnages, qui avaient acclamé l'empereur avant la réception, rentraient au Triconque et se tenaient sur deux files. L'empereur allait ensuite se placer devant la marche (βαθμίς) de la conque du triclinos ; après avoir quitté son costume d'apparat, il sortait du Triconque (*Cer.*, I, 66, p. 299-300). Le Triconque ayant la même orientation que le Chrysotriclinos, avec une entrée à l'ouest, la conque où se tenait l'empereur doit être l'abside orientale.

3. Le Continuateur de Théophane (III, 43, p. 142-143) mentionne, en face de la porte d'argent, une voûte (ὀροφή) soutenue par quatre colonnes de marbre vert de Thessalie. C'était probablement le *ciborium* sous lequel était placé le trône.

4. *Cer.*, I, 66, p. 299 ; II, 18, p. 600 ; I, 67, p. 303. Parmi les personnages de la suite, les uns se tenaient devant les portes du Triconque ; certains, devant la troisième porte du Triconque ; d'autres, de chaque côté du basileus, sur les *pulpita* en marbre, et de chaque côté du *pulpitum*, près des portes. Les θυρίδες qui sont signalées ici sont peut-être les portes

place de la phiale où l'on descendait par des marches (βάθρα)[1].

Ainsi, les deux salles du Triconque et du Sigma communiquaient par trois portes. Elles avaient toutes deux un sous-sol qui devait être de niveau avec le sol de la phiale[2]. L'étage supérieur du Sigma, la salle dont le toit était soutenu par quinze colonnes et où se dressait le trône impérial, s'ouvrait sur la place de la phiale, qui était à ciel ouvert (ὕπαιθρόν τι καὶ ἐξάερον)[3].

Au Sigma se trouvait encore un oratoire, consacré à saint Jean. Quand l'empereur traversait le Sigma, c'est devant cette chapelle que se tenaient les dignitaires et les fonctionnaires, qui le recevaient et l'accompagnaient pendant la procession[4].

latérales, qui flanquaient la porte centrale s'ouvrant du Triconque sur le Sigma. Elles auraient été plus petites que la porte centrale par laquelle passait l'empereur.

1. *Cer.*, II, 18, p. 600. Pendant la réception, un des basiliki descendait dans la phiale par les marches; de même les grands domestiques (*Cer.*, I, 66, p. 299). Le péripatos de la phiale était l'espace circulaire autour de la phiale, où l'on dansait.

2. *Cer.*, II, 18, p. 601. Ce texte mentionne aussi le styrax signalé par Theoph. Cont., III, 42, p. 140. Il est appelé ici ξύλινον στυράκιον; c'était un escalier en bois qui faisait communiquer le premier étage du Sigma avec son sous-sol. Ce sous-sol devait être au même niveau que la place de la phiale et communiquer avec elle. Après les danses qui avaient lieu dans la phiale, le protovestiaire du basileus descendait du Sigma par l'escalier de bois et apportait de la part du basileus, l'apocombion, les largesses impériales, aux personnages qui se tenaient sur la place de la phiale.

3. Theoph. Cont., III, 43, p. 141. Les quinze colonnes du Sigma devaient former autour de la salle une colonnade (περίστυλος). Le péripatos, qui se trouvait à l'étage inférieur, doit être aussi une colonnade de dix-neuf colonnes, formant galerie autour du sous-sol. Ce péripatos doit être distingué du péripatos de la phiale (Theoph. Cont., III, 42, p. 140; *Cer.*, II, 18, p. 600). La phiale est appelée par Théophane Continué, phiale mystique du Triconque. Elle est ainsi désignée dans le livre des *Cérémonies* (*Cer.*, II, 18, p. 600 ; I, 67, p. 303 ; I, 71, p. 349 ; II, 18, p. 605; II, 34, p. 633 ; I, 32, p. 174). Mais elle est appelée aussi phiale mystique du Sigma, ou phiale du Sigma (*Cer.*, I, 42, p. 216; II, 18, p. 602) ; une fois, elle porte le nom des deux édifices voisins: c'est la phiale mystique du Triconque, du Sigma (*Cer.*, II, 21, p. 617). Elle est désignée aussi sous le nom de Sigma. Ainsi, la veille d'une réception, les deux factions se rendaient au Sigma pour y danser ; puis les personnages montaient sur les marches (βάθρα) qui de la phiale conduisaient au Sigma. Ils se trouvaient donc auparavant sur la place de la phiale (*Cer.*, I, 62, p. 278-279 ; cf. II, 18, p. 600).

4. *Cer.*, I, 66, p. 297-298 ; I, 68, p. 309-310. Le Sigma où l'empereur était

Théophile construisit autour du Triconque et du Sigma un vaste ensemble d'édifices. A l'ouest du Sigma, près des marches de la phiale, plusieurs constructions se dressaient : le Pyxitis (Πυξίτης), sur l'un des côtés duquel étaient gravés des vers d'un asecretis, Étienne, surnommé Capetolitos ; plus haut, un autre triclinos, sans nom, était réservé au clergé impérial[1] (pl. 32 C).

Quand on venait de l'église du Seigneur, on rencontrait le Carianos (Καριανός), ainsi appelé parce que, dès l'escalier, le marbre blanc de Carie, qui recouvrait le sol, le faisait ressembler à un large fleuve. Il avoisinait le Triconque[2] (pl. 32 E). Vers l'est, sur le côté gauche du Sigma, s'élevait l'Éros (Ἔρως) que Théophile utilisait comme dépôt d'armes ; sur les murs étaient représentés des boucliers et des armures (pl. 32 D). Plus loin, vers l'est, un autre triclinos, le Margaritis (Μαργαρίτης), la Perle, avait son toit sou-

reçu (cf. *Cer.*, I, 1, p. 7), est appelé, dans ces deux textes qui mentionnent le sanctuaire de Saint-Jean devant lequel se tiennent les personnages, hémicycle du Triconque et hémicycle de la phiale mystique du Triconque. Le Sigma à forme demi-circulaire était ainsi appelé à cause de la proximité du Triconque et de la phiale. Il est souvent désigné sous ces noms (*Cer.*, I, 35, p. 180 ; I, 68, p. 304 ; I, 32, p. 174 ; I, 10, p. 72, 84 ; I, 17, p. 107). Comme le Sigma était situé près de l'Abside, il est aussi parfois appelé hémicycle de l'Abside et il est identifié avec l'hémicycle du Triconque (*Cer.*, I, 72, p. 360 ; I, 26, p. 143 ; I, 23, p 128 : ἡμικύκλιον τῆς Ἀψῖδος ἤγουν τοῦ Τρικόγχου). Sur l'Abside, v. plus bas. Labarte, *Palais*, p. 69, 149, prétend que le Triconque avait la forme d'un hémicycle sur le contour duquel s'ouvraient trois absides (pl. II, nº 73). Cependant, le sens du mot triconque est défini très exactement par Théophane Continué, III, 42, p. 140. Labarte a fait ainsi une confusion entre l'hémicycle et le Triconque. La situation du Triconque par rapport au Sigma (pl. II, nº 71) et à la phiale (pl. II, nº 61) est exactement établie. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 190 adopte une disposition analogue à celle de Labarte Sur son plan, le Triconque a aussi la forme d'un hémicycle. M. Reber, *Karol. Palast.*, p. 762, a identifié l'hémicycle avec le Sigma, mais il a confondu la salle du Triconque avec la salle du Sigma. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 90-91, a distingué avec raison le Triconque du Sigma qu'il identifie avec l'hémicycle, mais il fait à tort du Sigma une terrasse (heliacon) à ciel ouvert, au bas de laquelle s'étendait la place de la phiale. Le Sigma, comme le Triconque, était une salle dont le toit était soutenu par quinze colonnes.

1. Theoph. Cont., III, 43, p. 143.
2. *Ibid.*, III, 42, p. 139-140. La pierre de Carie (λίθος Καριανός) était un marbre blanc (cf. Daremberg, Saglio et Pottier, *Dict. des Ant. Grecq. et Rom.*, art. *marmor* ; Theoph. Cont., III, 43, p. 146).

tenu par huit colonnes tachetées de rose. Les murs étaient recouverts d'une riche décoration zoomorphique et le sol était pavé de mosaïques et de marbre blanc de Proconnèse[1]. On y voyait aussi une chambre (κοιτών) dont le toit circulaire, tacheté d'or, était soutenu par quatre colonnes[2]. A l'est et au sud, les portiques se composaient de quatre colonnes en marbre de Thessalie[3]. Les murs et le sol étaient aussi richement décorés que ceux du Margaritis (pl. 32 F). Théophile habitait cette chambre de l'équinoxe du printemps à la fin de l'automne. A l'approche de l'hiver, il émigrait dans un autre appartement, au Carianos, pour être à l'abri des vents violents. De ce côté, face au nord, s'étendait une terrasse (heliacon)[4].

Sur le côté sud, au milieu de terrasses et de jardins, Théophile éleva d'autres appartements (*cubicula*). Le premier d'entre eux était le Camilas (Καμιλᾶς) dont le toit, tacheté d'or, était soutenu par six colonnes de marbre vert de Thessalie. (pl. 32 G). Les murs, dans leur partie inférieure, étaient tapissés de plaques du même marbre; plus haut, brillaient des mosaïques à fond d'or, représentant des scènes de la moisson. Le sol était recouvert de marbre de Proconnèse. Au Camilas était attenant un oratoire avec deux autels, l'un consacré à la Vierge, l'autre à l'archistratège Michel. L'entresol (μεσόπατον), d'où l'on avait vue, par une balustrade (κλουβίον) de marbre, sur le Chrysotriclinos, fut transformé plus tard en bibliothèque par Constantin

1. La pierre de Proconnèse (Προικοννήσιος λίθος) est un marbre blanc bien connu (cf. Daremberg, Saglio et Pottier, *op. cit.*, art. *marmor* ; Theoph. Cont., III, 43, p. 145-146). Le Margaritis fut construit dès l'avènement de Théophile. En 830, il y choisit sa femme Théodora; cf. Leo Grammat., *Chron.*, p. 213.

2. Ces colonnes étaient en λίθος βαθύινος ; cf. Theoph. Cont., III, 43, p. 145, 146. Cette pierre était sans doute un marbre de couleur sombre ; cf. Estienne, s. v.

3. La pierre de Thessalie (Θετταλικὸς λίθος) est un porphyre vert, bien connu ; cf. Theoph. Cont , III, 43, p. 144, 146 ; V, 89, p. 333, 334 ; cf. Daremberg, Saglio et Pottier, *op cit.*, art. *marmor*.

4. Theoph. Cont., III, 43, p. 143-144. Plus tard, au dixième siècle, la chambre du Carianos fut habitée par le pappias.

Porphyrogénète. Une salle à manger (ἀριστητήριον) complétait cet ensemble de pièces ; ses murs étaient aussi couverts de marbres et son sol de mosaïques polychromes.

Après le Camilas venait une deuxième construction, dont le toit semblable à celui du Camilas, était soutenu par quatre colonnes de marbre de Dokimia (pl. 32 H). Elle était pavée de marbre de Proconnèse; ses murs en haut, resplendissaient aussi de mosaïques à fond d'or où figuraient des arbres et d'autres objets en cubes verts. L'entresol (μεσόπατος) était l'habitation des eunuques préposés à la garde du gynécée.

Le troisième bâtiment, qui fut plus tard, au dixième siècle, transformé en vestiaire (βεστιάριον) de l'impératrice, avait un toit semblable aux précédents et son sol était pavé de marbre blanc de Proconnèse. Les murs en furent décorés plus tard d'icones par le fils de Théophile, Michel III. A l'étage inférieur (κατώγεον), le plafond était soutenu par sept colonnes de marbre de Carie, cinq au sud et deux à l'est. Les deux murs étaient ornés de plaques de marbre[1]. On l'appelait le Mousicos (Μουσικός), parce que ces marbres polychromes et bien disposés le faisaient ressembler à une vaste mosaïque ; son parquet lisse, avec ses dessins et ses marbres aux tons variés, ressemblait à une prairie parsemée de fleurs (pl. 32 I).

A l'ouest, un quatrième bâtiment était attenant à ce dernier. Égal aux autres par la beauté de ses marbres, il avait son toit soutenu par cinq colonnes de marbre de Carie, trois au sud et deux à l'ouest (pl. 32 J).

Près de ce dernier édifice s'élevait une autre construction, formée de deux bâtiments et avoisinant la chambre

1. Ces plaques étaient en marbre romain et en marbre de Carie. Le πηγανούσιος λίθος semble être un marbre ayant la couleur d'une plante, la rue (πήγανον) ; cf. Du Cange, *Gl. gr.*, s. v. ; Estienne, s. v. Les murs étaient aussi ornés de marbre vert de Thessalie, dont les veines chatoyantes imitaient les ondulations d'une eau courante (ποτάμια). Cf. Du Cange, *Gl. gr.*, s. v. ; Theoph. Cont., V, 89, p. 333.

(κοιτών) de l'impératrice, où Léon VI le Sage construisit plus tard l'oratoire de Sainte-Anne[1]. Le premier bâtiment avait un toit soutenu par quatre colonnes ; le sol était recouvert de marbre blanc de Proconnèse et les murs de plaques de marbre (pl. 32 L). L'autre bâtiment conduisait par un escalier à la chambre de l'Augusta[2] (pl 32 K).

Enfin, Théophile éleva un dernier triclinos à quatre chambres luxueuses. Deux d'entre elles qui donnaient sur l'entresol du deuxième bâtiment, près du Camilas, avaient un plafond doré soutenu par quatre arcs (pl. 32 M). Les deux autres, d'où l'on avait vue sur le Lausiacos, avaient leur sol pavé de marbre de Proconnèse et leurs murs recouverts non de marbre, mais de peintures. Elles furent toutes deux détruites par un incendie[3].

Ces édifices, avoisinant le Triconque et le Sigma, n'occupaient pas une place importante dans le cérémonial de la cour. Certains d'entre eux changèrent de destination. Le Carianos, habité par Théophile[4], servit plus tard, au dixième siècle, de vestiaire (βεστιάριον) où l'on conservait les vêtements de soie et d'autres objets précieux[5]. L'Éros, qui était l'arsenal de Théophile[6], n'est mentionné, dans les cérémonies, que comme un lieu de passage. Ainsi la patricienne à ceinture, après sa promotion, sortait du Chrysotriclinos au Lausiacos et gagnait l'Éros d'où, par les édifices du palais, elle se rendait à Sainte-Sophie[7]. De l'Éros, on

1. La sainte, à qui cet oratoire était consacré, devait être la mère de la Vierge, dont l'anniversaire était célébré le 25 juillet. Son culte se répandit assez tôt à Constantinople, où Justinien I[er] avait construit une église en son honneur au quartier du Deutéron. Cf. *Synax. eccl. Const.*, p. 841, 842 ; cf. Richter, *Quellen*, p. 189-190.

2. Theoph. Cont., III, 43, p. 144-146. Cette chambre de l'impératrice était à l'opposé des appartements de l'empereur, qui se trouvaient sur le côté nord. Elle était située du même côté que le logement des eunuques qui habitaient le bâtiment, près du Camilas.

3. Theoph. Cont., III, 44, p. 147.

4. Theoph. Cont., III, 43, p. 144.

5. Theoph. Cont., III, 42, p. 139-140; *Cer.*, II, 15, p. 582, 592.

6. Theoph. Cont., III, 43, p. 143.

7. *Cer.*, I, 50, p. 260. La patricienne revenait de même au palais par

pouvait, en effet, gagner le Lausiacos, le palais de Daphné [1] et la Magnaure [2].

Ces monuments, construits par Théophile, formaient un ensemble complet. Au centre, s'élevaient deux salles d'apparat, le Triconque et le Sigma, devant lesquelles s'étendait une place avec la phiale. Tout autour, au milieu de terrasses et de jardins, se trouvaient les dépendances. A l'ouest, dans un bâtiment anonyme, habitait le clergé qui desservait la chapelle de Saint-Jean au Sigma, et l'oratoire attenant au Camilas. Sur le côté nord, se trouvaient les appartements d'hiver de l'empereur, le Carianos, et la villa qu'il habitait en été, le Margaritis. L'arsenal impérial, l'Éros avoisinait l'habitation du prince.

Du côté opposé, au sud, la salle à manger du Camilas servait sans doute aux dîners de gala. Ici se trouvaient les appartements de l'impératrice, et les locaux réservés aux eunuques, préposés à la garde du gynécée. Ces bâtiments faisaient pendant aux appartements de l'empereur situés sur le côté nord.

Ainsi, l'empereur Théophile s'était fait construire, à côté du palais de Daphné et du Chrysotriclinos, une nouvelle demeure qu'il affectionnait particulièrement. De ces appartements il venait chaque jour dans la salle du Triconque

l'Éros (*ibid.*, p. 261). Sur ce trajet, v. plus bas, passages des Quarante Saints.

1. *Cer.*, I, 55, p. 270 ; Reiske, *Comm.*, p. 289. Le démarque, après sa promotion, allait par le Lausiacos, l'Éros et Daphné à l'Augusteus.

2. *Cer.*, I, 50, p. 260. La patricienne à ceinture allait de l'Éros vers la Magnaure, mais elle ne se rendait pas par là à Sainte-Sophie. Elle traversait les édifices du palais, macròn des Candidats, Excubites, Scholes, Chalcé. De Sainte-Sophie, elle se rendait à la Magnaure, d'où elle gagnait l'Éros. Ainsi, de la Magnaure, on pouvait gagner l'Éros. Ce sont probablement ces passages qui sont appelés dans les *Cérémonies* διαβατικὰ ὡς ἐπὶ τὸν Ἔρωτα. De la Magnaure où ils étaient allés déposer leurs couronnes dans le conque nuptiale, les mariés impériaux suivaient ces passages pour gagner le triclinos des Dix-neuf lits où avait lieu le repas de noces. Ils passaient probablement près de l'Éros, d'où ils se rendaient par Daphné à la salle de festin (*Cer.*, I, 39, p. 200 ; I, 41, p. 213). Ces passages étaient peut-être les mêmes que ceux de l'église du Seigneur (v. plus bas).

pour s'occuper des affaires de l'État[1]. C'est là qu'il donnait audience, et, quand il voulait se divertir, il allait prendre place sur son trône dans la salle voisine, au Sigma, d'où il assistait aux danses et aux évolutions des factions du Cirque.

1. Theoph. Cont., III, 43, p. 142.

XIII

LA SITUATION DU TRICONQUE. L'ABSIDE. LES PASSAGES DU SEIGNEUR ET DES QUARANTE-SAINTS

La construction du Triconque et de ses dépendances amena des modifications importantes dans la topographie du palais. Jusqu'au neuvième siècle, la demeure impériale se composait de deux parties bien distinctes, d'une part, le palais de Daphné, d'autre part, le nouveau palais, dont le Chrysotriclinos était le centre et qui était relié à l'Hippodrome par le Lausiacos, le Justinianos et les Skyla. Quelle était la situation du Triconque par rapport à tous ces monuments? Les itinéraires suivis à travers les édifices du palais permettront de déterminer l'emplacement des nouvelles constructions.

Quand, du Triconque, on gagnait le palais de Daphné, on rencontrait l'Abside (ἡ Ἀψίς) qui mettait en communication le vieux palais avec les nouveaux bâtiments de Théophile (pl. 28). C'était probablement une porte voûtée, au-dessus de laquelle se dressait autrefois, jusqu'au moment où elle fut brisée sur l'ordre de l'empereur Maurice (582-602), une statue de la Fortune (Τύχη) rapportée de Rome par Constantin[1]. On désignait aussi par Abside la partie du palais avoisinant cette entrée. Au milieu du neuvième

1. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 257; cf. J. Strzygowski, *Die Tyche von Konstantinopel*, dans *Analecta Graeciensia*, Graz, 1893, p. 151.

siècle, sous le règne de Michel III, le logothète Théoctiste, qui, fort absorbé par ses fonctions, habitait le palais, s'était fait construire près de l'Abside une demeure, un bain et un jardin (pl. 29). En même temps, il fit placer à Daphné une porte de fer[1].

Quand l'empereur se rendait du Triconque au palais de Daphné, après avoir passé par l'hémicycle, le Sigma, il traversait l'Abside, d'où il gagnait Daphné, les oratoires et l'Augusteus [2]. Ainsi, l'Abside était une entrée donnant accès du vieux palais aux nouvelles constructions de Théophile. A certaines fêtes, les dignitaires et les fonctionnaires s'y réunissaient pour gagner ensuite l'hémicycle où ils attendaient l'arrivée de l'empereur[3].

Pour sortir du palais, les empereurs ne passaient pas

1. Théodos. Melit., *Chron.*, p. 160. Le dimanche de Sexagésime (κυριακὴ τῆς ἀποκρέας), c'est-à-dire le dernier dimanche avant Pâques où il était permis de manger des viandes, l'empereur donnait un festin dans l'Abside (*Cer.*, II, 52, p. 759). Il avait lieu probablement dans un des bâtiments avoisinant l'Abside.

2. *Cer.*, I, 35, p. 180; I, 68, p. 304; I, 72, p. 360. Parfois, dans le trajet de l'hémicycle à Daphné, l'Abside n'est pas mentionnée (*Cer.*, I, 23, p. 128-129; I, 26, p. 143; I, 32, p. 174; I, 10, p. 72). La situation de l'Abside, entre le Triconque et Daphné, est indiquée dans d'autres textes. Triconque, Abside, Daphné ou inversement Daphné, Abside, Triconque était un itinéraire souvent suivi (*Cer.*, I, 53, p. 265; I, 68, p. 309; I, 70, p. 347). D'après un texte (*Cer.*, I, 32, p. 174), l'empereur, rentrant au Chrysotriclinos, passe par l'Augusteus et l'Abside du Triconque. L'Abside est ainsi appelée à cause de la proximité du Triconque. Dans les autres textes qui indiquent le même itinéraire ou le trajet inverse, elle est désignée simplement par le mot Abside (*Cer.*, I, 9, p. 70, 71; I, 70, p. 342; I, 52, p. 263). Des passages faisaient communiquer l'Augusteus avec l'Abside (*Cer.*, II, 15, p. 573, 584). Le palais de Daphné communiquait ainsi directement avec celle-ci.

3. *Cer.*, I, 10, p. 70-71; I, 68, p. 303-304. Labarte, *Palais*, p. 68, 143, prétend que l'Abside était un hémicycle recouvert par une demi-coupole. Sur son plan (pl. II, n° 60), cet hémicycle s'ouvre sur la phiale du Triconque et communique avec Daphné. Mais Labarte a confondu l'Abside avec l'hémicycle. Par ἀψίς il faut entendre une voûte, un arc (v. plus haut, p. 24 n. 5). M. Reber, *Karol. Palast.*, p. 762-763, qui a confondu le Sigma avec le Triconque, prétend aussi, sans raison, que l'Abside était la conque principale du Triconque. D'après Labarte, l'Abside aurait donné accès à une longue galerie (pl. II, n° 44) perpendiculaire au Triconque et à Daphné. A l'extrémité de cette galerie, il place les oratoires de Daphné (v. plus haut, p. 56). Ainsi l'empereur aurait été obligé, quand il passait par l'Abside, de traverser cette longue galerie pour se rendre aux oratoires et de revenir sur ses pas pour entrer à l'Augusteus (pl. II, n° 48).

toujours par le palais de Daphné. Ils suivaient parfois un autre itinéraire. Du Sigma, ils pouvaient gagner l'église du Seigneur, la Sacellè et l'Oaton d'où ils se rendaient à la Magnaure et à Sainte-Sophie[1]. Au retour de certaines processions, après avoir passé par l'église du Seigneur, ils rentraient directement à l'hémicycle, au Sigma, après avoir traversé les passages de l'église du Seigneur (διαβατικὰ τοῦ Κυρίου)[2]. Ainsi, une galerie (pl. 31) faisait communiquer le Sigma avec l'église du Seigneur, reliant ainsi le vieux palais aux constructions de Théophile. Lorsque l'empereur sortait par là, les dignitaires et les fonctionnaires se réunissaient à l'église du Seigneur, attendant l'arrivée du basileus. Et quand le palais était ouvert, l'empereur passait par la sortie qui conduisait à l'église du Seigneur[3], et montait à cheval pour se rendre en procession dans les églises éloignées[4].

Le Triconque communiquait aussi avec le Chrysotriclinos. De la salle du Triconque ou de l'hémicycle, on pouvait gagner la salle du trône par les passages des Quarante-Saints (τὰ διαβατικὰ τῶν Ἁγίων τεσσαράκοντα) (pl. 34). Cet itinéraire était assez souvent suivi par les empereurs pour rentrer dans la salle du trône[5]. Ces passages sont aussi mention-

Il est plus logique de placer les oratoires sur le chemin suivi par l'empereur quand, de l'Abside, il gagnait l'Augusteus. La grande galerie transversale, inventée par Labarte, n'a pas sa raison d'être. Paspatis, sur son plan, a adopté une disposition analogue. Les oratoires de Daphné (n°s 37, 38, 39) sont à l'extrémité d'une longue galerie, perpendiculaire au Triconque (n° 21) et loin de l'Augusteus (n° 46).

1. *Cer.*, II, 10, p. 545; II, 15, p. 567; II, 38, p. 635.

2. *Cer.*, I, 10, p. 84; I, 17, p. 107; I, 30, p. 169. Certains textes ne mentionnent pas les diabatica ni le Triconque et disent simplement que le basileus rentrait au palais sacré par l'église du Seigneur. L'itinéraire suivi doit être le même (*Cer.*, I, 1, p. 32, 35; I, 16, p. 98).

3. *Cer.*, I, 17, p. 99, l. 8. Le texte présente ici une lacune, il faut restituer d'après le passage parallèle (*Cer.*, II, 38, p. 635, l. 14) : ἀνοίξαντος δὲ τοῦ παλατίου [διὰ τῆς ἐξόδου τῆς ἐξαγούσης] ἐπὶ [τὴν] τοῦ Κυρίου [ἐκκλησίαν]. Reiske, *Comm.*, p. 203, a reconnu cette lacune, mais n'a pas restitué le texte.

4. *Cer.*, II, 13, p. 557.

5. *Cer.*, I, 17, p. 107-108; I, 30, p. 169; I, 66, p. 300; I, 68, p. 309-310; I, 70, p. 347-348; I, 10, p. 84-85.

nés quand, du Chrysotriclinos, le basileus gagnait le Triconque et le Sigma [1]. Ils communiquaient, d'autre part, avec la terrasse située à l'est du Chrysotriclinos et sur laquelle s'élevait l'église de la Vierge-du-Phare [2]. Ainsi, ces passages mettaient en communication le Triconque avec le Chrysotriclinos et sa terrasse. Ils portaient le nom des quarante martyrs de Sébaste qui moururent sous Licinius [3].

Du Triconque, on pouvait aussi gagner le Chrysotriclinos en suivant un autre itinéraire. On passait, dans ce cas, par le Lausiacos, d'où, par le Tripetôn, on pénétrait dans la salle du trône [4]. En venant du Triconque, on rencon-

1. *Cer.*, I, 35, p. 180; I, 66, p. 298; I, 68, p. 304; II, 10, p. 545; II, 15, p. 567. Dans ces cas, les fonctionnaires du *cubiculum* accompagnaient l'empereur. Quand le palais était ouvert, ils entraient par les passages des Quarante-Saints, où ils attendaient que l'empereur sortît du Chrysotriclinos (*Cer.*, I, 10, p. 72; I, 23, p. 128-129).

2. *Cer.*, I, 50, p. 261. La patricienne à ceinture, venant de la Magnaure, passait par l'Éros, les diabatica des Quarante-Saints, puis elle traversait l'heliacon du Chrysotriclinos pour entrer à l'église du Phare. L'empereur suivait un trajet analogue, mais à l'inverse, quand, de l'église de la Vierge-du-Phare il traversait les passages des Quarante-Saints et l'Abside pour se rendre à Daphné dans l'église de la Vierge (*Cer.*, I, 9, p. 71).

3. L'anniversaire des quarante martyrs était célébré le 9 mars (cf. Menol. Basil., dans Migne, *P. G.*, t. CXVII, col. 345). Un ménologe conservé dans le manuscrit 360 de la bibliothèque de Jérusalem (neuvième siècle) mentionne au 27 août la commémoration des quarante saints au palais (cf. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, t. II, Pétersbourg, 1894, p. 472). Peut-être existait-il au palais une église qui leur était consacrée et qui aurait donné son nom à ces passages. Le livre des *Cérémonies* mentionne au 9 mars l'anniversaire des quarante martyrs (*Cer.*, II, 13, p. 559). L'église où les souverains se rendaient n'était pas au palais, mais dans la ville où plusieurs églises avaient été consacrées à ces saints; cf. Richter, *Quellen*, p. 184, 204-206; Gedeon, Βυζ Ἑορτ., p. 81.

4. Le trajet du Triconque au Chrysotriclinos, en passant par le Lausiacos, était suivi par l'empereur à la fête des Rameaux pour rentrer dans la salle du trône. Auparavant il avait distribué des croix au Chrysotriclinos; puis, par l'hémicycle s'était rendu à Daphné. Le cortège avait passé par le Lausiacos, le monothyron et l'hémicycle où l'empereur était reçu (*Cer.*, I, 32, p. 174-175). Parfois ce dernier rentrait du Triconque au Chrysotriclinos par les passages des Quarante-Saints, tandis que son cortège passait par le monothyron pour entrer au Lausiacos (*Cer.*, I, 30, p. 169). Le trajet inverse est aussi décrit. L'empereur sortait du Chrysotriclinos par les passages des Quarante-Saints, tandis que le cortège passait par le Lausiacos et le monothyron pour se rendre à l'hémicycle où l'empereur était reçu (*Cer.*, I, 66, p. 297; I, 35, p. 180).

trait une porte à un battant (μονόθυρον), puis on descendait un escalier (βαθμίδες, σκαλία, βαθμίδια, βασμίδια) qui conduisait au Lausiacos. Quand on allait au Triconque, en suivant l'itinéraire inverse, on gravissait au contraire cet escalier pour franchir la porte à un battant[1]. Cette porte donnait aussi accès à un local (Εἰδικόν, Εἰδικός) affecté à l'administration des biens privés de l'empereur[2]. Un autre local administratif (Ἀσηκρητεῖα) était situé près de là[3].

Telles étaient les deux voies par lesquelles, du Chrysotriclinos, on accédait au Triconque. La porte à un battant, voisine de l'Idikon et du Lausiacos doit être distinguée d'une autre porte qui n'avait aussi qu'un battant (μονόθυρον) et qui était faite d'un métal poli (γανωτόν). On passait par cette porte lorsque, du Chrysotriclinos, on gagnait l'hémicycle par les passages des Quarante-Saints. Cette porte donnait accès au Sigma[4] ; tandis que la porte à un

1. Ainsi le patriarche et l'empereur, après avoir traversé le monothyron, descendent cet escalier du Lausiacos, passent par le Lausiacos et entrent au Chrysotriclinos par le Tripetòn (*Cer.*, I, 14, p. 91; I, 32, p. 175). A l'inverse, le préposite avec l'hyparchos, les dignitaires et les fonctionnaires passent par le Lausiacos, l'escalier et le monothyron (*Cer.*, I, 52, p. 263; I, 66, p. 297).

2. La porte à un battant est appelée monothyron de l'Idikon ou monothyron qui donne accès à l'Idikon (*Cer.*, I, 14, p. 91; I, 30, p. 169; I, 32, p. 174, 175; I, 35, p. 180; I, 52, p. 263; I, 66, p. 297). La porte qui mène à l'Idikon était ouverte chaque matin (*Cer.*, II, 1, p. 519). Le fonctionnaire placé à la tête de cette administration était appelé ὁ ἐπὶ τοῦ Εἰδικοῦ, ou ὁ εἰδικός. Il avait plusieurs subordonnés (*Cer.*, II, 52, p. 714, 720); cf. Du Cange, *Const. Christ.*, lib., II, p. 154; *Gloss. gr.*, s. v. ἰδικόν ; Reiske, *Comm.*, p. 156; Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 47, n. 2.

3. Les Asecretia étaient ouverts chaque matin, en même temps que la porte donnant accès à l'Idikon (*Cer.*, II, 1, p. 519). C'est là que, sur l'ordre du basileus, on allait chercher le logothète. Le papias sortait du Chrysotriclinos au Lausiacos et transmettait l'ordre à un fonctionnaire, qui allait chercher le logothète aux Asecretia. Puis le papias l'introduisait auprès de l'empereur au Chrysotriclinos (*Cer.*, II, 1, p. 520). La date de la construction des Asecretia et de l'Idikon est inconnue. D'après un texte, Constantin aurait construit au palais un Idikon. Ce dernier ne peut être identifié avec l'Idikon près du Lausiacos, qui est postérieur aux constructions de Constantin. Il en est de même du Sigma que le même texte attribue aussi à Constantin (Cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 145).

4. *Cer.*, I, 66, p. 297-298. Ce texte distingue nettement ces deux portes. Pour se rendre à l'hémicycle, les dignitaires et les fonctionnaires passent

battant, près de l'Idikon, faisait communiquer le Lausiacos avec le Triconque, la phiale [1], l'hémicycle [2] et l'Abside [3].

Dans le trajet de l'Abside à cette dernière porte, sont indiqués les passages du Triconque (διαβατικὰ τοῦ Τρικόγχου) [4]. Par ces passages on désignait non pas une galerie spéciale, mais simplement le trajet suivi à travers les monuments du Triconque [5].

Ainsi, le Triconque communiquait avec le palais de Daphné par l'Abside, avec l'église du Seigneur par les passages du Seigneur, avec le Chrysotriclinos par les passages des

par le Lausiacos, l'escalier, le monothyron de l'Idikon. Au contraire, le basileus passe par les passages des Quarante-Saints et par le monothyron poli de l'hémicycle, par où il entre au Triconque. Le trajet inverse est également décrit. De l'hémicycle, l'empereur passe par la porte polie du monothyron, les passages des Quarante-Saints et rentre au Chrysotriclinos (*Cer.*, I, 68, p. 310). Un texte (*Cer.*, I, 10, p. 72) mentionne la porte polie du Triconque. Les dignitaires et les fonctionnaires se trouvent dans l'hémicycle, où ils attendent l'empereur. Les fonctionnaires du *cubiculum* sont entrés par les passages des Quarante-Saints, pour y attendre la sortie de l'empereur qui passe par la porte polie du Triconque. Ici il est reçu par les dignitaires et les fonctionnaires. Comme ceux-ci se tenaient à l'hémicycle, c'est probablement la porte de l'hémicycle qui est mentionnée ici; de même dans un autre texte (*Cer.*, I, 70, p. 347-348), le monothyron est mentionné comme faisant communiquer le Triconque avec les passages des Quarante-Saints et le Chrysotriclinos.

1. *Cer.*, I, 32, p. 174.
2. *Cer.*, I, 66, p. 297; I, 35, p. 180.
3. *Cer.*, I, 52, p. 263. Le trajet inverse est aussi décrit. (*Cer.*, I, 14, p. 91; I, 32, p. 174-175).
4. *Cer.*, I, 14, p. 91. Un texte qui mentionne l'itinéraire inverse signale aussi des diabatica entre le monothyron près de l'Idikon et l'Abside (*Cer.*, I, 52, p. 263).
5. Ces passages du Triconque, d'après un texte (*Cer.*, I, 14, p. 91) se trouvaient entre l'Abside et le monothyron près de l'Idikon. Ils faisaient donc communiquer le palais de Daphné avec le Chrysotriclinos. L'empereur, venant du kiton du Chrysotriclinos, suivait ces passages du Triconque pour se rendre par l'Abside à Daphné (*Cer.*, I, 70, p. 341-342). Le texte, *Cer.*, I, 68, p. 304, indique le trajet inverse. D'après certains textes, le patriarche entrait au Chrysotriclinos par les passages du Triconque (*Cer.*, I, 19, p. 116; I, 20, p. 119; I, 21, p. 122). D'après un autre texte, l'empereur se rend à Daphné par les passages du palais (*Cer.*, I, 25, p. 140). Il est probablement question ici des passages des Quarante-Saints ou des passages du Triconque. Par passages du Triconque, on entendait simplement le trajet suivi à travers les monuments du Triconque; de même l'itinéraire suivi à travers les Excubites, les Scholes et la Chalcé est désigné par le mot διαβατικά (*Cer.*, II, 19, p. 608).

Quarante-Saints et avec le Lausiacos par la porte à un battant près de l'Idikon[1].

1. Labarte, *Palais*, p. 71, 151 s., entend à tort par diabatica du Triconque, une galerie (pl. II, n° 74) faisant communiquer le Triconque (n° 73) avec le Lausiacos (n° 92) par le monothyron de l'Idikon. Il a été ainsi amené à éloigner sans raison le Lausiacos du Triconque. Pour combler l'espace intermédiaire, il invente un triclinos (n° 90) qui ne porte pas de nom et qui est entouré de grands espaces vides. De chaque côté de cette galerie, Labarte place l'Idikon, les Asecretia (n° 77), les cuisines et d'autres pièces nécessaires au service du palais (n° 78). Les renseignements assez vagues sur ces locaux ne permettent pas une localisation précise. Mais on doit les chercher dans le voisinage du Lausiacos. L'Idikon avoisinait le Lausiacos et se trouvait sur l'itinéraire suivi pour aller du Triconque au Lausiacos. Comme ce dernier édifice était situé à l'ouest du Chrysotriclinos, les passages des Quarante-Saints ne doivent pas être cherchés de ce côté. Ces passages, qui faisaient communiquer le Triconque avec le Chrysotriclinos et la terrasse à l'est de la salle du trône, devaient se trouver sur le côté nord du Chrysotriclinos et se prolonger jusqu'au Triconque. La direction que leur donne Labarte, *Palais*, pl. II, n° 80, paraît probable.

XIV

LES CONSTRUCTIONS DE BASILE Ier

A. — *Le Kénourgion.*

Dans la seconde moitié du neuvième siècle, le palais s'enrichit de nouvelles constructions dues au fondateur de la dynastie macédonienne, Basile Ier (867-886).

Une des plus opulentes était le Kénourgion (Καινούργιον) (pl. 35 IX). C'était une salle de forme basilicale, à seize colonnes. Huit d'entre elles étaient en marbre vert de Thessalie. Les huit autres, en onyx, avaient reçu une décoration sculptée : six étaient ornées de sarments de vigne et de figures d'animaux; sur les deux autres, l'artiste avait taillé des dessins aux lignes sinueuses, dont la variété retenait l'œil et le captivait. Les murs, au-dessus des colonnes jusqu'au toit, et la conque orientale brillaient de mosaïques à fond d'or. On y voyait Basile Ier siégeant au milieu des généraux, ses satellites, qui lui apportaient en présents les villes prises. Au-dessus, sur le plafond, étaient représentés les exploits herculéens de l'empereur, ses travaux, ses combats et ses victoires.

Basile construisit aussi une chambre (κοιτών) de forme carrée, qui surpassait les autres en beauté et en richesse (pl. 35 IX). Au milieu, sur le sol, figurait un paon, en mo-

saïque, à l'intérieur d'un cercle en marbre de Carie, d'où partaient des rayons, faits du même marbre et aboutissant à un cercle plus grand. D'ici partaient, vers les quatre angles de la pièce, des ruisseaux en marbre vert de Thessalie. Dans les intervalles, quatre aigles, en fines mosaïques, semblaient prendre leur vol. Les murs, avec leurs plaques de verre polychrome, semblaient être recouverts d'une parure de fleurs. Des ornements rehaussés d'or séparaient la partie inférieure des parties supérieures. Des mosaïques à fond d'or représentaient ici le souverain et sa femme Eudokia, en habits impériaux, la tête ceinte de leur couronne. Autour d'eux leurs enfants, en costume d'apparat, couronne en tête, brillaient comme des astres. Les princes et les princesses tenaient les livres saints. Cette riche décoration recouvrait les quatre parois.

Le plafond, peu élevé, s'appuyait sur les quatre murs et était tout resplendissant d'or. Au milieu, brillait une croix en verre de couleur verte. L'empereur, sa femme, et les enfants, levaient les mains vers le signe victorieux. Autour, étaient inscrites les paroles d'actions de grâce prononcées par les parents et leurs enfants. Les parents disaient : « Nous te remercions, Dieu très bon, Roi des Rois, de nous avoir entourés d'enfants qui te remercient de tes bienfaits. Garde-les selon ta volonté. Qu'aucun d'eux ne vienne à transgresser tes commandements, afin qu'en ceci encore nous rendions grâce à ta bonté. » Les paroles des enfants étaient ainsi conçues : « Nous te remercions, Verbe de Dieu, d'avoir tiré notre père de la pauvreté de David, et de l'avoir oint de ton Esprit. Garde-le, ainsi que notre mère, par ta main, en les jugeant dignes ainsi que nous du royaume céleste ». « Telles étaient les merveilles de ce lieu[1] ».

Ainsi, la nouvelle construction de Basile I[er] se composait

1. Theoph. Cont., V, 89, p. 332-335.

d'une salle d'apparat en forme de basilique, terminée à l'est par une abside, et d'une chambre carrée. La salle d'apparat communiquait avec les appartements impériaux au sud du Chrysotriclinos.

Après la réception de la princesse Olga au triclinos de Justinien, l'impératrice Hélène, s'étant levée de son trône, passa par le Lausiacos et le Tripetôn et pénétra au Kénourgion, d'où elle entra dans sa chambre (κοιτών). La princesse russe avec sa suite suivit le même trajet. Elle passa par le Justinianos, le Lausiacos et le Tripetôn, pour entrer au Kénourgion où elle s'arrêta un instant. Puis, elle fut introduite du Kénourgion auprès de Constantin VII, de l'impératrice et de leurs enfants[1]. De même, quand, après la naissance du prince, les femmes des dignitaires allaient féliciter l'impératrice, elles étaient introduites du Kénourgion dans la chambre de la souveraine[2]. Du Tripetôn, c'est-à-dire du vestibule situé à l'ouest du Chrysotriclinos, on entrait directement au Kénourgion, d'où l'on avait accès à la chambre de l'impératrice, qui se trouvait sur le côté méridional du Chrysotriclinos. Mais cette chambre ne semble pas pouvoir être identifiée avec la chambre carrée attenante au Kénourgion. Cette dernière faisait probablement partie des appartements de l'empereur[3].

Ainsi, Basile Ier compléta les appartements au sud de la salle du trône par ces deux magnifiques salles étincelantes de marbres et de mosaïques, où la peinture d'histoire évoquait les exploits et la puissance du grand empereur[4].

1. *Cer.*, II, 15, p. 596.
2. *Cer.*, II, 21, p. 618.
3. Le kiton carré et la salle d'apparat (Καινούργιος ou Καινουργίου τρίκλινος) avoisinaient le Tripetòn, l'entrée occidentale du Chrysotriclinos. On pénétrait aussi, il est vrai, dans la chambre de l'impératrice en passant par le Kénourgion ; mais on y avait aussi accès du Chrysotriclinos, par le rideau, qui se trouvait sur le còté droit de la salle, vers l'Orient (v. plus haut, p. 85 n. 2, 90). La chambre de l'impératrice se serait ainsi trouvée au sud-est de la salle du trône, tandis que le Kénourgion était situé sur le còté sud-est de la même salle.
4. D'après le Continuateur de Théophane, le Kénourgion se composait

B. — *La Nouvelle-Église.*

Outre ces somptueuses demeures, Basile I[er] éleva au palais un sanctuaire, la Nouvelle-Église (ἡ Νέα), solennellement inaugurée le 1[er] mai 881 [1] (pl. 44). Le patriarche Photius, qui présidait la cérémonie à laquelle assistait l'empereur, prononça, à cette occasion, une homélie où il célébrait la beauté et la magnificence de cet édifice, resplendissant au palais comme un astre[2]. L'église était consacrée à la Vierge et au Christ, mais en même temps au prophète Élie, à l'archevêque Nicolas et aux archanges Michel et Gabriel [3].

Le toit de l'édifice était composé de cinq coupoles recouvertes à l'extérieur de bronze brillant comme l'or et à l'intérieur de mosaïques à fond d'or [4]. Dans la coupole cen-

d'un kiton et d'un triclinos. On y avait accès du bâtiment construit par Théophile à l'ouest du Mousicos (Theoph. Cont., III, 43, p. 146-147). Le triclinos à quatre chambres, qui était voisin du Camilas, avait vue aussi sur le Lausiacos (Theoph. Cont., III, 44, p. 147). Les constructions de Théophile n'étaient donc pas éloignées du Lausiacos et du Kénourgion. Labarte, *Palais*, p. 77 s., 160, a placé avec raison le Kénourgion (pl. II, n° 102) sur le côté sud du Chrysotriclinos; mais la forme et l'orientation qu'il lui donne ne sont pas exactes. La salle d'apparat avait la forme d'une basilique avec une abside à l'est. Il a eu tort de placer la salle à manger (n° 100) entre le Kénourgion et le Tripetòn ; du Tripetòn, on avait directement accès au Kénourgion. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 177-178, n'a pas distingué le triclinos du kiton. Sur son plan (n° 13) il adopte la même disposition que Labarte.

1. Sym. Mag. post Theoph. Cont., p. 692 ; cf. Photius, *Homélies*, ed. S. Aristarchis, t. II, Constantinople, 1901, p. 425.
2. Photius, *Homélies*, t. II, p. 428 s.; Leo Grammat., p. 258.
3. *Ibid.*, p. 430 ; Theoph. Cont., V, 83, p. 325 ; Cedrenus, t. II, p. 223 ; Luitprand, *Antap.*, I, 10 ; III, 34, *Mon. Germ. Hist.* Script., t. III, p. 277, 310 ; *Itinér. russes en Orient*, t. V, p. 98 ; M. Glycas, *Ann.* IV, p. 549. La fête de Nicolas, archevêque de Myra, en Lycie, tombait le 6 décembre. Il était surnommé ὁ ἐν ἱεράρχαις πρωτεύων (Theoph. Cont., *loc. cit.*). ou ἱεροκῆρυξ ou πατροκορυφαῖος (N. Nilles, *Kal. Man.*, t. I, p. 347 ; *Synax. Eccles. Const.*, p. 281, 284 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 29).
4. Theoph. Cont., V, 84, p. 326. Comment étaient disposées les quatre coupoles secondaires autour de la coupe centrale? Étaient-elles placées aux quatre coins de l'édifice ou recouvraient-elles les bras de la croix? Le texte ne donne pas une réponse certaine à cette question. Cf. G. Millet, dans *Revue archéolog.*, t. V (1905), p. 106-107 ; J. Strzygowski, *Kleinasien*, Leipzig, 1903, p. 138, 193 ; O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicaea*, Strasbourg, 1903, p. 134, n. 3.

trale resplendissait le Christ. « On dirait qu'il surveille la terre, qu'il en médite l'ordonnance et le gouvernement, tant l'artiste a su exprimer par des formes et des couleurs la sollicitude de l'ordonnateur du monde. » Autour, dans les zones concentriques, la cohorte des anges doryphores montait la garde autour du Seigneur. Dans l'abside, brillait l'image de la Vierge Orante. Un chœur d'apôtres, de martyrs, de prophètes et de patriarches complétait la décoration figurée de l'église[1].

Les murs étaient recouverts de marbres polychromes[2]. Le sol, pavé de marbre, semblait recouvert de tissus de soie ou d'étoffes de Sidon ; les plaques, aux couleurs variées, étaient entourées de zones de mosaïques, représentant des animaux et des figures diverses[3]. Dans le sanctuaire, enrichi d'or, d'argent, de pierres précieuses et de perles était dressée la sainte table, d'une composition plus précieuse que l'or et surmontée d'un *ciborium*, soutenu par des colonnettes. Le cancel (κιγκλίδες) séparant le sanctuaire du reste de l'église, avec ses portes, ses colonnes et ses linteaux, était aussi en argent, rehaussé d'or, de pierres précieuses et de perles[4]. Au-dessus des portes, Antoine de Novgorod, en 1200, vit la croix de Constantin et dans l'iconostase, incrusté, le bouclier du même empereur[5].

Un atrium précédait l'église. Les plaques de marbre, qui le recouvraient, charmaient l'œil par leur blancheur et par leur régularité, et le sol semblait formé d'une seule pierre

1. Photius, p. 434-435.
2. Theoph. Cont., V, 84, p. 326.
3. *Itin. russes en Orient*, t. V, p. 99 ; Theoph. Cont., *ibid.*; Photius, p. 433.
4. Photius, *ibid.*; Theoph. Cont., *ibid.* Constantin Porphyrogénète signale aussi dans le thysiastirion des sièges (θᾶκοι) devant lesquels se trouvaient des marches (βαθμίδες). Il désigne par làle synthronon, le trône de l'évêque et les gradins circulaires placés dans l'abside cf. Syméon de Salonique, *De sacra liturgia*, 98, dans Migne, *P. G.*, t. CLV, col. 293. Par saintes tables, le Continuateur de Théophane désigne l'autel principal dans la grande abside et l'autel de l'absidiole nord, de la prothèse.
5. *Itin. russes en Orient*, t. V, p. 98, 99.

sillonnée de lignes droites [1]. Dans cette cour, qui s'étendait à l'ouest de l'édifice, se dressaient deux phiales, l'une au sud, l'autre au nord. La fontaine du côté sud, en porphyre rouge d'Égypte, était entourée de dragons. Au milieu de la vasque, se dressait une tige surmontée d'une pomme de pin, percée de trous. Des colonnettes blanches, disposées en cercle, soutenaient une corniche circulaire. La fontaine du côté nord, en marbre nacré [2], avait aussi une tige terminée par une pomme de pin en marbre blanc et percée de trous. Sur la corniche, qui entourait la phiale, se trouvaient des coqs, des boucs, des béliers en bronze qui vomissaient l'eau dans le fond du bassin [3].

Plusieurs fêtes étaient célébrées dans ce somptueux édifice. Le 1er mai, jour anniversaire de la consécration de l'église (ἐγκαίνια), on se réunissait au narthex, d'où les souverains, avec le patriarche, pénétraient dans la nef pour aller jusqu'au sanctuaire (θυσιαστήριον). Le patriarche franchissait le premier la clôture du sanctuaire. Les souverains, se tenant en dehors des saintes portes, priaient, cierge en main, et pénétraient à leur tour dans l'autel. Ils baisaient en passant les saintes portes, puis allaient jusqu'à la sainte table, dont ils baisaient la nappe (ἐνδυτή) et déposaient leur offrande, l'apocombion [4]. Puis, ils traversaient les autres autels (βήματα) dont ils baisaient aussi les nappes et où ils allumaient des cierges [5].

1. Photius, p. 431.
2. Theoph. Cont., V, 85, p. 327. Ce marbre (ὀστρίτης λίθος) provenait des régions anatoliennes arrosées par le Sangarios. Cf. Estienne, s. v.
3. Sur ces phiales à pommes de pin cf. J. Strzygowski, dans *Mitteilungen K. D. Archæol. Instituts*, Rome, 1903, t. XVIII, p. 190 s.
4. Cette offrande (ἀποκόμβιον) consistait en une somme d'argent, que les empereurs donnaient à l'église en cette circonstance ; cf. Du Cange, *Gloss. gr.*, s. v. κόμβος ; Reiske, *Comm.*, p. 487, 488.
5. *Cer.*, I, 20, p. 119, 120-121. En 1200, Antoine de Novgorod vit sur le mur du narthex, près des portes latérales, une mosaïque représentant le Christ. Sous les grandes portes de l'église, dans le narthex, il vit aussi la colonne du marbre, à laquelle fut attaché le martyr Isidore (cf. *Itin. russes en Orient*, t. V, p. 98, 99).

A la fête du prophète Élie, qui tombait le 20 juillet [1], les souverains, avec le patriarche, allaient du narthex de la Nouvelle-Église dans l'oratoire du prophète, où, après avoir accompli les mêmes actes rituels qu'à la fête du 1er mai, ils baisaient le manteau (μηλωτή) d'Élie, la sainte relique conservée dans l'autel ; ils se rendaient ensuite dans les autres autels, où ils allumaient, comme précédemment, des cierges [2].

Le 8 novembre, jour de la fête du chef des milices célestes, le même rituel avait lieu dans l'oratoire de l'archistratège [3].

Ainsi, le livre des *Cérémonies*, outre le grand autel, mentionne deux oratoires, celui du prophète Élie et celui de l'archistratège Michel ou Gabriel. Mais il est probable que chacun des personnages à qui l'église était consacrée devait avoir le sien. Si le grand autel était consacré à la Vierge, dont l'image brillait dans l'abside, le Christ devait avoir aussi son autel, comme les autres saints. On aurait donc le grand autel dédié à la Vierge et cinq oratoires dédiés au Christ, à Élie, à Nicolas, aux archanges Gabriel et Michel.

Où se trouvaient ces oratoires ? Étaient-ils blottis entre les bras de la croix, ou formaient-ils des chapelles secondaires attenantes à l'église ? A la fête du 1er mai, les souverains passaient, du grand autel, par les autels secondaires, puis par le gynécée, d'où ils allaient dans le narthex situé du côté de la mer [4]. A la fête d'Élie, ils se rendaient aussi

1. *Synaxar. Eccles. Const.*, p. 831, 832 ; *Cer.*, II, 52, p. 776.

2. *Cer.*, I, 19, p. 117. Antoine de Novgorod signale parmi les reliques conservées dans le grand autel, une partie du manteau et de la ceinture d'Élie. A cette époque, en 1200, la relique ne se trouvait plus dans l'oratoire du prophète (cf. *Itinér. russes en Orient*, t. V, p. 99).

3. *Cer.*, I, 20, p. 121. Le texte ne donne pas le nom de l'archistratège, dans l'oratoire duquel l'office était célébré. Les archanges Gabriel et Michel, à qui l'église était aussi consacrée, devaient avoir chacun un oratoire. Le 8 novembre était le jour de fête des deux archistratèges et des Incorporels (cf. Gedeon, Βυζ. Ἑορτ., p. 185 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 21, 202 ; *Synax. Eccles. Const.*, p. 203).

4. *Cer.*, I, 20, p. 120-121.

dans les autres autels et passaient par le gynécée pour gagner le narthex du côté de la mer [1]. Le gynécée (γυναικίτης) était le côté gauche de l'église, c'est-à-dire le bas côté nord [2]. En passant par le gynécée, ils allumaient des cierges devant l'icone du fondateur de l'église, Basile Ier, puis, après avoir pris congé du patriarche, ils entraient dans un petit oratoire d'où ils sortaient dans le narthex situé du côté de la mer [3]. D'après cet itinéraire, il semble que les oratoires se trouvaient à l'intérieur même de l'église et qu'ils ne formaient pas des chapelles indépendantes, attenantes à l'édifice.

La disposition extérieure de l'église confirme cette hypothèse. Le narthex situé du côté de la mer avait un étage en terrasse (heliacon). Les souverains y montaient par un escalier (ἀναβάσιον) pour rentrer au palais [4]. Dans la *Vie de Basile*, Constantin Porphyrogénète indique aussi de ce côté une galerie (δίαυλος) qui se trouvait devant les portes sud de l'église, vers la mer. Elle avait la même longueur qu'une autre galerie qui s'étendait sur le côté nord de l'église. Cette dernière était recouverte d'une voûte en berceau (περίπατος κυλινδροειδής) où étaient représentés les exploits des martyrs [5].

Ainsi, la Nouvelle-Église était précédée à l'ouest d'un atrium et d'un narthex. Sur les deux côtés de l'édifice se trouvaient deux galeries. Celle qui longeait l'église au sud, du côté de la mer, avait un étage qui communiquait avec le palais [6].

1. *Cer.*, I, 19, p. 117-118.
2. A l'église des Saints-Apôtres, l'empereur et le patriarche passaient par le côté gauche du naos, c'est-à-dire, par le gynécée (*Cer.*, I, 10. p. 77). De même à l'église de la Vierge-Chalcopratia, les souverains sortaient par le côté gauche du sanctuaire et passaient par le gynécée (*Cer.*, I, 1, p. 31). Ils traversaient, dans les deux cas, le bas côté nord de l'église.
3. *Cer.*, I, 19, p. 118 ; I, 21, p. 121. Le προσευχάδιον, le prie-Dieu, où vont les souverains était un petit oratoire, situé dans le bas côté nord (cf. Reiske, *Comm.*, p. 215-216 ; Du Cange, *Gl. gr.* ; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.).
4. *Cer.*, I, 19, p. 118 ; I, 20, p. 121.
5. Theoph. Cont., V, 86, p. 328.
6. Labarte, *Palais*, p. 195-199, a donné une fausse orientation à la Nou-

D'après Photius, l'église s'élevait au milieu du palais[1]. Luitprand la place à côté du palais, vers l'Orient[2]. Le nouvel édifice se trouvait, en effet, en relation étroite avec la demeure impériale, par l'étage de la galerie méridionale[3]. De la terrasse du Phare, on descendait au narthex de la Nouvelle-Église en suivant un passage resserré, fermé par une porte à un battant (στενωπὸς τοῦ μονοθύρου)[4]. La terrasse à l'est de la salle du trône se trouvait ainsi reliée avec la nouvelle construction de Basile I[er]. Elle s'élevait non loin du Chrysotriclinos et des appartements impériaux.

De ce côté, la demeure impériale allait encore s'agrandir. Un nouveau palais allait surgir, digne de l'ère nouvelle que le puissant fondateur de la dynastie macédonienne venait d'inaugurer.

velle-Église (pl. II, n° 128), en confondant le narthex à l'ouest de l'église avec le narthex situé du côté de la mer. Il représente à tort l'atrium sous la forme d'un espace demi-circulaire. Il entend par gynécée, l'étage supérieur au-dessus des bas côtés. Mais les textes n'indiquent pas, comme l'a prétendu aussi M. Kondakov, *Viz. Tserkvi*, p. 63, que les souverains montaient dans le gynécée pour redescendre ensuite dans le narthex. M. Wulff, *Die Koimesis Kirche*, p. 135, n. 2, entend par gynécée la nef sud, mais il s'agit en réalité du bas côté nord. Les bemata seraient, d'après lui, la prothèse, le grand autel et le diaconicon; mais on ne saisit pas la raison pour laquelle les empereurs auraient allumé des cierges dans la prothèse et dans le diaconicon. Il est plus logique d'admettre qu'ils passaient par les oratoires des saints pour y allumer des cierges, de même qu'ils en allumaient devant l'icone de Basile.

1. Photius, t. II, p. 430.

2. Luitprand, *Antapod.*, I, 10 ; III, 34, *Mon. Ger. Hist.* Script., t. III, p. 277, 310.

3. *Cer.*, 1, 19, p. 118 ; I, 20, p. 121. De la Nouvelle-Église on montait au palais par cet étage ; un texte mentionne τὸ τῆς Νέας ἀναβάσιον (*Cer.*, II, 11, p. 549). Le troisième dimanche du jeûne, le clergé de la Nouvelle-Église montait au palais pour y chercher la croix, qui était déposée ensuite à la Nouvelle-Église. Le clergé suivait, dans ce cas, le même trajet que les empereurs. Il sortait de l'église par le narthex du côté de la mer, montait par l'escalier à la terrasse située au-dessus et se rendait par là au palais.

4. *Cer.*, I, 19, p. 117 ; I, 20, p. 120. Après une réception au palais, les ambassadeurs sarrasins passèrent par l'heliacon du Phare et descendirent à l'heliacon de la Nouvelle-Église (*Cer.*, II, 15, p. 586). Par cet heliacon, l'auteur désigne l'étage en terrasse de la galerie sud. La porte à un battant était ouverte pour permettre au clergé de la Nouvelle-Église de monter au palais (*Cer.*, II, 11, p. 549). Du côté de la Nouvelle-Église, le palais était ainsi fermé par une porte.

C. — *Autres constructions de Basile Ier*.

Outre la Nouvelle-Église, Basile Ier construisit plusieurs autres sanctuaires. Dans la partie orientale du palais, il éleva au prophète Élie une église dont les parties supérieures brillaient de l'éclat de l'or et des mosaïques [1]. Elle (pl. 39) ne doit pas être confondue avec l'oratoire du prophète, qui se trouvait dans la Nouvelle-Église. Le jour de la fête d'Élie, le 20 juillet [2], les souverains, avant de se rendre à la Nouvelle-Église, allaient d'abord à l'église de la Vierge-du-Phare, d'où ils gagnaient l'église du prophète [3]. Ici, ils se tenaient au narthex, tandis que le patriarche pénétrait dans le sanctuaire (thysiastirion) pour y dire la prière habituelle. Il en sortait ensuite, portant l'Évangile et accompagné du sous-diacre portant la croix processionnelle, pour aller aux portes royales, qui faisaient communiquer le narthex avec la nef. Là, les souverains, suivant le rite habituel, baisaient l'Évangile et la croix. L'empereur, avec le patriarche, sortait ensuite de l'église, traversait l'église du Phare et passait par la porte qui s'ouvrait sur la terrasse. Après avoir traversé cette terrasse, il descendait à la Nouvelle-Église et à l'oratoire du prophète.

Ainsi, cette église d'Élie avait un narthex ; elle communiquait avec l'église de la Vierge-du-Phare que l'on traversait pour entrer dans l'église d'Élie ou pour en sortir.

D'après Nicolas-Mesaritis, l'église d'Élie, au début du treizième siècle, était une œuvre d'art toute brillante à

1. Theoph. Cont., V, 87, p. 329-330.
2. V. plus haut, p. 133.
3. *Cer.*, I, 19, p. 116-117. L'église d'Élie est appelée ici ἐκκλησία et εὐκτήριον. Elle est appelée ναός par Mesaritis et par Constantin VII (cf. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 38 ; Theoph. Cont., *loc. cit.*).

l'intérieur et d'une beauté incomparable à l'extérieur. C'était une rotonde (κυκλοτερής) entourée de sept autels [1]. L'église devait donc être recouverte d'une coupole et rappelait, en de moins vastes proportions, l'édifice voisin, le Chrysotriclinos. Elle s'élevait, comme l'église du Phare, avec laquelle elle communiquait, sur la terrasse à l'est de la salle du trône [2].

Basile Ier éleva aussi un oratoire en l'honneur de saint Clément, évêque d'Ancyre et martyr (pl. 40). Il était attenant à l'église d'Élie ; on y conservait la tête du saint et plusieurs reliques de martyrs, entre autres celles de Agathangelos, le compagnon de Clément. Les restes des deux saints étaient conservés dans un reliquaire revêtu d'argent [3].

Près de ces édifices, Basile construisit encore un oratoire dédié au Sauveur (pl. 41) ; le sol était entièrement recouvert d'une épaisse feuille d'argent, enrichie de nielle (ἔγκαυσις) [4]. Les murs, à droite et à gauche, étaient revêtus d'argent, rehaussé d'or, de pierres précieuses et de perles.

1. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 38. L'église était à cette époque toute brillante (στιλπνός) à l'intérieur. Les mosaïques, qui la décoraient, avaient été probablement refaites, car à l'époque de Constantin Porphyrogénète, elles étaient déjà fort endommagées (cf. Theoph. Cont., V, 87, p. 330). L'église était probablement un octogone. Les six autels secondaires devaient être placés dans des niches rayonnant autour de la nef. Le grand autel devait occuper l'abside orientale. En face de l'abside se trouvait probablement une niche sans autel, par laquelle on sortait dans le narthex. M. Heisenberg, *ibid.*, p. 70, prend à tort les bemata pour des marches. L'église aurait été construite, d'après lui, sur un soubassement de sept marches. Mais dans les églises le mot βῆμα désigne toujours le sanctuaire avec l'autel ; cf. Du Cange, *Const. Christ.*, lib. III, p. 41.

2. La description de Mesaritis confirme aussi la contiguïté des deux monuments. Mesaritis mentionne les reliques d'Agathangelos et de Clément dans l'enceinte (περίβολος) de la Vierge-du-Phare (cf. Heisenberg, *ibid.*, p. 37-40, 69). Labarte, *Palais*, pl. II, n° 137, donne à l'église la forme d'une basilique et la place, aussi à tort, loin de l'église du Phare, au bord de la mer.

3. Theoph. Cont., V, 87, p. 330 ; Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 39-40. La fête de Clément et d'Agathangelos tombait le 23 janvier ; cf. N. Nilles, *Kalend. Man.*, t. I, p. 80. Le Synanaire de Constantinople ne mentionne à cette date que Clément (*Synax. eccles Const.*, p. 415, 418).

4. Theoph. Cont., V, 87, p. 330 ; cf. Labarte, *Hist. des Arts indust.*, t. II, p. 18, 20.

Le cancel (κιγκλίς), séparant le sanctuaire de la nef, avait ses colonnes et son soubassement en argent, son linteau, au-dessus des chapiteaux, en or et surchargé de toutes les richesses de l'Inde. En plusieurs endroits brillait l'image en émail (χύμευσις)[1] du Dieu-homme. Le sanctuaire renfermait des richesses qu'on ne pouvait énumérer.

Dans une autre partie du palais, Basile éleva, en l'honneur de saint Paul, un oratoire égalant les autres en beauté et en richesse et dont le sol était pavé de plaques de marbre circulaires, entourées d'argent. Il construisit aussi une église dédiée à l'apôtre Pierre, à laquelle était attenant un oratoire de l'archistratège. Plus haut, se dressait une église consacrée à la Mère-de-Dieu[2].

L'oratoire de Saint-Pierre est seul mentionné dans le livre des *Cérémonies*. Le jour de la fête de saint Démétrius, les souverains s'y rendaient, avant d'aller faire leurs dévotions dans l'église de Saint-Démétrius. Le patriarche, selon la coutume, entrait dans le sanctuaire (thysiastirion) pour y dire la prière habituelle. Il en sortait ensuite tenant l'Évangile et, accompagné du sous-diacre portant la croix processionnelle, il allait jusqu'aux portes royales, qui faisaient communiquer la nef avec le narthex de l'oratoire; et les souverains, suivant le rituel, baisaient ici l'Évangile et la croix[3].

Pour se rendre à l'oratoire de Saint-Pierre, la procession impériale quittait le Chrysotriclinos, passait par le Tripetôn, le Lausiacos, le Justinianos et les Skyla, et par les

1. Theoph. Cont., V, 87, p. 330-331 ; cf. Kondakov, *Émaux byzantins*, p. 84; J. Schulz, *Der byz. Zellenschmelz*, Francfort-sur-le-Mein, 1890, p. 10, 11 ; Labarte, *Recherches sur la peinture en émail*, Paris, 1856, p. 110 s. La situation de l'église n'est pas déterminée avec certitude. D'après Constantin VII, elle était voisine (γειτονεῖ) de l'église d'Élie et de l'oratoire de Saint-Clément. Elle se trouvait probablement, comme ces édifices, sur la terrasse du Phare.

2. Theoph Cont., V, 88, p. 331. Cet oratoire de l'archistratège, contigu à l'église de Saint-Pierre, ne doit pas être confondu avec l'oratoire de l'archistratège à la Nouvelle-Église.

3. *Cer.*, I, 21, p. 123.

passages extérieurs de Marcien (τὰ ἔξω διαβατικὰ τοῦ Μαρκιανοῦ) elle gagnait l'oratoire de l'apôtre [1]. Après la cérémonie, elle revenait au Chrysotriclinos [2]. D'après Constantin Porphyrogénète, l'église de Saint-Pierre se trouvait à l'extrémité de la galerie (περίδρομοι) de Marcien, où l'église se dressait comme une tour (ἀκροπύργιον) [3].

La procession, sortant du palais par les Skyla, ne traversait pas l'Hippodrome ; elle le longeait probablement, en suivant la galerie de Marcien (pl. 23). De ce côté, c'est-à-dire vers l'extrémité du Cirque, s'élevait l'église de Saint-Pierre, avec l'oratoire de l'archistratège (pl. 24) et l'église de la Vierge (pl. 25), qui était située au-dessus de l'église consacrée au coryphée des Apôtres.

L'oratoire de Saint-Paul était aussi de ce côté (pl. 26), car il avoisinait un grand bâtiment, situé près de la galerie de Marcien [4]. Cet édifice se composait de cinq chambres (*cubicula*) et, à cause de sa proximité de l'oratoire de l'apôtre, on l'appellait le Pentacubiculum (Πενταχουβουκλεῖον) de Saint-Paul (pl. 27). Un festin y fut donné en l'honneur de la princesse Olga [5]. Il était précédé d'un portique [6].

1. *Cer.*, I, 21, p. 122.
2. *Cer.*, I, 21, p. 123-124.
3. Theoph. Cont., V, 88, p. 331. Vers l'extrémité sud-est de l'Hippodrome, les pentes du terrain sont assez rapides. Il est probable qu'on dut surélever de ce côté le terrain pour le mettre de niveau avec le palais. Ces constructions devaient dominer la plaine où s'élève encore aujourd'hui l'église des Saints-Serge-et-Bacchus ; cf. Gyllii, *De topogr. Const.*, p. 33.
4. Theoph. Cont., V, 90, p. 335. Plus tard, Léon VI le Sage ajouta à l'oratoire de Saint-Paul, un oratoire consacré à sainte Barbara. D'après un texte, Constantin VII aurait restauré le tetraconque (τετράκογχος) de l'apôtre Paul (Theoph. Cont., VI, 21, p. 450). Cet oratoire aurait été formé de quatre absides. Mais le texte n'indique pas où se trouvait cet édifice. L'auteur mentionne plus bas certains monuments du palais. Mais l'identification du tetraconque avec l'oratoire du palais ne peut être affirmée avec certitude.
5. *Cer.*, II, 15, p. 598.
6. Theoph. Cont., III, 43, p. 147. D'après ce texte, on pouvait se rendre au Kénourgion et au Pentacubiculum, du bâtiment construit par Théophile à l'ouest du Mousicos. Labarte, *Palais*, a placé avec raison ces édifices (pl. II, nos 141-144) le long de l'Hippodrome ; mais il les place trop loin, semble-t-il, du palais.

A l'est du Chrysotriclinos, Basile Ier éleva d'autres appartements, qui, à cause de leur élévation très grande, avaient reçu le nom d'Aigle (Ἀετός). Ici, un très bel oratoire avait été consacré à la Vierge[1] (pl. 51). A l'ouest de ces constructions, l'empereur édifia d'autres habitations en forme de pyramide, ainsi qu'un autre oratoire consacré à la Vierge (pl. 52).

Vers l'entrée appelée Monothyron, Basile bâtit encore un oratoire dédié à saint Jean l'Évangéliste (pl. 50), ainsi qu'une galerie (περίπατος) élevée et pavée de marbre, qui s'étendait jusqu'au Phare. A l'est, de solides bâtiments étaient utilisés comme trésor (θησαυροφυλακεῖον) et comme vestiaire (βεστιάριον)[2] (pl. 48, 49).

La porte à un battant (Μονόθυρον) était, on l'a vu, une des entrées du palais. Cette porte et la galerie, qui s'étendait jusqu'au Phare, devaient être le passage resserré et la porte à un battant par lesquels, d'après le livre des *Cérémonies*, on se rendait de la terrasse du Phare à la Nouvelle-Église[3] (pl. 43). En construisant cette galerie élevée, Basile Ier réunissait ainsi le Chrysotriclinos et sa terrasse aux nouvelles constructions, qui s'élevaient du côté de l'Orient.

Le Tzycanistérion (Τζυκανιστήριον ou Τζουκανιστήριον) était un stade réservé aux divertissements de la cour, où les princes se livraient aux exercices équestres et jouaient à un jeu de balle importé de la Perse[4]. Théodose II (408-450) avait construit au palais un petit Tzycanistérion[5]. Basile Ier le

1. Theoph. Cont., V, 90, p. 335.
2. Theoph. Cont., V, 90, p. 336.
3. V. plus haut, p. 135.
4. D'après les spécialistes, le mot vient du persan tshu-gan = τζουκανίζω, τζυκανίζω = ἐλαύνειν τὴν σφαῖραν = μεθ'ἵππων σφαιρίζειν ; cf. Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.; Theoph. Cont., V, 86, p. 328.
5. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 225. D'après Codinus, *de Orig.*, p. 101, les exercices équestres des empereurs avaient lieu à l'Hippodrome du palais (ὁ ἐν τῷ παλατίῳ Ἱππόδρομος) jusqu'au règne d'Irène l'Athénienne. Labarte, *Palais*, p. 131 et Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 249, se sont appuyés

détruisit pour élever sur son emplacement la Nouvelle-Église [1] et en construisit un nouveau (pl. 45). Il s'étendait à l'est de la Nouvelle-Église, qui communiquait avec lui par ses deux galeries latérales. Pour construire ce nouveau gymnase, Basile Ier avait acheté des maisons qu'il rasa. Du côté de la mer, il édifia aussi de très beaux bâtiments, dont l'un était le trésor (ταμιεῖον) et l'autre l'économat (οἰκονομεῖον) de la Nouvelle-Église (pl. 46, 47). L'espace situé entre les deux galeries, à l'est de l'église, fut transformé en jardin (μεσοκήπιον), véritable paradis, planté d'arbres et sans cesse rafraîchi par des eaux courantes [2].

Ainsi, le Tzycanistérion de Basile Ier se trouvait à l'est de la Nouvelle-Église, vers la mer. C'était une des sorties par où les empereurs quittaient le palais, quand ils se rendaient à cheval dans les églises [3].

A toutes ces constructions, Basile Ier ajouta encore un bain qu'il bâtit sur l'emplacement de l'ancienne phiale des Bleus [4]

sur ce texte pour démontrer l'existence de l'Hippodrome du palais qu'ils placent près du Justinianos (v. plus haut, p. 99 n. 3). Cet Hippodrome du palais pourrait être identifié avec le Tzycanistérion. Mais dans le passage parallèle de l'Anonyme, les mots ἐν τῷ παλατίῳ sont omis (cf. Banduri, *Imp. Orient.*, t. I, pars III, p. 9). La mention de l'impératrice Irène rappelle un autre passage du même auteur (*ibid.*, p. 47), d'après lequel Irène et Constantin VI auraient construit le palais d'Eleutherios et détruit l'Hippodrome construit par Théodose le Grand (cf. Cedrenus, t. II, p. 24-25). Cet Hippodrome s'étendait jusqu'à l'Amastrianos (cf. Unger, *Quellen*, p. 165, 265). Il aurait été construit, d'après Codinus, par Théodose II (cf. Richter, *Quellen*, p. 382). Codinus a dû confondre l'Hippodrome près du palais d'Eleutherios, qu'il attribue faussement à Théodose II, avec le Tzycanistérion, construit par Théodose II ; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 75, 76.

1. Theoph. Cont., III, 43, p. 144. De la terrasse, construite par Théophile du côté nord du Triconque, on voyait l'ancien Tzycanistérion qui s'étendait à l'endroit où Basile Ier éleva la Nouvelle-Église, avec ses deux phiales qui ornaient l'atrium et son jardin qui s'étendait à l'est.

2. Theoph. Cont., V, 86, p. 328-329 ; III, 43, p. 144.

3. *Cer.*, II, 13, p. 557. De même les ambassadeurs sarrasins, après une réception au palais, passèrent par la terrasse du Phare, descendirent par l'heliacon de la Nouvelle-Église et par le grand triclinos au Tzycanistérion, où ils montèrent à cheval (*Cer.*, II, 15, p. 586). Le texte indique entre la Nouvelle-Église et le Tzycanistérion un grand triclinos, qui n'est pas mentionné parmi les constructions de Basile Ier ; cf. Heisenberg, *Nicol. Mesar.*, p. 47, 72.

4. Theoph. Cont., V, 90, p. 336.

(pl. 53). Ce bain, le plus grand et le plus beau du palais, avoisinait par conséquent la terrasse du Chrysotriclinos [1].

Le palais construit par Basile Ier formait, comme celui de Théophile, un vaste ensemble. Près du Chrysotriclinos, il avait complété les anciens appartements en construisant le Kénourgion. Mais son désir impérieux de construire exigeait de plus grands espaces. A l'est du palais, du côté de la mer, s'étendaient des terrains occupés par des maisons particulières qu'il achète et démolit pour construire un nouveau stade. Il détruit l'ancien pour élever la Nouvelle-Église. Il détruit la phiale des Bleus et celle des Verts pour y construire un bain et une église [2]. Dans ces vastes espaces, il édifie un grand nombre d'églises, d'oratoires et de bâtiments. Les uns, comme le Pentacubiculum, serviront de salle d'apparat pour les dîners de gala ; les autres seront des appartements ; d'autres seront utilisés comme trésor et comme vestiaire. Ces nouveaux édifices, qui se dressent au milieu de jardins, seront enfin reliés avec l'ancien palais par une galerie aboutissant à la terrasse du Phare.

1. V. plus haut, p. 102.
2. Theoph. Cont., V, 90, p. 336.

XV

L'ÉGLISE DE SAINT-DÉMÉTRIUS

Le fils de Basile I[er], Léon VI le Sage (886-912), fut un moins grand constructeur que son père. Il bâtit cependant un oratoire de Sainte-Anne dans les appartements élevés par Théophile, au sud de la Triconque[1], et un oratoire de Sainte-Barbara, attenant à l'oratoire de Saint-Paul, un des édifices de Basile I[er][2]. Il consacra, en outre, une église à saint Démétrius[3] (pl. 37). Chaque année, on célébrait au palais une fête en l'honneur du grand martyr.

Les souverains se rendaient en procession à Saint-Démétrius pour y célébrer l'anniversaire de la consécration de l'église[4]. La procession sortait par les portes orientales

1. Theoph. Cont., III, 43, p. 146, v. plus haut, p. 117.
2. Theoph. Cont., V, 90, p. 335. La mémoire de sainte Barbara, martyre, était célébrée le 4 décembre. Cf. N. Nilles, *Kalend. Man.*, t. I, p. 341. A Constantinople plusieurs églises lui étaient consacrées ; cf. *Synax. eccles. Const.*, p. 277, 278 ; Richter, *Quellen* p. 115-116.
3. Akakios, Λέοντος τοῦ Σοφοῦ Πανηγυρικοὶ (*sic*) Λόγοι, Athènes, 1868, p. 137 ; Bibliot. Nat., ms. gr., 1201, fol. 173 v° ; cf. H. Omont, *Invent. som. des mss. gr. de la Bibliot. Nat.*, t. I, p. 264. Cette église du palais ne doit pas être confondue avec d'autres églises de Constantinople consacrées à saint Démétrius. L'une d'elles se trouvait au quartier du Deutéron (cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 16, 17 ; *Synax. eccles. Const.*, p. 163, 166). Elle fut restaurée par Basile I[er] en même temps que l'église de Sainte-Anne au Deutéron (Theoph. Cont., V, 81, p. 324). Une autre église consacrée à saint Démétrius se trouvait sur l'Acropole (cf. Richter, *Quellen*, p. 222 ; Kondakov, *Viz. Tserkvi*, p. 104, 108 ; Millingen, *Byz. Const.*, p. 189, n. 2).
4. La fête de saint Démétrius était célébrée le 26 octobre dans le marty-

du Chrysotriclinos. Une partie des fonctionnaires et des dignitaires venait se placer en face de l'église, sur le côté gauche ; d'autres se tenaient à l'est de la terrasse (heliacon). Les souverains, avec le patriarche, attendaient au propylée de l'église que la cérémonie habituelle fût terminée. Puis, le patriarche pénétrait dans le sanctuaire (thysiastirion) et les princes, après avoir passé par le milieu de l'église, en sortaient et allaient au tetraseron où ils écoutaient la lecture de l'Évangile. De là, ils rentraient au Chrysotriclinos par le corridor (macrôn) au sud de la salle du trône [1].

La veille des Rameaux, le samedi de Lazare, une autre cérémonie avait lieu à Saint-Démétrius. L'empereur, se tenant près de la porte qui s'ouvrait sur la terrasse (heliacon), devant l'icone en émail de la Mère-de-Dieu, distribuait aux dignitaires et aux fonctionnaires, qui entraient un à un dans l'église, une gerbe de feuilles de palmier, de marjolaine et de fleurs printanières ; à certains, une grande croix en argent ; à d'autres, une croix plus petite. Puis, par une porte de l'église, on pénétrait dans l'église de la Vierge-du-Phare, où avait lieu l'office des vêpres [2].

Ainsi, l'église de Saint-Démétrius communiquait avec la Vierge-du-Phare. Comme celle-ci, elle était précédée d'un vestibule s'ouvrant sur la terrasse du Phare.

rion du saint, au Deutéron (Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 16, 17 ; *Synaxar. eccles. Const.*, p. 163, 166). Le livre des *Cérémonies* ne mentionne pas de date. La fête anniversaire de la dédicace de l'église (ἐγκαίνια) du palais devait être célébrée le même jour (*Cer.*, I, 21, p. 121, 124).

1. *Cer.*, I, 21, p. 124. Le τετράσερον de Saint-Démétrius, attenant à l'église, devait, comme celui du Triconque (v. plus haut, p. 111), avoir trois absides. Sur le macrôn, v. plus haut, p. 90-91.

2. *Cer.*, I, 31, p. 170-171. Les portes orientales en argent, par lesquelles sortent les dignitaires pour entrer dans l'église de Saint-Démétrius, sont celles du Chrysotriclinos. A la fête anniversaire de la consécration de l'église, la procession sortait aussi par les portes orientales du Chrysotriclinos (cf. *Cer.*, I, 21, p. 124). Au moment où les dignitaires sortaient de la salle du trône, on faisait résonner (σημαίνει), en la frappant avec un maillet, la plaque de bois pour annoncer le début de la cérémonie; cf. *Cer.*, I, 69, p. 334; Du Cange, *Gloss. gr.*, s. v. σήμαντρον.

Un panégyrique du diacre et référendaire Grégoire, donne quelques renseignements précieux sur la structure et l'ornementation de l'église [1]. Elle se dressait sur un lieu élevé et attirait de loin les regards [2]. Elle avait la forme d'un carré, avec quatre colonnes brillantes, aux chapiteaux dorés. Les voûtes ressemblaient au ciel étoilé. Sur le fond d'or des mosaïques, se détachaient des figures de saints, resplendissants comme des astres, autour de l'image du Dieu-homme. Cette icone, soutenue par des anges aux ailes déployées, brillait, comme un soleil, au milieu de la coupole. Le sol, avec ses reflets chatoyants, était semblable aux flots de l'Océan, qui coule comme un fleuve autour de la terre [3].

Anne Comnène, en racontant la conspiration des frères Anémas contre Alexis Ier Comnène (1107), mentionne l'existence d'une petite chambre (βασιλικὸς κοιτωνίσκος) que les empereurs habitaient alors. Elle était située sur le côté gauche de l'église de la Vierge devant laquelle s'étendait l'atrium (αἴθριον), pavé de marbre. La porte de l'église, qui donnait accès à cet atrium, étant constamment ouverte, l'intention des conjurés était d'entrer par là dans l'église du Phare, de briser les portes de la chambre impériale et de tuer l'empereur [4]. Cette chambre, qui communiquait avec l'église de la Vierge, était peut-être l'appendice à trois absides (le tetraseron), où les empereurs se rendaient de l'église de Saint-Démétrius pour écouter la lecture de l'Évangile.

Ainsi, l'église du grand martyr se dressait comme l'église de la Vierge-du-Phare, avec laquelle elle communiquait, sur

1. Cf. Théophile Joannou, Μνημεῖα ἁγιολογικά, Venise, 1884, p. 54 s. Cet encomion a été publié d'après le cod. Marc. CCCLXII, fol. 213, qui daterait, d'après l'éditeur, du onzième siècle; cf. K. Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt.*², p. 176.
2. *Ibid.*, p. 64. Par les mots ναὸς περίοπτος ἐν τῇ τῶν βασιλείων περιωπῇ, Grégoire indique que l'église s'élevait sur une terrasse.
3. *Ibid.*, p. 65.
4. Anne Comnène, *Alex.*, XII, 6, t. II, p. 160. D'après Anne Comnène, beaucoup de gens à cette époque appelaient l'église de la Vierge du nom de saint Démétrius. Cette confusion provenait probablement de la contiguïté des deux églises.

la terrasse à l'est du Chrysotriclinos[1]. Elle complétait l'ensemble des sanctuaires, élevés par Constantin V et par Basile Ier près des appartements impériaux.

1 Labarte, *Palais*, p. 80, 173, a placé avec raison, sur son plan, Saint-Démétrius (pl. II, n° 107) à côté de la Vierge-du-Phare (pl. II, n° 106) ; les absides des deux églises sont orientées au sud. Mais, comme la Vierge-du-Phare avait son abside à l'est (v. plus haut, p. 106), il est vraisemblable que Saint-Démétrius, qui lui était attenant, avait la même orientation. Sur le plan de Paspatis, 'Ανάκτορα, les deux églises (n°s 17, 18) ont leur abside à l'est, mais elles sont placées à tort en dehors de la terrasse.

XVI

LE PORT ET LE PALAIS DU BOUCOLÉON. LA PORPHYRA. LE MOUCHROUTAS

Les nouvelles constructions de Basile I[er] se dressaient à l'est du palais, du côté de la mer ; près du rivage, s'étendait le stade impérial, le Tzycanistérion. Ce nouveau palais était relié par une galerie élevée à la terrasse du Phare, d'où l'on pouvait se rendre à la Nouvelle-Église et au port du palais, le Boucoléon (Βουκολέων), où était mouillée la flotte impériale [1].

C'est à ce port que le roi Amaury I[er] aborda quand il fut reçu par Manuel Comnène, en 1171. Cette entrée était réservée aux empereurs. Le roi eut l'insigne honneur de fouler les quais et les escaliers de marbre, avant d'être introduit auprès du basileus [2].

Le palais du Boucoléon, qui avoisinait le port, avait été

1. *Cer.*, II, 18, p. 601. Pour se rendre de la terrasse du Phare à la Nouvelle-Église, on devait descendre l'escalier (καταβάσιον) et incliner à droite pour arriver au narthex de la Nouvelle-Église ; cf. *Cer.*, I, 19, p. 118 ; I, 20, p. 120. Labarte, *Palais*, p. 201, 207, pl. 2, n° 136 et M. Mordtmann, *Esquisse topogr.*, p. 53-54, ont placé le Boucoléon près de Akhor-Kapou, tandis que Paspatis, 'Ανάκτορα, pl., le place dans l'enceinte actuelle du vieux Sérail, près de Indjoulou-Kapou ; ce qui est en contradiction avec les textes. Le port devait se trouver plus près du palais. M. Millingen, *Byz. Constant.*, p. 269 s., a placé le Boucoléon dans la petite baie, qui avoisine Tchatlady-Kapou. Son argumentation sera renforcée lorsqu'on aura un relevé complet des substructions de briques, qui subsistent près de la voie ferrée. M. Mordtmann identifie ces ruines avec les péridromes de Marcien. Mais ces derniers devaient se trouver plus près de l'Hippodrome.
2. Guillaume de Tyr, *Hist.*, XX, 23, p. 983.

construit par Théodose II (408-450) au-dessus du mur maritime [1]. Il était décoré de statues d'animaux et d'un groupe représentant un lion terrassant un bœuf [2]. Nicéphore Phocas s'y fit construire un appartement avec une cour, ornée d'une phiale en porphyre [3]. Et c'est ici que Jean Tzimiscès et ses conjurés abordèrent, dans la nuit du 10 décembre 969, pour assassiner Nicéphore Phocas [4]. Ainsi le palais de Théodose II fut agrandi et fut habité par certains empereurs. Alexis Ier Comnène, après avoir pénétré à Constantinople avec ses troupes pour détrôner Nicéphore Botaniate (1081), vint s'y installer. Anne Comnène y signale un palais inférieur et un palais supérieur [5]. Le Boucoléon existait encore en 1204 [6].

D'un autre monument, de la Porphyra (ἡ Πορφύρα), on avait aussi vue sur la mer et sur le port. C'était un édifice carré, se terminant en pyramide, dont le sol était pavé de marbre et les murs revêtus de plaques en porphyre rouge, tachetées de blanc [8]. C'est là que, suivant une coutume ancienne, les impératrices mirent au monde les princes, qui prirent le nom de Porphyrogénètes [9]. D'après Anne Comnène, au douzième siècle, la Porphyra existait depuis longtemps. Constantin VI qui y vit le jour, y eut aussi, par une cruelle ironie du sort, les yeux crevés, en 797 [10].

L'auteur anonyme, qui décrit le palais de Théophile,

1. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 256; cf. Du Cange, *Const. Christ.*, lib. II, p. 119-120 ; Labarte, *Palais*, p. 210 s.
2. Theoph. Cont., VI, 15, p. 447 ; Zonaras, XVI, 28, t. IV, p. 90 ; Anne Comnène, *Alex* , III, 1, t. I, p. 95. Ce groupe se trouvait au-dessous de trois fenêtres décorées de lions et faisant partie d'une ancienne construction, disparue aujourd'hui, près de Tchatlady-Kapou ; cf. Millingen, *Byz. Const.*, p. 271 s., 274 s., 280 s.
3. Nicet. Chon., *De Man. Comn.*, III, 4, p. 149.
4. Leo Diac., *Hist.*, V, 7, p. 87. Depuis cet événement tragique, une garde fut placée au Boucoléon pour empêcher les navires d'aborder pendant la nuit. Cf. Nicet. Chon., *ibid.*, IV, 2, p. 169-170.
5. Anne Comnène, *Alex.*, III, 1, t. I, p. 95.
6. Cf. Richter, *Quellen*, p. 311-312.
8. Anne Comnène, *Alex.*, VII, 2, t. I, p. 229-230.
9. *Ibid.*, VI, 8, t. I, p. 202.
10. Cedrenus, t. II, p. 27.

mentionne aussi la Porphyra, ainsi appelée parce que, suivant une coutume ancienne, la souveraine y distribuait la pourpre (ὀξύ) aux grandes dames, au moment de la fête des Broumalia. Deux chambres d'un triclinos construit par Théophile, au sud du Triconque, se trouvaient du côté de la Porphyra [1]. Ce dernier édifice avoisinait donc les constructions de Théophile. D'après Anne Comnène, on avait vue de la Porphyra sur la mer et sur le port. C'était peut-être un seul et même édifice. Il semble cependant qu'il y ait eu à la cour deux chambres de pourpre, l'une près du palais de Théophile ; l'autre, du côté de la mer, servant de demeure aux impératrices, au moment de leurs couches [2].

Un autre monument, qui n'est pas mentionné non plus dans le livre des *Cérémonies* et dont la situation et l'époque d'apparition ne sont pas déterminées avec exactitude, se dressait à l'ouest du Chrysotriclinos. Le Mouchroutas (Μουχρουτᾶς), d'après Nicolas Mesaritis, qui, au début du treizième siècle, en a donné une trop brève description, était un édifice merveilleux. L'escalier, dont les marches étaient en briques, plâtre et marbre, était décoré de dentelures. Le bleu, le blanc et le vert y alternaient avec la pourpre des coquillages formant des croix. Le toit se composait de coupoles (ἡμισφαίρια) avec pendentifs à stalactites. La richesse des couleurs, l'or qui y était semé, les faisaient ressembler à des arcs-en-ciel et le spectateur était séduit par la combinaison harmonieuse des lignes et des couleurs [3].

Cet édifice avec ses coupoles coniques, ses pendentifs à stalactites, devait présenter beaucoup d'analogie avec les

1. Theoph. Cont , III, 44, p. 147.

2. D'après Luitprand, *Antapod.*, I, 7, *Mon. Germ. Hist.*, Script., t. III. p. 276, la Porphyra, où naquirent les Porphyrogénètes, aurait été construite par Constantin. Mais cette attribution est peu fondée.

3. Heisenberg, *Nicol. Mesar.*, p. 44-45, 62. Le mot Mouchroutas vient, d'après les spécialistes, de l'arabe machrouta, cône. Par les cavités et les saillies des coins des coupoles (αἱ τῶν γωνιῶν εἰσοχαί τε καὶ ἐξοχαί) Mesaritis désigne les pendentifs à stalactites.

monuments seldjoukides. On l'appelait la maison persane (Περσικὸς δόμος) et l'on sait que l'art seldjoukide eut à ses débuts un caractère persan très accentué. Les architectes grecs, qui édifièrent plusieurs édifices des sultans de Konieh, importèrent sans doute dans la capitale ces nouvelles formes architecturales, qui plurent aux empereurs de Constantinople toujours avides de nouveautés. C'est probablement à la fin du onzième siècle, époque à laquelle l'empire des Seldjoukides avait atteint son apogée [1], que le Mouchroutas fut construit au palais, à l'ouest de cette salle du trône, dont la vaste coupole devait former un curieux contraste avec les coupoles élancées de l'édifice persan.

1. Cf. H. Saladin, *Manuel d'art musulman.* L'architecture, Paris, 1907, p. 437-438, 445 s.

XVII

LES ENTRÉES ET LES LIMITES DU PALAIS. LA THERMASTRA

Après le règne de Basile Ier, la demeure des empereurs de Constantinople s'étend jusqu'à la mer qui forme, à l'est, la limite naturelle du palais.

De ce côté, se trouvaient le port de Boucoléon et une autre entrée, celle du Tzycanistérion, par où passaient les empereurs quand ils sortaient à cheval. Du côté sud, le long de l'Hippodrome, s'étendait aussi la galerie de Marcien, à l'extrémité de laquelle se dressait, comme une tour, l'église de Saint-Pierre[1]. On peut remarquer que vers l'extrémité de l'Hippodrome, les pentes sont assez rapides. L'empereur Marcien construisit sans doute cette galerie élevée pour relier la partie sud du palais au Boucoléon[2]. Par cette galerie, on pouvait aussi gagner le palais d'Hormisdas, la maison que Justinien habita avant de monter sur le trône[3].

Du côté nord, s'ouvre, sur la place de l'Augustéon, la Chalcé, la porte d'honneur du palais. A l'ouest, s'étend l'Hippodrome qui communique avec le palais par plusieurs issues. La première est l'escalier en colimaçon

1. V. plus haut, p. 139.
2. Marcien avait agrandi le palais du Boucoléon, en y ajoutant un triclinos d'or; cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 256.
3. Procope, *de Aed.*, I, 4, p. 186; cf. Millingen, *Byz. Const.*, p. 277 s.

qui fait communiquer le palais de Daphné avec la tribune du Cirque. Plus loin, les Skyla mettent en communication l'Hippodrome avec le Justinianos, le Lausiacos et le Chrysotriclinos. De ce côté s'ouvraient d'autres entrées.

De l'Abside, on pouvait, en effet, se rendre au Cirque sans passer par l'escalier en colimaçon ni par les Skyla. Ainsi, après avoir été reçus à la Magnaure, les ambassadeurs sarrasins gagnèrent l'Augusteus, où ils attendirent que l'empereur fût rentré au palais. Puis, ils se rendirent au triclinos de Justinien, où ils reçurent les présents du basileus. Pour gagner de l'Augusteus le Justinianos, ils traversèrent les passages de l'Augusteus et l'Abside, d'où ils entrèrent à l'Hippodrome. Du Cirque, ils pénétrèrent ensuite par les Skyla au Justinianos[1]. Ainsi, de l'Abside, on pouvait gagner l'Hippodrome et cette sortie se trouvait entre le palais de Daphné et les Skyla.

C'est probablement cette même porte qui faisait communiquer l'Hippodrome avec un local sur lequel on est mal renseigné, la Thermastra (Θερμάστρα) (pl. 30).

Le patrice, après sa promotion au Chrysotriclinos, se rendait par les Skyla à l'Hippodrome, où il allait allumer des cierges et prier dans l'église de Saint-Étienne. D'ici, il repassait par l'Hippodrome pour entrer à la Thermastra[2]. Ce local

1. *Cer.*, II, 15, p. 584. Pour la circonstance, les passages de l'Augusteus à l'Abside avaient été décorés de tentures brodées ; de même l'Hippodrome avait été orné d'étoffes pourprées (βλαττία) et de tentures impériales ; cf. *Cer.*, II, 15, p. 573. Après la réception, les Sarrasins passèrent de nouveau par le Justinianos, les Skyla, l'Hippodrome et l'Abside (*Cer.*, II, 15, p. 588). Le même trajet fut suivi par la princesse Olga qui, de l'Augusteus et de l'Abside, se rendit à l'Hippodrome pour entrer par les Skyla (*Cer.*, II, 15, p. 595). Les passages de l'Augusteus sont mentionnés ici après l'Hippodrome ; en réalité, ils faisaient communiquer l'Augusteus avec l'Abside. Le texte est probablement ici corrompu. Sur ces passages v. plus haut, p. 56 n. 6, 121 n. 2.

2. *Cer.*, I, 48, p. 249-250. De la Thermastra, le patrice allait ensuite au Consistoire. Il a peut-être suivi, mais en sens inverse, le même trajet, que les Sarrasins qui, du Consistoire, ont passé par l'Onopodion, le portique de l'Augusteus, l'Augusteus, les passages de l'Augusteus à l'Abside pour se rendre d'ici à l'Hippodrome (cf. *Cer.*, II, 15, p. 584).

était une sortie du palais[1] distincte de la sortie des Skyla. Certains fonctionnaires étaient promus, soit ici, soit à l'hémicycle des Skyla [2]. Comme l'Abside, c'était un lieu où se réunissaient les dignitaires et les fonctionnaires pour attendre le basileus, lorsqu'il se rendait au palais de Daphné par le Triconque et l'Abside [3]. De la Thermastra, en effet, on avait accès à la phiale du Triconque[4].

Une porte faisait aussi communiquer la Thermastra avec le Lausiacos[5], d'où l'on descendait dans la Thermastra[6].

1. *Cer.*, II, 18, p. 601.
2. *Cer.*, I, 57, p. 273. Les symponi et les logothètes étaient promus soit à l'hémicycle des Skyla, soit à la Thermastra ; de même le questeur, le deuterevon et l'antigrapheus (*Cer.*, I, 54, p. 269 ; I, 56, p. 272 ; I, 58, p. 274).
3. *Cer.*, I, 68, p. 303-303.
4. Après une réception dans la phiale, les assistants sortent par la Thermastra. C'est par là aussi qu'ils pénètrent dans la phiale (*Cer.*, II, 18, p. 601, 602).
5. *Cer.*, I, 70, p. 340 : ἡ εἰσαγούση πύλη ἀπὸ τῆς Θερμάστρας εἰς τὸ Λαυσιακόν.
6. Sous Michel III, une tempête de neige ayant rendu la phiale du Triconque inaccessible, tous les assistants se réunirent au Lausiacos; certains d'entre eux descendirent ensuite dans la Thermastra (*Cer.*, II, 18, p. 605-606). D'après un texte (*Cer.*, I, 64, p. 289), l'empereur, après la réception dans la phiale des Verts, rentrait par le Justinianos et le Lausiacos au Chrysotriclinos, où il attendait le moment de la réception qui allait avoir lieu dans la phiale des Bleus. Le moment venu, un fonctionnaire (ὁ τῆς καταστάσεως) donnait l'ordre aux personnages qui devaient assister à la cérémonie de se rendre à l'heliacon, pour se tenir sur le passage de l'empereur, quand il sortirait du Chrysotriclinos. Les fonctionnaires et les dignitaires passent alors par la Thermastra, gravissent des marches (γραδήλια), entrent par la porte du Diétarikion, passent par la *camara* devant le Panthéon et sortent par le monothyron sur la terrasse à l'est du Chrysotriclinos. Ces personnages réunis au Lausiacos passaient par la Thermastra, quand ils en avaient reçu l'ordre. L'expression δίδωσι μεταστάσιμον indique l'ordre transmis par le fonctionnaire aux personnages, de quitter le lieu où ils se trouvent réunis pour se rendre ailleurs (*Cer.*, I, 32, p. 174 ; I, 35, p. 180 ; I, 19, p. 116 ; I, 20, p. 119 ; II, 13, p. 559. On employait aussi l'expression γίνεται *transfer* ; *Cer.*, II, 51, p. 699). De la Thermastra, les fonctionnaires et les dignitaires ont monté des marches, et sont entrés par la porte du Diétarikion pour passer par la *camara* devant le Panthéon, située sur le côté nord de la salle du trône. Ils ne sont donc pas entrés dans le Chrysotriclinos, où se trouvait l'empereur ; mais, du Lausiacos, ils ont gagné la Thermastra. Pour se rendre d'ici à la niche du Panthéon, ils ont peut-être passé sous le Lausiacos et ont gravi un escalier qui donnait accès au Diétarikion.
La Thermastra aurait donc communiqué avec le Diétarikion par un passage souterrain et un escalier. Les personnages ont pu suivre aussi un autre itinéraire, en passant de la Thermastra au Triconque pour gagner le Diétarikion, le Panthéon et la terrasse à l'est du Chrysotriclinos.

Celle-ci n'était donc pas au même niveau que le Lausiacos.

La Thermastra[1] était probablement un hypocauste, la fournaise d'un des bains du palais. Près de l'Abside, qui avoisinait le Triconque, Théoctiste, au milieu du neuvième siècle, s'était fait construire un bain[2]. Cette fournaise avait peut-être aussi donné son nom à une salle où certains fonctionnaires étaient promus et à la sortie qui, entre Daphné et les Skyla, faisait communiquer le palais avec l'Hippodrome[3].

La porte d'ivoire (ἡ ἐλεφαντίνη) était encore une des entrées de la demeure impériale[4]. Chaque matin elle était ouverte[5]. Sa situation est difficile à déterminer; mais les textes paraissent indiquer qu'elle donnait accès au Lausiacos[6].

1. Cf. Estienne, s. v.; Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v.
2. V. plus haut, p. 121.
3. Labarte, *Palais*, p. 82 s., 134 s., 182 s., place la Thermastra au-dessous des galeries de Daphné (pl. II, n° 44). D'après lui, elle aurait communiqué avec l'Hippodrome du palais (n° 42), et avec le triclinos de Justinien (n° 109). Mais, comme on le verra plus loin, cet Hippodrome du palais n'existait pas. Quant à la communication qu'il établit entre la Thermastra et le Justinianos, elle est hypothétique, car les dignitaires et les fonctionnaires, d'après le texte, *Cer.*, I, 64, p. 289, ne se trouvaient pas au Justinianos, mais au Lausiacos. Aucun texte n'indique que du triclinos de Justinien on descendait dans la Thermastra. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 216, place, comme Labarte, la Thermastra près de l'Hippodrome du palais. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 59, suppose, avec Labarte, l'existence d'une porte entre le Justinianos et la Thermastra ; mais il a reconnu la communication entre la Thermastra et le Lausiacos (*ibid.*, p. 50).
4. *Cer.*, I, 31, p. 171; II, 18, p. 600, 602. La porte d'ivoire est indiquée dans ces textes comme une porte d'entrée et de sortie. Mais son emplacement n'est pas déterminé.
5. *Cer.*, II, 1, p. 518.
6. Le trajet suivi par les fonctionnaires qui allaient ouvrir la porte d'ivoire n'est pas décrit. Quand elle était ouverte, certains fonctionnaires montaient par un escalier en colimaçon (κοχλίας), puis descendaient par un autre escalier en spirale, qui aboutissait à une porte brillante (γανωτὴ πύλη) donnant accès au Lausiacos (*Cer.*, II, 1, p. 518). Ainsi, de la porte d'ivoire, il fallait monter un escalier, puis en descendre un autre, avant d'arriver au Lausiacos. D'après un autre texte, *Cer.*, II, 18, p. 600, les mêmes fonctionnaires, après être entrés par la porte d'ivoire, allaient s'asseoir à leur place, puis descendaient pour entrer dans la phiale du Triconque. C'est peut-être le même trajet qui est décrit ici. Les fonctionnaires auraient gagné le Lausiacos où ils se seraient assis et de là, ils seraient descendus, peut-être par la Thermastra, dans la phiale du Triconque.

De l'église de la Vierge-du-Phare ou de la salle à manger (aristeterion) du Chrysotriclinos, on pouvait aussi sortir du palais par la porte d'ivoire[1]. C'est par là qu'en 820, les assassins de l'empereur Léon l'Arménien pénétrèrent avec les clercs, qui se rendaient au service matinal dans l'église de la Vierge-du-Phare, où le basileus allait succomber[2]. Mais ces données ne permettent pas une localisation précise. Il demeure certain que, par la porte d'ivoire, on pouvait se rendre au Lausiacos, par conséquent au Chrysotriclinos et à la Vierge-du-Phare. Comme la Thermastra communiquait avec le Lausiacos et avec l'Hippodrome, on serait tenté de rechercher la porte d'ivoire du côté du Cirque[3].

Ainsi, entre le palais de Daphné et les Skyla, il existait une entrée, qui faisait communiquer le Cirque avec la Thermastra, l'Abside et le Lausiacos. Cette porte était peut-être la porte d'ivoire.

Enfin, de l'Hippodrome, on avait accès à Daphné, mais

1. *Cer.*, I, 31, p. 171; II, 18, p. 602.

2. Genesius, I, p. 24; Theoph. Cont., I, 25, p. 38; Cedrenus, t. II, p. 66; Nicet. Paphlag., *Vita S. Ignat.*, dans Migne, *P. G.*, t. CV, col. 493. Labarte, *Palais*, p. 122 et Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 123, prétendent à tort qu'il est question de l'église du Seigneur. D'après Cinname, VII, 2, p. 297, il y avait au palais une prison appelée éléphantine. Elle est aussi mentionnée par Cedrenus, t. II, p. 595, et par Anne Comnène, *Alex.*, XIV, 9, t. II, p. 263. Cette prison (ἐλεφαντίνη φρουρά) se trouvait, peut-être, près de la porte d'ivoire (ἐλεφαντίνη πύλη ; Genesius, I, p. 24).

3. Labarte, *Palais*, p. 132-133, place la porte d'ivoire (pl. II, n° 43) à l'extrémité de ce qu'il appelle Hippodrome du palais (n° 42). Il s'appuie sur le texte, *Cer.*, II, 18, p. 600, sans remarquer que ce texte ne fait pas suite à ce qui précède, le manuscrit présentant ici une lacune. Dans le texte qui précède, *Cer.*, II, 16, p. 598-599, l. 21, il est question d'une réunion de fonctionnaires à l'Hippodrome, et non pas à l'Hippodrome du palais, cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 49, n. 1. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 217, reproduit l'erreur de Labarte. Bjeljaev, *op. cit.*, p. 49-50, a identifié la porte d'ivoire avec les portes d'ivoire, mentionnées dans le texte, *Cer.*, I, 93, p. 428. Lors de la proclamation de Justin I[er], c'est à ces portes que les partisans des candidats à l'empire allèrent frapper, demandant aux cubiculaires les insignes impériaux. L'identification ne paraît pas vraisemblable. Ces portes d'ivoire se trouvaient probablement au palais de Daphné. La porte d'ivoire donnait, au contraire, accès à des monuments, qui, comme le Lausiacos, sont postérieurs au sixième siècle.

sans passer par l'escalier en colimaçon par lequel on montait du palais de Daphné au Cathisma. Ainsi, l'empereur Théophile, lors de sa rentrée triomphale au palais, passa sous le Cathisma pour pénétrer à Daphné[1].

Cette porte, qui faisait communiquer l'Hippodrome avec Daphné, était probablement la porte Caréa (Καρέα), signalée par Nicolas Mesaritis, comme donnant accès de l'Hippodrome au palais. Elle était située au-dessous du Cathisma[2]. Mesaritis l'a distinguée de la porte qui faisait communiquer l'Hippodrome avec les Skyla. Il signale entre l'Hippodrome et les Skyla une tour (πυργόβαρις) appelée Κεντηνάριον, au bas de laquelle se trouvaient des portes. Cette tour communiquait avec les Skyla par une porte de bronze. Près de là, se trouvait aussi une écurie (ἱπποστάθμιον)[3] (pl. 20), où étaient remisés les chevaux des empereurs quand ils rentraient par les Skyla. C'est ici que Théophile, en rentrant au palais, descendit de cheval[4].

1. *Cer.*, App. ad lib., I, p. 507.

2. Heisenberg, *Nic. Mes.*, p. 24. Le palais, situé au-dessus de la porte Caréa (τὰ ὑπερανῳκισμένα τῆς Καρέας βασίλεια), et où les souverains, assis sur le trône, président aux courses, est le palais du Cathisma. C'est par cette porte que la foule pénétra au palais, en 1185, lors de la déposition d'Andronic I[er] ; cf. Nicétas Chon., *de Andr. Comn.*, II, 11, p. 452. M. Heisenberg, *op. cit*, p. 62, 63, pense que la porte Caréa donnait accès de l'Hippodrome aux Skyla, en identifiant le lieu où les empereurs assistaient aux courses avec la terrasse que Labarte a placée à l'extrémité du triclinos de Justinien. Mais on a vu (v. plus haut, p. 103, n. 3) que cette terrasse dominait la phiale des Verts et non pas l'Hippodrome.

3. Heisenberg, *Nic. Mes*, p. 27-28. Mesaritis se trouve dans l'Hippodrome et se rend au triclinos de Justinien ; il entre par les portes de la tour et, par la porte de bronze, pénètre dans les Skyla, puis entre au Justinianos. La tour du Kentinarion est aussi mentionnée par Nicétas Choniates. C'est de cette tour qu'Andronic I[er] lançait des traits, en 1185, sur la foule qui assiégeait le palais (Nicét Chon., *loc. cit.*, p. 451). M. Heisenberg, *op. cit.*, p. 64, place l'écurie près de l'Hippodrome du palais, que Labarte et Paspatis ont imaginé près du triclinos de Justinien (v. plus haut, p. 140, n. 5). La situation de l'écurie impériale près du triclinos de Justinien est confirmée par le récit de Mesaritis. Après un combat, qui eut lieu au Mouchroutas entre les partisans de Jean et les soldats de l'empereur, l'usurpateur s'enfuit du Mouchroutas, qui se trouvait à l'ouest du Chrysotriclinos. Les soldats s'élancent à sa poursuite dans l'escalier qui conduit à l'écurie où Jean s'était caché. Quand il est pris, il est conduit au triclinos de Justinien ; cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 45-46.

4. *Cer.*, App. ad lib., I, p. 507. L'Hippodrome était aussi une des sor-

La partie de l'Hippodrome, qui avoisinait les Skyla, portait le nom d'Hippodrome couvert (σκεπαστὸς Ἱππόδρομος), par opposition à une autre partie du Cirque, appelée Hippodrome non couvert (ἀσκέπαστος Ἱππόδρομος). Ainsi, Théophile, venant de la Chalcé, suit les passages de l'Achilleus, longe les bains de Zeuxippe, entre à l'Hippodrome découvert, passe sous le Cathisma et descend par Daphné dans l'Hippodrome couvert, d'où il entre par les Skyla au palais [1]. Après avoir passé sous le Cathisma, au nord du Cirque, Théophile est entré à Daphné, probablement par la porte Caréa, puis est ressorti dans l'Hippodrome couvert. La raison de cette appellation n'apparaît pas [2]. On peut remarquer cependant que les fonctionnaires et les dignitaires se réunissaient parfois à l'Hippodrome, avant d'entrer au palais par les Skyla et le Justinianos [3]. La partie de l'Hippodrome où ils se réu-

ties où les empereurs montaient à cheval pour se rendre en procession dans les églises (*Cer.*, II, 13, p. 557). On peut donc penser que l'écurie, signalée par Nicolas Mesaritis près des Skyla, existait auparavant.

1. *Cer.*, App. ad lib., 1, p. 507.

2. Théophane, t. I, p. 493, mentionne aussi l'Hippodrome couvert, mais n'indique pas sa situation. Dans le texte du livre des *Cérémonies* (*ibid.*, p. 507), les deux parties de l'Hippodrome sont nettement opposées. Théophile, après avoir longé les thermes de Zeuxippe, entre dans l'Hippodrome non couvert, et passe sous le Cathisma. Comme il vient de la Chalcé, il a passé près du Zeuxippe et est entré à l'Hippodrome par le côté nord. Le Cathisma, sous lequel il passe pour entrer ensuite à Daphné, se trouvait de ce côté. Buondelmonti a vu encore, au quinzième siècle, vingt-quatre colonnes en tête de l'Hippodrome, au-dessus desquelles prenaient autrefois place l'empereur et les grands dignitaires (cf. *Description des Iles de l'archipel*, éd. Legrand, Paris, 1897, p. 86). Par Hippodrome non couvert, on devait donc désigner la partie nord du cirque. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 79-80, entend par Hippodrome non couvert la partie située entre le Zeuxippe et le Cathisma. Mais il semble peu probable qu'au nord du Cathisma, il y ait eu un espace assez grand pour justifier cette appellation. Cet espace au nord du Cathisma était limité par la rue centrale, la Mésè (v. plus haut, p. 15).

3. *Cer.*, I, 19, p. 114 ; I, 32, p. 171 ; I, 47, p. 236. Certains fonctionnaires avaient leurs sièges à l'Hippodrome, comme dans les salles du palais (*Cer.*, I, 29, p. 161 ; I, 97, p. 442 ; II, 16, p. 598-599). Labarte, *Palais*, p. 131, a constaté avec raison que l'expression ὁ κάτω σκεπαστὸς Ἱππόδρομος (*Cer.*, p. 507), indique que l'Hippodrome couvert était au delà de Daphné. D'après lui, l'Hippodrome couvert aurait été situé à l'intérieur du palais. Mais le mot κάτω indique simplement que cette partie de l'Hippodrome était plus basse, non seulement par rapport au palais de Daphné, mais aussi par rapport au Cathisma et à la partie de l'Hippodrome non cou-

nissaient pouvait être couverte. Quoi qu'il en soit, le palais avait, du côté de l'Hippodrome, au moins quatre issues.

Vers l'extrémité du Cirque, s'ouvrait la porte des Skyla. Entre les Skyla et le palais de Daphné, une entrée, peut-être la porte d'ivoire, donnait accès à la Thermastra, à l'Abside et au Lausiacos. Le palais de Daphné avait lui-même deux sorties : l'une, l'escalier en colimaçon conduisait à la tribune du Cirque, l'autre, probablement la porte Caréa, était de plain-pied avec l'Hippodrome.

Les autres parties du palais avaient aussi des issues.

L'une d'elles était la porte du Spatharikion (πύλη τοῦ Σπαθαρικίου), qui avoisinait le local affecté aux spathaires impériaux[1]. Le cortège de l'empereur se réunissait à cette porte

vert que Théophile vient de traverser. Pour justifier l'existence de cet Hippodrome couvert, qui aurait été situé près du Justinianos et des Skyla (pl. II, n° 42), Labarte prétend que dans les textes le mot Ἱπποδρομίος (*sic*) désigne cet Hippodrome du palais, tandis que par Ἱππόδρομος on entendait le cirque des courses, le grand Hippodrome. Par τὸ Ἱπποδρόμιον, qui est l'équivalent de Ἱππόδρομος, on entendait soit l'Hippodrome lui-même, soit la course qui y était donnée. Ainsi, par Hippodromion, on désigne le Cirque, dans certains passages (*Cer.*, II, 20, p. 612 ; II, 20, p. 613, 615) ; dans d'autres, la course elle-même (*Cer.*, II, 20, p. 615 ; I, 68, p. 309 ; II, 15, p. 588). On trouve chez d'autres auteurs des emplois semblables ; cf. Procope, *de Bello Pers.*, II, 12, t. I, p. 206 ; Théophane, t. II, p. 650. De même par τὸ Ἱππικόν, on désignait l'Hippodrome (*Cer.*, I, 70, p. 341, 342, 346) et la course qui y avait lieu (*Cer.*, I, 69, p. 327, 329 ; I, 70, p. 340, 341 ; I, 71, p. 353 ; I, 72, p. 360). Cf. Théophane, t. II, p. 751. Ainsi l'Hippodrome est désigné indifféremment par les mots Ἱππόδρομος, Ἱπποδρόμιον ou Ἱππικόν. La supposition de Labarte, d'après laquelle le mot Hippodromion désignerait un Hippodrome spécial, n'est pas fondée. Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 249-251, indique à l'intérieur du palais deux Hippodromes, l'Hippodrome non couvert et l'Hippodrome couvert, qui occupent sur son plan une place analogue à celle que Labarte avait assignée à son Hippodrome du palais. Dans l'Hippodrome non couvert, il indique, sur son plan (n° 40), un Cathisma, comme dans le grand Hippodrome. En plaçant l'Augustéon entre le palais et le grand Hippodrome, Paspatis, pour expliquer le trajet suivi par l'empereur Théophile, était obligé de placer l'Hippodrome non couvert au palais et d'y inventer un Cathisma. Il constate avec raison que Constantin Porphyrogénète n'a jamais décrit les jeux qui s'y donnaient ; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 70 s. Il existait un Hippodrome au palais, mais différent de ceux imaginés par Labarte et Paspatis ; c'était le Tzycanistérion (v. plus haut, p. 140).

1. Les spathaires impériaux (βασιλικοὶ σπαθάριοι) attachés à la personne de l'empereur, portaient ses armes pendant les processions (*Cer.*, I, 1, p. 7, 10).

lorsque le basileus se rendait à la Magnaure et à Sainte-Sophie[1]. Le jeudi après Pâques, après le festin donné par l'empereur au Chrysotriclinos, le patriarche, ayant pris congé du basileus, était accompagné jusqu'à la porte du Spatharikion[2]. Ainsi, du Chrysotriclinos, on sortait par cette porte pour aller à la Magnaure et à Sainte-Sophie. De la salle du trône, on pouvait gagner la Magnaure directement, sans passer par le Triconque et les passages du Seigneur. Cette sortie devait se trouver sur le côté nord du Chrysotriclinos[3].

Comme le Spatharikion, le Cavallarios (Καβαλλάριος) était une des entrées avoisinant probablement une des écuries du palais. Aux grandes fêtes, certains fonctionnaires se réunissaient au Cavallarios et, quand le palais était ouvert, ils entraient au Panthéon[4]. Les empereurs sortaient aussi par là quand ils se rendaient à cheval dans les églises[5]. Enfin, suivant une ancienne coutume, quand un prince naissait au palais, l'empereur recevait les sénateurs au triclinos de Justinien, puis on se rendait au Cavallarios, pour aller en procession à Sainte-Sophie[6]. Ainsi du Cavallarios comme du Spatharikion, on pouvait se rendre à la Grande-Église[7].

1. *Cer.*, I, 22, p. 125; I, 28, p. 157.
2. *Cer.*, I, 14, p. 96.
3. Labarte, *Palais*, p. 68-69, 122-223; Paspatis, Ἀνάκτορα, p. 194-195, et Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 238, ont placé la porte du Spatharikion entre le Triconque et l'église du Seigneur. Mais cette sortie est déjà connue sous le nom de passages du Seigneur. Jamais l'empereur ne passait par cette porte lorsqu'il allait du Chrysotriclinos à l'église du Seigneur. La porte du Spatharikion livrait passage à l'empereur lorsqu'il allait directement du palais à la Magnaure. Le local affecté aux spathaires doit être rapproché du Chrysotriclinos. Il avoisinait sans doute le Diétarikion qui était, lui aussi, proche de la salle du trône.
4. *Cer.*, I, 1, p. 6.
5. *Cer.*, II, 13, p. 557.
6. *Cer.*, II, 21, p. 616. Le corps de l'empereur était transporté aussi par le Cavallarios pour être exposé ensuite au triclinos des Dix-neuf lits (*Cer.*, I, 60, p. 275).
7. Labarte, *Palais*, p. 86, a placé le Cavallarios (pl. II, nº 120) à l'est de la place de l'Augustéon. Il doit être rapproché du Chrysotriclinos, car le trajet suivi par le corps de l'empereur, transporté, des appartements au

Ces deux dernières entrées s'ouvraient sans doute sur le côté nord du Chrysotriclinos, mais elles n'étaient pas des portes d'honneur comparables à la Chalcé. C'étaient sans doute, comme la porte du Tzycanistérion, des portes de service. Les deux entrées principales du palais étaient la Chalcé, qui s'ouvrait sur la place de l'Augustéon, et les Skyla, qui communiquaient avec l'Hippodrome. Enfin, le port du Boucoléon formait l'entrée maritime de la demeure impériale.

sud de la salle du trône, au triclinos des Dix-neuf lits, serait difficilement explicable.

XVIII

LES ASPECTS DU PALAIS

Le palais de Constantinople formait un ensemble compliqué d'édifices, de cours, d'escaliers, de portes et de galeries, couvrant une vaste superficie. Cette immense demeure ne fut pas construite, on l'a vu, par un seul homme, suivant un plan logique et préconçu. Comme le Kremlin de Moscou, le vieux sérail des sultans de Constantinople, ou le palais de Pékin, le palais de Constantinople présentait un ensemble un peu incohérent. Si l'ordonnance de certaines parties nous échappe, il en est d'autres qui semblent avoir été construites suivant un principe assez rigoureux de symétrie. La comparaison avec d'autres édifices peut aider à ressaisir le plan de certains quartiers, formés de monuments élevés à la même époque. La comparaison de la partie la plus ancienne du palais, celle qui est attribuée à Constantin, avec le palais de Spalato, présente à cet égard quelque intérêt.

Le palais que Dioclétien construisit à Spalato[1], et qu'il habita après son abdication, couvre une vaste superficie, entourée d'un mur d'enceinte rectangulaire et flanqué de

1. Cf. Constantin Porphyrogénète, *De Admin. Imperio*, 29, p. 137-138; 31, p. 149; Ch. Diehl, *En Méditerranée. Promenades d'Histoire et d'Art*, Paris, 1901, p. 13 s.; G. Millet, *l'Art byzantin*, dans A. Michel, *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens*, t. I, p. 135 s.

tours. Cet immense rectangle est coupé par deux avenues perpendiculaires qui aboutissent, sur trois des côtés, à trois grandes portes. L'allée qui part du nord, de la porte dorée, l'entrée principale du palais, aboutit après un carrefour, à un péristyle de chaque côté duquel, au milieu d'espaces à ciel ouvert, se dressent un temple rectangulaire et un octogone bien conservé. Ce péristyle précédait le palais proprement dit, l'habitation de l'empereur. Celle-ci se composait d'une première salle, une rotonde recouverte d'une coupole, et d'une seconde salle rectangulaire, qui se trouvaient dans l'axe de la porte principale, de la porte dorée. Autour de ces deux salles, étaient distribuées d'autres pièces, les appartements particuliers, communiquant avec la longue galerie du bord de l'eau, qui forme la façade du palais du côté de la mer[1].

Cette disposition rappelle, à bien des égards, le palais de Constantinople et confirme, sur certains points, l'ordonnance du palais de Constantin. Constantin n'avait pas construit son palais au hasard. On a vu qu'après avoir franchi la Chalcé, qui fut refaite par Justinien, on pénétrait dans une première cour, où stationnaient les scholaires, et dans laquelle se dressaient plusieurs édifices attribués à Constantin, l'église des Saints-Apôtres et une rotonde, la coupole à huit colonnes. A Spalato, après avoir franchi la porte dorée, on rencontre une allée centrale, bordée de bâtiments qui semblent avoir été les casernes des gardes du corps[2]. Mais tandis qu'à Constantinople on arrivait, après avoir traversé la première cour, à une grande porte donnant accès à une seconde cour, au palais de Dioclétien, on franchissait une allée transversale pour arriver au péristyle, qui conduisait au palais proprement dit. Devant l'habitation du prince,

1. Cf. Adam, *Ruins of the Palace of the emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia*, Londres, 1764, pl. V, VI; *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie*, rédigé d'après l'itinéraire de Cassas par Lavallée, Paris, 1802, pl. 35, p. 126 s.: Beylié, *Habit. byzant.*, p. 20 s.
2. Cf. la coupe nord-sud d'Adam; Beylié, *Habit. byz.*, p. 20.

s'étendaient, de chaque côté du péristyle, deux places occupées par le temple et l'octogone.

Cet espace correspondrait à la seconde cour du palais de Constantin, où stationnaient les excubiteurs et les candidats et où se dressaient les Lychni, le Consistoire à forme basilicale et les monuments attribués à Constantin, le palais des Dix-neuf lits et l'église du Seigneur. Plus loin, s'élevait l'habitation de l'empereur, le palais de Daphné, dont la première salle, l'Augusteus, devait se trouver dans l'axe de la porte principale, de la Chalcé. De chaque côté de cette salle centrale, étaient distribués les appartements, l'Octogone et les églises, dont l'ordonnance devait être assez semblable à celle de Spalato. Les passages de Daphné, qu'on a signalés, correspondraient à la longue galerie du côté de la mer, qui, au palais de Dioclétien, fait communiquer la salle centrale rectangulaire avec toutes les pièces d'appartement. Derrière Daphné, le palais de Constantin devait être fortifié par les murs, au-dessus desquels s'allongeait la galerie d'où, comme à Spalato, on avait vue sur la mer. Aucun détachement n'est signalé derrière Daphné. Tous les soldats stationnaient dans les cours, devant la demeure du prince.

Si le palais de Constantin était gardé par plusieurs corps de troupes, il ne devait pas cependant avoir l'aspect de orteresse du palais de Spalato où, de tous côtés, se dressent de hauts murs et de hautes tours. A Constantinople, on l'a vu, la seconde cour était ouverte du côté de l'est et donnait accès à des monuments, qui se dressaient à côté du palais. Parmi ces monuments, se trouvaient la Magnaure et 'Oaton que la tradition attribue à Constantin [1]. L'Oaton et la Magnaure, complétaient l'ensemble des constructions de Constantin, qui composa son palais de salles basilicales, d'octogones et de rotondes.

1. Cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 144-145. L'Oaton était situé du côté de la Nouvelle-Église.

Comme la seconde cour était ouverte d'un côté, pour permettre aux empereurs de se rendre du palais de Daphné à l'Oaton et à la Magnaure, cette cour devait être naturellement occupée comme la première. Les excubiteurs et les candidats gardaient les issues de ce côté, de même que les scholaires protégeaient les abords du côté de la Chalcé.

La Magnaure, édifice isolé, entouré de jardins et bordé de terrasses, d'où la vue s'étendait sur la Marmara et les monts de Bithynie, dut être le palais d'été de Constantin. Aux approches de l'été, il devait quitter le palais de Daphné, pour habiter cette villa ombragée et rafraîchie par les vents du Bosphore. Il était, en effet, dans les habitudes des empereurs d'avoir un palais d'été et un palais d'hiver. Théophile, au Triconque, s'était fait construire deux appartements qu'il habitait alternativement.

La Passion de l'apôtre Thomas confirme cette hypothèse. Ces actes apocryphes, conservés dans une version latine, rédigée avant le sixième siècle [1], racontent comment l'apôtre, au cours d'une pérégrination dans l'Inde, fut invité par le roi du pays, Gundafor, à lui construire un palais. L'apôtre, ayant pris un roseau, se mit à mesurer et à tracer le plan de la nouvelle demeure. Parmi les édifices du palais figurent les *zetae hiemales* et les *zetae aestivales* (*zetae* = *diaetae*) c'est-à-dire les appartements d'été et ceux d'hiver. Il y avait aussi un vestibule (*proaula*), un consistoire (*consistorium*), une salle avec lits de table (*triclinia accubitalia*), des thermes, un gymnase, une cuisine, un hippodrome.

De même, au palais de Constantin, il existait un prothyron où veillaient des doryphores et des hoplites, un Consistoire où siégeait le conseil de l'empereur, un palais des Dix-neuf lits qui servait aux festins d'apparat. Mais il y

1. Max Bonnet, *Supplementum Codicis apocr.*, I. *Acta Thomae*, Leipzig, 1883, p. 140; Schlosser, dans *Sitzungsberichte der philosoph. histor. Classe der kaiserl. Akad. der Wissenschaften*, t. CXXIII, Vienne, 1891, p. 51. Dans la version grecque de ces actes, la description du palais est très abrégée; cf. M. Bonnet, *op. cit.*, p. 14, 15.

avait, en plus, des églises et des oratoires disséminés dans toutes les parties du palais, car l'empereur très chrétien, comme l'avait dit Eusèbe, avait voulu, en construisant son palais, donner une vision réelle de la royauté du Christ.

Ainsi, le palais de Constantin formait un tout organique, comme le palais de Dioclétien à Spalato et comme ce palais idéal que l'apôtre Thomas, institué architecte par la légende, aurait tracé un jour sur le sable de l'Inde.

Le palais que Théodoric, roi des Ostrogoths, se fit construire à Ravenne, après s'être emparé de la ville à la fin du cinquième siècle, présentait aussi certaines analogies avec le palais de Constantin. Le front du palais où se trouvait la porte principale, la *prima porta*, avait reçu le surnom de *ad Calchi* ou *ad Calcem*[1], comme à Constantinople. Comme Constantin, Théodoric avait fait placer son image sur le front de sa demeure. C'était une mosaïque représentant le roi, revêtu de la cuirasse, tenant dans la main droite la lance et dans la gauche le bouclier. Des allégories figuraient Rome et Ravenne. Rome, sous la figure d'une femme casquée, était debout, tenant la lance, tandis que Ravenne, une épée à la main, le pied droit sur la mer et le gauche posé sur la terre, se tournait vers le roi[2]. Des soldats gardaient aussi les abords de la demeure ; c'étaient les *scolari palatini*, les scholaires du palais[3] ; un autre quartier, appelé *scubitus*[4] (*excubitus*), était assigné à un autre détachement, les excubiteurs.

Une façade de ce palais est représentée sur la célèbre mosaïque de Saint-Apollinaire-Neuf à Ravenne. Au milieu se détache un portique surmonté d'un fronton triangulaire, où se lit l'inscription PALATIVM. On y accède par trois

1. Cf. Fantuzzi, *Monumenti Ravennati de'secoli di mezzo*, Venise, 1801, t. II, p. 297; Zirardini, *Degli antichi edifizi profani di Ravenna*, Faenza, 1762, p. 100, 101, 106.
2. Zirardini, *op. cit.*, p. 107, 108.
3. Zirardini, *op. cit.*, p. 128, 129, 130, 133.
4. Fantuzzi, *op. cit.*, p. 61, 137, 172, 297, 300.

portes, auxquelles sont suspendues des portières doubles. La porte du milieu, plus large que les deux autres, était l'entrée principale. De chaque côté du portique, figurent des colonnades décorées de tentures [1].

Faut-il voir, dans cette mosaïque, l'entrée des appartements du prince ou le front du palais, correspondant à la Chalcé de Constantinople ou à la porte dorée de Spalato ? La mosaïque de Ravenne ne rappelle pas cette dernière porte [2]. Les tentures suspendues aux tringles entre les colonnes, évoquent quelque chose de plus intime qu'un portique extérieur ouvert à tout venant.

Si le mosaïste avait voulu représenter le front extérieur du palais, il n'aurait pas manqué d'y placer la mosaïque représentant Théodoric. Ce péristyle doit figurer la façade des appartements du roi. Le portique, avec ses portières, rappelle le portique qui précédait l'Auguteus, la première salle du palais de Daphné à Constantinople. Il présente aussi une ressemblance frappante avec le péristyle du palais de Dioclétien.

Ici, des arcades sont disposées de chaque côté de la cour, par laquelle on accède à l'édifice principal du palais, dont la façade est décorée d'un fronton triangulaire supporté par quatre colonnes, comme à Ravenne. Mais le mosaïste ravennate, à qui les lois de la perspective étaient inconnues, n'a pas su figurer cette cour entourée de portiques. Il a représenté les colonnades de chaque côté du fronton sur un même plan.

1. Beylié, *op. cit.*, p. 151.

2. La porte dorée du palais de Dioclétien présente des analogies, non pas avec la mosaïque de Saint-Apollinaire-Neuf, mais avec l'édifice qu'on appelle communément palais de Théodoric. La structure de cette façade, avec ses arcades et sa niche au premier étage, rappelle la porte dorée de Spalato, où des arcades et des niches décorent aussi un mur élevé, percé d'une porte massive (cf. Beylié, *Habit. byz.*, p. 21, 150-151). Ces deux entrées auraient été conçues sensiblement dans le même esprit. Mais l'identification du monument, situé près de Saint-Apollinaire-Neuf, avec le palais de Théodoric est peu fondée. Cf. Ch. Diehl, *Ravenne*, Paris, 1903, p. 44.

A Constantinople, comme à Spalato et à Ravenne, l'édifice principal, le palais de Daphné devait être précédé d'un péristyle, qui s'étendait devant l'Augusteus. Mais à Constantinople la disposition paraît un peu différente. Avant d'arriver au portique de l'Augusteus, on franchissait une porte, la porte de bronze de l'Onopodion. La petite cour en terrasse, qui précédait Daphné, semble donc avoir été divisée en deux parties.

Le palais de Constantin devait avoir aussi la forme d'un vaste rectangle, entouré de murs renfermant des cours qui précédaient l'habitation propre de l'empereur. Cette disposition, d'origine syrienne, se retrouve à Mschatta où une cour centrale, dans laquelle on pénètre par une grande porte, précède aussi le corps d'habitation[1]. Spalato, avec ses avenues perpendiculaires, représente un autre type dont on doit rechercher aussi l'origine en Orient[2].

Si ces palais présentent des ressemblances dans leur ordonnance générale, la structure intérieure varie. A Spalato, après avoir traversé le péristyle, on pénètre dans une première salle voûtée en coupole, la rotonde, puis dans une seconde salle rectangulaire, placées toutes deux dans l'axe de la grande porte d'entrée. A Mschatta, la cour intérieure franchie, on entre dans un corps de bâtiment, placé dans l'axe de la porte principale et se composant aussi de deux salles, la première, une salle basilicale à trois nefs, la seconde à trois conques. Ces deux salles correspondraient au *consistorium* et au *trichorum* de la Passion de Thomas[3].

1. Cf. Strzygowski, *Mschatta*, dans *Jahrbuch der kön. preuszisch. Kunstsamml.*, t. XXV, Berlin, 1904, pl. VII, p. 227 s. Cette disposition se retrouve aussi, avec des variantes, à Kasr Ibn Wardan, à Al-Harani, à At-Tuba, à Al-Okhaïder; cf. *Kusejr Amra*, Vienne, 1907, t. I, p. 97, fig. 82, p. 13, fig. 8; L. Massignon dans *C. R. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1909, p. 206, fig. 2, p. 210; *Publications of the Princeton University Archaeol. Exped. to Syria*, Div. II. Sect. B. Part 1, Leyde, 1907, p. 34-35, fig. 32.

2. Cf. Strzygowski, *Mschatta*, p. 229 s.; *Spalato* dans *Studien aus Kunst und Geschichte F. Schneider zum* 70 ten *Geburstage gewidmet*, Freiburg, i. B., 1906, p. 333.

3. Cf. M. Bonnet, *op. cit.*, p. 140; Strzygowski, *Mschatta*, p. 232.

Au palais de Constantin, elles correspondraient au Consistoire et à l'Augusteus. Mais entre le Consistoire, qui avait, comme à Mschatta, la forme d'un rectangle, et l'Augusteus, il y avait, à Constantinople, l'Onopodion d'où l'on descendait directement au Consistoire et d'où l'on pénétrait, par un portique, dans la première salle du palais de Daphné, l'Augusteus. La disposition du palais de Constantin différerait encore ici de celle de Mschatta et de Spalato.

Le Consistoire, situé en avant du palais de Daphné, s'élevait dans une seconde cour avec, d'un côté, vers l'Hippodrome, le palais des Dix-neuf lits, et de l'autre, l'église du Seigneur. Dans cette seconde cour se trouvait aussi le triclinos des Candidats, communiquant avec le Tribunal des Dix-neuf lits, et avec la Magnaure. Près de la porte qui conduisait aux Scholes, étaient situés les Lychni et le triclinos des excubiteurs. Cette seconde cour, qui s'étendait devant la demeure du prince, donnait accès à des édifices adjacents, le palais d'été de la Magnaure et l'Oaton. Elle communiquait aussi avec la première cour où stationnaient les scholaires. Cette dernière n'avait que deux issues, l'une, du côté intérieur, conduisait au palais, l'autre, du côté extérieur, conduisait, par la grande porte d'honneur, à la place de l'Augustéon.

Toutes les grandes périodes d'innovation artistique furent marquées au palais par l'apparition de monuments nouveaux. Après la période constantinienne, apparurent les nouvelles formes architecturales. Justinien refit la Chalcé avec une coupole posée sur quatre arcs, ainsi que les abords du palais incendiés en 532. Mais il ne semble pas avoir dérangé l'ordonnance générale du palais de Constantin. Il habita sans doute le palais de Daphné, comme ses prédécesseurs. Le *cubiculum* signalé par Pierre magister se trouvait sans doute dans cette partie du palais [1].

1. V. plus haut, p. 53.

Son successeur, Justin II, construisit le Chrysotriclinos, vaste salle octogonale, bâtie sur le modèle des églises du sixième siècle, orientée comme ces dernières, avec une abside à l'est et décorée probablement dans le même goût. Michel III, après la tourmente iconoclaste, en refit la décoration. Il se fit représenter lui-même, ayant à ses côtés le patriarche Méthode et ses collaborateurs, suivant la majestueuse symétrie inaugurée par Justinien à la Chalcé. Mais les personnages religieux disséminés dans toute la salle, le Christ trônant dans l'abside, conservèrent au Chrysotriclinos l'aspect qu'il avait au début, celui d'une église. Le trône impérial, dans l'abside, était dressé à la place de l'autel.

Autour de la salle, se groupèrent les dépendances, vestiaire, trésor, appartements impériaux, salle à manger. Justin II quitta peut-être alors le palais de Daphné pour habiter le Chrysotriclinos. Le nouveau palais devait être, à cette époque, relié à l'ancien par des galeries, sur lesquelles on n'a aucun renseignement et qui durent disparaître lorsque Théophile construisit le Triconque et ses dépendances [1].

Les appartements impériaux, au sud du Chrysotriclinos, furent habités, en effet, de bonne heure. Phocas, au début du septième siècle, y résidait. A cette époque les appartements de Daphné étaient délaissés.

Justinien II compléta l'œuvre entreprise par Justin II. La nouvelle demeure fut réunie à l'Hippodrome par deux constructions, le Lausiacos et le Justinianos, longs bâtiments, qui servaient de salons d'attente. Les personnages, admis auprès de l'empereur, y attendaient le moment d'être introduits dans la salle du trône. Ces salles, décorées de mosaïques et de marbres, servaient à d'autres usages. Le Justinianos, dont les auteurs ont vanté la splendeur, servit

1. Le Chrysotriclinos était sans doute relié au palais de Daphné par une galerie, qui dut être construite par Justin II. Cette galerie aurait prolongé ainsi la galerie de Daphné.

aussi de salle de réception et de salle de festin. La cuisine était située près du Lausiacos, non loin du Justinianos et de la salle à manger du Chrysotriclinos. Des jardins bordaient ces édifices.

Justinien II construisit aussi, à la fin du septième siècle, la phiale des Bleus. Les danses des factions, qui, avec les jeux de l'Hippodrome, étaient un des divertissements les plus goûtés de la cour, avaient lieu autrefois au palais de Constantin, au Tribunal, où les personnages pouvaient évoluer à leur aise. Le palais de Daphné ayant été abandonné, le Rhinotmète construisit une phiale à proximité des nouvelles demeures, près du Chrysotriclinos. De la terrasse qui s'étendait à l'est de la salle du trône, il pouvait assister aux danses des Bleus évoluant en bas, autour de la phiale. La phiale des Verts, avec la terrasse qui la dominait, près du triclinos de Justinien, fut probablement aussi son œuvre. Le nouveau palais n'était pas protégé. Justinien II entoura les nouvelles constructions d'une enceinte de murs[1].

A partir du moment où, par la construction du Chrysotriclinos, le centre du palais fut déplacé, les empereurs sentirent la nécessité d'élever des églises plus proches de leur nouvelle demeure que les sanctuaires du palais de Daphné. L'oratoire de Saint-Basile au Lausiacos avoisinait les appartements impériaux au sud du Chrysotriclinos ; mais les cérémonies religieuses exigeaient un cadre plus vaste et plus imposant. A l'est de la salle du trône, s'étendait une terrasse où les processions impériales pouvaient s'organiser, se déployer. Constantin V, au milieu du huitième siècle, y dressa, aux portes de sa demeure, cette église de la Vierge-du-Phare, qui resta un des sanctuaires les plus vénérés du palais, avec ses reliques que la dévotion impériale y accumula.

1. Théophane, t. I, p. 367.

Théophile, qui était un oriental, construisit à l'imitation des palais d'Orient[1]. Au palais, le Triconque avec son plan tréflé, était un type d'architecture bien connu de l'ancien Orient[2]. Cet édifice central qui faisait corps avec le Sigma, était précédé d'un espace à ciel ouvert, la phiale, qui formait une espèce d'atrium. Autour, au milieu de terrasses et de jardins, étaient groupés les appartements et les dépendances. Auparavant, le palais semble avoir été composé d'édifices à un étage; Théophile innove encore ici.

Le Triconque et le Sigma ont deux étages[3]. Au-dessous du Triconque, s'ouvrent aussi trois absides. Au-dessous du Sigma, s'étend une salle hypostyle. Plusieurs constructions adjacentes ont des rez-de-chaussée ou des entresols. Certaines sont géminées et rappellent, avec leurs portiques, les maisons syriennes[4]. Théophile affectionnait les salles à colonnades, carrées ou rectangulaires, dont le toit était soutenu par quatre, six ou huit colonnes. Certaines, comme le Mousicos, le bâtiment qui lui était attenant et le Margaritis, n'avaient des colonnes ou des portiques que sur deux côtés. Avec leurs murs recouverts de plaques de marbre, leurs séries de colonnades, ces salles devaient avoir un aspect très curieux.

La décoration de ces monuments était très luxueuse. Les colonnes, les lambris, qui recouvraient les murs, étaient de marbre précieux, provenant du fond de l'Anatolie ou de l'Égypte. L'iconoclaste Théophile avait banni de son palais toute iconographie religieuse. Les mosaïques représentaient des scènes de genre (récolte des fruits), des animaux, des

1. Theoph. Cont., III, 9, p. 98-99 ; cf. Beylié, *Habitat. byz.*, p. 117 ; Strzygowski, *Mschatta*, p. 248.

2. Cf. Strzygowski, *op. cit.*, p. 233, 235, 237. Le plan tréflé de Mschatta se retrouve non seulement au Triconque, mais à Hodja-Moustapha-Pacha-Djami, à Constantinople ; cf. *Revue Arch.*, 1909, II, p. 15-16.

3. A Kasr Ibn Wardan, dans la Syrie du Nord, l'édifice principal, autour duquel sont disposées les pièces d'appartement, a aussi deux étages ; cf. *Publications of the Princeton University*, *loc. cit.*, p. 35 s., pl. VI.

4. Cf. H.-C. Butler, *Architecture and other Arts*, New-York, Londres, 1904, p. 115 s., 169 s.

arbres, des fleurs et des armures. Après le triomphe de l'orthodoxie, apparurent les saintes icones. Michel III en avait décoré le Chrysotriclinos; il en orna aussi un des bâtiments construit, par son père, au Triconque. Plus tard, les empereurs habitèrent les appartements au sud du Chrysotriclinos. Au dixième siècle, Romain I[er] y résidait. Mais les monuments du Triconque ne furent pas abandonnés. La phiale servit aux réceptions, quand Basile I[er] eut détruit les phiales des Bleus et des Verts. L'ancienne chambre de l'impératrice, au sud du Triconque, fut transformée en oratoire par Léon VI. L'entresol du Camilas servit de bibliothèque à l'érudit Constantin VII. Un autre bâtiment servit de vestiaire à l'impératrice. L'ancien appartement d'hiver, au Carianos, était habité par un fonctionnaire palatin, le pappias. Le palais, que le grand empereur iconoclaste avait si fortement marqué de son empreinte et qu'il créa pour s'envelopper, en quelque sorte, d'une majesté qui lui fût personnelle, subsista par la suite, mais ne resta pas le centre vivant du palais.

Sous le règne de son successeur, Michel III, apparurent de nouvelles constructions. Les bâtiments et le bain, construits par Théoctiste, se dressaient au milieu de jardins, près de l'Abside. Cette Abside était une entrée monumentale, qui donnait accès au palais de Daphné. Elle fut, sans doute, édifiée, après la construction du Chrysotriclinos, par Justin II, pour faire communiquer le palais de Daphné avec les nouveaux édifices. Elle est déjà signalée à la fin du sixième siècle. L'empereur Maurice (582-602) fit détruire une œuvre d'art qui la décorait, une statue de la Fortune, rapportée de Rome par Constantin.

C'est entre l'Abside et le Chrysotriclinos que Théophile avait construit son palais, qui était relié à Daphné par l'Abside, à l'église du Seigneur par les passages du Seigneur et au Chrysotriclinos par les passages des Quarante-Saints et le Lausiacos. Le Chrysotriclinos, qui communiquait avec l'Hippodrome par le Lausiacos, le Justinianos et les Skyla,

fut relié au palais de Daphné par les monuments du Triconque. Le palais, à cette époque, formait déjà un ensemble compliqué dont toutes les parties communiquaient entre elles.

Sous le règne de Basile Ier, il se complique davantage. Près du Chrysotriclinos, le fondateur de la dynastie macédonienne se construisit une somptueuse demeure, le Kénourgion, qui lui servit probablement d'appartement d'hiver. A l'est de la salle du trône, au milieu de jardins ombragés, rafraîchis par les eaux courantes et par la brise de mer, il élève des villas; les unes très élevées, comme l'Aigle, les autres, en forme de pyramide, donnaient une impression d'Orient. Un autre édifice à cinq salles, le Pentacubiculum, devait servir aux grandes réceptions. A ces monuments étaient attenants des oratoires dédiés à la Vierge et à saint Paul. L'observation des pratiques religieuses occupait une telle place dans la vie des empereurs que, dans tous les corps de bâtiments, étaient disposées des chapelles et des églises. Sur la terrasse du Phare, près de ses appartements d'hiver, Basile Ier érige, à côté de l'église de la Vierge-du-Phare, l'église d'Élie, avec les oratoires de Saint-Clément et du Sauveur. L'oratoire de Saint-Pierre se dresse à côté de l'oratoire de la Vierge, à l'extrémité d'une galerie, construite le long de l'Hippodrome, par l'empereur Marcien, au milieu du cinquième siècle, pour relier, sans doute, le palais au Boucoléon. Pour faire communiquer la terrasse du Phare avec la Nouvelle-Église, il construit une galerie, près d'un oratoire consacré à saint Jean l'Évangéliste. La Nouvelle-Église, dominée par ses cinq coupoles, avec son atrium orné des deux phiales, ses galeries latérales et ses dépendances, son trésor et son économat, devait occuper une superficie assez vaste, sur l'emplacement de l'ancien Tzycanistérion de Théodose II. Basile reporte vers l'est, du côté de la mer, le nouveau stade impérial. L'Hippodrome et les phiales ne suffisaient pas aux

divertissements de la cour. Les empereurs voulurent avoir, à l'intérieur de leur demeure, un gymnase où ils pussent se livrer à leurs sports favoris. Sur le plan du palais dressé par l'apôtre Thomas pour le roi Gundafor, figure à côté de l'*hypodromum* le *gimnasium*[1].

La disposition du palais de Basile Ier échappe. Il semble avoir construit un peu au hasard, au gré de sa fantaisie et de sa magnificence. Ces constructions ne semblent pas disposées suivant une ordonnance logique, comme celles de de Constantin et de Théophile. Comme l'empereur iconoclaste, il voulut innover et introduire au palais des formes architecturales inconnues jusqu'alors. Ses constructions pyramidales, ou à plusieurs étages, devaient présenter un aspect original. Mais il revint aussi aux types architecturaux anciens. La salle d'apparat au Kénourgion est une basilique à abside, comme celles de Constantin. L'église d'Élie est un octogone, qui semble inspiré du Chrysotriclinos voisin. Il continue aussi la tradition inaugurée par Justinien à la Chalcé : au Kénourgion, la peinture officielle raconte ses exploits, tandis que des scènes de famille composées, elles aussi, suivant une ordonnance majestueuse, décorent sa chambre réservée aux intimes. Partout il sème l'or, l'argent et les pierres précieuses. Les marbres et les mosaïques tapissent les murs.

On retrouve la même richesse de décoration à l'église de Saint-Démétrius, consacrée par Léon VI. Cet édifice de forme carrée, surmonté d'une coupole, s'élevait près des appartements du Chrysotriclinos, sur cette terrasse du Phare où se dressaient déjà plusieurs autres sanctuaires.

Constantin VII ne fut pas un aussi grand constructeur que son aïeul. Il restaure surtout et embellit le palais. Il refait la toiture du triclinos des Dix-neuf lits, qui tombait en ruines, décore de mosaïques le Chrysotriclinos et le ves-

1. Cf. M. Bonnet, *Supplem. Codic. apocryphi*, I. *Acta Thomae*, p. 140.

tibule des appartements impériaux, au sud de la salle du trône. Comme Romain Ier, il habitait ceux-ci. Les constructions de Basile Ier, à l'est du palais, semblent un peu abandonnées. Cependant, lors de la visite de la princesse Olga, un dîner de gala fut donné au Pentacubiculum de Saint-Paul. Mais la plupart des réceptions et des festins donnés en l'honneur des étrangers sous le règne de Constantin Porphyrogénète, ont lieu à la Magnaure, au palais des Dix-neuf lits, au Justinianos, au Chrysotriclinos, et dans la salle à manger, au sud de la salle du trône. La princesse russe eut même l'insigne honneur d'être reçue par Constantin VII et l'Augusta Hélène dans leurs appartements particuliers, au sud du Chrysotriclinos.

Plus tard, le Chrysotriclinos resta le centre du palais. Jean Tzimiscès, en 969, s'y fit proclamer basileus d'Orient[1]. En 1107, Alexis Comnène habitait une chambre située à proximité de la salle du trône, à côté de l'église de la Vierge-du-Phare. En 1171, Manuel Comnène recevait au Chrysotriclinos le roi Amaury. Au moment de la révolution de palais de 1201, Alexis III y demeurait encore. Vers cette époque, fut construit le splendide Mouchroutas, sur le modèle des monuments seldjoukides. L'art du vieil Orient, l'art persan, qui s'était infiltré à la suite des tribus turcomanes en Asie Mineure, inspirait encore les derniers architectes qui travaillèrent au palais.

A cette époque, la demeure impériale formait une véritable ville. Dans la deuxième moitié du dixième siècle, Nicéphore Phocas l'avait, en effet, entourée d'une ceinture de murs élevés[2]. La vieille enceinte de Justinien II avait

1. Leo diac., *Hist.*, V, 9, p. 90. Nicéphore Phocas, le prédécesseur de Tzymiscès, semble cependant avoir délaissé les anciens appartements pour habiter la chambre construite par lui au palais du Boucoléon ; cf. Nicet. Chon., *De Man. Comn.*, III, 4, p. 149. C'est là qu'il fut assassiné ; cf. Leo diac., V, 7, p. 87 ; G. Schlumberger, *Épopée byzantine*, t. I, Paris, 1896, p. 1.

2. Leo diac., IV, 6, p. 64; Cedrenus, t. II, p. 369-370; Pèlerinage d'Étienne de Novgorod, dans *Itin. russes en Orient*, t. V, p. 120.

été sans doute détruite, lorsque Basile I[er] éleva, à l'est du palais, ses nouvelles constructions. Vue de l'extérieur, la cour des empereurs, avec ses hauts murs, devait avoir un peu l'aspect rébarbatif d'une forteresse, d'où émergeaient une multitude de coupoles.

A l'intérieur, tout était disposé pour la commodité. Près des grandes salles d'apparat, étaient distribuées des pièces d'appartement; et l'empereur n'avait qu'un court espace à parcourir pour aller prendre place sur son trône. Ces salles servaient, dans les grandes occasions, de salle à manger et, dans ce cas, on y disposait des tables. Mais elles étaient réservées surtout aux audiences et aux grandes réceptions. Elles recevaient alors une décoration spéciale. On y accumulait toutes les richesses du palais, les objets d'art conservés dans les garde-meubles et dans les églises. On les suspendait aux voûtes et aux corniches, ou bien on les exposait dans de grandes armoires, comme le pentapyrgion. Mais, à l'ordinaire, ces salles devaient avoir un aspect plutôt sévère.

Le luxe se manifestait surtout dans la décoration fixe, les mosaïques, les appliques de marbre. Le bibelot en était banni, et, avec lui, l'intimité du *home*. C'étaient plutôt des salles de parade où pouvaient évoluer des théories de personnages aux costumes brillants, aux armes étincelantes, que des salons où l'on faisait cercle.

A l'ordinaire, l'empereur vivait retiré dans ses appartements, décorés dans le même goût que les grandes salles. Marbres et mosaïques recouvraient aussi les murs et les plafonds. Il ne semble pas qu'en dehors des lits et des sièges, les empereurs aient tenu à s'entourer de beaucoup de meubles. Les objets précieux étaient conservés dans les vestiaires, où étaient aussi déposés les vêtements qu'on apportait aux princes au moment voulu. Les tapis seuls devaient donner à l'habitation un peu de confortable. Ces intérieurs devaient ressembler assez aux habitations de la

plupart des Orientaux modernes, où les meubles meublants tiennent peu de place.

Plusieurs portes du palais étaient en matériaux précieux. Il y avait des portes d'argent, de bronze, d'ivoire. On ne doit pas sans doute prendre à la lettre ces expressions. La plupart étaient recouvertes de plaques de métal travaillé ou de plaques d'ivoire ciselé, comme les portes de Sainte-Sophie ou le siège de Maximien à Ravenne [1]. A ces portes, comme aujourd'hui encore aux portes des mosquées, étaient suspendues des portières en étoffes précieuses ou des tapisseries décorées de figures d'animaux.

Un des meubles les plus importants était le trône impérial. Avec son marchepied, son baldaquin, ses coussins, ses incrustations, il attirait les regards de ceux qui pénétraient dans la salle [2]. D'autres sièges, des bancs, étaient disposés dans les salles de réception et dans les vestibules. Les tables avaient les mêmes formes que les nôtres; les tables impériales étaient lamées d'or ou d'argent ; certaines avaient des applications d'émaux ou d'ivoire. Les lits étaient recouverts d'étoffes de prix et décorés de tapisseries [3]. Il existait aussi des lits de table, comme au palais des Dix-neuf lits, sur lesquels les convives se couchaient en demi-cercle avec l'empereur autour de la table, à la mode antique [4]. C'est ainsi qu'on représentait le Christ couché avec les Apôtres autour de la table demi-circulaire, lorsqu'il célébrait la dernière Cène [5]. Les traditions chrétiennes s'infiltrent ainsi jusque dans les cérémonies d'un caractère profane.

Dans la décoration, l'art religieux occupe une large place. L'ornementation des églises palatines ressemble à celle des autres églises de la capitale et de la province.

1. Cf. Beylié, *Habitat. byzant.*, p. 182.
2. Cf. Beylié, *op. cit.*, p. 184, 185, 186.
3. Cf. Beylié, *op. cit.*, p. 190, 192, 200.
4. Cf. J. Marquardt, *la Vie privée des Romains*, Paris, 1892, t. I, p. 359.
5. Cf. E. Dobbert, *Das Abendmahl Christi* dans *Repertorium für Kunstwissenschaft*, t. XIV, p. 182 s. ; t. XV, p. 362, 363.

Mais cette décoration envahit aussi les monuments civils. Théophile essaya de la remplacer par un art d'inspiration profane. Sa tentative échoua. Le Christ continua à trôner dans la conque du Chrysotriclinos, comme dans l'abside d'une église. Plusieurs de ces salles, par leur structure et leur ornementation, ne différaient pas des monuments religieux.

Mais l'art profane était aussi largement représenté à la Chalcé, au Chrysotriclinos et au Kénourgion par la peinture officielle. Constantin l'avait inaugurée au palais en se faisant représenter aux portes de sa demeure, entouré de ses enfants, dans une attitude triomphante. Justinien, Michel III, Basile I[er] continuent cette tradition. Ce style est caractérisé par la symétrie et la hiérarchie. Le basileus occupe la place centrale. Autour de lui, sont les membres de sa famille, ses généraux, ses grands dignitaires, à la même place et dans les mêmes attitudes que dans les cérémonies. Cet art officiel est né sous l'influence directe de la cour, où le cérémonial a donné aux attitudes une rigidité solennelle. Mais il ne diffère pas essentiellement de l'art religieux.

A partir du quatrième siècle, l'art, en effet, s'est transformé sous l'influence des idées de pompe et de luxe [1]. Le Christ, assis sur son trône comme un monarque, entouré de la cohorte des anges doryphores [2], le basileus trônant au milieu de ses familiers ou de ses courtisans, sont des types iconographiques, qui ont la même source d'inspiration. Dieu a, en effet, établi le gouvernement terrestre à l'image de l'ordonnance céleste. Il a établi les autorités à l'imitation des principautés et des puissances supra-terrestres.

1. Cf. Ch. Bayet, *Recherches pour servir à l'Histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient*, Paris, 1879, p. 53 s.

2. Cf. G. Stuhlfauth, *Die Engel in der altchristlichen Kunst*, Freiburg i. B., 1897, p. 209, 212; O. Wulff, *Cherubim, Throne und Seraphim. Ikonographie der ersten Engelshierarchie in der christlichen Kunst*, I, Altenburg, 1894, p. 19-20.

Le basileus ne relève que de Dieu seul. Les magistratures secondaires tiennent, à leur tour, l'autorité de l'empereur[1]. Il en était de même dans le monde idéal. L'initiation chrétienne ne se faisait que suivant un ordre hiérarchique. Le mystère d'amour, manifesté dans la personne du Christ, ne pouvait être confié directement à l'humanité. La cohorte des anges était nécessaire pour transmettre aux hommes la connaissance des choses divines[2]. La hiérarchie des Chérubins et des Séraphins, créée par la fantaisie religieuse de la foi orthodoxe autour de la personne du Christ, est devenue ainsi au palais une réalité vivante.

1. Goar, *Euchology.*, p. 930.
2. Cf. Pseudo-Denys l'Aréopagite, *De coelesti hierarchia*, IV, 3, IV, 4, VII, 2, dans Migne, *P. G.*, t. III, col. 181, 208.

XIX

LE PALAIS ET LE LIVRE DES « CÉRÉMONIES »

L'étude chronologique des monuments du palais a permis de suivre les principales transformations de la demeure impériale et d'en montrer les aspects successifs. Depuis le quatrième siècle, le palais ne cessa de s'accroître. Au dixième siècle, à l'époque où Constantin VII entreprit sa grande compilation sur les cérémonies, il avait atteint un très grand développement.

Le livre des *Cérémonies* comprend, on l'a vu, un certain nombre de textes dont la provenance est connue et qui ont été insérés avec le nom de leur auteur. Quelques autres sont datés avec certitude[1]. Mais beaucoup sont de provenance incertaine, et il est difficile d'y discerner des indices précis de chronologie. L'étude chronologique des constructions palatines permettra, sinon d'apporter une solution complète et définitive des problèmes très complexes que soulève le livre des *Cérémonies*, du moins d'établir pour certains morceaux des limites de rédaction. Si cette méthode, qui pourra être appliquée à d'autres compilations du même genre, n'est pas toujours probante, un examen des textes, fait à ce point de vue, ne sera pas non plus inutile pour l'étude même du grand palais.

1. V. plus haut, p. 7 s.

§ 1. — Le livre premier.

A. — *Cérémonies religieuses.*

Le livre Ier comprend un premier groupe de 37 chapitres, contenant la description du cérémonial observé aux fêtes ecclésiastiques. Ce groupe se subdivise en trois parties. La première comprend le chapitre 1er, où sont décrites les processions à Sainte-Sophie aux grandes fêtes. La seconde (chapitres 2 à 9) forme un recueil incomplet des réceptions et des acclamations des factions aux fêtes ecclésiastiques[1]. La troisième (chapitres 9 à 37) est constituée par un recueil où sont énumérées, une à une, les différentes cérémonies auxquelles la cour prenait part lors des solennités religieuses.

D'après le chapitre 1er, quand les empereurs se rendaient en grande procession à Sainte-Sophie, ils sortaient de leurs appartements, passaient par le Chrysotriclinos et par le Sigma, gagnaient le palais de Daphné et l'Augusteus, d'où ils se rendaient à la Grande-Église, en traversant l'Onopodion, le Consistoire, les quartiers des gardes et la Chalcé. Après avoir accompli leurs dévotions à Sainte-Sophie, ils regagnaient Daphné, le Chrysotriclinos et leurs appartements. Ce cérémonial était observé aux cinq grandes fêtes du Seigneur : Pâques, Pentecôte, Transfiguration, Nativité du Christ, Épiphanie[2]. Viennent ensuite une série de remarques. Ainsi, à Pâques, les souverains ne se rendaient pas directement à Sainte-Sophie ; ils allaient auparavant au triclinos des Dix-neuf lits, où était célébré le rite

1. Ce recueil n'est pas complet; à partir de la page 61, l. 5, commence la cérémonie de Pâques dont le début est aussi perdu. V. plus haut, p. 10, n. 3.
2. *Cer.*, I, 1, p. 22.

du baiser de paix[1]. D'autres notices additionnelles ont trait à la fête de la Nativité de la Vierge (8 septembre) et à celle de l'Annonciation (25 mars). Les souverains se rendaient, comme précédemment, à Sainte-Sophie, mais d'ici ils allaient au forum de Constantin et à l'église de la Vierge-Chalcopratia. Puis ils rentraient au Chrysotriclinos[2]. La cérémonie du Samedi saint se distinguait aussi des précédentes par certains actes religieux, qui n'avaient lieu à Sainte-Sophie qu'à cette solennité[3].

Si l'on examine la liste des monuments du palais mentionnés dans ce chapitre, on y relève beaucoup d'édifices attribués à Constantin, mais aussi un édifice du sixième siècle, le Chrysotriclinos, et un autre plus tardif, le Sigma[4], élevé au neuvième siècle par Théophile. La cérémonie n'a donc pas été rédigée avant le second quart du neuvième siècle.

Ce premier chapitre est suivi d'un groupe de textes (chapitres 2 à 9), qui contiennent les acclamations et les réceptions des factions pendant les processions impériales. Ces chapitres paraissent, au premier abord, être un complément de la cérémonie précédente. Quatre chapitres y énumèrent les chants et les réceptions des factions, à la fête de la Nativité du Christ, à l'Épiphanie, à Pâques et à la Pentecôte (chapitres 2, 3, 4, 9). Cependant plusieurs fêtes, qui n'apparaissent pas dans le chapitre 1er, sont indiquées ici : lundi de Pâques, Antipascha (dimanche après Pâques), Mésopentecôte (mercredi de la quatrième semaine après Pâques), Ascension (chapitres 5, 6, 7, 8). Sans la

1. *Cer.*, I, 1, p. 22-26.
2. *Cer.*, I, 1, p. 26-33. Philothée mentionne aussi le 25 mars et le 8 septembre la procession impériale à l'église de la Vierge-Chalcopratia (*Cer.*, II, 52, p. 762, 781). La construction de l'église est attribuée à différents personnages, à Théodose II, à Pulchérie et à Justin II; cf. Richter, *Quellen*, p. 154-155; Bjeljaev, *Byzantina*, III, p. 94 s.; Bjeljaev dans *Ljetopis istoriko-philolog. obščestva pri imperat. Novoross. Universit.*, II, Viz. Otdjel., 1, Odessa, 1892, p. 87-88.
3. *Cer.*, I, 1, p. 33-35.
4. *Cer.*, I, 1, p. 7.

lacune signalée plus haut, on aurait ici un recueil complet des fêtes de l'année ecclésiastique, contenant la description des réceptions et le texte des acclamations pour toutes les fêtes, qui étaient marquées par une procession impériale.

Le troisième groupe de cérémonies (chapitres 9 à 35) commence à Pâques et se termine au Samedi saint. Il comprend, en outre, deux chapitres (36 et 37), la fête de l'Union de l'Église et l'énumération des vêtements portés par les empereurs aux fêtes et aux processions.

Ce dernier recueil commence par la fête de Pâques dont le début est perdu [1]. Du triclinos des Dix-neuf lits, où avait lieu la cérémonie du baiser de paix, l'empereur allait à l'Onopodion, passait par le Consistoire et, par les quartiers des gardes, se rendait à Sainte-Sophie [2]. Il rentrait ensuite par l'Augusteus et l'Abside au Chrysotriclinos où il donnait un festin [3]. Ce cérémonial est conforme au type décrit au chapitre 1er. Philothée, dans son traité rédigé en 900, a noté aussi, à Pâques, la procession à Sainte-Sophie et le festin au Chrysotriclinos [4]. Le rédacteur du chapitre 9 a prévu aussi le cas où la fête de l'Annonciation tombait le jour de Pâques. Le cérémonial était un peu différent. Le basileus, avant de se rendre à Sainte-Sophie, allait à l'église de la Vierge-du-Phare. L'auteur de cette remarque ne pouvait écrire avant le règne de Constantin V, qui, au milieu du huitième siècle, construisit ce sanctuaire.

Le chapitre 10, lundi de Pâques, contient des indices plus précis de chronologie. Le basileus sortait du palais sacré par le Triconque et se rendait à Sainte-Sophie; mais, au lieu de rentrer directement, comme le jour de Pâques, il allait à l'église des Saints-Apôtres [5], avant de regagner

1. *Cer.*, I, 9, p. 61, l. 5, p. 71.
2. *Cer.*, I, 9, p. 62-63.
3. *Cer.*, I, 9, p. 70.
4. *Cer.*, II, 52, p. 765-767.
5. Cette église fut construite par Constantin; cf. Richter, *Quellen*,

le Chrysotriclinos par le Triconque [1]. La cérémonie, où le Triconque est mentionné à deux reprises, n'a pas été rédigée avant le second quart du neuvième siècle. Mais on peut ici préciser davantage. A l'église des Saints-Apôtres, l'empereur allait prier devant les tombeaux de Jean Chrysostome, de Grégoire de Naziance, de Constantin et devant ceux des patriarches Nicéphore et Méthode [2], qui moururent, le premier en 829, le second en 847. Deux notes additionnelles terminent le chapitre. La première envisage le cas où la fête de l'Annonciation tombait le lundi de Pâques. La seconde mentionne un changement apporté par Léon le Sage à la célébration de la fête. Au lieu de se rendre d'abord à Sainte-Sophie, puis aux Saints-Apôtres, l'empereur Léon VI se rendait directement à cheval aux Saints-Apôtres. Et, ajoute le texte, cette habitude fut observée par la suite [3]. Philothée, dans son traité composé sous le règne de Léon le Sage, confirme cette innovation [4]. A cette époque, le nouveau type de cérémonie était déjà passé dans la pratique. Le chapitre 10 a donc été rédigé après l'année 847, date de la mort de Méthode, et avant le mois de septembre de l'an 900 [5].

Les autres jours de la semaine de Pâques étaient fêtés par d'autres solennités. Le mardi (chapitre 11), la procession impériale quittait le Chrysotriclinos, passait par le Lausiacos, le Justinianos, les Skyla et l'Hippodrome pour

p. 101 s.; Bjeljaev, *Byzantina*, III, p. 138. Elle ne doit pas être confondue avec l'église du palais.

1. *Cer.*, I, 10, p. 72, 84. Le canon de la Grande-Église, contenu dans le ms. 266 de la bibliothèque de Patmos (dixième siècle), mentionne aussi, au lundi de Pâques, l'anniversaire de la mémoire des Apôtres. La procession se rendait de Sainte-Sophie aux Saints-Apôtres. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 137.

2. *Cer.*, I, 10, p. 76-77.

3. *Cer.*, I, 10, p. 85-86.

4. *Cer.*, II, 52, p. 768-769.

5. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. XXXVIII, pense que ce chapitre a été rédigé plutôt sous le règne de Basile Ier ou de Michel III que dans la première partie du règne de Léon VI. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 426-427, estime plus probable la rédaction du chapitre sous le règne de Michel III que sous celui de Basile Ier.

se rendre à l'église de Saint-Serge [1]. Elle revenait ensuite, par le même chemin, à la salle du trône où l'empereur donnait un banquet. Philothée, au dixième siècle, mentionne aussi ce banquet, mais, d'après lui, la procession avait lieu à l'intérieur du palais [2].

Pour les autres jours, les témoignages de Philothée et du livre des *Cérémonies* concordent. L'atricline signale, en effet, une procession à l'intérieur du palais et un festin au Chrysotriclinos [3]. Ces usages sont confirmés par les chapitres 12, 14, 15. Les personnages, qui devaient assister à la cérémonie au palais, entraient par le triclinos de Justinien [4]. La cérémonie avait lieu au Chrysotriclinos et se terminait par un festin [5].

Pour la fête de l'Antipascha, premier dimanche après Pâques, les témoignages de Philothée et du livre des *Cérémonies* sont divergents. D'après le chapitre 16, les personnages qui devaient prendre part à la procession entraient au Justinianos. Les souverains se rendaient à l'Augusteus, d'où ils allaient en procession à Sainte-Sophie [6]. Or, d'après Philothée, en 900, l'empereur ne se rendait pas à Sainte-Sophie, mais à l'église des Saints-Apôtres [7]. Ce renseignement est confirmé par une scolie ajoutée au chapitre 16. D'après cette note additionnelle, l'empereur, le dimanche de l'Antipascha, allait directement à cheval aux Saints-Apôtres [8].

1. L'église des Saints-Serge-et-Bacchus, la moderne Kutchuk-Aya-Sofia, fut construite par Justinien; cf. Richter, *Quellen*, p. 312 s.
2. *Cer.*, II, 52, p. 769. Le canon de la Grande-Eglise indique au mardi de Pâques la mémoire de la Vierge Chalcopratia; cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 138. L'usage ecclésiastique diffère ici de l'usage de la cour. De même, le mercredi de Pâques, on célébrait la mémoire de la Vierge aux Blachernes (cf. Dmitrievskij, *ibid.*, p. 138). D'après le livre des *Cérémonies*, l'empereur restait au palais.
3. *Cer.*, II, 52, p. 770-771.
4. *Cer.*, I, 12, p. 89-90; I, 14, p. 91; I, 15, p. 97.
5. *Cer.*, I, 12, p. 90; I, 14, p. 92-96; I, 15, p. 97.
6. *Cer.*, I, 16, p. 97-98.
7. *Cer.*, II, 52, p. 773.
8. *Cer.*, I, 16, p. 98, schol., l. 10.

Le chapitre 64 du livre I[er] mentionne un usage différent. D'après ce texte, le soir du dimanche de l'Antipascha, lorsque le basileus revenait de Saint-Mokios, les factions faisaient chacune une réception dans leur phiale [1]. Au moment où ce texte a été rédigé, l'empereur n'allait pas en procession à Sainte-Sophie ni aux Saints-Apôtres, mais à Saint-Mokios [2]. Le passage suppose, d'autre part, l'existence au palais de deux phiales ; et l'on sait que les réceptions des factions dans leur phiale cessèrent sous Basile I[er] [3]. Ainsi, jusqu'à la suppression des deux phiales par Basile le Macédonien, les empereurs se rendaient, à l'Antipascha, à Saint-Mokios. En 900, sous Léon VI les empereurs allaient en procession aux Saints-Apôtres. Le chapitre 16, qui décrit la procession à Sainte-Sophie, a pu être rédigé dans cet intervalle, soit sous le règne de Basile I[er], après la destruction des phiales, soit sous le règne de Léon VI, avant l'an 900. Mais l'hypothèse d'une rédaction plus tardive ne doit pas être écartée. Il est possible que la procession à Sainte-Sophie, le jour de l'Antipascha, représente un usage postérieur.

Le chapitre 17, où est décrite la cérémonie de la Mésopentecôte, qui tombait le mercredi de la quatrième semaine après Pâques, contient aussi quelques indices chronologiques. Ce jour-là l'empereur, passant par l'église du Seigneur, sortait du palais par la Chalcé et se rendait à cheval à l'église de Saint-Mokios [4]. Il rentrait au Chrysotriclinos par la Chalcé, l'église du Seigneur et le Triconque [5]. Cet usage était encore observé en l'an 900, sous Léon le Sage [6]. Mais le 11 mai 903, jour de la Mésopentecôte, un attentat fut commis contre l'empereur et, depuis lors, la procession

1. *Cer.*, I, 64, p. 284.
2. Cette église, construite par Constantin, fut refaite par Justinien ; cf. Richter, *Quellen*, p. 120.
3. Theoph. Cont., V, 90, p. 336.
4. *Cer.*, I, 17, p. 99-100.
5. *Cer.*, I, 17, p. 107-108.
6. *Cer.*, II, 52, p. 774.

à Saint-Mokios fut supprimée [1]. Ainsi le chapitre 17 a été rédigé après la construction du Triconque par Théophile et avant l'année 903 [2].

Le quarantième jour après Pâques, la fête de l'Ascension (chapitre 18) était célébrée hors du palais, dans l'église de la Sainte-Vierge-de-la-Source, où les empereurs se rendaient en procession [3]. Cette coutume était encore observée au début du dixième siècle [4].

La fête anniversaire du prophète Élie (chapitre 19), était célébrée le 20 juillet par une grande solennité, qui avait lieu à l'intérieur du palais. La veille, un service était célébré à l'église de la Vierge-du-Phare où l'on chantait un hymne composé par l'empereur Léon VI [5]. Le lendemain, jour de la fête, l'empereur distribuait des croix au Chrysotriclinos ; puis, accompagnés du patriarche, les souverains se rendaient à la Vierge-du-Phare et à l'église du prophète, qui était contiguë. De la terrasse du Phare, ils gagnaient ensuite la Nouvelle-Église où ils allaient baiser le manteau d'Élie, dans l'oratoire consacré au prophète. Après avoir

1. *Vita Euthymii*, éd. de Boor, p. 35, 111-112; Theoph. Cont., VI, 19, p. 365-366; cf. Bury, *Cerem. Book*, p. 421-422.

2. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 231-232, a fait à ce propos une hypothèse ingénieuse. Il a remarqué que Basile I[er] restaura l'église de Saint-Mokios (Theoph. Cont., V, 81, p. 323) et a supposé que cet empereur institua, à la même époque, une procession dans l'église restaurée par ses soins. Le chapitre 17 aurait donc été rédigé sous Basile I[er]. Bjeljaev suppose, en outre, que la procession à Saint-Mokios fut transférée du dimanche de l'Antipascha à la Mésopentecôte. Comme la procession à Saint-Mokios, le jour de l'Antipascha, eut lieu jusqu'à l'époque de la suppression des phiales par Basile I[er], et qu'en 900 les empereurs se rendaient aux Saints-Apôtres, il en conclut que le chapitre 16, où est décrite la procession à Sainte-Sophie, a été rédigé aussi sous Basile I[er]. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 422, a fait justement observer que cette argumentation n'est pas très probante et que la cérémonie de la Mésopentecôte est peut-être plus ancienne que le règne de Basile I[er]. Le chapitre 17 peut avoir été rédigé sous Michel III; à cette époque, le Triconque existe. Ni Bjeljaev, ni M. Bury n'ont remarqué cette limite antérieure de date. L'hypothèse d'une rédaction dans la première moitié du règne de Léon VI ne doit pas être écartée non plus.

3. *Cer.*, I, 18, p. 108-114. Cette église fut construite par Justinien; cf. Richter, *Quellen*, p. 179 s.

4. *Cer.*, II, 52, p. 774-775.

5. *Cer.*, I, 19, p. 114-115.

allumé des cierges devant l'icone de l'empereur Basile, ils rentraient au palais [1]. Cette fête, d'après une scolie, aurait été instituée par Basile le Macédonien [2]. Il avait voué un culte tout particulier à Élie le Thesbite, qui, dans une vision, était apparu à sa mère et lui avait révélé l'avenir [3]. Le chapitre a été rédigé après la construction de la Nouvelle-Église et de l'église d'Élie, mais aussi après la mort de Basile Ier. Les souverains qui allument des cierges devant l'image du fondateur de l'église, la mention de l'hymne composé par Léon VI, le prouvent assez.

La fête anniversaire de la dédicace de la Nouvelle-Église (chapitre 20) était célébrée le 1er mai, par une solennité assez semblable. Les souverains, avec le patriarche, se rendaient d'abord à la Vierge-du-Phare, puis à la Nouvelle-Église où ils allumaient des cierges devant l'icone de Basile Ier [4]. Comme la cérémonie précédente, cette fête fut instituée par Basile, le fondateur de la Nouvelle-Église [5]. Mais le chapitre 20 n'a été rédigé, comme le précédent, qu'après sa mort.

A l'anniversaire de saint Démétrius, le 26 octobre (chapitre 21), les souverains se rendaient en procession à l'oratoire de Saint-Pierre, élevé par Basile Ier. Au moment où la procession quittait l'église, les chantres entonnaient un tropaire composé par Léon le Sage. Puis, on rentrait au Chrysotriclinos, point de départ de la procession, d'où les souverains, avec le patriarche, se rendaient à l'église de Saint-Démétrius [6]. Cette église avait été consacrée par l'empereur Léon VI, l'auteur du tropaire chanté pendant la procession. C'est donc sous son règne, ou postérieurement, que le chapitre 21 a été rédigé [7].

1. *Cer.*, I, 19, p. 115-118.
2. *Cer.*, I, 19, p. 114, schol., l. 12.
3. Cf. Theoph. Cont., V, 8, p. 222.
4. *Cer.*, I, 20, p. 118-121.
5. *Cer.*, I, 20, p. 118, schol., l. 19.
6. *Cer.*, I, 21, p. 122-124.
7. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 420, suppose que les chapitres 19, 20, 21, datent du règne de Léon VI. Mais on peut supposer aussi une rédaction

A la fête de l'Élévation de la croix, le 14 septembre (chapitre 22), les souverains allaient, en passant par la Magnaure, à Sainte-Sophie, où la croix était élevée par le patriarche sur l'ambon [1]. Ils rentraient au palais, après la cérémonie, par la Chalcé, les Scholes, les Excubites, le Consistoire, l'Onopodion et l'Augusteus. D'après Philothée, la cérémonie se terminait au triclinos de Justinien par un banquet [2], qui n'est pas mentionné au chapitre 22.

A Noël (chapitre 23), le basileus, suivant le cérémonial observé aux grandes processions, passait par le Triconque, pour se rendre à l'Augusteus, d'où, en suivant le trajet habituel, il allait à Sainte-Sophie [3]. Au retour, avant de rentrer au Chrysotriclinos, il assistait au festin donné au triclinos des Dix-neuf lits [4]. Ce type cérémoniel indique la même structure du palais que le chapitre 1er. Le chapitre 23 ne peut être antérieur au premier quart du neuvième siècle.

Le 1er janvier était consacré à la mémoire de Basile le Grand [5]. D'après le chapitre 24, les princes allaient au narthex de la Vierge-du-Phare, puis se rendaient en procession à l'église de Basile au Lausiacos, d'où ils rentraient au Chrysotriclinos [6]. D'après une note additionnelle, un changement fut apporté à la célébration de la fête dans la troisième indic-

sous le règne de Constantin VII. Philothée a omis la fête de saint Démétrius. Pour la fête de la Nouvelle-Église, la notice de Philothée (*Cer.*, II, 52, p. 775) concorde avec le chapitre 20. Mais, pour la fête du prophète Élie, on note des divergences. D'après Philothée, la procession allait directement de la Vierge-du-Phare à la Nouvelle-Église, sans se rendre au préalable à l'église d'Élie, située à côté de l'église du Phare (*Cer.*, II, 52, p. 777; cf. I, 19, p. 116-117). Il est donc possible que les chapitres 19, 20, 21, représentent l'usage du règne de Constantin Porphyrogénète.

1. *Cer.*, I, 22, p. 124-128; cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 5; *Synax. eccles. Const.*, p. 43, 45.

2. *Cer.*, II, 52, p. 782.

3. *Cer.*, I, 23, p. 128 s., cf. I, 1, p. 7.

4. *Cer.*, I, 23, p. 136. Philothée, outre le festin au triclinos des Dix-neuf lits, indique aussi un déjeuner des empereurs à Sainte-Sophie (*Cer.*, II, 52, p. 741).

5. D'après le Synaxaire de Constantinople, la mémoire de l'évêque de Césarée était célébrée à Sainte-Sophie. Cf. *Synax. eccles. Const.*, p. 364, 366.

6. *Cer.*, I, 24, p. 137.

tion. Au lieu de rentrer au Chrysotriclinos, les empereurs se rendirent à la Magnaure où eut lieu une réception. Des Bulgares y assistèrent, ainsi que le magistros et archonte de Taro [1]. Déjà, sous Michel III « les amis Bulgares » étaient représentés aux cérémonies de la cour [2]. Mais la présence du Taronite est ici tout à fait fortuite. Sous Léon VI, Krikorikios, archonte de Taro, vint, en effet, à Constantinople où il fut élevé à la dignité de magistros [3]. La troisième indiction doit donc correspondre à l'an 900 [4]. Ainsi, la fin du chapitre, qui contient cette remarque, ne peut être plus ancienne que le règne de Léon VI. Le début peut avoir été rédigé avant cette époque, mais il n'est pas antérieur à la construction de l'église du Phare par Constantin V [5].

La fête de l'Épiphanie était célébrée au palais et à Sainte-Sophie. La veille, le 5 janvier, avait lieu la cérémonie de la bénédiction des eaux dans l'église de Saint-Étienne, au palais de Daphné (chapitre 25) [6]. Le lendemain, 6 janvier, l'empereur, suivant le type des grandes fêtes, se rendait au palais de Daphné, d'où il gagnait Sainte-Sophie. Après la cérémonie, il rentrait à Daphné et allait prendre part au festin au triclinos des Dix-neuf lits, d'où il rentrait au Chrysotriclinos (chapitre 26). Cette pratique était en vigueur en 900. Philothée signale la procession dans la Grande-Église où les souverains déjeunaient et le festin au triclinos des Dix-neuf lits [7]. Son témoignage concorde

1. *Cer.*, I, 24, p. 137-139.
2. Theoph. Cont., V, 12, p. 229; cf. Rambaud, *l'Emp. grec*, p. 343 s.
3. Const. Porphyr., *De Adm. Imp.*, c. 43, p. 185 ; cf. Rambaud, *l'Emp. grec*, p. 300, 514.
4. Cf. Bury, *Cerem. Book*, p. 420-421.
5. M. Bury, *loc. cit.*, pense que tout le chapitre ne peut être plus ancien que le règne de Léon VI, mais la fin du chapitre, qui paraît être une scolie postérieure, doit être distinguée du début.
6. Le typicon de la Grande-Église conservé dans le ms. 266 de la bibliothèque de Patmos (dixième siècle), indique aussi que le patriarche se rendait au palais pour y bénir les eaux. Puis, il rentrait à Sainte-Sophie, où il accomplissait les mêmes rites ; cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 40, 41 ; cf. *Cer.*, I, 25, p. 141-142.
7. *Cer.*, II, 52, p. 754, 756.

aussi pour la fête de la Présentation du Christ au Temple, qui était célébrée le 2 février, par une procession aux Blachernes [1]. Le livre des *Cérémonies* (chapitre 27) envisage aussi le cas où la fête de la Présentation coïncidait avec le lundi de la première semaine du grand carême, qui précédait Pâques. Dans ce cas, l'empereur se rendait d'abord à la Magnaure, où il exhortait le peuple à passer dans la pureté et la crainte de Dieu les quarante jours de jeûne. Il allait ensuite à Sainte-Sophie, d'où il gagnait à cheval l'église de la Sainte-Vierge-des-Blachernes [2].

Le premier dimanche du jeûne était célébrée la fête de l'Orthodoxie, destinée à commémorer le triomphe définitif de la vraie foi (843) [3]. La veille, on allait célébrer l'office de nuit à l'église de la Vierge-des-Blachernes, d'où la procession se rendait le lendemain à Sainte-Sophie [4]. L'empereur s'étant rendu dans la Grande-Église par la Magnaure, allait au-devant de la procession et assistait au service liturgique, puis il rentrait par la Chalcé, les quartiers des gardes et l'Augusteus au palais, où avait lieu un festin [5]. Tel est l'ordre de la cérémonie décrit au début du chapitre 28. D'après une scolie insérée à la suite, cet ancien type fut modifié. L'office à Sainte-Sophie subit des transformations. Les souverains, avant de rentrer au palais, assistaient à un repas donné par le patriarche. Une deuxième scolie indique quelques modifications apportées au cérémonial sous le patriarcat de Théophylacte [6]. D'après le traité des Philothée, en l'an 900, le festin au patriarcat était passé dans les habitudes de la cour [7]. La première partie du

1. *Cer.*, II, 52, p. 759 ; cf. *Synax. eccles. Const.*, p. 439, 440.
2. *Cer.*, I, 27, p. 155-156. Cette église fut construite par Pulchérie au cinquième siècle ; cf. Richter, *Quellen*, p. 164 s.; Kondakov, *Viz. Tserkvi*, p. 17.
3. Cf. N. Nilles, *Kalend. Man.*, t. II, p. 74, 101 s. ; Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 244 s.
4. Theoph. Cont., IV, 6, p. 154; *Cer.*, I, 28, 156-157.
5. *Cer.*, I, 28, p. 157-159.
6. *Cer.*, I, 28, p. 159-160.
7. *Cer.*, II, 52, p. 761.

chapitre 28 a donc été rédigée avant la modification signalée par la première scolie et par Philothée, entre les années 843, date de l'institution de la fête et l'année 900. La seconde scolie a été ajoutée après le patriarcat de Théophylacte (933-956), car l'innovation introduite par le fils de Romain Lécapène est racontée comme un fait passé [1].

Le troisième dimanche du carême, consacré à l'Adoration de la croix, était célébré par un office à Sainte-Sophie [2] auquel la cour ne prenait point part. D'après le chapitre 29, quand le palais était ouvert, les dignitaires et les fonctionnaires entraient à l'église de la Vierge-du-Phare pour y adorer les « bois vénérables » et ressortaient dans l'Hippodrome, attendant le moment de rentrer au palais. L'empereur donnait ce jour-là un banquet au triclinos de Justinien [3]. L'auteur de ce chapitre ne pouvait écrire avant l'érection de l'église du Phare, au milieu du huitième siècle.

Le chapitre 30 envisage le cas où l'Annonciation, qui était fêtée le 25 mars, tombait le troisième dimanche du carême. Les personnages, admis au palais, allaient, comme précédemment, adorer les « bois vénérables » à l'église de la Vierge-du-Phare. Mais l'empereur se rendait ensuite au palais de Daphné et, suivant le cérémonial des grandes fêtes, il sortait par la Chalcé pour se rendre à Sainte-Sophie, puis au forum de Constantin. De là, il allait à l'église de la Vierge-Chalcopratia, puis il rentrait au palais par la Chalcé, l'église du Seigneur et le Triconque. Un festin clôturait la fête [4]. Philothée décrit aussi la pro-

1. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 427, suppose que le chapitre 28, sans les scolies, est du règne de Michel III, mais on peut supposer aussi qu'il a été rédigé sous Basile Ier ou dans la première partie du règne de Léon VI.

2. Cf. N. Nilles, *Kalend. Man.*, t. II, p. 74, 127 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 120, n. 1.

3. *Cer.*, I, 29, p. 161. Une scolie, insérée à la suite du chapitre, rapporte quelques habitudes anciennes relatives à la fête de l'Annonciation.

4. *Cer.*, I, 30, p. 162-169.

cession à l'église de la Vierge et le festin au palais [1]. Le chapitre 30, où est mentionné le Triconque de Théophile, ne peut être antérieur au deuxième quart du neuvième siècle. Des scolies indiquent encore ici les modifications apportées postérieurement à la célébration de la fête [2].

Le recueil se termine par la description des fêtes du dimanche des Rameaux au Samedi saint. Le samedi qui précédait la semaine de la Passion, on célébrait le souvenir de la résurrection de Lazare [3]. Dans l'église de Saint-Démétrius, l'empereur distribuait des palmes et des croix ; on passait dans l'église de la Vierge-du-Phare, où était célébrée la première partie de l'office des vêpres (λυχνικόν) [4]. Le chapitre 31 n'a pu être rédigé qu'après la consécration de l'église du grand martyr par Léon VI le Sage.

La fête des Rameaux était aussi célébrée au palais. Les personnages, qui devaient assister à la cérémonie, entraient par le triclinos de Justinien au Chrysotriclinos, où ils allaient recevoir des croix de la main de l'empereur. Puis, la procession partait de l'église de la Vierge-du-Phare et, par le Triconque, se rendait à Daphné, où elle s'arrêtait dans les oratoires, à l'église de la Vierge et à l'église de Saint-Étienne. L'empereur rentrait d'ici au Chrysotriclinos, pour aller assister au service liturgique dans l'église de la Vierge-du-Phare. Il donnait ensuite un festin au triclinos de Justinien [5]. L'auteur envisage aussi le cas où la fête de l'Annonciation coïncidait avec celle des Rameaux. Après la procession dans les oratoires de Daphné, l'empereur allait à Sainte-Sophie, au forum de Constantin et à l'église de la Vierge-Chalcopratia, suivant le cérémonial décrit au chapitre 30 auquel

1. *Cer.*, II, 52, p. 762.
2. *Cer.*, I, 30, p. 169-170.
3. Cf. N. Nilles, *Kalend. Man.*, t. II, p. 195 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 126, 189.
4. *Cer.*, I, 31, p. 170-171.
5. *Cer.*, I, 32, p. 171-176. Le cérémonial décrit par Philothée est un peu différent. La procession se rend de l'église du Phare à l'église de la Trinité à Daphné.

l'auteur renvoie [1]. La structure du palais est la même dans les deux cas ; le chapitre 32, comme le chapitre 30, n'a pas été rédigé avant la construction du Triconque par Théophile.

Le Jeudi saint était célébré à Sainte-Sophie le rite du lavement des pieds [2]. Mais l'empereur n'y assistait pas. D'après le chapitre 33, il rendait visite aux hospices de vieillards et rentrait au palais. A l'heure de l'office, il allait à l'église de la Vierge-du-Phare où, le service liturgique terminé, il distribuait aux personnages admis ce jour-là à la cour, des fruits et de la cannelle. Un festin terminait la fête [3].

Le Vendredi de la même semaine, l'empereur, étant sorti du palais par l'Hippodrome, allait faire ses dévotions à l'église des Blachernes. De retour au palais, il allait adorer au Phare la lance qui avait percé le flanc du Christ [4]. Philothée ne mentionne pas cette cérémonie. Peut-être n'étaitelle plus dans les usages de la cour au dixième siècle. Les chapitres 33 et 34 sont, en tout cas, postérieurs à l'érection de l'église du Phare par Constantin V.

La fête du Samedi saint était plus solennelle. Comme aux grandes fêtes, le basileus sortait du Chrysotriclinos et par le Triconque allait au palais de Daphné d'où, en suivant le trajet habituel, il se rendait à Sainte-Sophie. A son retour au palais, il allait assister à l'office liturgique au Phare et prenait part à un banquet [5]. Le cérémonial décrit au chapitre 35 est conforme à l'usage du dixième siècle [6].

1 *Cer.*, I, 32, p. 176.

2. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t I, p. 129-130 ; cf. t. II, p. 349.

3. *Cer.*, I, 33, p. 177-178, Philothée mentionne ce festin au triclinos de Justinien ; mais, à la place de la visite aux hospices, il indique une procession à l'intérieur du palais (*Cer.*, II, 52, p. 763-764).

4. *Cer.*, I, 34, p. 178-180. L'empereur ne se rendait pas ce jour-là à Sainte-Sophie, où était aussi célébré l'office de l'adoration de la sainte lance ; cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 191.

5. *Cer.*, I, 35, p. 180-184 ; cf. I, 1, p. 33, 35.

6. *Cer.*, II, 52, p. 764-765. Le canon de la Grande-Église mentionne aussi la venue de l'empereur à Sainte-Sophie ; cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 132.

Il n'est pas antérieur à la construction du Triconque. Une note additionnelle prévoit le cas où la fête de l'Annonciation tombait le Samedi saint. L'empereur se rendait à Sainte-Sophie comme précédemment, mais de là, suivant la règle observée à la fête de l'Annonciation, il allait, avant de rentrer au palais, à l'église de la Vierge-Chalcopratia [1].

Un dernier chapitre termine la série des fêtes religieuses. Il décrit la procession de l'Union de l'Église (chapitre 36). Cette fête fut instituée pour commémorer la fin du schisme qui avait divisé l'Église sur la question du quatrième mariage de l'empereur Léon VI. La réconciliation eut lieu au mois de juillet de l'an 920 et un édit, le *tomus unionis*, fut publié, interdisant les quatrièmes noces [2]. D'après le chapitre 36, qui n'a pu être rédigé avant cette date, l'empereur se rendait à Sainte-Sophie d'où, accompagné du patriarche, il allait assister à l'office à Sainte-Irène. La procession revenait ensuite à Sainte-Sophie [3].

Le chapitre 37 forme un appendice au recueil des cérémonies religieuses. Dans une série de paragraphes sont énumérés les différents costumes portés par les empereurs aux fêtes et aux processions. On y relève quelques indices chronologiques. Au moment où le chapitre a été rédigé, la fête de la Nouvelle-Église, instituée par Basile Ier, existe [4]; la procession à l'église des Saints-Apôtres, le lundi de Pâques, était dans les usages de la cour [5]. Le chapitre a donc été rédigé après la construction

1. *Cer.*, I, 35, p. 184-186.
2. Theoph. Cont., VI, 1, p. 398 ; Cedrenus, t. II, p. 297 ; Zachariae a Lingenthal, *Jus Graeco-Roman.*, t. III, Leipzig, 1857, p. 227 s., cf. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 233 s. ; Bury, *Cerem. Book*, p. 424 ; Rambaud, *l'Emp. grec*, p 131.
3. *Cer.*, I, 36, p. 186-187. L'ancienne église de Sainte-Irène, construite par Constantin, fut refaite par Justinien, après l'incendie de 532. Cf. Richter, *Quellen*, p. 4 s.; Kondakov, *Viz. Tserkvi*, p. 128 s. ; Bjeljaev dans *Viz. Vremennik*, t. I, Pétersbourg, 1894, p. 770-771.
4. *Cer.*, I, 37, p. 189; v. plus haut, p. 188.
5. *Cer.*, I, 37, p. 188.

de la Nouvelle-Église et après l'innovation apportée, par Léon VI le Sage, à la célébration de cette dernière fête [1].

Ainsi, dans le groupe des 37 chapitres contenant l'exposé des cérémonies religieuses, on a distingué trois parties. Rambaud avait cru, à tort, remarquer dans cet ensemble une remarquable unité de plan [2]. Bjeljaev avait déjà observé que cette unité n'existait pas et que plusieurs chapitres avaient été composés avant le règne de Constantin VII [3]. M. Bury a adopté les mêmes divisions que Bjeljaev. D'après lui, le premier recueil (chapitres 1 à 9) aurait été rédigé avant le second (chapitres 9 à 35). Tandis que le premier recueil aurait été rédigé sous Constantin VII, le second serait une ancienne collection, dont l'arrangement primitif n'a pas été altéré et où l'on s'est contenté d'ajouter des remarques indiquant les modifications cérémonielles survenues depuis le moment où ces chapitres furent rédigés [4].

On doit cependant distinguer dans le premier recueil le chapitre 1er des chapitres 2 à 9 [5]. Il n'est pas certain que tous ces textes datent de la même époque. Les chapitres 2 à 9 n'apparaissent pas, en effet, comme un complément du chapitre 1er. Certaines fêtes mentionnées dans les premiers n'apparaissent pas dans ce dernier. Les chapitres 2 à 9 forment donc un recueil indépendant qui n'a pas été forcément rédigé à la même époque [6]. Si ces chapitres ont

1. V. plus haut, p. 184 ; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. 22?, n. 2. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 427-428, tire, du fait que la Mésopentecôte est mentionnée dans ce chapitre, la conclusion que le texte aurait été rédigé avant l'année 903, date à laquelle la procession à Saint-Mokios fut supprimée par Léon VI (v. plus haut, p. 186). Mais la procession à Saint-Mokios n'est pas indiquée dans le chapitre (cf. *Cer.*, I, 37, 188). La fête de la Mésopentecôte a pu être célébrée plus tard par une procession dans un autre sanctuaire, avec un cérémonial différent. Bjeljaev, *ibid.*, p. 232, n. 4, a noté cette possibilité.

2. Rambaud, *l'Emp. grec*, p. 130, 131, 135.

3. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. xxxv s.

4. Bury, *Cerem. Book*, p. 418-419. Cf. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. xxxviii s.

5. V. plus haut, p. 182-183.

6. M. Bury, *ibid.*, p. 428, s'appuie sur la mention de la fête de la Mésopentecôte au chapitre 37 (*Cer.*, p. 188), pour démontrer que ce chapitre a

reçu une dernière rédaction sous Constantin VII, certaines parties peuvent être antérieures à son règne[1].

Quant au chapitre 1er, il est certain qu'il a été rédigé après certains morceaux du recueil 9 à 35. Le chapitre 30 en donne une preuve convaincante[2]. Cependant, il n'est pas prouvé que le chapitre 1er soit du règne même de Constantin VII. On y relève des scolies semblables à celles des chapitres 9 à 35[3].

Ce dernier recueil, le plus considérable, présente une certaine cohésion. On y rencontre plusieurs références d'un chapitre à l'autre[4]. Certains chapitres ont été certainement rédigés avant le règne de Constantin Porphyrogénète. Des scolies ont été insérées par le dernier rédacteur, peut-être avec les références. Mais il est possible que ce rédac-

été rédigé avant 903, date de la suppression de la procession à Saint-Mokios par Léon VI. Si cet indice était valable — et il ne l'est pas (v. plus haut, n. 1) — le recueil des chapitres 2 à 9, où la fête de la Mésopentecôte est mentionnée (*Cer.*, I, 6, p. 53), aurait été aussi rédigé avant 903 et non pas sous Constantin VII, comme le prétend M. Bury.

1. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. XL-XLI, s'est appuyé sur le fait que le chapitre 6 mentionne la fête de la Mésopentecôte pour affirmer que les chapitres 2 à 9 seraient d'anciennes cérémonies du temps de Léon VI, remaniées par Constantin VII. Mais il a reconnu ailleurs que cet argument n'était pas probant (v. plus haut, p. 196, n. 1). Le chapitre 6 indique qu'à l'Antipascha les souverains allaient aux Saints-Apôtres (*Cer.*, p. 53). C'était l'usage observé en l'an 900 (v. plus haut, p. 185). Il est donc possible que certains morceaux aient été rédigés avant le règne de Constantin VII.

2. D'après une scolie insérée à la fin du chapitre 30, fête de l'Annonciation de la Vierge, « l'empereur ne monte plus aujourd'hui dans les catechoumenia » à l'église de la Vierge-Chalcopratia, tandis qu'autrefois il s'y rendait (*Cer.*, I, 30, p. 166, 169). Au moment où le chapitre 1er a été rédigé, la coutume la plus récente est établie (*Cer.*, I, 1, p. 31). Il s'agit ici de la fête de la Nativité de la Vierge, mais, d'après une remarque du même chapitre, la fête de l'Annonciation était célébrée suivant le type de la fête de la Nativité (*Cer.*, I, 1, p. 33). Le chapitre 1er a donc été rédigé après le chapitre 30 ; cf. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. XXXIX ; Bury, *Cerem. Book*, p. 418-419.

3. *Cer.*, I, 1, p. 8, l. 11, p. 9, l. 22, p. 12, l. 9, l. 18, p. 19, l. 1. Si, comme le prétend M. Bury, *ibid.*, p. 419, la scolie de la page 19, l. 15 a été ajoutée par Constantin VII, on peut supposer que celui-ci n'a fait que transcrire un texte ancien, en y ajoutant seulement des remarques additionnelles. On ne peut donc attribuer avec une entière certitude ce chapitre au Porphyrogénète.

4. *Cer.*, I, 9, p. 63 ; I, 12, p. 89 ; I, 15, p. 96 ; I, 26, p. 143, 144, 145, 146 ; I, 35, p. 186.

teur, en transcrivant des textes plus anciens, ait rédigé aussi certains morceaux de sa propre main. Il n'est pas sûr, comme le prétendent Bjeljaev[1] et M. Bury[2], que ces chapitres fassent tous partie d'une ancienne collection. Les chapitres 19, 20, 21, fêtes du prophète Élie, de la Nouvelle-Église et de saint Démétrius, qui étaient célébrées le 20 juillet, le 1er mai et le 26 octobre, sont placés entre l'Ascension (chapitre 18) qui tombait le quarantième jour après Pâques et la fête de l'Élévation de la croix (chapitre 22) qui était célébrée le 14 septembre. Ces chapitres ne sont pas à leur vraie place dans la série des fêtes et ont pu être insérés postérieurement[3]. On peut toujours se demander à propos d'une compilation qui a reçu des additions après le règne de Constantin Porphyrogénète, si certains chapitres n'ont pas été introduits postérieurement. Aussi l'on devait, pour l'instant, établir, quand cela était possible, des limites antérieures et postérieures de date, sans se prononcer pour le règne de tel ou tel empereur[4].

1. *Byzantina*, II, p. xxxviii s.
2. *Cerem. Book*, p. 419.
3. L'ordre des fêtes ecclésiastiques devait être le suivant : fêtes de Pâques jusqu'à l'Antipascha (ch. 9-16), Mésopentecôte (ch. 17), Ascension (ch. 18), Nouvelle-Église, 1er mai (ch. 20), fête d'Élie, 20 juillet (ch. 19), Élévation de la Croix, 14 septembre (ch. 22), fête de saint Démétrius, 26 octobre (ch. 21), Noël (ch. 23), fête de saint Basile, 1er janvier (ch. 24), fêtes de l'Épiphanie (ch. 25-26), Présentation du Christ au Temple (ch. 27), Orthodoxie (ch. 28), Adoration de la Croix (ch. 29), Annonciation (ch. 30), fêtes des Rameaux et de la Semaine sainte (ch. 31-35). On remarquera que plusieurs de ces chapitres, Pâques (ch. 9), Noël (ch. 23), Épiphanie (ch. 26), Annonciation (ch. 30), Samedi saint (ch. 35), doublent les cérémonies du chapitre 1er. Au contraire, ces chapitres ne doublent aucun des chapitres 2 à 9. Le recueil des chapitres 2 à 9, s'il était complet, apparaîtrait plutôt comme un complément au recueil des chapitres 9 à 35. L'arrangement primitif a dû être altéré, contrairement à l'opinion de M. Bury (*ibid.*, p. 419). Il est fort possible que dans le recueil primitif, les chapitres 2 à 9 venaient après les chapitres 9 à 35.
4. Rambaud, *l'Emp. grec*, p. 131, n. 4, avait déjà remarqué que le singulier et le pluriel, les mots βασιλεύς ou δεσπόται ne sont pas un indice certain de chronologie. Bjeljaev, *Byzantina*, II, p. xxxv s., xl, a supposé que les chapitres, où un seul basileus est mentionné, dateraient du règne de Basile Ier. Mais il n'écarte pas l'hypothèse d'une rédaction sous Michel III. M. Bury s'est efforcé de tirer parti de ce critérium. Il remarque cependant que tous les chapitres où un seul basileus apparait et tous ceux

B. — *Cérémonies civiles.*

Le second groupe du livre I[er] comprend une série de solennités civiles : couronnements et mariages d'empereurs et d'impératrices, élection aux hautes dignités de césar et de nobilissime, promotion à différentes fonctions et dignités.

Au chapitre 38, on assiste au couronnement d'un empereur à Sainte-Sophie où, depuis le septième siècle, eurent lieu la plupart des couronnements[1]. Au chapitre 40, une impératrice reçoit les insignes de la dignité suprême dans la salle de l'Augusteus. Dans deux autres chapitres, sont décrits des mariages impériaux[2]. Au chapitre 39, la cérémonie nuptiale a lieu à l'église de Saint-Étienne-de-Daphné. Au chapitre 41 il s'agit aussi du mariage d'un empereur,

où plusieurs souverains sont mentionnés, ne datent pas de la même époque. Ainsi, dans le chapitre 9, cérémonie de Pâques, il est question d'un « grand » et d'un « petit » basileus (*Cer.*, p. 64, 68, 69), qui seraient Constantin VII et son fils Romain II, associé à la couronne. Le chapitre aurait été rédigé après l'association au trône de Romain II, couronné en 945 (cf. Rambaud, *l'Emp. grec*, p. 4). La collection dans laquelle M. Bury classe ce chapitre, ne serait donc pas aussi ancienne qu'il le prétend et certains chapitres de la série 9 à 35 ont pu, par conséquent, être rédigés sous le règne de Constantin VII (cf. Bury, *Cerem. Book*, p. 419, 425). Ce serait le cas, notamment, des chapitres 19 à 21 où plusieurs souverains apparaissent, comme dans le chapitre 1er. (cf. *Cer.*, I, 1, p. 16, 17 ; I, 19, p. 118 ; I, 20, p. 121 ; I, 21, p. 123). Quant aux scolies, M. Bury a remarqué fort justement qu'elles ne peuvent être toutes attribuées à Constantin VII. Les mots ἰστέον ὅτι ou χρὴ εἰδέναι sont souvent des formules de transition. M. Bury note cependant que la première de ces formules se rencontre souvent dans le *De Administrando Imperio*, et voudrait y reconnaître la main du Porphyrogénète (cf. *Cerem. Book*, p. 428 ; *Byz. Zeitschr.*, 1906, p. 538). Mais ces formules, si courantes dans les gloses des manuscrits grecs, ne peuvent être non plus un indice certain de chronologie.

1. Cf. Sickel dans *Byz. Zeitschr.*, 1898, p. 521. Sur la cérémonie cf. Goar, *Euchol.*, p. 944 s. ; Habert, *Liber pontif. ecclesiae Græcæ*, Paris, 1643, p. 604 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. II, p. 59. Codin., *de Off.*, XVII, p. 88 s. ; Cantacuzène, *Hist.*, I, 41, p. 196 s. ; K. Popov, dans *Bogoslovskij Vjestnik*, Moscou, avril 1896, p. 62 s. ; N. Pokrovskij, dans *Tserkovnij Vjestnik*, Pétersbourg, 1896, p. 540 s., 571 s., 601 s.

2. Sur la cérémonie du mariage (στεφάνωμα) cf. Goar, *Euch.*, p. 385 s. ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. II, p. 441 s., 493 s., 633 s., 760 s.

mais la fiancée n'est pas une Augusta, comme dans le cas précédent. Elle est couronnée le jour même du mariage. La cérémonie commence par le couronnement à l'Augusteus, en présence de deux empereurs. Les fiançailles et le mariage sont célébrés ensuite à l'église de Saint-Étienne[1].

Le 17 décembre 768, Irène, fiancée de l'empereur associé Léon, fut couronnée à l'Augusteus par Constantin V, puis mariée à l'église de Saint-Étienne-de-Daphné[2]. On serait tenté de voir dans le chapitre 41 la description de la cérémonie de 768. Cependant, dans le texte du livre des *Cérémonies*, les fiançailles, qui précèdent immédiatement le mariage, ont lieu à l'église de Saint-Étienne[3]. Les fiançailles de Léon et d'Irène, au contraire, eurent lieu, d'après Théophane, le 3 novembre 768, plus d'un mois avant le mariage, éans l'église du Phare[4].

On a relevé dans ce chapitre, comme une marque certaine d'antiquité relative, la présence d'un fonctionnaire, le *comes admissionum*[5], qui apparaît dans les textes du sixième siècle[6]. La cérémonie, d'autre part, a reçu, sous forme de scolies, des additions postérieures, où l'on trouve signalé l'Éros, un édifice construit par Théophile[7]. Ce monument apparaît aussi au chapitre 39[8]. Une autre scolie fait aussi remarquer que, d'après un usage récent, le mariage de l'empereur n'avait plus lieu, comme autrefois, à l'église de Saint-Étienne-de-Daphné, mais à l'église de la Vierge-du-Phare[9].

1. La cérémonie des fiançailles (μνῆστρα, ἀρραβών) était distincte du mariage proprement dit (στεφάνωμα). Dans la première, les anneaux étaient remis par le prêtre aux fiancés. Dans la seconde, ceux-ci recevaient du prêtre les couronnes nuptiales; cf. Goar, *Euch.*, p. 380 s.; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. II, p. 739 s., 1016.

2. Théophane, t. I, p. 444 ; cf. Ch. Diehl, dans *Revue des Études grecques*, t. XVI, 1903, p. 39.

3. *Cer.*, I, 41, p. 212.

4. Théophane, t. I, p. 444.

5. *Cer.*, I, 41, p. 209; cf. Diehl, *loc. cit.*

6. *Cer.*, I, 84, p. 386, 387.

7. *Cer.*, I, 41, p. 213.

8. *Cer.*, I, 39, p. 200.

9. *Cer.*, I, 39, p. 201.

Au milieu du huitième siècle, époque à laquelle ce sanctuaire fut construit, l'ancienne coutume était abolie. Les chapitres 39 et 41, où sont décrits des mariages impériaux à l'église de Saint-Étienne, sont donc de vieux documents, auxquels on a ajouté des remarques fixant les usages plus récents[1].

Les chapitres suivants, relatifs aux promotions, aux dignités et aux fonctions, forment un ensemble d'une certaine homogénéité. Mais, comme précédemment, le rédacteur a inséré dans son recueil des textes plus anciens que le dixième siècle.

C'est ce que M. Diehl a remarquablement mis en relief. Et il a appuyé sa thèse sur des exemples particulièrement heureux. Il a retrouvé, dans plusieurs chapitres, des protocoles de cérémonies, ayant eu lieu à une époque bien déterminée. Le 2 avril 768, l'empereur Constantin V élevait à la dignité de césar ses fils, Christophore et Nicéphore. Le même jour, il élevait à celle de nobilissime, Nicétas, son dernier fils[2]. Dans les chapitres 43 et 44, où est décrite l'élévation aux dignités de césar et de nobilissime, le lieu où se passent ces cérémonies, les personnages qui y assistent, tout concorde parfaitement avec les témoignages historiques[3]. Ces chapitres sont des procès-verbaux très détaillés de cérémonies du huitième siècle.

En l'an 900, au moment où Philothée composa son traité des festins, la plupart des dignités et des fonctions étaient conférées dans la salle la plus brillante du palais,

1. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 429 s., suppose que le chapitre 41 est la description d'une cérémonie du dixième siècle, qu'on a modifiée d'après le cérémonial de 768. Mais le rédacteur n'a fait ici que transcrire des formules anciennes, en indiquant les changements apportés au cérémonial. M. Diehl, *loc. cit.*, p. 36 s., a très bien mis en lumière la façon dont a procédé l'auteur de la compilation.

2. Théophane, t. I, p. 433, 434 ; Nicéphore, p. 77.

3. Cf. Ch. Diehl, dans *Revue des Études grecques*, t. XVI, 1903, p. 32 s. Plus tard, en l'an 900, les dignités de césar et de nobilissime n'étaient plus conférées au Tribunal, mais à l'église du Seigneur (*Cer.*, II, 52, p. 711-712).

au Chrysotriclinos[1]. Cependant, il n'en avait pas toujours été ainsi. Au sixième siècle, la promotion aux dignités et aux fonctions avait lieu, soit au Consistoire, soit à l'Hippodrome, soit dans le *cubiculum* de l'empereur[2]. A l'époque où le recueil de promotions du livre I[er] a été composé, l'acte d'investiture n'avait plus lieu à l'Hippodrome, ni dans les appartements privés du basileus. Certaines promotions avaient lieu encore au Consistoire[3]. Mais plusieurs investitures étaient conférées au Chrysotriclinos[4].

La promotion des magistri avait lieu au Consistoire, comme au dixième siècle[5], soit les jours de grandes processions, lorsque l'empereur se rendait à Sainte-Sophie, soit les dimanches ordinaires. Le chapitre 46 envisage les deux cas. A côté du grand Consistoire, on trouve mentionné le Consistoire d'hiver[6], ou petit Consistoire, ainsi appelé par opposition au grand Consistoire d'été[7].

La promotion au patriciat est décrite dans deux chapitres. Dans l'un (chapitre 47), il s'agit d'un patrice sénateur et stratège; dans l'autre (chapitre 48), de la promotion des patrices. Dans les deux cas, la cérémonie a lieu au Chrysotriclinos. Mais dans le cérémonial on note des divergences.

1. *Cer.*, II, 52, p. 705.
2. *Cer.*, I, 84, p. 386, 387 ; I, 86, p. 391.
3. *Cer.*, I, 46, p. 232, 234.
4. *Cer.*, I, 47, p. 237 ; I, 48, p. 244 ; I, 49, p. 255 ; I, 51, p. 261. Le lieu où le curopalate est promu n'est pas spécifié (*Cer.*, I, 45, p. 229). Mais il est probable que le trône, sur lequel s'asseoient les souverains, est le trône du Chrysotriclinos.
5. *Cer.*, II, 15, p. 573, 578, 584, 595. A cette époque, on appelait le Consistoire, le triclinos où sont promus les magistri.
6. *Cer.*, I, 46, p. 232, 233, 235
7. *Cer.*, I, 89, p. 405, 406, 407. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 431, tire de la mention du grand Consistoire et du Consistoire d'hiver la preuve que le chapitre 46 serait ancien. Mais, comme on le verra plus loin, en examinant le chapitre 53, le Consistoire d'hiver est mentionné avec le Triconque. Il subsistait donc au neuvième siècle. Si, comme l'a remarqué Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 118, le petit Consistoire n'occupait pas une place importante dans les cérémonies, il subsista néanmoins après le sixième siècle. On désignait ordinairement par Consistoire la grande salle où avaient lieu la plupart des cérémonies. Elle est aussi appelée grand Consistoire dans certains chapitres, qui ne datent pas du sixième siècle (*Cer.*, I, 16, p. 97 ; I, 1, p. 10; v. plus haut, p. 182, 186).

Ainsi, le patrice, dans le premier cas, va, après avoir reçu les insignes de sa dignité, à l'église de l'Hippodrome, au Consistoire et à l'église du Seigneur ; puis, par les Scholes et la Chalcé, il se rend à Sainte-Sophie[1]. Dans le second cas, au lieu de se rendre du Consistoire à l'église du Seigneur, comme précédemment, il va directement à Sainte-Sophie par les Excubites, les Scholes et la Chalcé[2]. La fin du chapitre 48 contient les acclamations des factions à la promotion du patrice, avec la description du trajet suivi par le nouveau promu à travers les édifices du palais. Le patrice se rend à l'église du Seigneur, comme dans le premier cas[3]. On peut penser que la fin du chapitre 48 faisait suite primitivement au chapitre 47. On relève, dans ce dernier chapitre, un indice chronologique, la mention de la phiale des Bleus[4]. Au moment où ce texte a été rédigé, cette phiale n'avait pas encore été détruite par Basile Ier[5]. Le chapitre a donc été rédigé avant le règne du Porphyrogénète.

A la cérémonie de la promotion de la patricienne à ceinture, le Chrysotriclinos joue aussi un rôle[6]. Mais des monuments postérieurs apparaissent ici, le Lausiacos[7], l'église du Pharc[8] et l'Éros[9], une des constructions de Théophile ; ce qui fait remonter la rédaction du chapitre, au plus tôt, au deuxième quart du neuvième siècle.

Il en est de même des chapitres 52 et 53, qui traitent de la promotion de l'hyparchos. Le Triconque y est mentionné avec le Consistoire d'hiver[10]. L'Éros reparaît encore à la

1. *Cer.*, I, 47, p. 239-240.
2. *Cer.*, I, 48, p. 250.
3. *Cer.*, I, 48, p. 251.
4. *Cer.*, I, 47, p. 236, 242.
5. V. plus haut, p. 100.
6. *Cer.*, I, 50, p. 258-259.
7. *Cer.*, I, 50, p. 260.
8. *Cer.*, I, 50, p. 257.
9. *Cer.*, I, 50, p. 260, 261.
10. *Cer.*, I, 53, p. 265. Ce chapitre contient les acclamations des factions à la promotion de l'hyparchos. Après la cérémonie, le promu passe par le Triconque et l'Abside, pour se rendre à l'Augusteus. Dans le chapitre précédent, où est décrite la promotion du même fonctionnaire, l'hyparchos

promotion du démarque[1] (chapitre 55). Dans les promotions de fonctionnaires de moindre importance, l'hémicycle des Skyla ou la Thermastra sont seuls mentionnés[2].

Ainsi, plusieurs de ces cérémonies ne remontent pas à une très haute antiquité. Si le chapitre 47 a été composé avant le moment où Basile Ier détruisit les phiales des factions, les chapitres 50, 52, 53, 55, n'ont pas été rédigés avant la construction des monuments du Triconque par Théophile[3].

C. — *Cérémonies profanes.*

Le troisième groupe du livre Ier (chapitres 61 à 83) comprend des cérémonies d'un caractère profane : courses à l'Hippodrome, jeux, danses, chants et réceptions des factions. On pourrait croire, au premier abord, que ces textes remontent à une haute antiquité, les factions du Cirque ayant joué, de tout temps, un rôle important dans la vie publique de l'empire.

Dans plusieurs de ces textes, cependant, sont cités des édifices du neuvième siècle, le Triconque et le Sigma ; ce sont les chapitres 62, 66, 68, 70, 71 [4]. Plusieurs textes men-

passe par le Lausiacos, le monothyron de l'Idikon et l'Abside pour se rendre à l'Augusteus (*Cer.*, I, 52, p. 263). Le trajet suivi est le même; les passages mentionnés indiquent le trajet suivi à travers les monuments du Triconque; v. plus haut, p. 125.

1. *Cer.*, I, 55, p. 270 ; cf. Reiske, *Comm.*, p. 289.

2. *Cer.*, I, 54, p. 269 ; I, 56, p. 272 ; I, 57, p. 273 ; I, 58, p. 274.

3. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 431-432, d'après quelques indices empruntés à l'histoire des institutions, a émis l'hypothèse que ce groupe de promotions formerait une série de textes datant du huitième siècle, avec quelques additions du dixième siècle. Si certains morceaux, comme le chapitre 47, peuvent remonter aux premiers Isauriens, plusieurs autres sont manifestement postérieurs. Dans le chapitre 46, la mention du Consistoire d'hiver n'est pas un indice certain de haute antiquité. S'il est mentionné dans les textes du sixième siècle, il apparaît aussi dans des textes postérieurs, à côté du Triconque (*Cer.*, I, 53, p. 265 ; v. plus haut, p. 202, n. 7).

4. *Cer.*, I, 62, p. 278, 279 ; I, 66, p. 296, 297, 298, 299, 300 ; I, 68, p. 304, 309 ; I, 70, p. 342, 347 ; I, 71, p. 349.

tionnent aussi les deux phiales des factions, l'une réservée à la faction des Bleus, l'autre à la faction des Verts ; ce sont les chapitres 64, 66, 67, 70 [1].

On a vu que jusqu'au règne de Héraclius, les factions du Cirque dansaient au Tribunal du palais. Plus tard, elles évoluèrent dans leur phiale propre, jusqu'au moment où Basile Ier ayant détruit la phiale des Bleus et celle des Verts, les réceptions des deux factions cessèrent d'y avoir lieu [2]. Au moment où Basile le Macédonien les supprimait, il existait au palais une autre phiale, celle du Triconque, construite par Théophile. Cependant les anciennes phiales ne furent pas complètement abandonnées. La phiale du Triconque n'était utilisée que les jours où la neige ou les tempêtes rendaient les autres phiales inaccessibles [3]. Elles étaient, en effet, situées toutes deux à l'est du palais et exposées aux rafales venant de la mer. La phiale du Triconque était, au contraire, abritée au milieu des édifices du palais. Aussi fut-elle peu à peu préférée. Basile Ier, jugeant les deux phiales inutiles, les supprima et ne laissa subsister que celle du Triconque.

Tous les textes mentionnés plus haut, où sont cités le Triconque et le Sigma, n'ont pu être rédigés avant la construction de cet édifice par Théophile. D'autre part, les chapitres, où les phiales des deux factions apparaissent, ont été rédigés avant le moment où Basile le Macédonien les détruisit, par conséquent avant le règne de Constantin VII.

Les chapitres 66 et 70 où sont mentionnés à la fois le Triconque et les deux phiales [4] ont été rédigés après la construction du Triconque et avant la destruction des phiales. Ils n'ont pu être composés que sous les règnes de Théophile, de Michel III ou de Basile Ier.

1. *Cer.*, I, 64, p. 284, 285, 289, 293; I, 66, p. 296; I, 67, p. 301 ; I, 70, p. 341.
2. Theoph. Cont., V, 90, p. 336.
3. *Cer.*, I, 66, p. 296.
4. *Cer.*, I, 66, p. 296-300; I, 70, p. 341, 342, 347.

D'autres indices permettent de conclure que certains de ces textes ont été rédigés à la même époque. Les noms de l'empereur Michel et de Pétronas, frère de l'impératrice Théodora, apparaissent dans le chapitre 71 [1]. Les acclamations poussées en l'honneur de l'empereur à propos de la défaite et de la mort de l'émir [2] (chapitre 69), semblent bien se rapporter à la victoire remportée, en 863, par Michel III, sur l'émir de Mélitène [3]. L'on sait, d'autre part, la violente passion de Michel l'Ivrogne pour les jeux du Cirque [4]. Une miniature de Skylitzès le représente conduisant lui-même un char attelé de deux chevaux [5].

On relève aussi dans ces textes des références d'un chapitre à l'autre [6]. Les chapitres 64, 66, 67, 70, qui ont été rédigés à un moment où les deux phiales des factions existaient encore, forment, à cet égard, un recueil cohérent, qui a dû être rédigé, en même temps que les chapitres 69 et 71, sous le règne de Michel III [7].

1. *Cer.*, I, 71, p. 358; cf. II, 42, p. 647.
2. *Cer.*, I, 69, p. 332-333.
3. Cf. Vasiljev, *Viz.i Araby*, Pétersbourg, 1900, p. 199, 201; Bury, *Cerem. Book*, p. 434.
4. Theoph Cont., IV, 34-36, p. 197-199.
5. Beylié, *Habitat. byzant.*, p. 90.
6. Ainsi dans le chapitre I, 64, p. 284, l. 21, la formule ὡς ἀνωτέρω εἴρηται se rapporte au texte, I, 66, p. 296, l. 14. Le chapitre 67 contient aussi une référence au chapitre 66 (*Cer.*, I, 67, p. 301, l. 21). Il n'est pas une addition postérieure, comme le prétend M. Bury, *Cerem. Book*, p. 433. Les deux phiales y sont mentionnées. Seule la fin chapitre, où la phiale du Triconque apparaît, pourrait être une addition (*Cer.*, I, 67, p. 302, l. 25-303)
7. Rambaud, *L'emp. grec*, p. 131, n. 1, a fait erreur en reportant la rédaction du chapitre 64 après le règne de Basile Ier. Bjeljaev, *Byzantina*, I, p. 37 s., a montré l'intérêt que présentait l'histoire des phiales pour l'étude critique de certains textes. Mais il n'a pas tiré toutes les conséquences de ses prémisses. M. Bury, *Cerem. Book*, p. 432 s., a relevé quelques indices, qui feraient remonter la rédaction de certains chapitres au règne de Michel III. Mais il n'a pas tiré parti de l'indice chronologique fourni par l'histoire des phiales. M. Bury a remarqué que le chapitre 64 a été rédigé avant l'an 900, parce qu'il indique à la fête de l'Antipascha la procession à Saint-Mokios. On peut préciser davantage. Le chapitre a été rédigé avant la suppression des phiales par Basile I[er] (v. plus haut, p. 185-186). Le chapitre 68 daterait, d'après lui, du règne de Justinien II ou des premières années du règne de Léon III, parce qu'un seul basileus est mentionné. Mais le Triconque, cité deux fois, dans des passages qui ne sont pas des additions posté-

§ 2. — Le livre second

A. — *Cérémonies religieuses.*

Les cérémonies religieuses du livre II forment un groupe moins compact que celle du livre Ier. Plusieurs fêtes nouvelles apparaissent ici.

Ainsi, au chapitre 6, il s'agit de l'anniversaire de Constantin le Grand, qui était fêté le 21 mai [1]. Les souverains allaient en procession à l'église des Saints-Apôtres, où ils priaient devant les tombeaux de Léon, l'empereur orthodoxe, de la sainte impératrice Théophano, de Basile, l'empereur sage et orthodoxe, enfin devant celui du grand Constantin [2]. De là, ils se rendaient au palais de Bonos où, dans l'église consacrée à Constantin et à sa mère Hélène, on célébrait l'anniversaire de la dédicace du sanctuaire [3]. Au moment où cette cérémonie a été rédigée, Basile Ier et Léon VI sont morts. Théophano la sainte, première femme de Léon le Sage, est aussi descendue dans la tombe [4]. Il y a plus. Le palais de Bonos fut construit par Romain Lécapène [5]. Le chapitre 6 ne peut donc être antérieur au dixième siècle.

Il en est de même pour la fête de Tous les Saints, qui

rieures, reporte la rédaction du chapitre à une époque plus tardive. Il en est de même du chapitre 70. La mention d'un seul basileus n'est pas un indice suffisant pour dater les textes.

1. Cf. *Synax. eccles. Const.*, p. 697, 700.
2. *Cer.*, II, 6, p. 533.
3. *Cer.*, II, 6, p. 533-535.
4. La mémoire de sainte Théophano était célébrée le 16 décembre; cf *Synax. eccles. Const.*, p. 314. Le *tomus unionis* donne aussi à la première femme de Léon VI, l'épithète de sainte. Cf. Zachariae a Lingenthal, *Jus Graeco-Roman.*, t. III, Leipzig, 1857, p. 227.
5. Cedrenus, t. II, p. 343; Bjeljaev, dans *Viz. Vremennik*, t. III, 1896, p. 364; Millingen, *Byz. Constant.*, p. 24; cf. Rambaud, *L'emp. grec*, p. 133, 134.

était célébrée le premier dimanche après la Pentecôte[1]. D'après le chapitre 7, les princes allaient aux Saint-Apôtres prier dans différents oratoires, parmi lesquels figure, comme dans la cérémonie précédente, l'oratoire de la sainte impératrice Théophano[2]. Cet oratoire fut construit par Constantin VII[3].

Le 1er août, avait lieu la Procession de la croix « précieuse et vivifiante » (chapitre 8). Celle-ci était déposée dans différentes églises du palais, au Lausiacos devant l'oratoire de Saint-Basile et dans l'église de Saint-Étienne-de-Daphné. Puis, elle était portée à travers la ville pour sanctifier les remparts et les maisons de la cité gardée par Dieu. Le 13 août, elle rentrait au palais et était placée sur le trône du Chrysotriclinos. De là, elle était transportée à travers le palais pour sanctifier la demeure sacrée. On la déposait ensuite dans l'oratoire de Saint-Théodore au Chrysotriclinos, puis à l'église du Phare, enfin au skevophylakion où elle était conservée. Le point de départ de la procession variait suivant que le 1er août tombait un dimanche ou un jour de la semaine[4]. Le chapitre 8 ne peut être antérieur à la construction de l'église du Phare par Constantin V.

Le 15 août, fête de la Dormition de la Vierge, l'empereur se rendait au palais des Blachernes et à l'église con-

1. Cf. N. Nilles, *Kalend. Man.*, t. II, p. 424.
2. *Cer.*, II, 7, p. 537. Le ms. 68 du monastère de Saint-Panteleimon au mont Athos mentionne aussi, le dimanche après la Pentecôte, la procession aux Saints-Apôtres. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 151, n. 1.
3. Léon VI avait élevé à sa première femme défunte une église, près des Saints-Apôtres, où elle fut déposée (cf. Theoph. Cont., VI, 18, p. 364; Symeon Magist. post Theoph. Cont., 5, p. 703). Mais il s'agit ici d'un oratoire attenant à l'église des Saints-Apôtres (*Cer.*, II, 7, p. 537; cf. II, 6, p. 533). Cet oratoire fut construit par Constantin VII (cf. Richter, *Quellen*, p. 230). Il dut transporter le tombeau de Théophano aux Saints-Apôtres, près des autres tombeaux impériaux.
4. *Cer.*, II, 8, p. 538-541. Cette remarque explique la variété de date assignée à la fête. Dans certains calendriers ecclésiastiques, elle est fixée au 31 juillet sous le nom d'Adoration des bois vénérables; cf. Marcelli, *Kalend. eccles. Const.*, t. I, Rome, 1788, p. 63; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 227, n. 1; N. Nilles, *Kalend. Man.*, t. I, p. 229.

sacrée à la Vierge [1]. Au dixième siècle cette procession était dans les usages de la cour [2].

La cérémonie décrite au chapitre 10 n'est pas nouvelle, comme les précédentes. Au chapitre 27 du livre Ier, un appendice avait prévu le cas où la fête de la Présentation coïncidait avec le lundi de la première semaine du jeûne qui précédait Pâques. L'empereur, à cette occasion, allait adresser une exhortation morale à l'assemblée réunie à la Magnaure, d'où il se rendait à Sainte-Sophie, puis à l'église de la Vierge aux Blachernes [3]. Le chapitre 10 du livre II contient seulement le cérémonial observé le lundi de la première semaine du carême. Les souverains gagnaient, par le Sigma et l'église du Seigneur, la Magnaure où était prononcé le discours. Ils allaient ensuite à Sainte-Sophie, d'où ils rentraient au palais [4]. Le texte du livre II est plus complet que celui du livre Ier. Aussi l'auteur de ce chapitre ne s'exposait-il pas à des répétitions oiseuses, en décrivant avec plus de détails cette cérémonie, qui n'avait pas été suffisamment mise en relief dans le livre précédent. Au moment où il écrivait, le Sigma, construit par Théophile, existait. Le chapitre n'est donc pas antérieur au premier quart du neuvième siècle.

La cérémonie contenue au chapitre 11 avait été aussi décrite dans le livre Ier. Il s'agit de la fête de l'Adoration de la croix, qui tombait le troisième dimanche du carême. D'après le chapitre 29 du livre Ier, l'adoration des « bois vénérables » avait lieu à l'église de la Vierge-du-Phare [5]. Le cérémonial, décrit dans le livre II, est différent. Le dimanche matin, les troix croix étaient adorées au skevophylakion. L'une était ensuite transportée à la Nouvelle-Église. L'autre était portée au Lausiacos, devant la porte

1. *Cer.*, II, 9, p. 541-544.
2. *Cer.*, II, 52, p. 779.
3. *Cer.*, I, 27, p. 155-156 ; v. plus haut, p. 191.
4. *Cer.*, II, 10, p. 545-548.
5. *Cer.*, I, 29, p. 161 ; v. plus haut, p. 192.

de l'oratoire de Saint-Basile, puis déposée dans l'église de Saint-Étienne-de-Daphné, d'où le lendemain, lundi, elle était transférée à Sainte-Sophie. La troisième restait au palais. Le vendredi suivant, les deux croix, déposées à Sainte-Sophie et dans la Nouvelle-Église, étaient rapportées au palais, et, le dimanche, elles étaient placées au skevophylakion[1]. Le chapitre 11, qui décrit ce nouvel ordre de cérémonie, n'est pas antérieur à la construction de la Nouvelle-Église par Basile Ier.

Le chapitre 21 donne lieu à une remarque analogue. Après la naissance du prince impérial, le patriarche, mandé au palais, allait faire une prière au Chrysotriclinos et rentrait au patriarcat. Les sénateurs entraient ensuite dans la salle du trône, apportant à l'empereur leurs félicitations et leurs vœux pour le nouveau-né[2]. Autrefois, le troisième jour après la naissance, avaient lieu des réceptions dans les deux phiales des factions. Mais comme, d'après une remarque du rédacteur, ces phiales n'existaient plus depuis longtemps, la réception était donnée dans la phiale du Triconque[3]. Le huitième jour après la naissance, on venait féliciter l'impératrice dans sa chambre, magnifiquement décorée pour la circonstance. Les femmes des dignitaires étaient introduites par le Kénourgion, les dignitaires entraient, à leur tour, par le Lausiacos, l'Horologion et le Chrysotriclinos, apportant, eux aussi, leurs hommages à l'Augusta et leurs souhaits à l'enfant né dans la pourpre[4]. Au moment où ce chapitre a été composé, le Kénourgion avait été construit

1. *Cer.*, II, 11, p. 549-550. Le manuscrit 68 du monastère de Saint-Panteleimon au mont Athos indique l'adoration des bois vénérables à Sainte-Sophie, le troisième dimanche du jeûne. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 120, n. 1. L'usage signalé par le livre des *Cérémonies* est différent. L'adoration à Sainte-Sophie ne commençait que le lundi.

2. *Cer.*, II, 21, p. 616. Après la ligne 16 a été insérée une scolie indiquant une coutume ancienne. D'après cette note additionnelle, le patriarche n'allait pas au palais. L'empereur recevait les sénateurs au triclinos de Justinien; venait ensuite une procession à Sainte-Sophie, suivant le type des grandes fêtes.

3. *Cer.*, II, 21, p. 617.

4. *Cer.*, II, 21, p. 618-619.

par Basile I[er]. Les deux phiales des factions, détruites par le même empereur, n'existaient plus depuis longtemps. Le rédacteur écrivait donc après le règne de Basile le Macédonien.

Le prince impérial était ensuite baptisé à Sainte-Sophie (chapitre 22) ; puis, suivant le rite en usage dans l'église grecque, il recevait la tonsure (chapitre 23)[1]. Le patriarche se rendait au palais et l'empereur venait à sa rencontre au Chrysotriclinos. La cérémonie avait lieu dans une des églises palatines[2]. Une note additionnelle, insérée à la fin du chapitre, raconte comment fut tonsuré, à l'oratoire de Saint-Théodore au Chrysotriclinos, le fils de Basile I[er], le futur Léon VI[3].

Avec le chapitre sur l'élection du patriarche, qui avait lieu à la Magnaure et à Sainte-Sophie (chapitre 14)[4], ce groupe de cérémonies religieuses du livre II complète, fort heureusement, la série des fêtes ecclésiastiques du livre I[er][5].

B. — *Cérémonies civiles.*

Comme le livre I[er], le livre II contient un groupe de cérémonies civiles. Il comprend d'abord les deux premiers

1. Cf. Goar, *Euchology.*, p. 375; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. II, p. 4, 95, 178, 210, 400, 459, 860, 911; Syméon de Salonique, *de Sacramentis*, 67, dans Migne, *P. G.*, t. CLV, col. 232.
2. *Cer.*, II, 23, p. 621.
3. *Cer.*, II, 23, p. 622.
4. *Cer.*, II, 14, p. 564-566; sur cette cérémonie, cf. Codin., *de Off.*, XX, p. 101 s.; Dmietrievskij, *Opisanie*, t. II, p. 629 s., 695 s.
5. Le chapitre 11, fête de l'Adoration de la Croix, fait seul double emploi avec le chapitre 29 du livre I[er]. Le chapitre 13 contient la description du cérémonial observé par les souverains les dimanches et les jours ordinaires, quand ils se rendaient à cheval du palais dans les églises de la ville (*Cer.*, II, 13, p. 557-563). Il s'agit ici de fêtes secondaires, dont aucune n'était célébrée au palais. Le chapitre 12 a trait au bain sacré des souverains aux Blachernes. Après avoir accompli leurs dévotions dans l'église des Blachernes, les princes allaient se plonger dans l'eau sacrée, qui purifie (*Cer.*, II, 12, p. 551-556; cf Dmitrievskij, *Opisanie*, t. II, p. 1042 s.).

chapitres, où est décrit le cérémonial observé pour les réceptions journalières et du dimanche. Le palais n'était pas accessible à tout venant. Il était gardé par plusieurs détachements de soldats et ne s'ouvrait qu'à certaines heures du jour et suivant des règles minutieusement observées. On ouvrait d'abord le Chrysotriclinos, puis le Lausiacos, le Justinianos, les Skyla et la porte conduisant à l'Hippodrome. Par là entraient ceux qui devaient prendre part à la réception [1]. Le basileus, étant sorti de ses appartements, allait s'asseoir au Chrysotriclinos et faisait appeler les personnages avec lesquels il désirait s'entretenir des affaires publiques ou les étrangers à qui il donnait audience [2].

Le Chrysotriclinos joue aussi un rôle important dans le cérémonial des promotions suivantes. La cérémonie de l'investiture est présidée par le basileus assis sur son trône. Le nouveau promu quittait ensuite la salle et pénétrait au Lausiacos [3]. Dans un autre chapitre, le Triconque apparaît à côté du Chrysotriclinos, où l'empereur procède à l'investiture [4]. Ailleurs, l'empereur Michel III, le jour anniversaire de sa naissance, promeut plusieurs dignitaires dans la salle du trône, après une réception dans la phiale du Triconque [5]. Ainsi, dans ce groupe de textes, quelques-uns ne sont certainement pas antérieurs au neuvième siècle.

1. *Cer.*, II, 1, p. 518; II, 2, p. 523-524.
2. *Cer.*, II, 1, p. 519-522.
3. *Cer.*, II, 3, p. 526, 527; II, 4, p. 529, 530; II, 24, p. 622-624; II, 25, p. 625-626. Le lieu où le syncelle est promu n'est pas spécifié; mais il est probable que la cérémonie avait aussi lieu au Chrysotriclinos (*Cer.*, II, 5, p. 530).
4. *Cer.*, II, 33, p. 632.
5. *Cer.*, II, 34, p. 633. Le chapitre 36, où Michel III est encore mentionné, a dû être rédigé à la même époque. Il s'agit d'un fonctionnaire promu à la réception de l'Hippodrome, le jour anniversaire de la naissance de l'empereur Michel.

C. — *Cérémonies profanes.*

Parmi les cérémonies profanes, une des plus importantes et des plus anciennes, était la fête des Broumalia [1]. Elle était célébrée au palais, au mois de novembre, par des danses dans la phiale du Triconque et par des festins, présidés par l'empereur dans la salle à manger du Chrysotriclinos et au Justinianos[2]. Le chapitre 18, où sont décrites les réjouissances données à cette occasion et dont le début est perdu, n'a été rédigé, sous sa forme primitive, qu'après la construction par Théophile de la phiale du Triconque. Il ne présente pas actuellement une homogénéité complète. Des notes additionnelles indiquent les changement subis par le cérémonial sous Michel III [3] et sous Léon VI le Sage[4].

Romain Ier Lécapène, par une dévotion ombrageuse, supprima la fête. Mais elle fut rétablie, après la chute de ce dernier, en 944, par Constantin Porphyrogénète[5]. L'impérial écrivain, toujours soucieux de remettre en honneur les anciens usages, ne pouvait manquer d'insérer dans son recueil tous les renseignements qu'il avait recueillis sur ces vieilles coutumes. Il y insérait d'anciens textes sur les danses des factions, qui eurent lieu le jour anniversaire de la naissance de l'empereur Michel III[6], et sur une réception qui fut donnée dans les phiales, sous le même empereur, après la procession de l'Épiphanie[7].

Cette revue de textes n'aura pas été inutile pour l'étude même du grand palais. Elle permet, en effet, de constater qu'au dixième siècle la plupart des constructions anciennes

1. *Cer.*, II, 18, p. 606.
2. *Cer.*, II, 18, p. 600, 602-604; cf. II, 52, p. 782.
3. *Cer.*, II, 18, p. 605.
4. *Cer.*, II, 18, p. 601, 604.
5. *Cer.*, II, 18, p. 606-607; cf. p. 601; cf. Theoph. Cont., VI, 35, p. 456-457.
6. *Cer.*, II, 35, p. 633.
7. *Cer.*, II, 32, p. 631-632.

subsistaient encore[1]. Sans doute les vieux monuments durent subir des restaurations. Basile Ier restaura la Chalcé et Constantin VII le palais des Dix-neuf lits. Mais, dans son ensemble, l'ancien palais conserva son aspect primitif et la plupart des constructions anciennes subsistèrent à côté des nouvelles. Même quand certaines parties du palais ne furent plus habitées journellement par les empereurs, elles furent appropriées à d'autres usages. Ainsi, le palais de Théophile était encore utilisé au dixième siècle, bien qu'à cette époque les empereurs eussent élu pour demeure le Chrysotriclinos[2]. Au moment où Constantin Porphyrogénète décrivait, dans la *Vie de Basile*, les édifices élevés par son illustre aïeul, le Triconque avec ses dépendances existait encore.

En était-il de même des monuments plus anciens?

Les textes répondront eux-mêmes à cette question. Il suffit d'examiner les chapitres 1, 10, 16, 17, 19, 20, 21, 23, 28, 30, 31, 32, 35, 37, 50, 52, 53, 55, 62, 66, 68, 70, 71 du livre premier, et les chapitres 10, 11, 18, 21, 33, 34 du livre second, qui sont tous postérieurs à l'érection du Triconque par Théophile, dont quelques-uns sont même d'une époque plus tardive, puisqu'ils ont été rédigés après la construction de la Nouvelle-Église, du Kénourgion et de l'église de Saint-Démétrius. Le traité de Philothée, qui a permis d'établir, pour quelques textes, des limites de rédaction, mentionne aussi des édifices anciens qui subsistaient en l'an 900. Un autre chapitre donne lieu aux mêmes constatations. Il s'agit du chapitre 15 du livre second, où sont décrites les réceptions en l'honneur des étrangers, sous le règne de Constantin VII.

1. J'ai fait figurer, sur le plan, le palais tel qu'il existait au dixième siècle, parce que c'est à cette époque qu'on peut affirmer avec le plus de certitude la juxtaposition et la simultanéité des monuments. Plus tard le palais subit des modifications. Le Mouchroutas, construit à l'ouest du Chrysotriclinos, fut peut-être élevé sur l'emplacement du Lausiacos, qui n'est pas mentionné par Nicolas Mesaritis.

2. V. plus haut, p. 77.

A cette époque, comme au moment où ont été rédigés les textes précédents, le palais de Constantin existait encore. La Chalcé de Justinien était toujours la porte d'honneur. Le Chrysotriclinos, l'octogone de Justin II, avec les appartements impériaux et ses dépendances, subsistait à côté des constructions de Justinien II, le Lausiacos, le Justinianos, et l'entrée des Skyla, du côté du Cirque. L'église de la Vierge-du-Phare, élevée par Constantin V, se dressait toujours sur la terrasse, à l'est de la salle du trône. Certains monuments avaient cependant disparu, les phiales des deux factions, détruites pour faire place à d'autres édifices; d'autres, furent déplacés, comme le Tzycanistérion, reporté vers l'est, au moment de la construction de la Nouvelle-Église[1].

Entre le Cirque et la Marmara, les nouveaux monuments occupaient tout le terrain que Constantin n'avait utilisé qu'en partie pour édifier son palais. Les constructions de Justin II, de Justinien II, de Constantin V, de Théophile, de Michel III, de Basile Ier et de Léon VI s'élevèrent ainsi à côté de l'ancienne demeure du fondateur de Constanti-

1. Le Consistoire d'hiver subsistait sans doute au dixième siècle. Il est mentionné au chapitre 53 du livre Ier avec le Triconque (v. plus haut, p. 203). Parmi les monuments qui n'apparaissent pas dans les textes postérieurs, il faut citer l'Arma (v. plus haut, p. 63, n. 2). Cet édifice n'est signalé que dans un texte (*Cer.*, II, 27, p. 629) relatant des faits de l'époque d'Héraclius. Le Castrisiacon et l'église de Sainte-Christine ne sont cités que dans un chapitre (*Cer.*, I, 41, p. 211, 214, 215), texte ancien qui a subi des additions postérieures (v. plus haut, p. 64, n. 1, 75, 201). Le Delphax et les Indi sont signalés dans le chapitre I, 46, p. 234, 236, texte qui n'est pas daté avec certitude (v. plus haut, p. 43, n. 4, 66, 202). Il n'est pas certain que ces édifices existaient au dixième siècle. Je ne les ai pas fait figurer sur le plan. Il en est de même de la cuisine, du raphion et des Asecretia mentionnés dans le chapitre II, 1, p. 518, 519, qui a été rédigé après la construction du Lausiacos et du Justinianos par Justinien II (v. plus haut, p. 95, n. 3, 124, 212). La situation de ces locaux locaux ne peut être établie avec certitude. L'emplacement du skevophylakion, de l'oratoire de Saint-Basile et de l'Idikon ne pouvait être non plus précisé (v. plus haut, p. 91, n. 6, 95, 124). Il fallait éviter l'exactitude trop rigoureuse de Labarte, qui prétend assigner à tous les monuments une place certaine. Il serait aussi vain de chercher à localiser la porte d'ivoire, la porte du Spatharikion, la Porphyra ou le Cavallarios (v. plus haut, p. 148, 154 s.). Aussi s'est-on attaché surtout à représenter sur le plan l'ordonnance générale du grand palais.

nople. Même quand le vieux palais de Daphné ne fut plus le domicile de prédilection des empereurs, ils s'y rendront toujours pour accomplir certains actes rituels, prescrits par le cérémonial. C'est qu'ils avaient un respect sacré pour les vieux édifices et pour les vieilles coutumes. Détruire un monument ou une église, c'était commettre un sacrilège.

Lorsque Justinien II, à la fin du septième siècle, voulut construire la phiale des Bleus, il pensa que le meilleur emplacement était le terrain, qui s'étendait près de la terrasse de Chrysotriclinos et des appartements impériaux. Ici, se dressait une église, la Vierge-du-Métropolite, qu'il fallait faire disparaître. Mais un sanctuaire ne pouvait être détruit sans la permission et sans l'intervention du patriarche, qui prononçait à cette occasion une prière. Le patriarche Callinicos refusa de participer à une telle œuvre; mais il fut contraint par l'empereur et dut finalement céder au désir de son souverain. L'église fut détruite et la phiale construite. Mais Justinien II dut bâtir une autre église, placée sous le même vocable, dans un autre quartier de la ville, au Pétrion [1]. On s'explique que les basiliques, les rotondes et les octogones anciens aient subsisté dans l'enceinte du palais à côté des églises aux multiples coupoles.

Les empereurs ne recherchèrent jamais l'uniformité. Très respectueux du passé, mais épris en même temps des formes nouvelles, ils ne sacrifièrent jamais le vieux au nouveau. Leur palais reflète ainsi la diversité des époques, mais il reste, en même temps, le témoin d'une tradition ininterrompue. Constantin VII, le grand amateur d'antiquités, en entreprenant la compilation des cérémonies, transmettait à la postérité, non seulement les anciennes traditions qui étaient la parure de l'empire, mais aussi le miroir poli (κάτοπτρον νεόσμηκτον)[2] où se reflétaient la grandeur et la magnificence de ses devanciers.

1. Théophane, t. I, p. 368; Cedrenus, t. I, p. 774.
2. *Cer.*, p. 4.

CONCLUSION

Le majestueux ensemble de constructions qui fut le cœur de la cité, le centre de la science administrative et diplomatique de l'empire d'Orient était destiné à disparaître. Il fut peu à peu abandonné par les empereurs, qui préférèrent habiter une autre demeure, le palais des Blachernes, situé à l'une des extrémités de la ville, près de la Corne d'Or, au quartier actuel d'Eïvan-Séraï[1].

Les Comnènes commencèrent à délaisser le grand palais, quand, au milieu du douzième siècle, Manuel eut agrandi et embelli le palais des Blachernes[2]. Cependant, l'ancienne résidence ne fut pas encore abandonnée. Au début du treizième siècle, Alexis III Ange l'habitait encore; c'est là qu'il faillit être détrôné par l'audacieux Jean Comnène[3]. Plus tard, les premiers Paléologues y firent encore des séjours. Michel VIII, après la réoccupation de la ville par les Grecs (1261), y attendit que le palais des Blachernes, noirci par la fumée des cuisines de Baudouin II, fût

1. Cf. Unger, *Quellen*, p. 372 s.; Millingen, *Byzant. Constant.*, p. 109 s., 122 s., 128 s.

2. Cf. Labarte, *Palais*, p. 3, 4; Millingen, *op. cit.*, p. 128. Cet état d'abandon, dans lequel tomba le palais au douzième siècle, est attesté par Nicétas Choniates, *De Man. Comn.*, IV, 2, p. 169. Andronic Comnène, qui avait été enfermé dans une des prisons du grand palais, parvint à tromper la vigilance de ses gardiens. Plusieurs jours, il se tint caché dans les hautes herbes, qui avaient envahi la demeure impériale, avant d'escalader la muraille et de s'enfuir par mer.

3. V. plus haut, p. 4.

nettoyé[1]. Andronic II y donnait encore, en 1289, l'investiture au patriarche Athanase. Mais, un peu plus tard, le vieux palais commençait à tomber en ruines[2]. Au milieu du quatorzième siècle, il subsistait encore en partie et servit de prison, sous Jean V Paléologue[3]. Quand, au début du quinzième siècle, trente ans avant la prise de Constantinople par les Turcs, le Florentin Christophore Buondelmonti visita la ville, il ne restait de l'immense palais que des ruines[4]. Le voyageur Georges Dousa, au seizième siècle, vit encore quelques colonnes de marbre sur l'emplacement du palais de Constantin[5]. Pierre Gylles n'en signale aucun vestige[6].

Ainsi, par l'incurie des derniers souverains de Constantinople, la vieille demeure des empereurs tomba en ruines, puis disparut. La mosquée d'Ahmed dresse aujourd'hui ses coupoles et ses minarets sur l'emplacement du palais de Constantin. Les petites maisons turques dessinent des rues tortueuses, se pressent, s'insinuent les unes entre les autres sur le terrain habité par les anciens maîtres de Constantinople.

De ces lieux, qui furent le théâtre des événements politiques et religieux les plus importants, s'élève aujourd'hui la grande mélancolie des peuples disparus et sur cette ossature, l'imagination seule peut remettre la chair, le sang et la vie. Mais, pour nous, ce palais subsiste encore et subsistera toujours comme la manifestation la plus éclatante peut-être d'un état d'esprit et d'une civilisation.

Si les principaux facteurs de la période byzantine datent du règne de Dioclétien[7]; si, avant le quatrième siècle, plu-

1. Cf. G. Pachym., *de Mich. Pal.*, II, 31, p. 161.
2. V. plus haut, p. 96.
3. Cantacuzène, *Hist.*, III, 50, p. 299; XIV, 10, p. 730. Le pèlerin Étienne de Novgorod le vit encore vers 1350 (*Itin. russes en Orient*, t. V, p. 120).
4. Buondelmonti, *Descript. urbis Const.*, Bonn, 1836, p. 180.
5. G. Dousa, *De Itinere suo Const. epistola*, Lug. Bat., 1599, p. 40-41.
6. P. Gyllii, *De Topogr. Const.*, p. 32-33.
7. Cf. K. Krumbacher, *Geschichte der byz. Litt*[2]., p. 7.

sieurs empereurs imitèrent le faste et le cérémonial compliqué des despotes orientaux, cette tendance s'accentue sous le règne de Constantin, et subsistera par la suite[1]. L'Orient a marqué d'une empreinte ineffaçable la vie byzantine. La conception orientale de la monarchie divine a transformé l'empire devenu chrétien en une théocratie. Constantin ouvre l'ère nouvelle du christianisme officiel.

Lorsqu'il eut transporté le siège de l'empire dans l'ancienne Byzance, il se fit construire une demeure digne d'abriter sa personne sacrée. Le palais devient un lieu saint (ἱερός), aussi resplendissant que le palais céleste[2]. Le représentant de la divinité n'apparaîtra à son peuple, comme Dieu à Moïse, qu'à travers un buisson ardent de perles et de pierres précieuses. Le premier empereur chrétien avait ouvert la voie nouvelle où ses successeurs marcheront, mais il avait donné en même temps à la Nouvelle-Rome une mission divine. Elle devait maintenir en respect, pendant dix siècles, les peuples orientaux, qui auraient rendu la civilisation européenne impossible.

Sur la place de l'At-Meïdan, le vieil Hippodrome envahi, lui aussi, par des constructions récentes, se dresse la Colonne Serpentine, qui porta le trépied delphique. Ce monument, par une inspiration de génie, a été mis à sa vraie place. Et le nom de la Ville de Constantin aurait mérité d'être inscrit à côté des noms des états grecs qui avaient vaincu à Platée.

1. Cf. Ch. Bayet, *Recherches pour servir à l'Histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes*, p. 54; H. Weiss, *Kostümkunde*, Stuttgart, 1883, t. II, p. 31; J.-H. Krause, *Die Byzantiner des Mittelalters*, Halle, 1869, p. 113; C. Neumann, *Die Weltstellung des byzant. Reiches*, Leipzig, 1894, p. 3.

2. V. plus haut, p 2.

NOTICE EXPLICATIVE DU PLAN

Le point de départ pour la restitution du grand palais a été donné par la situation de l'Hippodrome par rapport à Sainte-Sophie [1]. Ces deux limites se complètent par deux autres, l'église des Saints-Serge-et-Bacchus et la mer, avec le mur d'enceinte et le palais d'Hormisdas, la maison de Justinien [2].

Le long de l'Hippodrome s'étend un terrain plan, occupé aujourd'hui par la mosquée d'Ahmed [3]. Ici se dressait la partie la plus ancienne du palais, le palais de Daphné (pl. 19) et ses abords [4]. La Chalcé et la première cour occupée par les scholaires (pl. 7, 8 étaient de plain-pied avec la place de l'Augustéon (pl. 1) et avec l'Hippodrome [5]. La seconde cour, où stationnaient les excubiteurs et les candidats (pl. 12, 13), était un peu surélevée. On avait accès du quartier des Scholes au quartier des Excubites et des Candidats par la porte des Excubites ou des courtines (pl. 9), qui avait plusieurs marches [6]. Le palais de Daphné (pl. 19), auquel on avait accès par l'Onopodion (pl. 18) [7], était lui-même plus élevé que la seconde cour.

A l'est et au sud de la mosquée d'Ahmed, le terrain s'infléchit vers la mer. On racheta de ce côté la déclivité du terrain par des terrasses : terrasses de la Magnaure, du Triconque, du Chrysotriclinos, du Justinianos (pl. 6, 32, 36, 22) [8]. Vers l'extrémité de l'Hip-

1. On peut remarquer que Sainte-Sophie n'est pas orientée exactement à l'est. Il était nécessaire de connaître cette orientation. Elle explique la situation du palais par rapport à l'Hippodrome et à la place de l'Augustéon (pl. 1) (v. plus haut, p. 13 s.). L'entrée du palais, la Chalcé et la première cour (pl. 7, 8) ne devaient pas être parallèles au portique méridional de l'Augustéon.

2. V. plus haut, p. 151.

3. Cf. H. Saladin, *Manuel d'Art Musulman*, L'architecture, Paris, 1907, p. 520, fig. 383 ; v. plus haut, p. 18, 218.

4. V. plus haut, p. 49 s.

5. V. plus haut, p. 17, 157, le trajet suivi par l'empereur Théophile.

6. V. plus haut, p. 34 s.

7. V. plus haut, p. 45 s.

8. De la terrasse de la Magnaure, on avait vue sur la mer (v. plus haut, p. 71, 76). De la terrasse au nord du Triconque, on voyait l'emplacement

podrome, l'église de Saint-Pierre (pl. 24) se dressait comme une tour[1]; ce qui indique qu'elle dominait les quartiers maritimes. Les constructions de Basile I[er] occupèrent presque toutes le terrain situé entre ces terrasses et l'enceinte maritime. Pour relier ces édifices au palais, Basile construisit une galerie, qui reliait la terrasse à l'est du Chrysotriclinos à la Nouvelle-Église (pl. 43)[2].

La coupe schématique du plan donnera une idée de ce qu'ont dû être les parties les plus importantes du palais, celles qui forment comme les trois noyaux de la demeure impériale, le palais de Daphné (pl. 19), le Triconque (pl. 32) et le Chrysotriclinos (pl. 35). Le palais communiquait avec l'Hippodrome par plusieurs issues qui devaient être percées sous les arcades du Cirque[3]. Les gradins de l'Hippodrome, avec les portes massives, formaient de ce côté comme un rempart à la demeure impériale.

La galerie du palais de Daphné (pl. *f*)[4] devait être surélevée. Elle communiquait par l'Abside (pl. 28) avec la phiale du Triconque (pl. B)[5]. Le Sigma et le Triconque (pl. A, 32) avaient un étage inférieur de plain-pied avec la phiale[6]. L'étage supérieur ne devait pas être au même niveau que le Lausiacos (pl. 33); car on descendait des marches pour gagner du Triconque le Lausiacos[7].

Le Lausiacos et le Justinianos (pl. 22), qui communiquaient d'un côté avec l'Hippodrome, de l'autre avec le Chrysotriclinos par le Tripetôn (pl. 35 I), étaient au même niveau. A l'est de la grande salle du trône, s'étendait la terrasse (pl. 36), sur laquelle s'élevaient les sanctuaires et la tour du Phare. Les empereurs furent séduits par la beauté de cet emplacement qui dominait la mer et y vinrent habiter de bonne heure[8].

La structure et la proportion des monuments ont été figurées,

où s'élèvera plus tard la Nouvelle-Église (pl. 44) (v. plus haut, p. 115, 141, n. 1). L'Oaton (pl. 14) était aussi situé du côté de ce sanctuaire (v. plus haut, p. 74, n. 2, 163, n. 1). Sur la terrasse à l'est du Chrysotriclinos se dressait la tour du Phare (pl. 42) (v. plus haut, p. 83, 104). Le Justinianos était aussi bordé par une terrasse (v. plus haut, p. 102-103).

1. V. plus haut, p. 139, 151.
2. V. plus haut, p. 140. A cette galerie à l'est, faisait pendant, du côté sud, la galerie de Marcien (pl. 23). V. plus haut, p. 139, 151, 173
3. Le passage qui faisait communiquer Daphné avec le Cathisma au moyen de l'escalier en colimaçon (pl. 19 *c*) a été indiqué sur le plan. Ce passage devait être une galerie analogue à celle qui figure sur la coupe schématique. Les gradins ont été supprimés sur une partie de la longueur et on a représenté à leur place, au niveau du sol, la structure du mur de l'Hippodrome. Les autres issues du palais ont été indiquées par des flèches (v. plus haut, p. 49 s., 151 s., 158).
4. V. plus haut, p. 56-57, 163.
5. V. plus haut, p. 120 s.
6. V. plus haut, p. 113.
7. V. plus haut, p. 123-124.
8. V. plus haut, p. 89-90, 169.

autant qu'il était possible, par les données fournies par les textes et par la comparaison avec d'autres édifices. L'ordonnance générale du palais au dixième siècle étant la mieux connue, c'est elle qui a fourni les éléments de la restitution [1]. Quelques monuments ne figurent pas sur le plan, soit parce que leur existence à cette époque reste incertaine, soit parce que leur situation ne pouvait être déterminée avec une exactitude suffisante [2]. D'autres, dont l'emplacement est indiqué par les textes, ont été figurés, bien que leur structure ne soit pas connue ou n'apparaisse pas nettement [3].

Les monuments, énumérés dans la liste qui suit, permettront de saisir l'ordonnance générale du palais, dont on s'est efforcé de rendre sensibles les aspects si variés.

1. V. plus haut, p. 214, n. 1.
2. V. plus haut, p. 126, n. 1, 215, n. 1. Ainsi, on a indiqué deux écuries (pl. 8, VIII, 20), deux bains (pl. 29, 53) et une seule prison (pl. 4) ; il en existait certainement d'autres (v. plus haut, p. 26, 74, n. 7, 155, n. 2, 159, 217, n. 2, 218). De même la chapelle de Saint-Jean au Sigma et l'oratoire de Basile au Lausiacos n'ont pu être localisés (v. plus haut, p. 95, 113).
3. Ainsi la Nouvelle-Église (pl. 44) avait cinq coupoles ; mais on ignore comment elles étaient disposées (v. plus haut, p. 130, n. 4) Sur le plan on a figuré les coupoles secondaires sur les bras de la croix.

LISTE DES MONUMENTS FIGURÉS SUR LE PLAN

---

1. Place de l'Augustéon.
2. Milion.
3. Thermes de Zeuxippe.
4. Nouméra.
5. Sénat.
6. Magnaure.
7. Chalcé.
8. Scholes.
   I-VII. 1re-7e Schole.
   VIII. Écurie des mulets.
   IX. Triclinos des Scholes.
   X. Église des Saints-Apôtres.
9. Porte des Excubites ou des courtines.
10. Tribunal.
11. Lychni.
12. Triclinos des Excubites.
13. Triclinos des Candidats.
14. Oaton.
    α Sacellè.
15. Consistoire.
    β Petit Consistoire.
16. Triclinos des Dix-neuf lits.
17. Église du Seigneur.
18. Onopodion.
19. Daphné.
    a) Augusteus.
    b) Octogone.
    c) Escalier en colimaçon.
    d) Église de Saint-Étienne.
    e) Oratoires de Daphné.
    f) Galerie de Daphné.
20. Écurie.
21. Skyla.
22. Justinianos.
23. Galerie de Marcien.
24. Église de Saint-Pierre et oratoire de l'archistratège.
25. Église de la Vierge.
26. Oratoire de Saint-Paul et de Sainte-Barbara.
27. Pentacubiculum de Saint-Paul.
28. Abside.
29. Bain et bâtiment construits par Théoctiste.
30. Thermastra.
31. Passages du Seigneur.
32. Triconque.
    A. Sigma.
    B. Phiale.
    C. Pyxitis et triclinos sans nom.
    D. Éros.
    E. Carianos.
    F. Margaritis.
    G. Camilas.
    H. 2e *cubiculum*.
    I. Mousicos.
    J. 4e *cubiculum*.
    K. Chambre de l'impératrice.
    LL. Bâtiments près de la chambre de l'impératrice.
    M. Triclinos à 4 chambres

(dont deux furent brûlées).
33. Lausiacos.
34. Passages des Quarante-Saints.
35. Chrysotriclinos.
I. Tripetôn.
II. Diétarikion.
III. Panthéon.
IV. Phylax.
V. Oratoire de Saint-Théodore.
VI. Appartements de l'impératrice.
VII. Appartements de l'empereur.
VIII. Salle à manger.
IX. Kénourgion.
X. Galerie (macrôn).
36. Terrasse.
37. Église de Saint-Démétrius.
38. Église de la Vierge-du-Phare.
39. Église d'Élie.
40. Oratoire de Saint-Clément.
41. Oratoire du Sauveur.
42. Phare.
43. Galerie reliant la terrasse du Phare à la Nouvelle-Église.
44. Nouvelle-Église.
45. Tzycanistérion.
46. Trésor de la Nouvelle-Église.
47. Économat de la Nouvelle-Église.
48. Trésor.
49. Vestiaire.
50. Oratoire de Saint-Jean l'Évangéliste.
51. Aetos et oratoire de la Vierge.
52. Appartements en forme de pyramide et oratoire de la Vierge.
53. Bain.

INDEX ALPHABÉTIQUE

O

P

Q

R

S

T

U

V

INDEX GREC

TABLE DES MATIÈRES

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 13, n. 3 : *ajouter* Sur la citerne de l'Hippodrome v. J. Strzygowski, *Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, pl. 33, pp. 105, 169.

— 14, n. 6, l. 5 : *lire* 1896 *au lieu de* 1906.

— 17, l. 6 : *ajouter* On désignait aussi peut-être par Achilleus la statue équestre de Justinien décrite par Procope, *de Aed.*, I, 2, pp. 181-182.

— 50, n. 3, l. 11 : *lire* fête de l'Annonciation *au lieu de* fête de la Nativité de la Vierge.

— 50, n. 3, l. 12 : *lire* 168 *au lieu de* 178.

— 51, n., l. 2 : *lire* 27 *au lieu de* 28.

— 69, l. 21 : *lire* une *au lieu de* un.

— 69, n. 5, l. 2 : *lire* suspendus *au lieu de* suspendues.

— 75, l. 10-11 : *lire* descendait.

— 96, n. 1 : *ajouter* D'après Cantacuzène, *Hist.*, III, 87, pp. 537-538, les ruines du Justinianos auraient été transformées un peu plus tard en prison. Le témoignage de Pachymère, qui affirme qu'à son époque l'édifice avait entièrement disparu, ne doit donc pas être pris à la lettre.

— 111, l. 22 : *lire* la.

— 112, n. 2, l. 5 : *lire* laquelle.

— 114, n. 2 : *ajouter* D'après Theoph. Cont., IV, 11, p. 160, le Carianos avait été construit pour les filles de Théophile.

— 129, n. 3, l. 8 : *lire* sud-ouest *au lieu de* sud-est.

— 143, l. 4 : *lire* du *au lieu de* de la.

— 147, n. 1, l. 3 : *lire* 117 *au lieu de* 118.

— 151, l. 2 : *lire* à l'est et au sud.

— 163, l. 25 : *lire* forteresse.

— 163, l. 30 : *lire* l'Oaton.

— 196, l. 11 : *lire* après *au lieu de* avant.

— 200, l. 15 : *lire* dans.

— 211, n. 4, l. 2 : *lire* Dmitrievskij *au lieu de* Dmietrievskij.

— 215, n. 1, l. 5 : *lire* 628 *au lieu de* 629.

— 218, n. 3, l. 1 : *lire* Niceph. Gregor., *Hist.* XIV, 10, p. 730.

2552. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

2552. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.